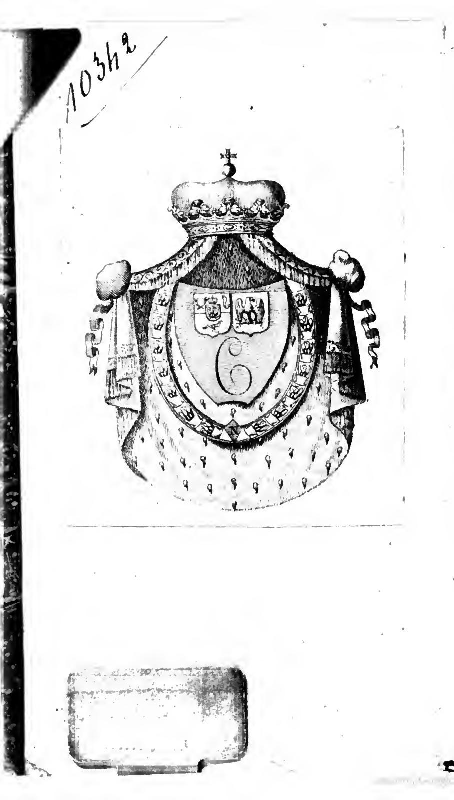




RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR LES
AMÉRICAINS.

TOME PREMIER.

RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR LES
AMÉRICAINS,
OU

Mémoires intéressants pour servir à l'Histoire de l'Espece Humaine.

PAR MR. DE P***.

Avec une Dissertation sur l'Amérique & les Américains, par DOM PERNETTY.

. . . . *Studio disposta fideli.*
LUCRECE.

TOME PREMIER.



A LONDRES,

M. DCC. LXXIV.

DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

COmme les Américains forment le chapitre le plus curieux, & le moins connu de l'hiſtoire de l'homme, nous nous ſommes propoſés d'en faire le principal objet de nos Recherches.

Nous conſidérerons la ſingularité de leur conſtitution phyſique, & quelquefois la ſingularité de leurs idées morales.

Il n'y a pas d'événement plus mémorable parmi les hommes, que la découverte de l'Amérique. En remontant des temps préſents aux temps les plus reculés, il n'y a point d'événement qu'on puiſſe comparer à celui-là ; & c'eſt ſans doute, un ſpectacle grand & terrible de voir une moitié de ce globe, tellement diſgraciée par la nature, que tout y étoit ou dégénéré, ou monſtrueux.

Quel Phyſicien de l'antiquité eût jamais ſoupçonné qu'une même Planette avoit deux Hémiſpheres ſi différents,

dont l'un feroit vaincu, fubjugué & comme englouti par l'autre, dès qu'il en feroit connu, après un laps de fiecles qui fe perdent dans la nuit & l'abyme des temps ?

Cette étonnante révolution qui changea la face de la terre & la fortune des nations, fut abfolument momentanée, parce que par une fatalité prefqu'incroyable, il n'exiftoit aucun équilibre entre l'attaque & la défenfe. Toute la force & toute l'injuftice étoient du côté des Européens : les Américains n'avoient que de la foibleffe : ils devoient donc être exterminés, & exterminés dans un inftant.

Soit que ce fût une combinaifon funefte de nos deftins, ou une fuite néceffaire de tant de crimes & de tant de fautes, il eft certain que la conquête du nouveau monde, fi fameufe & fi injufte, a été le plus grand des malheurs que l'humanité ait effuyé.

Après le prompt maffacre de quelques millions de fauvages, l'atroce vainqueur fe fentit atteint d'un mal épidémique, qui, en attaquant à la fois les principes de la vie & les fources de la génération, devint bientôt le plus horrible fléau du

monde habitable. L'homme déjà accablé du fardeau de ſon exiſtence, trouva, pour comble d'infortune, les germes de la mort entre les bras du plaiſir & au ſein de la jouiſſance : il ſe crut que la nature irritée avoit juré ſa ruine.

Les annales de l'univers n'offrent pas, & n'offriront peut-être plus, une époque ſemblable. Si de tels déſaſtres pouvoient arriver plus d'une fois, la terre ſeroit un ſéjour dangeureux, où notre eſpece ſuccombant ſous ſes maux, ou fatiguée de combattre contre ſa deſtinée, parviendroit à une extinction totale, & abandonneroit cette planette à des êtres plus heureux ou moins perſécutés.

Cependant des politiques à projets, ne ceſſent par leurs ſéditieux écrits, d'encourager les princes à envahir les terres auſtrales. Il eſt triſte que quelques philoſophes aient poſſédé le don de l'inconſéquence juſqu'au point de former eux-mêmes des vœux pour le ſuccès de cette coupable entrepriſe : ils ont théoriquement tracé la route que devra tenir le premier vaiſſeau qui au ſortir de nos ports, ira porter des chaînes aux paiſibles habitants d'un pays ignoré. Irriter la cupidité des hommes par de faux

besoins & des richesses imaginaires ; c'est agacer des tigres qu'on devroit craindre & enchaîner. Les peuples lointains n'ont déjà que trop à se plaindre de l'Europe : elle a à leur égard, étrangement abusé de sa supériorité. Maintenant la prudence au défaut de l'équité, lui dit de laisser les terres australes en repos, & de mieux cultiver les siennes.

Si le génie de la désolation & des torrents de sang, précedent toujours nos conquérants, n'achetons pas l'éclaircissement de quelques points de Géographie, par la destruction d'une partie du globe, ne massacrons pas les Papous, pour connoître au thermometre de Réaumur, le climat de la nouvelle Guinée.

Après avoir tant osé, il ne reste plus de gloire à acquérir, que par la modération qui nous manque. Mettons des bornes à la fureur de tout envahir, pour tout connoître.

Il est beau, il est grand de tirer de l'obscurité des forêts, des hordes barbares & d'en faire des hommes ; mais les moralistes qui devroient se charger de cette tâche, trouvent trop de plaisir à nous ennuyer par leurs écrits, pour se

résoudre à voyager à la terre de Diemen. Si ceux qui prêchent la vertu chez les nations policées, sont trop vicieux eux-mêmes, pour instruire des Sauvages sans les tyranniser, laissons végéter ces sauvages en paix, plaignons-les, si leurs maux surpassent les nôtres, & si nous ne pouvons contribuer à leur bonheur, n'augmentons pas leurs miseres.

On a suivi autant qu'il a été possible dans la partie historique de cet ouvrage, les auteurs contemporains de la découverte du nouveau monde, & qui ont pu le voir avant qu'il n'eût été entiérement bouleversé par la cruauté, l'avarice, l'insatiabilité des Européens. Il n'est presque rien resté de l'ancienne Amérique que le ciel, la terre & le souvenir de ses épouvantables malheurs.

Oviedo se plaignoit déjà de son temps, qu'on avoit été si pressé d'égorger les Américains, qu'à peine les naturalistes avoient eu le loisir de les étudier ; aussi en nous livrant à ce travail, avions-nous désespéré d'abord de pouvoir tirer quelque lumiere de tant de ténébres. Il a fallu enfin s'armer d'opiniâtreté pour se frayer une route au travers des contradictions & des observations vicieuses des

voyageurs, à qui les extravagances ont moins coûté qu'au reste des hommes, & elles ont été sans comparaison, plus pernicieuses. Leurs préjugés qui ont voyagé avec eux, ont acquis une espece d'autorité en passant la ligne Equinoxiale, ou les Tropiques. De quelque sévérité qu'on use à l'égard de tant de témoins, il fait encore du bonheur, pour reconnoître & saisir la vérité, tant de fois travestie par leur imbécillité, ou violée par leur malice.

C'est sur-tout en lisant les lettres édifiantes des Missionnaires, qu'on se croit transporté au centre des absurdités & des prodiges. Il est étonnant qu'on ait tant de faussetés à objecter à ceux qui ont été, à ce qu'ils disent, prêcher la vérité au bout du monde. Si ces Hommes Apostoliques, étourdis par le vertige de leur enthousiasme, ont si mal vu les choses, ils auroient dû par respect pour la raison, s'abstenir de les décrire : on n'a pas exigé d'eux des relations où les miracles sont répandus avec tant de profusion, qu'on y distingue à peine deux ou trois faits, qui peuvent être plus ou moins vraisemblables.

Quand après les Recherches laborieu-

ſes & ingrates, on veut fixer les réſultats, on voit les exceptions arriver de toute part : on en eſt accablé, & ce qui étoit vrai dans un ſens, ceſſe de l'être dans un autre ; parce que nos ſyſtêmes les plus raiſonnables, ne peuvent jamais s'enchaîner aſſez exactement entr'eux pour former un cercle parfait, qui embraſſe l'immenſité des phénomenes : il reſte toujours des vuides par où les erreurs & les plus grandes erreurs s'échappent, afin d'avertir ſans ceſſe l'eſprit humain de ſon impuiſſance d'accoutumer le philoſophe à douter malgré lui, malgré le penchant qui l'entraîne à décider.

L'Amérique plus que tout autre pays, offre des phénomenes ſinguliers & nombreux ; mais ils ont été juſqu'à préſent, ſi mal obſervés, plus mal décrits & ſi confuſément aſſemblés, qu'ils ne forment qu'un cahos effroyable.

Les Eſpagnols, ces poſſeſſeurs indolents & fanatiques d'une contrée qu'ils ont dévaſtée en brigands & en barbares, n'ont jamais montré la moindre curioſité à réunir les débris de cet édifice prodigieux : contents de l'avoir démoli de leurs mains avares, ils en ont négligé les ruines en partie cachées ſous des ronces, en

partie dispersées sur une surface immense. Nous ne nous flattons point d'avoir marché d'un pas toujours sûr, par des chemins si hérissés : ce seroit un excès de témérité, lorsque nous avons besoin d'un excès d'indulgence, auquel nous ne nous attendons cependant pas.

Si nous avons dépeint les Américains comme une race d'hommes qui ont tous les défauts des enfants, comme une espece dégénérée du genre humain, lâche, impuissante, sans force physique, sans vigueur, sans élévation dans l'esprit, nous n'avons rien donné à l'imagination en faisant ce portrait, qui surprendra par sa nouveauté, parce que l'histoire de l'homme naturel, a été plus négligée qu'on ne pense. Cet essai prouvera au moins, ce que l'on pourroit faire dans cette carriere, si de grands maîtres y excitoient l'émulation.

Comme on a eu à parcourir des objets isolés & très-différents entr'eux, on n'a point tenté de les réunir par le fil de la narration, de peur de rendre l'étude du discours plus difficile que l'étude des faits. On peut à cette occasion reprocher aux naturalistes modernes d'avoir montré trop de prédilection pour le style pom-

peux & maniéré : en semant tant de fleurs sur leurs ouvrages, ils en ont trahi & décelé les endroits foibles On s'est apperçu qu'ils vouloient enchanter le lecteur, pour le dédommager de n'être ni instruit, ni convaincu. Cette perte de l'éloquence, ou ce jeu de déclamation si inutile quand on a raison, est plus que ridicule, quand on se trompe.

Celui qui a épuisé son sujet & recueilli des observations neuves, vraies & intéressantes, peut sans danger, mépriser ce style enflé, excessif & accommodé aux oreilles des lecteurs de nos jours, trop corrompus par les futiles & les innombrables productions des beaux esprits, pour juger équitablement des travaux de quelques gens de lettres, qui ont assez estimé leurs contemporains, pour ne rien sacrifier au mauvais goût de leur siecle.

La reconnoissance de l'homme physique ayant été le premier objet de ces recherches, ce seroit une bisarrerie extrême, de ne pas nous pardonner de certains détails qu'on pardonne tous les jours à ceux qui décrivent des insectes & qui composent des volumes entiers sur la façon dont les limaçons s'accouplent.

Également éloignés d'une liberté cynique & d'une retenue trop scrupuleuse, nous avons donc porté nos regards sur tous les mysteres & tous les écarts de la nature animale ; mais dans l'exposition qui en a été faite, on n'a attaché aux mots que des idées philosophiques, & dès-lors tous les mots sont, ou doivent être égaux aux oreilles de la pudeur.

Comme on n'a eu jusqu'à présent que des notions fausses sur les peuples les plus septentrionaux de l'Amérique, nous nous sommes vus à portée de répandre quelque jour sur leur histoire, sur leurs mœurs, sur leur séjour dans le voisinage du pole, en nous servant des manuscrits que des personnes respectables nous ont communiqués, & en consultant les dernieres relations que les Danois ont publiées touchant le Groënland en 1765, en une langue peu connue de l'Europe savante. Il étoit impossible d'avoir des avis plus récents, plus authentiques & de puiser dans de meilleures sources.

En décrivant ces hommes blêmes ou blafards qu'on rencontre à l'isthme Darien, on a fourni toutes les lumieres nécessaires pour développer l'origine des *Negres blancs*, & pour résoudre enfin,

à force de recherches, ce grand problême qui a jusqu'à nos jours, divisé les naturalistes, moins occupés à s'instruire des faits & à examiner la nature, qu'à imaginer des hypotheses ingénieuses que les faits & la nature contredisent. Dans cette question le génie ne pouvoit rien; tout dépendoit de la connoissance exacte du sujet : s'ils avoient rassemblé plus de preuves avant de prononcer, s'ils avoient allégué des observations décisives, pour appuyer leurs sentiments, ils n'auroient raisonné ni si long-temps, ni si subtilement; ce qui prouve presque toujours qu'on hésite, qu'on se trompe, ou qu'on est environné de l'erreur. Aussi a-t on hérité de cette méthode des siecles ignorants où l'on abondoit en argument & où l'on manquoit de démonstrations : on avoit enseveli les sciences sous tant de délires scientifiques qu'on n'auroit pas dû s'attendre à les voir renaître sitôt, d'une nuit qui paroissoit impénétrable à la lumiere.

On a réduit en un abrégé tout ce qui a été écrit de vrai, de vrai-semblable, de faux & de ridicule sur les Patagons, depuis l'an 1520 jusqu'en 1767. On a prétendu que ce peuple peu nombreux,

& plus que misérable, qui erre dans les sables Magellaniques, étoit un peuple de Géants, & que ces Géants avoient une taille de dix pieds.

Plusieurs voyageurs les ont vus, disent-ils, & ils demandent ce qu'on a à leur repliquer, ce qu'on peut objecter contre le témoignage de leurs yeux. Rien, sinon que l'amour du merveilleux éblouit les observateurs prévenus, & que l'amour propre leur fait défendre leurs illusions avec opiniâtreté. Si l'imagination n'avoit pas tant de fois séduit les yeux, la somme de nos connoissances seroit infiniment plus grande, ou celle de nos erreurs infiniment moindre.

Depuis le voyage de l'exagérateur Pigafetta, qui le premier crut voir des sauvages de stature colossale au sud de l'Amérique, il s'est écoulé 247 ans, qu'on a employés à se contredire avec acharnement.

Sebald de Wert conduisit, en 1599, une fille Patagonne en Hollande, où cette créature n'atteignit pas quatre pieds & demi, après avoir achevé sa croissance : ceux qui se sont refusés à l'évidence, auroient dû amener, à leur tour, quelques Géants en Europe, & ne

pas disputer davantage : ils auroient dû tout au moins rapporter des ossements & des squelettes de ces hommes prodigieux; mais on conçoit aisément pourquoi ils ne l'ont pas fait. Turner est le seul qui se soit hasardé de montrer à Londres l'os de la cuisse d'un Patagon : depuis qu'on a prouvé à Turner que ce débris avoit appartenu à un taureau du Brésil, depuis que M. Hans-Sloane a publié sa Gigantologie, aucun charlatan n'a osé reparoître avec des dépouilles supposées des Géants, qu'on employoit déjà pour tromper les Romains du temps d'Auguste, comme Suétone en convient, en parlant des squeletres que cet empereur conservoit dans son cabinet.

Les articles de cet ouvrage qui concernent le tempérament & le génie des Américains, les Anthropophages, les Hermaphrodites, la circoncision, & l'Infibulation, sont autant de morceaux qu'on s'est efforcé de rendre intéressant.

Comme les superstitions religieuses des peuples de l'Amérique ont eu un rapport sensible avec celles qu'ont pratiqué les nations de l'ancien Continent, on n'a parlé de ces absurdités que pour en faire la comparaison & pour démon-

trer que malgré la diverſité des climats, l'imbécillité de l'eſprit humain a été conſtante & immuable.

Je n'ai qu'un mot à dire des notes répandues dans mon ouvrage : ſi je m'étois apperçu après coup qu'elles ne ſont pas toujours inſtructives, & qu'elles n'occupentque de la place, je les aurois retranchées ſans héſiter, & me ſerois applaudi de ce ſacrifice ; mais comme dans une ſi grande diverſité de matieres importantes, on a dû quelquefois ſe commenter ſoi-même, il eſt arrivé que les notes renferment autant d'intérêt que le texte ; & ſi on les détachoit, elles formeroient ſeulés un recueil qui ne ſeroit rien moins que vuides des choſes.



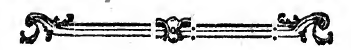


TABLE GÉNÉRALE DU PREMIER TOME.

PREMIERE PARTIE.

Du climat de l'Amérique, de la complexion alterée de ses habitants, de la découverte du nouveau monde, &c. pag. 1.

SECONDE PARTIE.

SECTION I.

De la variété de l'espece humaine en Amérique. pag. 123.

SECTION II.

De la couleur des Américains. pag. 167.

SECTION III.

Des Anthropophages. pag. 199.

TROISIEME PARTIE.

SECTION I.

Des Eskimaux. pag. 233.

SECTION II.

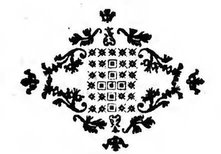
Des Patagons. pag. 273.

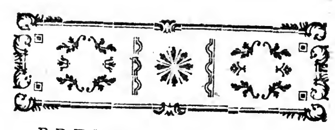
QUATRIEME PARTIE.

SECTION I.

Des Blafards & des Negres blancs. p. 319.

Table des Matieres. 361.





PREMIERE PARTIE.

Du climat de l'Amérique, de la complexion altérée de ses habitants, de la découverte du nouveau monde, &c.

JE placerai, à la tête de cet ouvrage, quelques observations frappantes & décisives, afin de donner d'abord une notion précise du climat du nouveau monde : je décrirai ensuite ses habitants, leur constitution & leur tempérament avec toute l'exactitude dont je suis capable. Quelle que soit la circonférence & l'étendue de mon plan, j'ai ce témoignage à me rendre, de n'avoir rien accordé à mes préjugés ou à mes conjectures, aux dépens de la vérité des faits dont j'ai cru entrevoir les causes & les principes dans la nature même, & non dans mes idées.

Les matieres qu'on discutera, quoiqu'également intéressantes, seront néanmoins fort disparates & plus attrayantes les unes que les autres. Il faut se figurer qu'on va traverser successivement des terrains incultes & dépeuplés, & des paysages riants & pittoresques.

Cette variété n'est pas une confusion qui puisse brouiller les objets, ou troubler la com-

Position du tableau, mais une conséquence qui résulte bien plus du sujet, que de l'arrangement arbitraire de l'auteur.

Le climat de l'Amérique étoit au moment de sa découverte, très-contraire à la plupart des animaux quadrupedes, qui s'y sont trouvés plus petits d'un sixieme que leurs analogues de l'ancien continent.

Ce climat étoit sur-tout pernicieux aux hommes abrutis, énervés & viciés dans toutes les parties de leur organisme d'une façon étonnante.

La terre, ou hérissée de montagnes en pic, ou couverte de forêts & de marécages, offroit l'aspect d'un désert stérile & immense. Les premiers aventuriers qui y firent des établissements eurent tous à essuyer les horreurs de la famine ou les derniers maux de la disette.

Les Espagnols furent de temps en temps contraints de manger des Americains & même des Espagnols, faute d'autre nourriture. Les Florides, en voyant ces abominables repas, jugerent dès-lors, quelle seroit un jour la férocité de leur vainqueur si acharné à sa conquête, que la faim ne l'effrayoit plus.

Les premiers colons François envoyés dans ce monde infortuné, finirent par se dévorer entre eux. Les Anglois qui firent la conquête de la Virginie, en revinrent affamés sur les vaisseaux du commodor Drack; on les prit à Londres pour des spectres, & on ne trouva plus personne dans toute la Grande-Bretagne, qui voulût de long-temps s'embarquer pour un tel pays; mais quand on eut appris que la terre y cachoit dans ses abymes d'inépuisables trésors, la soif de l'or affronta tous les dangers, surmonta tous les obstacles, & vainquit la nature même.

Quel qu'ait été jufqu'à préſent le progrès du travail & de l'induſtrie des commerçants & des planteurs, il y a encore, aux Indes occidentales, pluſieurs colonies ſecondaires abſolument hors d'état de ſe nourrir de leurs propres productions : elles ſe diſſiperoient, ſi les métropoles Européennes n'avoient ſoin de les pourvoir de vivres.

Dans les parties méridionales & dans la plupart des iſles de l'Amérique, la terre étoit couverte d'eaux corrompues, malfaiſantes & même mortelles : lorſque l'ardeur du ſoleil y occaſionnoit une eſpece de fermentation; il s'y en élevoit des brouillards épais & chargés de ſel marin, auquel les phyſiciens de l'ancien monde avoient refuſé la faculté de s'exalter. Le fait a prouvé le contraire : on y recueille encore de nos jours, ſur les mangliers & d'autres végétaux, un ſel qui renaît ſans ceſſe, parce qu'il s'éleve ſous la forme de vapeur, & ſe cryſtalliſe enſuite ſur chaque feuille trempée de cette ſaumure.

Ce terrain fétide & marécageux faiſoit végéter plus d'arbres venimeux qu'il n'en croît dans les trois parties du reſte de l'univers connu : on exprimoit ce ſuc ſi redoutable dont les ſauvages armoient la pointe de leurs fleches, qui en effleurant ſeulement l'épiderme des hommes & des animaux, donnoient la mort la plus prompte poſſible.

La principale nourriture des Américains établis à la côte Orientale, étoit une plante empoiſonnée qu'on ne rendoit comeſtible que par adreſſe. Je parle de tant d'eſpeces de *Jucas* & de *Manihots*, qui ſont preſque toutes mortelles, lorſqu'on les mange crues, & comme

elles sortent du sein de la terre (1). C'étoit néanmoins ce *Manihot* qui tenoit lieu aux Indiens du seigle & du froment qu'ils ne connoissoient point. Il faut avouer que l'histoire de l'ancien continent ne nous offre pas d'exemple pareil, & quelle qu'y soit la somme des malheurs, on n'y voit point de peuple entier, qui ait été contraint de tirer son premier aliment d'un végétal vénéneux ; hormis, peut-être, dans des temps d'une disette momentanée & extraordinaire, où l'on a eu recours à la racine de l'*arum*, qui est de toutes les plantes Européennes la plus approchante du *Manihot*, par sa qualité caustique, & nutritive quand on la prépare.

La plupart des végétaux qui ne sont que tendres & herbacés dans nos climats, ont été retrouvés en Amérique, sous la forme ligneuse des sous-arbustes ; ce qui provenoit du nître terrestre qu'ils ébiboient en trop grande abondance. Quand on voulut, pour la premiere fois, dans la nouvelle France, employer les cendres de bois pour blanchir le linge, on fut bien étonné de voir cette lessive découper en un instant toute la toile en lambeaux & la réduire ensuite en parenchyme, ce qu'on attribua, avec raison, à la violence du sel âcre & copieux que cette cendre receloit.

La surface de la terre, frappée de putréfaction, y étoit inondée de lésards, de couleuvres, de serpents, de reptiles & d'insectes

---

(1) Le véritable contre-poison du suc de manihot, est le sel d'absynthe délayé dans de l'eau de menthe. On se sert aussi, dans quelques isles, de la lie du rocou, mais avec un moindre succès.

monstrueux par leur grandeur & l'activité de leur poison, qu'ils tiroient des sucs abondants de ce sol inculte, vicié, abandonné à lui-même, & où la seve nourriciere s'aigrissoit, comme le lait dans le sein des animaux qui n'exercent pas la puissance de se propager.

Les chenilles, les papillons, les millepieds, les scarabées, les araignées, les grenouilles & les crapauds y étoient pour la plupart d'une taille gigantesque dans leur espece, & multipliés au-delà de l'imagination. En jetant les yeux sur les excellentes figures dessinées à Surinam, par mademoiselle Merian (1), on est frappé de la grosseur prodigieuse des papillons qui égalent le volume de nos oiseaux.

Les plus anciens établissements des Européens en Amérique ne sont pas encore de nos jours, exactement nettoyés de bêtes immondes ou venimeuses, dont l'humidité de l'athmosphere facilite la population. Panama est affligé par des serpents, Carthagene par des nuées d'énormes chauve-souris, Portobelo par des crapauds, Surinam par des Kakerlaques, la Guadaloupe & les autres colonies des isles, par des ravets & des scarabées-rongeurs, Quito par des picques, Lima par des pucerons & des punaises. Les anciens rois du Mexique & les empereurs du Perou n'avoient trouvé d'autre moyen pour délivrer leurs sujets de la vermine qui les dévoroit, qu'en leur imposant des tributs d'une certaine quantité de pucerons, qu'ils étoient obligés d'apporter tous les ans; Fernand Cortez en trouva des sacs pleins dans le palais de Montezuma, Garcilasso dit que les Péruviens

---

(1) Edition in-folio d'Oosterwyck, 1719. Amsterdam, voyez aussi les quatre volumes *au Trésor de Seba.*

étoient également contraints d'en livrer annuellement un cornet rempli aux Incas, ce qui revient à-peu-près à ce tribut de têtes de moineaux, qu'on exige des paysans ou Palatinat.

M. Dumont dit dans ses mémoires sur la Louisiane, qu'il y croît des grenouilles qui pesent jusqu'à trente-sept livres, & dont le cri imite le beuglement des veaux : il n'existe pas de monstres semblables dans le reste du monde.

Les fourmis ravageoient tellement les contrées du sud de l'Amérique, qu'on y surnommoit cet insecte le roi du Bresil : *il rey di Brasil* (1). Du temps que par un contraste singulier, les onces, les tigres & les lions Américains étoient entiérement abâtardis, petits, pusillanimes & moins dangereux mille fois que ceux de l'asie & de l'Afrique, qui ne connoissent ni les bornes de leur férocité, ni tout le pouvoir de leurs forces, le Canada nourrissoit une espece de tigre si peu vaillant, qu'on lui a donné le nom de *tigre poltron*, c'est le Cougouar. Les loups, les gloutons, & les ours avoient aussi dans ce pays la taille rapetissée, & moins de bravoure que ceux de leur espece qui habitent dans l'ancien continent. Il paroît même, selon les observations de M. du Pratz & de quelques autres, que les caïmans & les crocodiles Américains n'ont ni l'impétuosité, ni la

(1) Du temps que les Hollandois étoient en possession du Bresil, on présenta à la compagnie des Indes un projet, pour délivrer cette province de l'Amérique des fourmis qui la dévastent. Ce projet n'a jamais été rendu public. Il paroît que le meilleur moyen seroit d'encourager la multiplication du grand & du petit fourmillier.

fureur de ceux de l'Afrique. Enfin une altération & un abâtardissement général avoit atteint, dans cette partie du monde, tous les animaux quadrupedes jusqu'aux premiers principes de l'existence & de la génération.

Dès qu'on y perçoit la terre à la profondeur de six à sept pouces, on la trouvoit très-froide, & même dans la Zone Torride (1). Les graines tendres qu'on y semoit d'un doigt trop avant, se glaçoient & ne germoient pas : aussi a-t-on remarqué que la plupart des arbres indigenes de l'Amérique, au lieu d'enfoncer leurs racines perpendiculairement, les faisoient tracer comme par instinct, sur la superficie horisontale, pour éviter le froid de l'intérieur du sol. Pison, Margraff & Oviedo ont fait cette observation tant aux isles qu'au continent. En même-temps, les troncs & les touffes de ces arbres y nourrissoient une multitude de végétaux implantés & parasites, des polypodes, des guis, des agarics, des champignons, des cuscutes, des mousses & des lichens, provenus du sédiment d'un suc impur, que la végétation y pompoit de cette terre qui n'avoit jamais été émondée par l'industrie, & où la nature, faute d'être dirigée par la main de l'homme, succomboit sous ses propres efforts. Il s'y engendroit par-tout un nombre inconcevable de vers, dont le corps humain & les productions des deux regnes souffroient sans relâche. Toutes les plaies & les blessures négligées pendant deux ou trois jours, y regorgeoient d'animalcules.

Les vers rongeurs des digues & des vaif-

---

(1) Voyez *Pison*, *Introduction à l'histoire naturelle du Bresil.*

feaux, en ont été transportés (1) par une escadre Françoise en Europe, où on ne les connoissoit pas, il y a soixante ans : leur multiplication a été si prodigieuse & si rapide dans nos mers, qu'ils ont actuellement infecté tous nos ports, & ajouté de nouveaux dangers, aux dangers de la navigation, en criblant sous le pied du matelot, la carene des navires. Ces insectes qui ont fait trembler la Zélande, étoient aussi probablement originaires de l'Amérique, à laquelle les Européens ont rendu les rats & les souris qui n'y existoient pas avant la découverte, & qui ensuite ont tellement pullulé qu'ils sont devenus un véritable fléau pour les colonies. Si dans de certaines isles, les souris n'avoient trouvé des ennemis dangereux dans les serpents, elles auroient peuplé au point d'y commettre les mêmes ravages, que les lapins commirent jadis dans les isles Baléares & en Espagne. (2).

En comparant les expériences qu'ont fait avec des thermometres, Mrs. de la Condamine & Juan d'Ulloa au Pérou, & l'infatigable M. Adanson au Sénégal, on peut aisément s'ap-

---

(1) Voyez un *mémoire de M. des Landes, commissaire de la marine :* il nomme les vaisseaux & les officiers qui commandoient sur l'escadre, qui rapporta des isles de l'Amérique les premiers vers tarêts en France.

(2) En 1524, un vaisseau de l'escadre envoyé à la découverte des terres australes, par l'évêque de Plaisance, ayant passé le détroit de Magellan, arriva au port de la ville de los Reis : dans ce navire se trouverent les premiers rats qu'on eut jamais vus au Pérou, & depuis ils ont furieusement multiplié. On juge qu'il faut qu'il s'en soit trouvé des petits dans les caisses & ballots de marchandises. Les Indiens les appellent ocococha, ce qui signifie une chose qui est venue de la mer, *Zarate conq du Pérou, pag.* 155.

percevoir que l'air eſt moins chaud au nouveau monde, que dans l'ancien continent. En évaluant, le plus exactement poſſible, la différence de température, je penſe qu'on la trouvera de douze degrés de latitude, c'eſt-à-dire, qu'il fait auſſi chaud en Afrique à trente degrés de l'équateur, qu'à dix-huit degrés ſeulement de cette ligne en Amérique. Les thermometres n'ont gueres monté plus haut au Pérou, au centre de la Zone Torride, qu'ils n'arrivent en France au fort de l'été (1). Québec qui eſt à peu-près à la même hauteur que Paris, a un climat ſans comparaiſon plus âpre & plus froid que Paris : la différence eſt également ſenſible, entre la Tamiſe & la Baye de Hudſon qui ont la même latitude.

Il n'exiſtoit au nouveau continent entre les Tropiques, aucun grand animal quadrupede. Les naturaliſtes qui ont depuis long-temps fait attention à cette particularité, ont ſoupçonné que les grands germes ne pouvoient ſe développer dans ce climat déſavantageux aux principales productions du regne animal, & favorable ſeulement aux inſectes & aux ſerpents. Il paroît plutôt que la convulſion des éléments, avoit jadis détruit en Amérique tous les grands animaux de la Zone Torride : les oſſements prodigieux qu'on y déterre, rendent, cette

(1) En 1636, le 31 mai au matin, le thermometre marquoit à Quito, ville ſituée à 13 minutes ſeulement de l'Equateur.... 1011. A midi.... 1014. Le premier Juin au matin.... 1011. & à midi 1013 $\frac{1}{3}$. Quant aux expériences faites dant la Zone Torride de notre continent : Voyez l'*hiſtoire naturelle de ſénégal avec la relation abregée d'un voyage fait en ces pays, en* 1749. 50. 51. 52. *&* 53, *par* M. *Adamſon, correſpondant de l'académie des ſciences.*

conjecture fort probable, & l'on s'y arrêtera davantage, lorsqu'on traitera de la nature de ces os fossiles en particulier dans la suite de cet ouvrage.

Quant aux animaux indignes du nouveau monde, ils étoient pour la plupart d'une taille peu élégante, & quelquefois si mal tournée, que les premiers dessinateurs ont eu de la peine à saisir leurs contours & à rendre leurs caracteres sensibles. On a observé que la queue manquoit au plus grand nombre des genres, & qu'il y avoit une certaine irrégularité dans la division des doigts de pieds antérieurs, comparés à ceux de derriere; ce qui est fort frappant dans le Tapir, le Fourmillier, le Glama de Margraff, le Paresseux & le Cabiai.

Les autruches qui n'ont que deux doigts unis par une membrane dans notre continent, avoient tous quatre doigts divisés en Amérique.

Les animaux d'origine Européenne ou Asiatique, qu'on y a transplantés immédiatement après la découverte, se sont rabougris; leur taille s'est dégradée, & ils ont perdu la moitié de leur instinct ou de leur génie. Les cartilages & les fibres de leur chair sont devenus plus rigides & plus coriaces; la viande de bœuf est si pleine de filasses, qu'on a peine à la mâcher à S. Domingue.

Les cochons seuls y ont acquis une corpolance étonnante, parce qu'ils se plaisent dans des pays uligineux, abondants en fruits aquatiques, en insectes & en reptiles; la qualité de leur chair s'est beaucoup perfectionnée, & les médecins des Indes l'ordonnent aux malades préférablement à toute autre. Herrera fait mention de l'isle de Cubaga, où les cochons amenés de la Castille changerent en peu de temps de forme, au point de devenir mé-

connoissables ; leurs ongles pousserent tellement, que la corne en atteignit une demi-palme de longueur.

Les moutons de l'Europe souffrent aussi une grande altération à la Barbade ; & on sait que les chiens amenés de nos pays, perdent la voix, & cessent d'aboyer dans la plupart des contrées du nouveau continent.

Ceux d'entre les quadrupedes transmigrés, qui y ont le moins réussi, ce sont certainement les chameaux. Au commencement du seizieme siecle, on en apporta quelques-uns de l'Afrique au Pérou, où le froid dérangea leurs organes destinés à la réproduction, & ils ne laisserent aucune postérité.

Les Portugais ont eu plusieurs fois l'idée de transporter des éléphants au Bresil, mais il y a toute apparence que ces animaux y essuyeroient le même destin que les chameaux au Pérou, & qu'ils ne procréroient pas quand même on les abandonneroit dans les forêts à leur propre inclination ; le changement de nourriture & de climat étant infiniment plus sensible aux éléphants, qu'aux autres quadrupedes de la premiere grandeur.

Entre les végétaux exotiques, importés en Amérique, les arbres à noyaux, comme les amandiers, les pruniers, les cerisiers, les noyers y ont foiblement prospéré & presque pas du tout. Les pêchers & les abricotiers n'ont fructifié qu'à l'isle de Juan Fernandès ; ils ont dégénéré ailleurs. Les plantes aquatiques ou succulentes qui exigent une terre humide & pâteuse, comme les cannes à sucre, les melons, les citrouilles, les choux & les raves ont surpassé l'attente même des cultivateurs. Notre seigle & notre froment n'ont pas pris, sinon dans quelques quartiers du Nord. Le riz

qui aime à être submergé, & les févroles qui se plaisent dans des marécages, ont donné des récoltes avantageuses.

On peut juger plus sûrement de la nature d'un climat par ses productions végétales & animales, que par toutes les autres especes d'observations, & c'est pourquoi nous nous sommes plutôt attachés à ces remarques, qu'à celles qui ont paru moins décisives ou plus vagues.

Les lésards iguants ou les coqs de joute, dont tant d'Américains se nourrissoient, y renforçoient sans qu'on le sût, le principe vérolique dont tous les hommes & beaucoup d'animaux étoient atteints depuis le détroit de Magellan jusqu'à la terre de Labrador, où finissoit le mal vénérien pour faire place au scorbut muriatique, qui n'en paroît être qu'une modification.

Il faut observer que la même espece de lésards iguants est fort nombreuse dans l'Asie méridionale où l'on en a mangé la chair de tout temps, sans que jamais cet aliment y ait produit le moindre symptome du mal d'Amérique ; ainsi il développe & aigrit ce virus par-tout où il le rencontre, sans le faire germer dans le sang de ceux qui en sont exempts.

L'iguan est un vrai lésard de quatre à cinq pieds de long & de vingt pouces de circonférence ; tout son corps est couvert d'écailles rigides, tuilées, brunâtres & mouchetées de grandes taches blanches. Il a le dos armé d'un peigne dont les dents très-aigues commencent au chignon du col, & vont en diminuant insensiblement, jusqu'à l'extrêmité de la queue : les pointes qui passe sur la convexité du dos, sont les plus longues. Comme il dresse ou déprime cette denture à proportion qu'il est en

colere, les Hollandois & les François lui ont donné le nom de coq de joute (1).

Cet étrange animal a ſous la mâchoire inférieure, une poche ou un ſac pointu comme un capuchon, que les naturaliſtes nomment un *goître*. La texture de ce goître eſt de la même ſubſtance que la pellicule & l'appendice qui ornent la gorge & la tête du coq-d'Inde ; ſa partie extérieure eſt hériſſée de quelques dents aſſez petites : l'autre côté qui regarde la poitrine, eſt entiérement édenté. Des écailles très-menues d'un bleu mourant, d'un jaune brun & d'un rouge obſcur tapiſſent cette eſpece de ſac au dehors.

L'iguana quatre pattes diviſées en cinq doigts, garnis d'ongles crochus & effilés, ſon regard eſt horrible, il a les yeux grands, étincellants, bordés d'un cercle rouge, & les oreilles environnées de cette même peau froncée qui forme ſon goître. Sa langue eſt fourchue, applatie, & ſa gueule oſſeuſe eſt garnie de dents en faucille, fort tranchantes, mais courtes. Les écailles qu'il porte autour du cou, ſont plus relevées que les autres, & les débordent.

Il n'attaque jamais les hommes, ſinon quand il eſt en chaleur & quand on l'inquiete : alors il s'élance avec force & mord opinitréement ce qu'il ſaiſit, ſans quitter priſe : ſa morſure n'eſt pas dangereuſe, ſa bave n'étant imprégnée d'aucune qualité venimeuſe.

On le chaſſe principalement au printemps, parce qu'ayant brouté alors beaucoup de fleurs, & des ſommités de végétaux, il eſt plus gras qu'en d'autres temps. Sa queue & ſes cuiſſes ſont

(1) *Seba theſaurus rerum naturalium*, pag. 149. T. I. Tab. 95. & 96, &c.

plus charnues, que le reſte du corps enſemble, & peuvent ſervir à repaître quatre perſonnes. On préfere les femelles parce que leur chair eſt plus tendre, plus blanche & a le même goût que celle du poulet (1). Ces femelles pondent ſur les rivages de la mer, depuis treize, juſqu'à vingt-cinq œufs, ſans jaune, gros comme ceux de pigeons, & qui ont la même vertu que la chair.

On a découvert juſqu'à préſent, quatre à cinq eſpeces de ces léſards en Amérique, qui ne different que par la taille, l'arrangement & la marbrure des écailles : on en trouve au Breſil, à la Guiane, au Mexique, à la nouvelle Eſpagne, dans différents autres endroits du continent & dans les iſles.

Tel eſt cet animal ſi funeſte à ceux qui en mangent, lorſqu'ils ſont infectés du mal vénérien : non ſeulement cet aliment irrite incroyablement cette indiſpoſition, mais la ranime & la réveille lorſqu'elle paroît aſſoupie. Les Negres, qui ont en général un penchant marqué à ſe nourrir de ſerpents & de léſards par préférence à toute autre viande, ſont auſſi extrêmement friands de la chair de l'iguan, mais pour peu qu'ils ſoient viciés, leurs membres tombent en putréfaction, & pour les échapper de la mort, il faut leur adminiſtrer des remedes très-efficaces & ſur-tout des bouillons de tortues. Les Européens mangent auſſi la chair & les œufs de cet animal, cependant avec plus de retenue &

---

(1) Quelques voyageurs paroiſſent faire grand cas de la chair de l'iguan, & n'en ſauroient trop exalter la délicateſſe & la tendreté, cependant Piſon le naturaliſte, aſſure qu'elle eſt fade & qu'il faut y être accoutumé pour ne pas la trouver déteſtable ; elle a le même goût que les cuiſſes de grenouilles en Europe.

de précaution que dans les premieres années de la découverte de l'Amérique, où l'on en ignoroit la propriété malfaisante : on ne la soupçonnoit pas.

Quelques auteurs veulent que les Negres aient porté cette maladie de l'Afrique aux Indes occidentales ; mais cette opinion, cent fois réfutée, est d'autant plus risible, que ces prétendus auteurs n'ont jamais connu la véritable époque de l'arrivée des premiers Negres au nouveau monde : quoiqu'il soit difficile de la fixer, (1) on sait cependant avec certitude, qu'elle

(1) Il est constant que pendant les treize premieres années de la découverte de l'Amérique, les Espagnols n'y ont transporté aucun Negre. Ce ne fut qu'en 1517, que se fit le premier transport régulier. Le plan de ce commerce, d'abord rejeté par le cardinal Ximenés & approuvé par le cardinal Adrien, avoit été conçu & rédigé par un prêtre nommé Las Casas, qui par la derniere bizarrerie dont l'esprit humain soit capable, fit un grand nombre de mémoires pour prouver que la conquête de l'Amérique étoit une injustice atroce, & imagina en même temps de réduire les Africains en servitude, pour les faire labourer ce pays si injustement conquis, dans lequel il consentit lui-même à posséder le riche évêché de Chiapa.

Le ministere Espagnol accorda, en 1516, un privilege exclusif pour l'achat & la vente des Negres, au sieur de Chièvres, qui ne se voyant pas en état d'en tirer parti, les revendit, pour 23 mille ducats, à des marchands Génois qui formerent une compagnie, qui porta long-temps le nom de la *compagnie des Grilles* : elle devoit fournir la premiere année quatre mille Negres des deux sexes, mais elle comprit trop bien ses intérêts, pour ne point éluder une partie de son contrat, & n'amena que mille pieces d'indes, 500 mâles & 500 femelles, qui débarquerent au commencement de 1517, à l'isle de S. Domingue : on en envoya sur le champ, la moitié au Mexique, où la dépopulation étoit extrême. Ces premiers noirs revinrent à un prix exorbitant : en effet on ne voit pas trop, pourquoi on permit à Chièvres de revendre une com-

est postérieure aux temps où les compagnons de Christophe Colomb, & sur-tout un certain Margarita, & un moine nommé Buellio ramenerent le mal vénérien de S. Domingue. Dans l'histoire générale de Ferreras, ce fougueux missionnaire est appellé Boil, supérieur de l'ordre de S. Benoît ; dès qu'il fut débarqué à S. Domingue, il excommunia Christophe Colomb, qui a été par conséquent le premier Européen excommunié en Amérique : Buellio ne se contenta pas de cette basse méchanceté, il retourna en Espagne, où il infecta ses compatriotes & intrigua tant à la cour, qu'il parvint à faire mettre Colomb aux fers. Ce grand homme se voyant en proie aux fureurs d'un

---

mission qu'il ne pouvoit lui même exécuter ; ce qui accumula inutilement les frais de la traite. Les Génois, qui retinrent long-temps entre leurs mains le trafic des Negres pour les indes Espagnols, y gagnerent des sommes considérables.

Cet odieux commerce, qui fait frémir l'humanité, avoit cependant été autorisé & accordé aux Portugais, par une bulle du pape, de l'an 1440, l'infant Henriqués de Portugal fut le premier prince chrétien qui se servit d'esclaves Negres. Ferdinand le catholique en fit passer aussi quelques-uns en Amérique, pour son propre compte, dès l'an 1510, sans demander la permission au pape. En 1539, on tenoit à Lisbonne un marché public de Negres & de basanés ; & ce qu'il y eut de remarquable, c'est qu'on y vendit aussi des Bresiliens ; on trouve dans une lettre du chevalier Goes, qu'on négocioit, vers ce temps, 10 à 12 mille Negres par an à Lisbonne, & qu'on les achetoit depuis 10, 12, 20, 30, jusqu'à 50 ducats la piece : dans une autre lettre à paul Jove, il dit que les Africains méritoient bien d'être traités en bêtes, puisqu'ils parloient Arabe & qu'ils étoient circoncis. *Fragment d'un discours sur l'origine de la traite des Negres, que je composai il y a quelques années.*

fi vil fanatique, se repentit d'avoir découvert un monde nouveau.

Les habitants des Antilles, où le mal vénérien févissoit plus qu'ailleurs, disoient qu'il leur étoit jadis venu du continent de l'Amérique : ceux du continent assuroient qu'il leur étoit venu des Antilles ; personne ne vouloit l'avoir vu naître dans sa patrie ; mais ils tomboient tous d'accord, qu'ils avoient été de temps immémorial affligés de ce fléau, que les Européens reçurent en échange de la petite vérole, qu'ils porterent à leur tour au nouveau monde. Le premier Américain de distinction qui mourut de cette petite vérole transplantée, fut le frere du timide & malheureux Montezuma, empereur du Mexique ; le premier Européen de distinction que le mal d'Amérique emporta, fut le roi François I ; mais jusqu'à cet événement arrivé en 1547, cette maladie avoit déjà fait d'immenses ravages dans notre continent ; la rapidité de sa propagation fut étonnante : les Maures chassés d'Espagne en inoculerent les Asiatiques & les Africains. En moins de deux ans elle pénétra depuis Barcelone jusques dans la France septentrionale. En 1496, le parlement de Paris, toutes les chambres assemblées, porta le fameux édit qui defendoit à tous les citoyens atteints du mal d'Amérique, de se montrer dans les rues, sous peine d'être pendus, ordonnant sous la même peine, aux étrangers infectés, de quitter la capitale en vingt-quatre heures (1). Deux ans après, on voit déjà cette

(1) Nous nous contenterons de rapporter le premier article de cet édit qu'on trouve tout entier dans Fontanon.

même contagion se manifester en Saxe ; au moins les scholastiques de Leipsick soutinrent-ils des theses sur la nature du mal vénérien qu'ils ne connoissoient point, dès l'an 1498 ; ils se dirent à cette occasion, des injures effroyables en leur Latin barbare, firent beaucoup d'arguments en forme & ne guérirent aucun malade.

Le premier poëte qui composa des vers sur un si grand malheur, fut un Flamand nommé le Maire : en lisant son poëme, on s'apperçoit que les principaux symptomes qui accompagnoient alors cette épidémie du genre humain, ont entiérement disparu de nos jours : on ose

---

„ Pour pourvoir aux inconvénients qui adviennent chacun jour par la fréquentation & communication des malades qui sont de présent en grand nombre en cette ville de Paris, de certaine maladie contagieuse nommée la *grosse vérole*, ont esté advisés, conclus & délibérés par révérend pere en Dieu, monsieur l'évêque de Paris, les officiers du roi, prévôts des marchands & échevins, & le conseil, & l'avis de plusieurs grands & notables personnages de tous états, les points & articles qui s'en suivent.

„ Sera fait cry public que de par le roi, que tout malade de ceste maladie de *grosse vérole*, estrangiers tant hommes que femmes, qui n'étoient demourants & résidents en ceste ville de Paris, alors que ladite maladie les a prins, vingt & quatre heures après le dit cry fait, s'envoisent & partent hors de ceste ville de Paris, ès pays & lieux dont ils sont natifs, ou là où ils faisoient leur résiderce, quand ceste maladie les a prins, ou ailleurs où bon leur semblera, sur peine de la hart. Et à ce que plus facilement ils puissent partir, se retirent ès portes de S. Denis & S. Jacques, où ils trouveront gens députez, lesquels leur délivreront à chacun quatre sols parisis, en prenant leur nom par escript & leur faisant défenses sur la peine que dessus, de non rentrer en cette ville jusques à ce qu'ils soient entiérement garis de cette maladie, &c.

presque croire qu'après s'être mitigée d'un siecle à l'autre, elle s'usera par sa propagation comme la lepre, dont les germes vénéneux se décomposerent & se détruisirent pour s'être, pour ainsi dire, trop étendus en superficie. Enfin, un des plus grands médecins de l'Europe a prédit que le sang, de notre dixieme génération sera réellement purifié, & qu'on verra la nature & l'amour rentrer dans tous leurs droits. Il est à souhaiter, sans doute, que cette prédiction soit plus heureuse que celle de Maynard, qui annonça l'extinction du virus vénérien, pour l'an 1584, & jamais il n'occasionna une plus grande mortalité qu'en cette année-là.

Le mal de Guinée, qu'on nomme *Yaws & Erabyaws*, est une indisposition si différente du mal d'Amérique, que le mercure est absolument contraire aux negres affligés des *Yaws*: d'ailleurs, les caracteres & les suites de ces maladies n'ont rien de commun.

Ce qui prouve sans replique, que la peste vénérienne est née en Amérique, c'est la quantité de remedes auxquels les peuples de ces contrées avoient eu recours pour en retarder les progrès extrêmes : ils usoient de plus de soixante simples différentes, que le danger pressant les avoit forcés à connoître. Il seroit souverainement absurde de dire que les Américains auroient cherché des remedes si multipliés, pour guérir une maladie inconnue parmi eux. Oviedo, qui, au rapport de Faloppe, s'étoit infecté à Naples, fut assez ingénieux pour conjecturer que son mal venant des Indes occidentales, il trouveroit aussi aux Indes, le plus puissant spécifique ou la meilleure recette : il entreprit le voyage & ne se trompa point, les sauvages de S. Domingue en le voyant seulement au

front, connurent qu'il étoit gangrené, & lui montrerent l'abre du gaïac. Oviedo fut heureux par son malheur, & fit une fortune immense en Espagne, où il rapporta la résine, les écorces, & l'aubier de gaïac avec la véritable préparation selon la méthode des Américains. Carpi qui découvrit les vertus du mercure en Italie, devint aussi le plus riche particulier de son siecle, & son luxe éclipsa celui de tous les princes ultramontains.

La grande humidité de l'athmosphere en Amérique, & l'incroyable quantité d'eaux croupissantes répandues sur sa surface, étoient, dit-on, les suites d'une inondation considérable qu'on y avoit essuyée dans les vallées & les bas-fonds, dont je ne me suis pas proposé de parler ici fort au long ; il n'est pas improbable d'attribuer à cet événement physique, admis comme vrai, la plupart des causes qui avoient vicié & dépravé le tempérament des habitants ; & il semble qu'on peut adopter cette opinion avec moins de difficultés que l'hypothese de M. de Buffon, qui suppose que la nature, encore dans l'adolescence en Amérique, n'y avoit organisé & vivifié les êtres que depuis peu. Ce sentiment entraîne des discussions métaphysiques, longues, obscures, & qui heureusement pour nous sont inutiles. D'ailleurs, il n'est pas aisé de concevoir que des êtres quelconques seroient, au sortir de leur création, dans un état de décrépitude & de caducité ; il paroît, au contraire, que leurs forces n'étant pas usées ou affoiblies, ils devroient jouir d'une vigueur d'autant plus grande que leur espece seroit plus nouvelle.

Ceux qui se sont imaginé que l'Amérique n'a jamais été sujette à des inondations, parce qu'on ne trouve pas des coquillages sur la cime

des montagnes du Pérou, ignoroient apparemment qu'on rencontre à la terre del Fuego, au Chili, aux Antilles, à la Louisiane & à la Caroline des lits, des bancs & des colines entieres de dépouilles marines. Pourquoi les sommets des Cordilieres fourniroient-ils des coquillages, puisqu'on n'en trouve déja plus sur les plus hautes pointes des alpes, qui sont cependant de plus de six mille cinq cent pieds moins élevées que la tête du mont Ckimboraço au Pérou (1)?

---

(1) Il est prouvé, par des observations, qu'on n'a jamais découvert des pétrifications sur la cime des montagnes les plus élevées, & même très-rarement sur le sommet des moyennes. Les pointes de ces montagnes n'étoient donc, dans le temps des inondations, que des isles de différente hauteur & largeur, baignées par la surface des eaux, comme toutes les isles connues de nos jours.

..... *Quod observationibus constet, in apicibus celsissimorum montium nunquam reperiri petrificata, & vel rarissime in fastigiis minus altorum. Extantes igitur illi montium apices totidem tunc temporis insulæ erant, variâ altitudine & latitudine, insummis aquis extensæ; quem admodum hodieque, quotquot habentur insulæ aquis circumdatæ, non esse videntur nisi montes in fundo aquarum radicati quorum culmina plus, minus lata, de maris superficie sese efferunt, ut solum habitabile exhibeant.* Seba Thes. Rer. Nat. Tab. CVI. pag. 125. Tom. IV. Edit, d'Amsterd. 1765.

Par des observations plus exactes, on pourra un jour déterminer à quelle hauteur les eaux se sont élevées sur notre planete, pendant les plus fortes inondations qu'elle a essuyées. M. Haller dit qu'on ne trouve aucune espece de coquillage sur les plus hautes pointes des alpes, d'où l'on peut déjà calculer, à-peu-près, l'élevation des eaux dans notre hémisphere; ce qui n'est gueres favorable au systême qui forme les montages par l'action du flux, du reflux, & du mouvement régulier, qui emporte les eaux de l'océan, d'orient en occident, puisqu'en ce sens, on devroit découvrir des coquillages sur les

Comme le ſoleil enleve par ſon action continuelle, les ſels les plus ſubtils dans toute la profondeur de l'*Humus* qu'il deſſeche, il eſt croyable que le climat du nouveau monde devient d'année en année plus ſain & plus ſalubre. Il ſe peut que les végétaux s'y corrigent parce que les fibres de leurs racines puiſent moins de ſucs cauſtiques & corroſifs : la multiplication des inſectes & des ſerpents y diminue ſenſiblement : l'air même peut s'y être purifié. Du temps de Chriſtophe Colomb, il ſuffiſoit d'y ſéjourner quelque temps, pour gagner la goutte ſereine & mal vénérien ſans contact, les germes en étant comme répandus dans l'athmoſphere, par l'expiration des habitants : aujourd'hui on n'y contracte plus cette derniere maladie que par le contact immédiat de ceux qui en ſont infectés.

Les chiens alains, que les Eſpagnols jeterent dans différentes iſles & pluſieurs cantons du nouveau continent, furent bientôt auſſi atteints de la peſte vénérienne.

Ceux qu'on y mene à préſent ſe conſervent ſains. J'avoue que cela peut venir de ce qu'on ne les nourrit plus avec la chair des Américains, dont l'uſage abominable & continuel avoit peut-être gâté la race des premiers chiens tranſplantés en Amérique, cet aliment n'étant autre choſe qu'un vrai levain variolique dans ſa plus grande activité (1).

---

montagnes les plus élevées; Woodward qui preſſentoit cette dificulté, aſſure hardiment qu'on en trouve ſur toutes les pointes montagneuſes, mais cela eſt très-faux, par la ſeule inſpection.

(1) Les chiens du Pérou, qui ſont de la premiere race tranſplantée, éprouvent encore aujourd'hui des accès du mal vénérien. L'humidité de l'athmoſphere en

On prétend que toutes les autres eſpeces d'animaux Européens dégénerent moins aujourd'hui aux Indes Occidentales, que dans le premier ſiecle de la découverte; ce qui ſemble prouver au moins, que le climat s'y eſt un peu amendé.

Il eſt certain que le travail des cultivateurs qui ont éclairci les forêts, purgé la terre de bêtes immondes, dirigé le cours des rivieres, ſaigné les marais & défriché de grands eſpaces, doit avoir contribué, indépendamment des autres cauſes, à corriger la qualité de l'air. Les forêts, ainſi que les ſommets des montagnes, en fixant les nuages, rendent par-là les terrains adjacents humides & tourbeux, juſqu'au point d'y former des lacs, dont les eaux ſtagnantes, & viciées, par la décompoſition & la reproduction des végétaux & des inſectes, exalent des vapeurs extrêmement nuiſibles à ceux qui n'y ſont point accoutumés.

M. Hume dit qu'il eſt ſurprenant que les petites armées Eſpagnoles, qui ſoumirent & dévaſterent ces grandes régions, n'aient preſque rien eu à ſouffrir des maladies; il ſe trompe faute de s'être inſtruit dans les hiſtoriens de ces temps-là. Les troupes commandées par les freres Piſarres, furent attaquées au Pérou de gouttes aux yeux & de puſtules peſtilentielles (1): de tous les pelotons qui étoient ſous les ordres de Gonzalve,

---

Amérique, eſt la véritable cauſe de ce que ces animaux ne nagent jamais dans aucune partie du nouveau monde.

(1) „ Ils furent auſſi attaqués dans ce même lieu, de „ cette eſpece de maladie dont nous avons parlé au cha„ pitre quatrieme du premier livre, c'eſt-à-dire, d'une „ maniere de verrues, ou de clous fort dangereux, & „ il n'y eut preſque perſonne dans toute l'armée qui en „ fût exempt. Tout malades qu'ils étoient, Piſarre les „ fit réſoudre à partir, leur perſuadant que la malignité

à peine échappa-t-il dix hommes. Cortez fut lui-même, avec une partie de ses troupes, atteint dans le tourbillon de ses conquêtes, du mal vénérien dont il seroit mort, si les Mexicains ne l'avoient guéri par la vertu de leurs simples; les médecins Espagnols ayant déjà inutilement épuisé les prestiges & les ressources de leur art. Ferdinand Sotto ne fut pas si heureux, il expira dans la Floride, & son armée s'y seroit entiérement fondue par une épidémie, si les sauvages n'avoient eu la simplicité d'indiquer encore un remede à leurs insatiables oppresseurs. Enfin, jamais les maladies ne firent tant de ravages dans un pays, qu'en Amérique, pendant les premieres années de la conquête: la mortalité fut extraordinaire par-tout où les Espagnols pénétrerent, & la terre y étoit quelquefois si jonchée de cadavres, que les vivants ne suffisoient pas pour y enterrer la moitié des morts. A l'isle de Cuba, où se fit la réunion de la petite vérole à la grande, il expira plus de soixante mille hommes, que ce double fléau moissonna en moins de six mois: l'isle de S. Domingue fit une perte d'hommes deux fois plus considérable.

L'histoire de la Jamaïque, écrite en 1750, nous dépeint à la vérité, les colons de cette isle, & ceux de la Barbade, comme des spectres ambulants, qui traînent plutôt leur existence qu'ils ne la supportent, en luttant avec peine contre mille genres de maladies: cela ne paroît pas, au premier coup d'œil, fort favorable au changement du climat en mieux, dont nous venons de parler; mais ces isles, situées dans la torride,

,, de l'air dans ce lieu là, leur causoit ces incommodi-
,, tés. *Zarate, Hist. de la Conquête du Pérou, livre second, Ch. I. pag.* 80.

ont été par une exploitation mal entendue, presqu'entierement dépouillées de leur ombrage, de sorte que la chaleur y est devenue plus nuisible que jamais aux habitants blasés par le feu des liqueurs spiritueuses. Ainsi ces cas particuliers, & plusieurs autres de cette nature, ne décident rien. Quand M. Franklin dit que les abattis immenses qu'on a fait dans les forêts de la nouvelle Angleterre & de l'Acadie, n'ont point diminué le froid, cela est encore croyable, puisqu'on a donné par-là plus de prise & de champ aux vents du Nord, chargés d'atomes de glace, & qui dominent continuellement sur ces plages. C'est ainsi qu'on est parvenu à rende l'air de Rome plus pernicieux que jamais en dégradant un bois de haute futaie qui servoit, de ce côté-là, de rideau contre les vapeurs sulphureuses du royaume de Naples, & en laissant, par une indolence impardonnable, les marais pontiens se rénoier après le desséchement fait sous Auguste.

A la premiere fondation des colonies aux isles de l'Amérique, les Européens ne pouvoient y élever aucun de leurs enfants ; la malignité de l'athmosphere les étouffoit dans le berceau, ou des maladies inconnues les moissonnoient dans l'adolescence. Maintenant les colons y conservent à-peu-près le quart des enfants qui leur naissent. Il est vrai cependant que le climat du nouveau monde renferme un vice secret qui jusques à présent s'oppose à la multiplication de l'espece humaine : les femmes d'Europe cessent d'y être fertiles bien plutôt que dans leur pays natal. Calme, qui avoit observé ce phénomene, même dans l'Amérique septentrionale, l'attribue aux continuelles variations de l'air échauffé & refroidi d'un instant à l'autre : je doute que ce soit-là la véritable cause de cette stérilité pré-

maturée. Le vice radical qui dans cette partie de l'univers arrête la propagation, est sur-tout apparent dans les Negres qui y procréent si peu qu'on est obligé de les recruter par de continuels envois d'Afrique ; sans quoi, en moins de cinquante ans, leur nombre s'éteindroit totalement, & leur race périroit ; quoiqu'on en ait amené à peu-près quarante mille par an, depuis l'époque de 1517. Il y a eu des années où les recrues se sont montées à soixante mille pieces de Negres, de Négresses, de Négrittes & de Négrillons ; mais en d'autres temps, les traites ont été moindres, & sur-tout vers le commencement du seizieme siecle ; où ce commerce n'avoit pas encore acquis toute sa stabilité ; de sorte que le calcul mitoyen, tel qu'on vient de le fixer, approche beaucoup de l'exactitude ; & le total des Africains transplantés en Amérique, en un laps de deux cent cinquante ans, fournit par-là un nombre de dix millions d'hommes qui ont vécu & expiré dans l'humiliation, dans les tourments, dans la servitude, au centre d'une terre étrangere qu'ils avoient défrichée de leurs mains pour enrichir leurs maîtres (1).

---

(1) Si l'on compte les Negres dont on a besoin aujourd'hui pour recruter ceux qu'on met au travail en Amérique, on trouvera qu'un total de soixante mille pieces ne peut y suffire annuellement ; mais, comme on l'a dit, les traites n'ont pas toujours été aussi régulieres & aussi considérables qu'elles le sont à présent.

Avant que la terre fût épuisée à la Barbade, il y falloit cent mille Negres de recrue en trente ans. La Martinique & S. Domingue en emploient à-peu-près cent quatre-vingt mille, & il leur en faut vingt-cinq mille de recrue par an. La Jamaïque en emploie vingt mille, & elle a besoin de sept mille recrues par an. Par le traité de l'Assiento, on a vu que les Espagnols devoient avoir, pour leurs possessions de terre ferme, huit

Je crois qu'on me ſaura gré de ne toucher ici à aucune hypotheſe ſur l'origine de la population du nouveau continent : je me contenterai de dire qu'il n'y a pas de vraiſemblance dans le ſentiment d'un auteur moderne, qui accorde à peine ſix cent ans au genre humain en Amérique. Les raiſons qu'il haſarde pour juſtifier cette date, ſe détruiſent les unes par les autres, & ne forment toutes enſemble qu'un enchaînement d'erreurs, & d'erreurs remarquables.

Si la vie ſauvage, ſi le défaut d'agriculture & d'alphabet prouvoient inconteſtablement la nouveauté d'un peuple, les Lappons & les Negres ſeroient les plus modernes des hommes. Cependant aucun profeſſeur de chronologie ne connoît leur antiquité : ceux qui ſoutiennent qu'ils la connoiſſent, en impoſent. Elle paſſe toute époque & toute mémoire.

Entre ceux qui ont propoſé des ſyſtêmes, ou quelque choſe de ſemblable, pour deviner le problême de la population de l'Amérique, il n'y en a pas qui aient plus mal réuſſi que les ſavants qui ont prétendu que les Groënlandois étoient des colonies Iſlandoiſes & Norwegiennes, qui en paſſant le détroit de Davis, avoient rempli d'hommes toutes les Indes occidentales juſqu'à la

---

mille Noirs par an. Les Portugais en ont beſoin, pour le Breſil ſeul, de vingt mille annuellement, & ils en ont traité, du temps paſſé, à-peu-près un pareil nombre, à Congo, à Cacongo, à Angole ; mais je doute que ce commerce ſoit maintenant dans cette même activité. Il ſeroit trop long de calculer ce que Cayenne, la Guadaloupe, Surinam, la Virginie, la Louiſianne conſomment de Negres ; tous ces établiſſements étant exploités par les mains des Africains, dont un ſeul, mis en bonne terre, rapporte à ſon maître 300 livres tournois par an.

terre del Fuego, puisqu'on sait à présent que les Groënlandois, loin d'être issus & venus de l'Europe, sont venus au contraire de l'Amérique, & ont été habiter une autre partie de leur continent; ce qui est fort naturel.

Pourquoi n'a-t-on pas fait réflexion, que les nations du nouveau monde sont aussi en droit de demander comment notre hémisphere s'est peuplé, que nous sommes en droit de demander comment les premiers hommes ont pu arriver en Amérique? Cela pourroit proprement se nommer sottise de deux parts. Cependant, à la honte de l'esprit humain, un théologien a prouvé que la chaloupe où s'embarqua Noé avec sa famille, pour se sauver d'une inondation survenue en Asie, alla s'arrêter sur une montagne du Bresil: les enfants de cet heureux navigateur firent à la hâte quelques enfants du côté de Fernambouc & se rembarquerent tout de suite dans un autre canot, pour venir rendre le même service à notre continent.

Cette opinion n'a pas plu apparement au docte Mœbius, puisque, dans son *Traité des Oracles*, il dit positivement que les apôtres allerent à pied, par la route des Indes orientales, en Amérique, pour y prêcher leur religion, mais qu'ils trouverent ce pays désert, & n'y rencontrerent qu'une femme Groënlandoise égarée, avec laquelle ils peuplerent le Canada, & le Seigneur bénit cette action méritoire.

M. de Guignes soutient au contraire, dans un ample mémoire académique, que les apôtres n'ont jamais voyagé fort loin, mais il nous apprend en revanche, dans ce même mémoire (1),

(1) Voyez les mémoires de l'académie des inscriptions & belles lettres, Tom. XXVIII. pag. 503. Edit. in-4°. de l'imprimerie royale, 1761.

que des Bonzes de Samarcand allerent porter le culte du Dieu *La*, ou *Lam* ou du *Grand-Lama* en Amérique, vers l'an 458 de notre ere vulgaire. Ces Bonzes s'embarquerent, ajoute M. de Guignes, sur un navire Chinois qui alloit tous les ans par le Kamtschatka au Mexique ; quoique les Chinois avouent sincerement, qu'ils n'ont eu aucune connoissance ni du Kamtschatka, ni du Mexique dans ce temps-là, & que l'idée de les chercher ne leur est jamais venue. Aujourd'hui même qu'ils connoissent ces deux pays par ouï-dire, ils n'ont garde d'y aller.

Quand on a une foible notion des mers de la Tartarie, de leurs glaces, de leurs brumes, de leurs écueils, de leurs tourments, on ne peut assez s'étonner qu'il soit venu dans l'esprit d'un savant de Paris, de faire naviguer des Chinois, dans de fort mauvaises barques, de leurs ports à la terre de Jeso-Gasima, de-là au Kamtschatka, de-là à la Californie & tout d'une traite vers le Mexique, par une route oblique & détournée, que les plus habiles navigateurs de l'Europe n'oseroient tenter avec les vaisseaux de la plus solide construction, & les meilleurs voiliers.

Dire que les Bonzes de Samarcand ont été prêcher au Mexique, avant que le Mexique fût découvert, c'est comme si l'on assuroit que Confucius est venu par la nouvelle Guinée ou les terres Australes, en Westphalie pour convertir les Germains & leur reprocher d'adorer des femmes déifiées (1).

(1) On sait que les anciens Germains étoient persuadés que la divinité s'incarnoit de temps en temps, dans quelques femmes de leur nation, qu'ils adoroient de bonne foi, *nec tamquam facerent Deas*, dit Tacite. Ce culte a beaucoup de rapport avec celui que les Tartares

Nous connoissons aujourd'hui le culte du grand Lama & les dogmes de ses sectateurs. Or on n'a point reconnu au Mexique le moindre vestige de cette religion originaire de la Tartarie : on y observoit même des pratiques diamétralement opposées : on y égorgeoit des victimes humaines : on y avoit des idoles, tandis que le culte Lamique, fondé sur la transmigration des ames & l'unité de Dieu, a les victimes & les idoles en horreur & en abomination : on seroit infailliblement exilé du royaume de Lassa & de tout le Thibet, si l'on y tuoit un seul agneau à l'honneur du Dalaï-Lama (1).

---

rendent au *Grand-Lama*. Les femmes les plus célebres de la Germanie, qui ont emporté cet éminent préjugé de leurs compatriotes, ont été *Aurinia*, *Gauna* & *Velleda* qui joua, sous Vespasien, un rôle fort brillant chez les Bructeres : tout le pays intermédiaire entre la Lippe & l'Ems obéissoit à son gouvernement théocratique : quand le camp presqu'inexpugnable de Xanten au duché de Cleves, & défendu par deux légions, fut pris par le Batave *Claudius Civilis*, on envoya en présent le général Romain à *Velleda*, qui résidoit alors, dit on, dans un village nommé aujourd'hui Spellen, mais cela n'est pas probable, puisque cet endroit n'est pas situé sur la Lippe. *Velleda* fut à son tour prise sous Domitien & montrée en triomphe à Rome.

(1) Cette aversion qu'ont les Tartares Lamas à immoler des victimes, a fait soupçonner à M. d'Anville, que leur religion tire son origine du culte bramique des Indiens ; & que le Dieu *La* & le Dieu *Bra* ne sont qu'une même personne. Je ne voudrois pas répondre que cela est exactement ainsi.

On connoît très-peu de religions anciennes qui aient défendu de répandre le sang des animaux & des hommes au pied des autels, cependant l'idée d'un tel précepte peut être venue aussi bien aux législateurs des Lamas, qu'aux Législateurs des Brachmanes. M. d'Anville rapporte encore dans son Atlas de la Chine, qu'on ne sert au grand Lama qu'une tasse de thé & deux onces de

Je ne m'arrêterai donc point à tant de délires, qu'on a ſi long-temps & ſi patiemment nommés des raiſonnements. On ſe tromperoit très-fort ſi l'on croyoit, que les autres ſyſtêmes prépoſés pour expliquer l'origine des hommes en Amérique, ſoient réellement ſupérieurs aux rêveries de Mœbius & de ſes ſemblables.

La multiplicité des faits qu'on tâchera d'approfondir, ne laiſſe pas le moindre loiſir pour réfléchir à de vaines ſpéculations, ſi abſurdes qu'elles n'apprennent rien, lors même qu'on les refute. Après avoir tracé une légere eſquiſſe du climat du nouveau continent au frontiſpice de cet ouvrage; nous examinerons la conſtitution de ſes habitants, également mal traités par la nature & la fortune.

Les Américains, quoique légers & agiles à la courſe, étoient deſtitués de cette force vive & phyſique qui réſulte de la tenſion & de la reſiſtance des muſcles & des nerfs. Le moins vigoureux des Européens les terraſſoit ſans peine à la lutte : quelle différence donc entre eux & les anciens ſauvages des Gaules & de la Germanie qui avoient acquis tant de réputation par la puiſſance

farine paîtrie avec du vinaigre, par jour pour toute ſa ſubſiſtance. Je ne voudrois pas encore répondre que cela eſt exactement ainſi, ou ſi l'on a ſoumis ce pontife à un tel régime; c'eſt que les dévots, au rapport de Tavernier & de Gerbillon, mangent ſes excréments. Ce vinaigre, dont M. d'Anville fait mention, n'eſt autre choſe que le *Kunn* des Tartares, c'eſt une boiſſon qu'on fait avec du lait & cette boiſſon n'eſt aſſurément pas du vinaigre. Quant au thé qu'on ſert au Dalaï Lama, c'eſt la *Karatza* : c'eſt un arbuſte qui a la feuille d'un verd plus foncé que le theyer de la Chine, & qu'on connoît ſous le nom de *Thé noir.*

de leurs membres robustes, & de leurs corps massifs & infatigables!

La constitution des Américains, peu défectueuse en apparence, péchoit fonciérement par foiblesse: ils s'éreintoient sous les moindres fardeaux: & on a compté qu'en transportant les bagages des Espagnols, plus de deux cent mille d'entre eux laisserent, en moins d'un an, la vie sous le poids de la charge, malgré qu'on eût employé dix fois plus de monde à ces transports, qu'on n'y en auroit employé en Europe.

Leur taille, en général, n'égaloit pas celle des Castillans; mais la différence à cet égard n'étoit pas notablement sensible. Les anciens auteurs disent que leur stature diminuoit à mesure qu'on approchoit de la ligne equinoxiale: cette observation a été mal faite; les habitants de la Zone Torride ne sont pas communément aussi élevés que les naturels des Zones tempérées, ni aussi petits que les nations polaires. Il est vrai que les débris encore existants des anciens Péruviens fournissent, au rapport d'Ulloa, beaucoup d'individus qui passeroient pour des Nains parmi nous.

On ne prit pas d'abord les Américains pour des hommes, mais pour des orang-outangs, pour de grands singes, qu'on pouvoit détruire sans remords & sans reproche. Enfin, pour ajouter le ridicule aux calamités de ce temps, un pape fit une bulle originale, dans laquelle il déclara qu'ayant envie de fonder des évêchés dans les plus riches contrées de l'Amérique, il plaisoit à lui & au saint-Esprit de reconnoître les Américains pour des hommes véritables; de sorte que sans cette décision d'un Italien, les habitants du nouveau monde seroient encore maintenant, aux yeux des fideles, une race d'ani-

maux équivoques. Il n'y a pas d'exemple d'une pareille décision, depuis que ce globe est habité par des singes & par des hommes.

Qui auroit cru que, malgré cette sentence de Rome, on eût agité violemment, au concile de Lima, si les Américains avoient assez d'esprit pour être admis aux sacrements de l'église? plusieurs évêques (1) persisterent à les leur refuser; pendant que les jésuites faisoient communier, tous les jours, leurs Indiens esclaves au Paraguai, afin de les accoutumer, disoient-ils, à la discipline, & pour les détourner de l'horrible coutume de se nourrir de chair humaine. Si ces missionnaires ne s'étoient servis de la religion que pour adoucir les mœurs atroces de ces peuples abrutis, l'humanité leur auroit des obligations infinies; mais s'ils ont réduit en servitude ces sauvages qu'ils avoient baptisés, ils sont d'autant plus coupables d'avoir employé ce qu'il y a de plus auguste & de plus sacré parmi les hommes, pour leur faire éprouver le dernier des malheurs qui puisse accabler notre existence, l'esclavage.

Les Américains étoient sur-tout remarquables en ce que les sourcils manquoient à un grand nom-

(1) Ce concile de Lima dont il est ici question, se tint, je crois, en 1583, & c'est le même où l'on condamna un visionnaire, qui, trompé par une femme prétendue possédée, soutenoit que Dieu avoit voulu l'associer à son essence, mais qu'il l'avoit refusé comme de raison, c'est-à-dire par modestie; il soutenoit encore qu'il étoit pape, ou qu'il le deviendroit, que le siege du saint-Esprit étoit au Pérou, & celui du demon à Rome. On condamna ce fanatique, le premier héréfiarque de l'Amérique, à se taire: on ne le brûla pas, parce qu'heureusement pour lui, il étoit docteur en théologie.

bre, & la barbe à tous. De ce seul défaut on ne peut inférer qu'ils étoient affoiblis dans l'organisme de la génération, puisque les Tartares & les Chinois ont à-peu-près ce même caractere : il s'en faut néanmoins de beaucoup, que ces peuples ne soient & très-féconds & très-portés à l'amour, mais aussi n'est-il pas vrai que les Chinois & les Tartares soient absolument imberbes: il leur croît à la levre supérieure, vers les trente ans, une moustache en pinceau & quelques épis au bas du menton (1).

Outre le défaut complet de la barbe, les Américains manquoient tous de poil sur la surface de l'épiderme & les parties naturelles ; en quoi ils étoient distingués de toutes les autres nations de la terre : & c'est de-là qu'on peut tirer quelques conséquences sur la défaillance & l'altération de ces parties mêmes ; auxquelles on n'a d'ailleurs rien remarqué d'extraordinaire ou d'irrégulier, sinon la petitesse de l'organe & la longueur du scrotum, qui étoit excessive dans quelques-uns : aussi en faisoient-ils, au rapport de Pierre d'Angleria, un usage singulier tant aux Antilles qu'au Mexique.

Le gonflement énorme du membre génital, qui a étonné les observateurs chez quelques peuplades, n'étoit point un caractere imprimé par la nature, mais un effet de l'art, & une opération pleine de dangers produisoit cette configuration monstrueuse, comme on le dira dans l'instant.

---

(1) Quoique les Chinois n'aient pas des barbes touffues, il s'en faut de beaucoup qu'ils soient comme les Américains, dépourvus de poil sur le reste du corps : les femmes Chinoises l'abattent à la mode des femmes Turques & Persanes ; mais les hommes le conservent au contraire des Orientaux.

Je n'ignore point qu'en voulant expliquer pourquoi le corps des Américains est entiérement dégarni de poil, on a eu recours à plusieurs subtilités qui ne sont & qui ne sauroient jamais être des raisons. Il s'y est trouvé des naturalistes assez bornés pour attribuer ce défaut au continuel usage du tabac que fument les sauvages des deux sexes, & que les anciens Péruviens prenoient par le nez en poudre, comme nous le prenons encore aujourd'hui. Charlevoix prétend que le sang des Indiens occidentaux, étant moins impregné de sel & plus limpide que le nôtre, occasionne naturellement ce phénomene : nous ferons voir au contraire, que c'est l'effet de l'humidité de leur constitution, & qu'ils sont imberbes par la même raison que les femmes le sont en Europe, & dans les autres parties du monde leur peau est chauve, parce que leur tempérament est extrêmement froid.

Charlevoix se trompoit sans mesure, lorqu'il s'imaginoit que les aliments simples & fades dont usoient ces nations, empêchoient leur épiderme de se couvrir de poil. Les anciens sauvages de l'Europe, tels que les Bataves, les Germains & les Gaulois (1), qui se nourrissoient aussi simplement que les Américains, avoient cependant des barbes prolixes & tout le corps

---

(1) Strabon & Tacite nous apprennent à la vérité, que de leur temps, les peuples des Gaules & de l'Allemagne faisoient déja usage du sel, & qu'il s'y élevoit quelquefois entr'eux des disputes pour la possession des salines ; mais il y a toute apparence que ceux qui habitent fort avant dans le pays & dans les montagnes, n'avoient encore aucune connoissance du sel, dont tant de sauvages savent se passer, quoique les nations civilisées le regardent comme une portion de leur nécessaire physique.

fort velu. Or une même cause doit avoir ses mêmes effets, & c'est se faire illusion que d'expliquer, par raisons opposées, des faits semblables, ou des faits différents par les mêmes raisons.

Il est croyable que les Indigenes de l'un & de l'autre sexe seroient devenus, au nouveau continent, plus féconds, plus propres à la propagation, s'ils avoient usé de sel commun, pour assaisonner leurs mets, mais la privation de ce stimulant ne pouvoit les avoir dépouillés de leurs barbes, puisque les Islandois & les Lapons, qui ne salent pas leurs aliments, ont le menton garni d'un poil assez épais, & si long qu'il leur descend jusqu'à la poitrine. Enfin, comme je dirai dans le moment, les Péruviens & les Mexicains qui se servoient de sel, étoient imberbes eux-mêmes.

Il faut observer que les enfants sauvages, & principalement ceux de l'Amérique septentrionale, ont en venant au monde, tous les membres chargés d'un duvet rare, qui se déracine & tombe vers le huitieme ou neuvieme jour, sans jamais plus repousser. Il n'arrive rien de tel aux enfants de nos climats, dont la peau est rase & nette: ce n'est qu'au temps de la puberté, que le duvet croît, & ne tombe plus dans aucun instant de la vie, pas même lorsque les cheveux de la tête se déracinent dans la décrépitude. Les maladies peuvent quelquefois déranger ces regles, mais il suffit qu'elles soient constantes & uniformes dans tous les individus bien constitués.

Cette observation doit donc prouver le ridicule des écrivains qui ont assuré que les premiers habitants de l'Amérique étoient, à force de se dépiler, parvenus à rendre héréditaire, dans leurs descendants, cette défectuosité artificielle

dans son origine. Je dis que cette espece d'opinion est ridicule, parce que les mutilations violentes qu'essuient les parents, ne se transmettent nulle part à la postérité, comme on en apportera des preuves bien convaincantes, en traitant de la circoncision : quelque répétées que puissent être ces amputations pendant un nombre infini de filiations, la nature triomphe, reste immuable, & ne condescend pas aux caprices de ceux qui prétendent l'asservir. D'ailleurs les vieillards de l'Amérique acquierent, comme les femmes âgées dans nos pays, quelques poils à la levre supérieure, ce qui indique que le germe n'en a point été détruit par des drogues.

Comme le sang de la plupart des Indiens occidentaux est aujourd'hui très-mêlangé avec celui des Européens, des Negres, des mulâtres, & des hybrides de toute espece, il leur naît un léger duvet à la région des aînes; mais ils ont grand soin de l'arracher avec des pinces de coquilles: tant le préjugé leur est resté que ces parties, pour être bien, doivent être rases; car ils n'usent point de dépilatoires par un principe de religion ou de propreté comme les Levantins.

Les petits pleuples fugitifs & errants, qui ont maintenu leur race sans la croiser, sont à présent, comme au temps de la découverte du nouveau monde, absolument sans poil sur tout le corps (1). Ce qui, loin d'être une preuve de

(1) L'abbé Lambert, si connu par le cahos de ses compilations qu'il a intitulées l'*histoire de tous les peuples*, dit dans cette prétendue histoire, que les famagos ou les chefs des sauvages de l'Amérique septentrionale, sont les seuls qui laissent croître leurs barbes : c'est comme s'il eût dit que, chez juifs, les Rabins

vigueur & de vaillance, est au contraire l'empreinte de la foiblesse, & cette foiblesse tenoit plus au climat & au tempérament de ces nations en général ; qu'aux mœurs & à la façon d'exister & de se nourrir de chacune d'elles en particulier, puisque les Péruviens & les Mexicains, qui connoissoient quelques commodités de la société naissante & ébauchée, & qui impregnoient leurs viandes de sel, n'avoient pas plus de barbe que ces malheureux, qui, supportant tout le poids de la vie agreste dans l'obscurité des forêts, ressembloient bien plus à des végétaux qu'à des hommes.

Au reste, on ne peut strictement affirmer que ceux d'entre les sauvages qui ignoroient l'usage du sel gemme ou marin, se sustentoient de mets si insipides, que leur constitution en ait pu souffrir. Car en faisant rôtir ou boucanner la chair des animaux sur des charbons, ou dans la fumée, les particules salines du bois, recelées dans la cendre ou dans la suie, pénétroient plus ou moins cette chair, & lui faisoient perdre une partie de sa fadeur & de son insipidité.

Le peu d'inclination, le peu de chaleur des Américains pour le sexe, démontroit indubitablement le défaut de leur virilité & la défaillance de leurs organes destinés à la régénération: l'amour exerçoit à peine sur eux la moitié de sa puissance : ils ne connoissoient ni les tourments ni les douceurs de cette passion, parce que la plus ardente & la plus précieuse étincelle du feu de la nature s'éteignoit dans leur ame tiede & phlegmatique.

---

ne sont pas circoncis. Il faut être extrêmement ignorant pour écrire de si grandes sottises, & pour ne pas savoir que tous les Américains sont naturellement imberbes.

La masse de leur sang étoit certainement mal élaborée, puisque dans plusieurs endroits, les hommes faits & les adultes avoient du lait dans leur mamelles (1). Ce qui a donné lieu à quelques anciennes relations d'assurer que, dans les provinces du Sud de l'Amérique, ces hommes allaitoient seuls les enfants; exagération superflue dans un prodige qui n'en avoit pas besoin, & qui méritoit d'être discuté dans un traité particulier, où le dissertateur mis à son aise, pût entreprendre tous les détails & développer toutes les causes dont il croiroit contrevoir l'existence relativement à un effet si surprenant; mais pour vaincre l'ennui & abréger les longueurs de ce travail physiologique, je dirai en peu de mots ce que je croirai être suffisant pour éclaircir la difficulté.

Je suis donc persuadé que l'humidité du tempérament causoit, dans les habitants du nouveau monde, ce vice qui devoit influer, comme il est aisé de le comprendre, sur leurs fa-

---

(1) » Qui novum perlustrarunt orbem, narrant virus » penè omnes maximâ lactis abundare copiâ.

Ceux qui ont voyagé en Amérique assurent que presque tous les hommes y ont abondamment du lait dans leurs mamelles. *Jonston Thaumatographiæ art. de sanguine menstrum. pag.* 464. On voit par ce passage, que le fameux naturaliste Jonston étoit persuadé que peu d'hommes, au nouveau monde, étoient exempts de ce vice, cependant si cela a été ainsi de son temps, il faut qu'il soit survenu quelque changement à la constitution actuelle des Américains.

» Dans toute une province du Bresil, dit l'auteur des » *Recherches historiques*, *pag.* 372. les hommes seuls » allaitent les enfants, les femmes n'y ayant presque » pas de sein ni de lait.

Quoique ce fait soit tiré des relations du Bresil, qu'on peut consulter, il n'en est pas moins vrai que c'est une exagération,

cultés phyſiques & morales. Auſſi peut-on dire que les hommes y étoient plus que femmes, poltrons, timides & peureux dans les ténebres; au-delà de ce qu'on peut s'imaginer.

Aucun naturaliſte n'a recherché, que je ſache, pourquoi les enfants mâles naiſſent par-tout avec du lait dans leurs mamelles : il ſemble que cela doit être occaſionné par l'humidité dans laquelle l'embrion a nagé ſous les envéloppes de l'Uterus, ce qui empêche le fiel de s'aigrir & de s'épancher aſſez pour ſanguifier exactement le chyle.

J'ai ſouvent entendu demander pourquoi la nature a donné des mamelles à tant d'animaux mâles ? Ces parties étant toujours obliterées, ne paroiſſent être d'aucun uſage. Auſſi a-t-on répondu que c'étoit ſans deſſein, ſans but & comme par mépriſe que le ſexe maſculin avoit été pourvu de ces faux organes ; mais penſe-t-on que les parties de la ſtructure animale, dont notre ignorance ne connoît pas la fonction, ſoient réellement inutiles dans le plan univerſel ? Il faut obſerver que tous les animaux mâles dont les femelles allaitent, ont des mamelles : ſi j'oſois hazarder mon ſentiment ſur leur deſtination, je dirois que le fétus & l'enfant nouvellement né ſe déchargent par ces conduits de la liqueur laiteuſe formée avant l'épanchement du fiel. Les garçons, en venant au monde, ont les mamelles fort gonflées, & il eſt néceſſaire d'en exprimer le lait, ſi l'on veut qu'ils ſe portent bien. Voilà donc à quoi ces organes ſervent dans notre ſexe ; ils ſont une fois dans la vie, d'une utilité décidée ainſi que le cordon ombilical, & cela a ſuffi à la nature, pour en pourvoir tous les êtres bien conſtitués, & conformes au modele primitif de leur eſpece.

Si le tempérament des femmes n'étoit point & plus flasque & plus humide que celui des hommes, elles se trouveroient hors d'état d'allaiter leurs enfants.

Le lait s'engendroit donc aussi dans les hommes de l'Amérique, par un défaut de chaleur. Ils ne devoient donc pas être beaucoup portés à l'amour : ils devoient donc être d'un génie borné, sans élévation, sans audace, d'un caractere bas, & enclins naturellement à la nonchalance & l'inactivité. Leur foiblesse devoit les rendre vindicatifs comme le sont les femmes, qui, ayant moins de force pour repousser une injure, manquent par-là même de forces pour la pardonner; & l'instinct des êtres pusillanimes est de ne se croire jamais légerement offensés.

Les Américains avoient toutes ces qualités, qui résultoient nécessairement de leur tempérament : ils devoient encore leur longue vie à cette tiédeur de leur constitution, qui fait aussi excéder parmi nous l'âge des femmes en raison de celui des hommes ; toutes les parties cartilagineuses & osseuses de leur machine étant continuellement rafraîchies & humectées, se durcissent plus tard & durent par conséquent plus long-temps.

L'immense quantité de vers ascarides & cylindriques, qui persécutoient les Américains à tout âge (1), provenoit peut-être de la même cause que le lait de leurs mamelles.

La liqueur du fiel étoit en eux édulcorée, ou ne couloit pas abondamment comme dans nos enfants mâles, qui naissent avec un fluide laiteux qu'on voit se dissiper vers le cinquieme ou le sixieme jour, & dès l'instant qu'ils ont

---

(1) Voyez Pison *de morbis indicis.*

éprouvé leur jauniſſe de ſanté, dont aucun enfant ſain n'eſt exempt.

Cette jauniſſe eſt produite par le premier épanchement du fiel dans la maſſe des humeurs; mais les vers cylindriques leur reſtent juſqu'à la dix-ſeptieme, ou la dix-huitieme année, temps auquel la bile doit acquérir aſſez d'acrimonie pour nettoyer le canal inteſtinal, en tuant par ſon amertume, les inſectes logés dans ſes replis.

Il y a beaucoup d'apparence que la tranſpiration inſenſible étoit dans les Indiens occidentaux, moindre qu'elle ne devoit l'être; auſſi avoient-ils généralement la pratique de ſe racler la peau, quelquefois juſqu'au ſang, de ſe frotter avec des graiſſes pénétrantes & de ſe manier fortement les membres pour les tenir ſouples & en prévenir l'engourdiſſement.

Les ſauvages ſeptentrionaux, d'ailleurs ſi peu induſtrieux, avoient néanmoins imaginé par beſoin, des ſortes d'étuves où il ſe faiſoient ſuer preſque tous les jours. Le grand & l'unique ſecret de leurs alexiteres, de leurs jongleurs & de leurs ſorciers, conſiſtoit à augmenter la tranſpiration & à chaſſer le mal par les pores, en verſant dans les malades d'effroyables doſes de ſudorifique.

On a remarqué, dit-on, que le ſang de tous ces peuples couloit plus paiſiblement que celui des Européens, à cauſe de la viſcoſité froide qui en diminuoit le ton & l'action; ce qui paroîtra d'autant plus vrai, que le goût qu'ils ont marqué pour nos liqueurs ſpiritueuſes & échauffantes, a été ſi violent & ſi exceſſif qu'on n'en a jamais vu d'exemple en aucun pays de la terre.

La maladie vénérienne pouvoit donc leur être naturelle, à cauſe de ce ſang gâté qui

circuloit dans leur veines ; mais il est surprenant que cette indisposition ne les empêchoit pas d'atteindre au dernier période de la vieillesse. C'étoit donc plutôt une affection de leur tempérament qu'une qualité morbifique à leur égard. (1) Les Européens sont aujourd'hui dans le même cas avec le scorbut, qui n'abrege point tant leurs jours, qu'on auroit dû s'y attendre.

Cette langueur singuliere accompagne quelquefois les maladies qui attaquent insensiblement la masse générale des humeurs. Les anciens auteurs qui ont écrit de la lepre & de l'éléphantiase, conviennent unanimement que ces maux, malgré leur extérieur effrayant, n'accéléroient pas de beaucoup le terme ordinaire de la vie humaine, dès qu'on avoit soin d'en prévenir l'accroissement extrême par des palliatifs ; chaque malade nourissoit sa maladie, & la nourrissoit long-temps.

Les Américains possesseurs de la salsepareille, du gaïac & de la lobelia (2), pouvoient aisé-

---

(1) Le mal vénérien ne faisoit pas parmi les Américains les mêmes ravages qu'il a occasionnés en Europe au commencement de sa transplantatoin. Cette maladie étoit dans son climat natal beaucoup plus bénigne que dans le nôtre : il y avoit des provinces au nouveau monde où elle étoit aussi tolérable que l'est le scorbut dans quelques endroits de la Frise. La peste naît tous les ans en Egypte, & se répand delà sur les pays circonjacents ; cependant ce fléau, qui n'est point du tout redoutable pour les Egyptiens, produit partout ailleurs une mortalité & des dégâts affreux. Tel a été à-peu-près le sort du mal vénérien dans notre continent, & celui de la petite vérole transplantée en Amérique, où elle est devenue la plus cruelle des maladies.

(2) Il n'y a que 18 à 19 ans, qu'on est parvenu à

ment empêcher leur mal endémique & national de dégénérer en excès ; ils mâchoient aussi continuellement du coca & du caamini, qui, en les faisant cracher, les délivroient d'une quantité d'humeurs malignes. Il faut en dire autant du tabac qu'ils fumoient, ou qu'ils se fichoient dans le nez & dans la bouche, pour provoquer l'écoulement pituitaire & tuer les vers intestinaux.

Les septentrionaux pouvoient avoir d'autres végétaux vermifuges & antivarioliques d'un usage indispensable pour eux : comme la renon-

---

apprendre des Américains différents secrets, qu'ils avoient long-temps tenu cachés, pour guérir le mal vénérien. M. *Calm*, Botaniste Suédois, & éleve du célebre *Linnæus*, qui a vayagé en curieux & en savant dans l'Amérique septentrionale, s'y est assuré que les Indigenes se servent avec grand succès, de la *lobelia*, qui est le *Rapuntium Americanum flore dilute cæruleo* de Tournefort, & qui, dans le nouveau systême botanique, appartient à la classe des monopétales irrégulieres, pentantheres monostyles : on la nomme vulgairement *cardinale bleue*. On fait avec les racines de ce simple, une décoction dont les effets sont infiniment plus certains, & beaucoup moins dangereux que les différentes préparations mercurielles.

M. *Calm* a découvert encore que d'autres sauvages emploient la racine d'une plante que Linnæus dans la description du jardin de Clifford, nomme *Celastrus inermis foliis ovatis, serratis, trinerviis*, & qui est fautivement nommée dans le dictionnaire encyclopédique, *Celastus* : elle est plus rare à trouver que la *lobelia* ; cependant on la voit actuellement dans le jardin d'Amsterdam & dans le celui de Leyde. M. *Calm* rapporte qu'on n'a jamais trouvé de sauvage qui n'ait été radicalement guéri du virus le plus invétéré, en usant de ce spécifique. *Mém. de l'Acad. de Stockholm. Am.* Il feroit à souhaiter qu'on rendît, pour le bien de l'humanité, ces remedes plus communs, & qu'on ne se bornât pas à en écrire des traités presqu'aussi-tôt oubliés qu'ils paroissent.

cule des Virginiens, l'eſquine des Florides, la caſſine ou le thé des Apalachites, les capillaires des Canadiens, le ſaſſafras ou le laurier des Iroquois, les feuilles du Celaſtrus infuſées, le petit tabac du nord & les écorces du ſaul, priſes en fumigation.

Tous ces ſimples ameres & ſudorifiques convenoient à des tempéraments froids & ſurchargés d'une aquoſité nuiſible.

Il faut convenir que le mal vénérien n'étoit ni ſi actif, ni ſi exalté parmi eux que parmi les méridionaux ; cependant leurs filles les plus ſaines en apparence ne laiſſoient pas de communiquer aux Européens une eſpèce de virus qui, à la longue pervertiſſoit la qualité du ſang. Quand ces nations eurent pris la petite vérole Européenne, elle fit chez eux des ravages ſi rapides, ſi deſtructeurs, que pluſieurs cantons en furent tout d'un coup dépeuplé, comme ſi la peſte y eût voyagé. Le Paraguai ſemble être le foyer que cette maladie a choiſi au nouveau continent, qui en a autant ſouffert que l'ancien monde a ſouffert du mal vénérien, & jamais il ne ſe fit un échange de calamités plus funeſte pour l'univerſalité du genre humain.

Il eſt ſans doute fort remarquable que la petite vérole a été ſi meurtriere par toutes les nations ſauvages auxquelles les nations policées l'ont fait connoître.

En. 1713, un vaiſſeau Hollandois l'apporta chez les Hottentots qui en furent tellement accueillis, que plus des deux tiers de leurs tribus exiſtantes du temps que Grevenbrouk en fit le dénombrement, ſont annéantis aujourd'hui, & ce qui reſte ne ſera plus dans ſoixante ans (1).

(1) En 1755, un autre vaiſſeau apporta une ſeconde

En 1733, les missionnaires Danois porterent la petite vérole en Groënland, & la mortalité y devint si excessive, qu'on commença à craindre l'extinction de l'espece entiere dans ces climats. A peine compte-t-on encore vingt anciennes familles Goënlandoises à la côte occidentale (1).

Les Suédois ont introduit ce fléau dans les huttes des Lappons, où il a immolé tant de monde, que de très-grands terrains, anciennement habités, sont de nos jours absolument déserts & abandonnés aux ours. On sait que la nation Lapponne est réduite à peu près au quart de ce qu'elle étoit, lors du dénombrement fait à la fin du seizieme siecle.

Les Russes ont infecté de ce même venin, les Tunguses-Koni & les Tunguses-Sabatchi, & la contagion a emporté la moitié de leurs hordes.

Les Tunguses ont inoculé les Tartares Mongols, qui avouent que, de temps immémorial, aucune épidémie n'a commis parmi eux des dégats comparables à ceux de cette petite vérole transplantée au tour du globe en moins de dix siecles, sans que les remedes, ou la suite

---

fois, la petite vérole au cap de Bonne Espérance, ce qui mit la colonie Hollandoise à deux doigts de sa ruine.

(1) En 1730, on évaluoit la population de tout le Groënland à trente mille hommes. En 1764, on n'en comptoit plus que sept mille. Les cantons les plus avantageusement situés le long des côtes de la mer contiennent à peu-près neuf cent soixante personnes sur des terrains de 20 & de 30 lieues en quarré. *Cranz Croënlandischen historie, tome I. pag. 17. imprimé en 1765. à Barby.* Ce calcul est conforme à celui des mémoires *MSS.* qu'on nous a fournis.

successive des générations aient pu adoucir son principe, qui paroît avoir résisté au temps même, & qui renaît après une inoculation légere ; car tel est enfin le résultat des raisonnements des médecins & des expériences des malades. Soit que l'insertion ait été faite par le nez à la façon des Chinois (1), soit en soulevant ou en piquant l'épiderme à la mode des Circassiens, il est avéré que la petite vérole recommence de nouveau, si le premier levain injecté a manqué de puissance pour entraîner une éruption complette, & pour tirer de leur inertie les moindres atomes de ce poison héréditaire. Ne feroit-on pas parvenu plutôt à perfectionner cette opération utile, si l'on avoit mieux étudié les nuances des climats ? N'auroit-on pas trouvé qu'il faut des impressions plus violentes, plus profondes pour inoculer en Allemagne, que pour inoculer en Colchide on en Bengale ?

Je me souviens même d'avoir lu un mémoire, où l'auteur prétend que la façon la moins dangereuse de communiquer la petite vérole, dans les pays du nord, est de faire prendre aux enfants, à l'intérieur, du pus variolique.

Les préservatifs employés par les Arabes, quand ce fléau devient contagieux, mériteroit aussi la derniere attention : on ignore presqu'en-

(1) Les Chinois inoculent les enfants, en leur mettant dans le nez de petites fiches de coton imbibées de pus variolique. On a essayé cette méthode en Anglèterre, & on a été contraint d'abord de l'abandonner : elle occasionnoit des symptomes affreux, des transports au cerveau & des vertiges. Il faut donc que le venin de la petite vérole soit plus violent à Londres qu'à Pekin, ou qu'on ait mal copié le procédé des Chinois, ou que le tempérament de ces deux peuples demande des traitements différents.

cierement leur procédé : on s'eſt contenté de ſoupçonner qu'ils ſe ſervent d'acide végétaux, mais il eſt conſtant qu'ils poſſedent d'autres ſpécifiques, dont on pourroit tirer en Europe le plus grand parti.

Les voyageurs font mention de pluſieurs autres maladies cruelles qui affligeoient le nord de l'Amérique, telles que le ſcorbut, le catarre & la pleuréſie. Quant au mal de Siam, dont la cauſe réſide dans le climat de l'Amérique méridionale, il ne s'eſt jamais étendu vers les régions boréales, & n'a fait qu'une ſeule irruption en Europe, où l'on parvint à l'éteindre, comme on éteint un incendie.

Il faut remarquer, en paſſant, que rien n'eſt moins fondé que l'opinion de ceux qui ſoutienent que les ſauvages du nouveau monde n'avoient preſqu'aucune connoiſſance de leurs plantes indigenes : il y a aſſez de faits inconteſtables qui prouvent le contraire, & j'oſe dire qu'ils avoient fait plus de progrès dans la botanique uſuelle que dans toutes les autres ſciences enſemble ; au moins ne le cédoient-ils pas aux premiers Hottentots du cap de Bonne Eſpérance, qui excelloient dans la connoiſſance des ſimples, l'unique étude du ſauvage.

Le danger de s'empoiſonner & la néceſſité de guérir ſes bleſſures le forcent, malgré lui, à eſſayer les herbes qui naiſſent autour de ſa cabanne ; ſans quoi il ſeroit au deſſous des animaux qui, en fréquentant quelque temps un même pâturage, parviennent à diſtinguer les plantes nuiſibles d'avec les alimentaires.

Ayant poſé que le défaut de chaleur, & l'humidité ſurabondante & viſqueuſe font les principaux caracteres de la conſtitution des peuples Américains, il s'enſuit naturellement qu'ils devoient ne point avoir de barbe, mais d'immenſes

menſes chevelures : en effet, on n'a pas trouvé d'homme, au nouveau monde, dont les cheveux ne fuſſent longs, liſſes, & très-épais, comme ceux des femmes : on n'y a pas vu de peuplade & peut-être point un ſeul individu à cheveux bouclés, crépus ou lanugineux, ce qui indique que les hommes, même ſous l'équateur, avoient un tempérament auſſi humide que l'air ou la terre où ils végétoient. Ils ne griſonnoient preſque jamais, & ne perdoient leurs cheveux en aucun âge ; parce que les ſucs capilaires étoient ſans ceſſe rafraîchis en eux par les fluides abondamment répandus dans les cellules de la peau, & dans tous les corps en général ; & c'eſt apparemment là la cauſe pourquoi ils ont toujours mieux réſiſté dans les mines, & ont été moins affectés des vapeurs mercurielles que les Européens & les Negres, qui y deviennent d'abord étiques, & quoiqu'on leur fourniſſe le *coca* & l'*herbe Paraguaiſe*, ils y meurent bientôt : les naturels, au contraire, y vivent pendant quelque temps, pourvu qu'on ne leur impoſe qu'une très-petite tâche, & qu'on les relaie avec exactitude.

Les femmes Américaines, au moment de la découverte de leur patrie, manquoient, comme les hommes, de poil ſur les parties naturelles & tout le reſte du corps. Améric Veſpuce dit que les premieres d'entre elles, qu'il vit entiérement nues dans les provinces méridionales, n'avoient aucun air d'indécence, à cauſe de leur grand embonpoint qui faiſoit en elles les fonctions de ce tablier que la nature a donné, a ce qu'on dit, aux Hottentotes (1).

(1) Il y a ſans doute de l'hyperbole dans les deſcriptions que quelques auteurs font de ce prétendu ta-

Les sauvagesses du nord étoient aussi fort corpulentes, grosses, pesantes, & d'une taille mal prise ; caractere commun à tout le sexe des Indes occidentales, où l'on n'a pas retrouvé le sang de Circassie & de Mingrélie.

Comme les Américaines accouchoient sans secours, avec une facilité & une promptitude qui surprirent étrangement les Européens, il s'ensuit qu'outre l'expansion du conduit vaginal, tous les muscles de la matrice étoient en elles peu susceptibles d'irritation, à cause des fluides qui les relâchoient.

Il semble que la dégénération, dans toutes les especes animales, commence par les femelles : celles-ci principalement infectées du mal vénérien, & atteintes de plusieurs autres défauts essentiels, avoient infiniment plus de lait que n'en ont les femmes dans le reste de l'univers, & comme elles procréoient peu, leurs enfants étoient allaités jusqu'à l'âge de dix ans, dans les contrées du sud, & jusqu'à sept ordinairement, dans les provinces septentrionales. (1) Plusieurs relations disent qu'on y a trouvé

---

blier : on en parlera plus au long dans le second volume de cet ouvrage, à l'article de la *circoncision* & de l'*infibulation*.

(2) Chez la plupart des sauvages *chasseurs* & *pêcheurs*, les femmes doivent allaiter leurs enfants plus longtemps que par-tout ailleurs : c'est une incommodité de plus, qui résulte de leur façon d'exister. Les meres ne sauroient y préparer aucune nourriture capable de remplacer le lait : n'ayant ni pain, ni pâte, ni farine, il ne reste de ressource que dans le sein maternel. Car la chair boucannée, le poisson seché, les poudres nutritives, les végétaux cruds ou rôtis, ne sauroient substanter des enfants de trois ou quatre ans, que ces aliments compactes & grossiers tueroient : aussi se révoltent-ils quand on leur en présente, & leur estomac les rebute comme par instinct.

des garçons de douze ans, à qui la mere donnoit le sein; & ce qui est plus frappant encore, on y a vu des femmes presque sexagénaires servir de nourrices aux enfants de leurs enfants. Les voyageurs du siecle passé, en faisant l'énumération des maladies auxquelles les naturels de la nouvelle France étoient sujets alors, rapportent que les femmes sauvages y étoient fort souvent incommodées d'une si grande réplétion de lait, qu'elles se voyoient contraintes, lorsqu'il ne leur naissoit pas d'enfants, ou que les maladies les emportoient, de se faire teter par de petits chiens dressés à cet usage.

Cette surabondance de la liqueur laiteuse, engendrée par l'humidité de leur tempérament, dérangeoit vrai-semblablement en elles le flux sexuel, qui étoit rare, & non périodique dans plusieurs individus. Quelques naturalistes, sur le témoignage desquels il paroît qu'on peut se reposer, assurent que dans plusieurs cantons, les Américaines n'éprouvoient aucun écoulement en aucun temps. Autre phénomene aussi étonnant que le lait des mâles, & qui tend encore à nous convaincre que l'espece humaine, dégénérée aux Indes occidentales, péchoit par un vice manifeste dans le sang: & ce vice est presque sans exemple; car quoique on ait rapporté la même chose des Samoyedes, on sait aujourd'hui, à n'en point douter, par les derniers avis que les physiciens d'Archangel nous ont communiqués, que les femmes Samoyedes sont soumises à la loi générale, ainsi que les Lappones, entre lesquelles on en a trouvé, à la vérité, quelques-unes dont l'émanation étoit irréguliere, & quelquefois totalement interdite: mais alors le marasme, & les eaux intercutanées les attaquent, & le professeur Linnæus a

reconnu, par ses recherches en Lapponie, que les femmes en qui le flux cessoit, avoient une espece d'hydropisie dans les pieds (1), ce qui n'est point surprenant.

L'evacuation périodique du sexe n'est pas fort copieuse dans les pays ou excessivement froids ou excessivement chauds : cependant chez les peuples qui habitent le climat le plus tempéré de l'Amérique, les médecins employés dans les colonies ont calculé que la dose de l'émanation des femmes Indigenes, lorsqu'elle est la plus abondante, n'équivaut point au tiers de l'émanation des Européennes (2).

Quoique ni la suppression absolue des regles, ni leur retard passager n'empêchent point l'ouvrage de la génération, on peut néanmoins compter ce dérangement entre les causes physiques qui rendoient les Indiennes si peu fécondes. Si l'on y ajoute l'affoiblissement des mâles, & l'affection vénérienne, on concevra pourquoi l'Amérique étoit le moins peuplé du globe. L'animosité des peuplades acharnées à leur destruction mutuelle, leurs armes imbues de venin, la stérilité de la terre, la multitude de serpents & d'animaux armés d'une salive empoisonnée, enfin la nature même de la vie sauvage y conspiroit contre la propagation, & cela n'a pas besoin d'être expliqué, car si l'on excepte le seul exemple des Negres, qui multiplient beaucoup dans l'état agreste, il n'y a pas de peuple sauvage qui soit nombreux ou qui puisse le devenir.

---

(1) Voyez la FLORA LAPPONICA de M. Linnæus.

(2) On avoit déja fait cette observation du temps de la Hontan, qui en parle dans ses mémoires.

On a supputé que dans la Virginie, lors de l'arrivée des premiers Anglois, il n'existoit que cinq cent personnes sur un terrain de soixante lieues en quarré ; tandis qu'une lieue quarrée peut, au calcul de M. Vauban, nourrir commodément huit cent hommes. Le Chiriguai, dont l'étendue est de cent lieues Gauloises, sur cinquante de large, ne contenoit tout au plus que vingt-mille Sauvages. Dans la Guiane, qui peut être une fois plus grande que la France, on n'a compté au moment de la découverte, que vingt-cinq mille ames. En remontant vers le nord, on a parcouru des landes & des forêts de trois cent lieues en tout sens, sans rencontrer une famille, une cabane, sans voir un animal à face humaine. la population des Péruviens & des Mexicains a été visiblement exagérée par les écrivains Espagnols, accoutumés à peindre tous les objets avec des proportions outrées. Trois ans après la conquête du Mexique, on fut contraint de faire venir des isles Lucaïes & ensuite des côtes de l'Afrique, des hommes pour peupler le Mexique : si cette monarchie avoit contenu trente millions d'habitants en 1518, pourquoi étoit-elle déserte en 1521 ? Ne seroit-il pas absurde de supposer que Fernand Cortez, accompagné seulement de quatre cent assassins, eut, en un laps de trois ans, égorgé & défait un peuple de trente millions ? Quand même il auroit eu l'envie d'extirper, dans cette malheureuse contrée, l'espece entiere, le temps n'auroit point suffi pour verser tant de sang, pour immoler tant de victimes, pour commettre tant de forfaits.

J'ai toujours été surpris que Dapper, qui avoit étudié avec quelque attention les relations de l'Amérique connues de son temps, se soit

persuadé que la population y surpassoit celle de l'Europe & égaloit celle de l'Asie. Erreur si palpable, que ce seroit trop faire, que de la réfuter. Quand on supposeroit encore, pour un instant, que toute l'Amérique contenoit, au moment de sa découverte, dix millions d'hommes de plus qu'on n'en compte actuellement en Europe, il n'en seroit pas moins vrai, qu'eu égard à l'étendue de la surface habitable, le nouveau continent n'étoit qu'une solitude prodigieuse, dont la race humaine n'occupoit qu'un point : il est également vrai que les hommes y étoient lâches ou impuissants en amour, les femelles par conséquent infécondes, & qu'il y naissoit, sans comparaison, plus de filles que de garçons.

Riccioli, cet impertinent calculateur, qui du fond de son cabinet, répandoit par tout des nuées, des déluges d'hommes, n'en plaçoit pas moins de trois cent millions en Amérique, sans respecter l'ombre même de la vraisemblance. Les arithméticiens politiques qui ont suivi Riccioli, lui ont rabattu sur son calcul, deux cent millions d'ames aux Indes occidentales, & ce n'étoit pas encore assez. Un savant d'Allemagne nommé Susmilch, & qui s'est signalé par son opiniatreté à faire, pendant quarante ans, des recherches sur le nombre d'hommes répandus sur la totalité du globe, assure qu'il ne croit pas que l'Amérique en renferme cent millions du sud au nord, & y comprises les isles de sa dépendance : cependant dans sa table, il en met cinquante millions de plus qu'il n'y en supposoit réellement (1). Sans exami-

(1) Selon *la table des vivants de Susmilch*, l'Europe contient 130 millions d'hommes ; ce dénombrement pa-

ner ce qu'il y a d'irrégulier ou d'arbitraire dans ce procédé, il suffit de dire que, si cet écrivain eût puisé dans des sources moins impures que les *lettres édifiantes*, qui sont les seuls mémoires sur lesquels il se fonde, il n'eût accordé, tout au plus, à l'Amérique en général, que trente ou quarante millions d'Indigenes, c'est-à-dire, de véritables Américains, qui ne sont ni métifs, ni issus de métifs : car il n'est pas ici question de ramas d'aventuriers à qui il a été expédient d'aller vivre & mourir dans un autre hémisphere, pour débarrasser le notre.

C'étoit une loi chez tous les peuples sauvages du nouveau monde, de ne pas approcher les femmes affectées de leur indisposition naturelle, soit que le contact du flux y fût dangereux, soit que l'instinct seul y eût enseigné cette retenue. Dans la Guiane, les Caciques & les roite-

roît être fait avec la derniere ponctualité, & il est peut être impossible d'approcher davantage de la vérité. Selon cette même table, l'Asie en contient 650 millions ; ce qui est bien moins un calcul qu'une estime : elle donne à l'Afrique 150 millions, & cette supputation est, à coup sûr, fautive, puisque l'on ne connoît que les côtes de cette vaste portion de l'ancien continent, & la population de ces côtes est très-considérable, à en juger seulement par la traite des Negres. Le même auteur met, comme nous avons dit, 150 millions d'hommes en Amérique, & en cela il y a de l'exagération, puisqu'il s'ensuivroit qu'il y auroit à-peu-près treize à quatorze personnes sur un mille anglois en quarré, ce qui n'est pas au rapport de toutes les relations les plus exactes. Au reste, il est étonnant que l'Asie contienne, elle seule plus d'habitants que le reste de l'univers connu; quoiqu'elle n'ait, selon Tempelman, que 10257487 milles anglois quarrés. Ce doit être le vrai climat de l'homme.

lets, connoiſſoient entre les autres affaires ſérieuſes de leur adminiſtration, du temps où chaque fille de leur diſtrict avoit commencé à ſentir la criſe de ſon ſexe pour la premiere fois : on pratiquoit, à cette occaſion, pluſieurs cérémonies qui annonçoient l'importance de cette époque, & on finiſſoit par expoſer la patiente à la morſure des fourmis, qui en lui piquant tout le corps, lui tenoit lieu d'une ablution légale : car que peut-on ſoupçonner de moins abſurde touchant les motifs d'une coutume ſi inſenſée en apparence ?

Il eſt avéré que tous les Indiens étoient Polygames, ſi l'on en excepte quelques Hordes particulieres qui ne tirent pas à conſéquence pour la totalité. On pourroit croire que cette polygamie dépoſe contre ce que nous avons dit de la tiédeur de leur tempérament; mais c'en eſt, au contraire, une preuve de plus; dès qu'une femme avoit eu un enfant, ils en étoient dégoûtés, & ne communiquoient plus avec elle de deux ou trois ans; dans cet intervalle ils cherchoient une autre épouſe.

Les Iroquoiſes craignoient tellement l'enfantement, qu'il leur arrivoit ſouvent de ſe faire avorter, ſoit par la preſſion, ſoit par la maſtication d'une certaine herbe qui nous eſt inconnue : quand la groſſeſſe ſe manifeſtoit, le mari les rebutoit. Ces pratiques ne tenoient point tant à la conſtitution de la vie ſauvage, qu'à la nature altérée de ces infortunés individus.

Les Méridionaux ne paroiſſoient gueres plus ardents, & quoique ce ſoit le génie des ſauvages en général de maltraiter les femmes, ceux-ci avoient rendu leur condition & leur exiſtence inſupportable : ils s'arrogeoient ſur elles droit

de vie & de mort, & les excluoient de la famille felon leur caprice : tout commerce ceffoit avec elles pendant les premieres années qu'elles allaitoient leurs enfants : chez eux le fexe étoit efclave ; non foumis à la clôture, on le foumettoit aux plus durs travaux. Enfin on l'outrageoit trop pour l'eftimer. Les voyageurs les plus éclairés s'accordent unanimement fur cet article, car ce que les jéfuites, jamais véridiques, ont raconté de la façon dont les jeunes Américains faifoient l'amour aux filles qu'ils vouloient époufer, eft non-feulement exagéré, mais inventé à plaifir pour jeter tant foit peu d'intérêt dans l'hiftoire du baptême des Indiens, & pour embellir les annales de l'églife Iroquoife & Huronne, comme parle le P. Charlevoix.

Dans les pays les plus chauds, comme le Brefil, les jeunes gens ne fe paffionnoient gueres & époufoient fouvent des filles avec qui ils n'avoient eu aucune liaifon, & les congédioient avec la même légéreté, ou la même indifférence. (1).

Améric Vefpuce rapporte que dans plufieurs endroits, où toute une peuplade logeoit dans une vafte cabane, les vieillards ne finiffoient point d'y prêcher du matin au foir, qu'il falloit être plus courageux à la guerre, & plus aimer les femmes qu'on ne les aimoit : ces vieillards

(1) La plupart des Américains n'obfervoient dans leurs mariages aucun degré de parenté : les Caraïbes époufoient quelquefois leurs filles, & l'Inca du Pérou devoit, felon une loi fondamentale de l'empire, époufer fa fœur, & à fon défaut, fa plus proche parente. En un mot, les véritables fauvages des Indes occidentales, n'avoient pas la moindre idée de ce que nous nommons l'*Incefte*.

s'étoient donc apperçu par leur propre expérience, que le défaut de tendresse pour le sexe étoit un vice national d'où résultoient les plus grands désordres qui puissent exister dans une société, & même dans une société de barbares ; mais ces sermons ne pouvoient y domter le tempérament, non plus que là où l'on prêche le contraire.

Les naturels de la nouvelle France, dit la Hontan, aimant avec tant de langueur, & si paisiblement, que leur amour porte à peine le caractere de la bienveillance : ils n'éprouvent que rarement les transports qui accompagnent cette passion dans le cœur de tous les êtres animés : ils craignent toujours, disent-ils, de s'énerver ; & cette appréhension les retient dans les bornes d'une modération presque incroyable pour ceux qui n'en ont pas été témoins.

Je veux bien avouer que la dureté de la vie agreste peut rendre aux hommes, comme aux animaux, les moments de l'amour périodiques, & les fixer à de certaines saisons : aussi entre tous les vrais sauvages du nouveau monde, les femmes enceintes recherchoient aussi peu les mâles que les mâles les y recherchoient ; d'où l'on pourroit inférer que cette inclination caractérise l'homme naturel, qui n'est corrompu ni par les maux, ni par les biens de la société : mais en Amérique, les peuples, même civilisés, ne connoissoient jamais de femmes dont ils soupçonnoient la grossesse, & c'est-là vraisemblablement une des raisons pourquoi il y naissoit si peu d'enfants tortus & contrefaits, dont la multiplication tient, plus qu'on ne le pense, à une incontinence brutale.

Très-éloigné d'attribuer la retenue des Amé-

ricains à des motifs de vertu ou de religion, je n'y entrevois d'autre cause que leur aliénation pour le sexe. Cette répugnance avoit d'un autre côté produit d'autres abus.

La Pédérastie étoit fort en vogue dans les isles, dans le Mexique, dans le Pérou, & dans tout le nouveau continent, & cela avant l'arrivée des Negres, qu'on a faussement accusés d'avoir transporté cette corruption d'un monde à l'autre.

Le défaut des femmes Américaines avoit peut-être fait naître ce goût pour la non-conformité, dans des hommes indifférents, qu'une jouissance aisée ne tentoit point. Cela est d'autant plus croyable, que dans plusieurs endroits ces femmes tâchoient de remédier au défaut physique de leur organisme, en faisant enfler singulièrement le membre génital des hommes : elles y appliquoient, entre autres drogues, des insectes venimeux & caustiques, qui, étant irrités jusqu'à la fureur, occasionnoient, par leur piqûre, une extumescence considérable, & presque monstrueuse ; ainsi que l'a observé Améric-Vespuce, témoin oculaire, & auteur exact, dont nous nous faisons une loi de citer les propres termes à la note. (1).

---

(1) *Mulieres eorum faciunt intumescere maritorum inguina in tantam crassitudinem, ut deformia videantur & turpia : & hoc quodam earum artificio & mordicatione quorumdam animalium venenosorum ; & hujus rei causa, multi eorum amittunt inguina, quæ illis ob defectum cu æ, flaccescunt, & multi eorum restant eunuchi.* Rélation d'Americ Vespuce, imprimée en caracteres gothiques à *Strasbourg en 1505. chez Matthieu Hupfuff.*

Dans la collection de Ramusio, ouvrage compilé sans goût & sans exactitude, on trouve une autre relation

Quelque étrange que soit cet usage, il ne faut y chercher qu'un remede extrême contre le vice de la constitution. L'ardeur d'un sexe, & la tiédeur de l'autre étoient comme en contradiction: il falloit par industrie rappeller au chemin de la nature ceux qui s'en écartoient; car qu'un sexe ait été complice de la dépravation de l'autre, comme Oviedo l'a prétendu, cela n'est ni vrai, ni vraisemblable, & le fait rapporté par Vespuce prouve le contraire.

Lister, qui a écrit un traité assez estimé sur le mal vénérien, assure qu'il devoit principalement son origine aux suites de la morsure de quelque serpent venimeux de l'Amérique: & pour développer davantage ses idées à ce sujet, il ajoute que le gonflement du membre viril, est le premier symptome qui suit toutes ces especes de blessures empoisonnées, même dans les pays chauds de l'Europe; le malade est d'abord surpris, dit-il, d'un priapisme violent, & il ne respire que le coït. (1).

---

de Vespuce; où il est dit que les femmes américaines faisoient enfler le membre viril, en donnant aux hommes un breuvage exprimé d'une certaine herbe succulente; mais celui qui a traduit l'orignal de Vespuce en italien l'an 1550, a mal compris le texte de l'auteur, & l'a par conséquent falsifié dans sa traduction, autant qu'il pouvoit l'être.

(1) Il est bien certain que les hommes qui ont été piqués du scorpion en Italie ou en Espagne, éprouvent une violente tension dans le nerf érecteur, & un fort accès de satyriasis: il est certain encore que le coït les soulage beaucoup: cela n'étoit pas même inconnu aux anciens, puisque Pline assure qu'une femme qui auroit à faire avec un tel homme en feroit incommodée, parce que le venin passeroit avec la liqueur spermatique. Cela n'empêche cependant point que le systême

Si la pratique des Américains, telle que nous venons de la décrire, ne confirme point l'opinion de ce phyſicien Anglois, ſur la naiſſance du virus vérolique, au moins voit-on qu'il eſt poſſible de procurer, par la piqure de certains inſectes venimeux, une paſſion ardente, une eſpece de manie amoureuſe; auſſi le plus vaillant des Aphrodiſiaques connus, eſt une doſe de cantharides priſe à l'intérieur avec la racine du *leontopodion*.

Comme l'extumeſcence artificielle de l'organe viril entraînoit quelquefois des malheurs, & les derniers malheurs qui puiſſent arriver à un homme, ſur-tout quand on négligeoit d'appliquer ſur la bleſſure, des remedes calmants; les ſauvages des provinces où croît la réſine élaſtique, avoient eu, par l'inſtigation de leurs femmes, recours à un ſtratagême moins périlleux, & également ſingulier pour augmenter les ſenſations & les extaſes de la jouiſſance: ils ſe mettoient au bout de la verge des anneaux pétris & formés de cette réſine, dont la ſubſtance molle & flexible a dans elle-même une forte élaſticité (1).

---

de Liſter ſur l'origine du mal d'Amérique ne ſoit faux, puiſque la chair du lézard iguan n'a jamais eu, comme il le ſuppoſoit, la qualité de donner cette maladie à ceux qui en ſont exempts : elle eſt ſeulement très-contraire à ceux qui en ſont atteints.

(1) La Réſine élaſtique nommée dans la langue du pays, *caoutchouc* & *hevé*, découle par inciſion d'un arbre qui croît dans la province de Quito, dans celle des émeraudes, le long du fleuve des Amazones & à Cayenne, où on l'a découvert depuis peu. Quand elle eſt ſéchée elle reſſemble a du cuir; dès qu'on la mouille, elle devient, ſans ſe délayer, flexible, extenſible,

Tels étoient les moyens dont ces hommes dégénérés étayoient leur impuiſſance : tel étoit l'état des choſes en Amérique, lorſque pour comble d'infortune les Eſpagnols y débarquerent: ils ſe ſervirent avidement du déſordre des Indiens, comme d'un prétexte légitime pour les anéantir. D'abord on vit arriver le brigand Nunnez avec une meute de trente dogues dans la cabane du Cacique de Quarequa, à qui il prouva qu'il étoit ſodomite; & le fit à l'inſtant dévorer par ſes chiens, avec cinquante perſonnes de ſa famille ou de ſa ſuite; quand la rage des chiens fut ou fatiguée ou aſſouvie, on fit paſſer au fil de l'épée plus de ſix cent ſujets de ce Cacique, & toujours ſous le même prétexte de Sodomie.

Cette barbarie inouïe fit donner au déprédateur Vaſco Nunnez le ſurnom d'*Hercule*, par le dernier abus qu'on puiſſe faire des termes : on fit beaucoup d'autres exécutions ſemblables à celles-ci, dans différents endroits des Indes.

Quelques auteurs vendus à la cour de Madrid, ont oſé écrire que les vieillards de l'Amérique avoient prédit qu'il arriveroit bientôt chez eux une nation étrangere, pire que les Cannibales, qui puniroit par ordre de Dieu les Américains juſques dans la centieme génération, à cauſe de leur penchant contre nature ; mais qui

---

& par conſéquent élaſtique. Outre ces propriétés, elle a celle de ne point ſe diſſoudre dans l'eſprit de vin, qui eſt le diſſolvant commun des autres matieres réſineuſes. Les anneaux qu'on en a imaginés, ont paru depuis plus de 20 ans en Europe ſous le nom *de Bagues de la chine*, quoique elles viennent originairement de l'Amérique : celles qui ne ſont pas faites de *caoutchouc* ne ſont pas véritables.

ne voit que c'est-là un mensonge imbécille, imaginé avec hardiesse pour pallier la plus grande injustice qui se fît jamais sur la surface de ce globe ? Je veux dire la conquête du nouveau monde par les Espagnols, qui y égorgerent tout ce qui pouvoit l'être.

Ausi immane nefas, ausoque potiti.

Les Castillans n'étoient certainement point exempts eux-mêmes de la foiblesse qu'ils ont tant reprochée aux Indiens, dont les Castillans n'étoient les juges compétents en aucun sens, en aucun droit. Il auroit mieux valu persister dans l'opinion que les Américains étoient des singes, que de les reconnoître pour des hommes, & de s'arroger le droit affreux de les assassiner au nom de Dieu.

C'est sans doute pour adoucir les remords des destructeurs du Perou que Garcilasso à soutenu que la sodomie y étoit punie de mort avant leur arrivée. " Les généraux, dit-il, rendirent ,, compte au roi Capac-Yupanqui de tout ce qui ,, s'étoit passé, & de tout ce qu'ils avoient remarqué des usages & de la religion de ces Indiens ; ils lui manderent qu'ils avoient trouvé ,, quelques-uns de ces peuples fort adonnés a la ,, sodomie, qu'ils n'avoient point d'autres dieux ,, que les poissons qu'ils prenoient, & du reste ,, qu'il ne restoit plus de terre à conquérir de ce ,, côté-là. L'Inca très-content de ce qu'on n'avoit ,, point versé de sang, fit dire à ses généraux de ,, revenir à Cusco, d'abord qu'ils auroient pourvu aux gouvernements de ces peuples, & il ,, leur recommanda, sur toute chose, de faire ,, une exacte recherche des sodomites, & de les ,, condamner au feu sur les indices les plus lé-

,, gers, & il ordonna qu'on les exécutât publi-
,, quement, que l'on démolit leurs maisons, &
,, qu'on renversât leurs terres; afin qu'il ne
,, demeurât aucun souvenir d'un pareil vice. Il
,, fit même une loi par la quelle il vouloit
,, que dans la suite on brûlât une ville dont
,, un seul habitant seroit convaincu de ce crime.
,, Les ordres du roi furent exécutés au grand
,, étonnement des habitants de ces vallées; car les
,, Incas ont toujours eu ce crime en horreur. Si
,, dans une querelle particuliere, un bourgeois de
,, Cusco en appelloit un autre sodomite, on le
,, regardoit comme un infame, pour avoir pro-
,, noncé ce mot (1).

Ce récit du fabuleux Garcilasso ne prouve rien, sinon qu'en effet plusieurs nations de l'Amérique étoient livrées à cette débauche qui choque l'ordre de la nature, & pervertit l'instinct animal; car tout ce qu'il ajoute des châtiments qu'on réservoit aux coupables, est sans doute une fiction très-grossiere. Il n'y avoit dans le Pérou qu'une seule ville, comment y auroit-on donc démoli des villes entieres pour la faute d'un seul citoyen? C'est d'après les loix Romaines que Garcilasso a imaginé le supplice du feu dont il parle tant, & qui étoit ignoré parmi les Péruviens. Si dans l'empire des Incas, on avoit brûlé des hommes sur les plus légers indices, cet empire n'auroit pas subsisté dix ans. Plusieurs années après le regne de l'Inca Capac-Yupanqui, on vit encore un souverain de ce pays renouveller les anciennes loix contre la sodomie:

(1) *Histoire des Incas. Tome premier, pag. 98. Traduction d'un anonyme, Paris 1744.*

elles n'avoient donc pu, malgré leur ſévérité, arrêter le torrent du déſordre.

Quoiqu'il en ſoit, toutes les relations conviennent que les Indiennes furent extraordinairement charmées de l'arrivée des Européens, que leur lubricité faiſoit reſſembler à des Satyres en comparaiſon des naturels. Si la multiplicité des faits ne prouvoit cette eſpece de paradoxe, on ne croiroit pas qu'elles auroient pu ſe livrer de bon cœur aux barbares compagnons des Pizarres & des Cortez, qui ne marchoient que ſur des cadavres, qui s'étoient fait de cœurs de tigres, & dont les mains avares dégoutoient de ſang. Malgré tant de motifs pour haïr ces hommes féroces, les trois cent épouſes de l'Inca Atabaliba, qui furent priſes avec lui, ſe proſtituerent au vainqueur ſur le champ de bataille de Caxamalca; & le lendemain plus de cinq mille femmes (1) Américaines vinrent ſe rendre volontairement au camp des Eſpagnols, lorſque les malheureux reſtes de leur nation vaincue, fuyoient à plus de quarante lieues dans des forêts & des ſolitudes.

Veſpuce rapporte qu'il a été témoin du peu de répugnance qu'avoient les Indiennes à ſe livrer aux Européens (2) : auſſi eſt-il certain que les Eſpagnols trouverent en elles, un attachement

---

(1) *Zarate Hiſtoire de la conquête du Pérou. livre ſecond, Ch. VI. pag.* 98. Voyez auſſi *Levinus apollonius Deſc. regni peruvani.*

(2) *Quando ſe Europœis jungere poterant, nimia libidine pulſæ, omnem pudicitiam contaminabant. Relation de Veſpuce.* Quand elles pouvoient ſe joindre aux Européens, tous les ſentiments de pudeur ceſſoient dans leur ame, & agitées par une paſſion aveugle, elles s'abandonnoient ſans retenue & ſans bornes.

auquel ils n'auroient pas dû s'attendre ; elles servirent d'interpretes & de guides dans toutes les expéditions qu'on entreprenoit contre leur patrie, & rendirent de grands services à tous les conquérants qui les premiers pénétrerent dans les isles & la terre ferme. Ce fut une Indienne qui procura des vivres à l'équipage de Christophe Colomb, lorsqu'il débarqua pour la premiere fois aux Antilles. Une fille de l'isle de Hayti, devenue amoureuse de l'Espagnol Dias, indiqua le terrain & favorisa l'établissement de la ville de S. Domingue, que Barthemi Colomb n'auroit jamais pu entreprendre sans elle. La fameuse Marina, qui fut la maîtresse & l'interprete de Fernand Cortez, étoit Américaine : on peut la regarder comme le véritable instrument de la conquête du Mexique. En étudiant toutes les causes qui amenerent successivement la servitude du nouveau monde, on y voit toujours des femmes plus portées pour les intérêts des Européens qu'ils ne l'étoient eux-mêmes : elles sauverent Vasco Nunnez & toute son armée au Darien, d'une conspiration formée pour la détruire. La fille du Cacique de Cofacqui ouvrit la Floride à Ferdinand Sotto, & lui fournit tous les moyens imaginables, pour dompter cet immense pays. Quand les peuplades de la Louisiane eurent conclu le projet d'égorger les colons François plongés dans la sécurité, les femmes sauvages vinrent aussi-tôt avertir les établissements les plus avancés d'être sur leurs gardes. On rencontre mille exemples de cette nature en lisant l'histoire ; mais ceux que nous avons rapportés sont plus que suffisants.

Après avoir considéré les habitants du nouveau monde du côté de leur impuissance, car j'appelle ainsi la foiblesse de leur tempérament, on n'est

pas moins surpris quand on considere leur insensibilité physique en général.

Les sauvages du Nord de l'Amérique ont toujours fait & font encore aujourd'hui essuyer à leurs prisonniers des tourments horribles, sans pouvoir ébranler l'ame de ces malheureux, sans pouvoir leur arracher des soupirs ou des larmes. Accablés de malédictions par leurs vainqueurs, percés de mille coups par leurs bourreaux, ils paroissent avoir perdu le sentiment, & ceux qui déchirent leurs entrailles ne montrent pas qu'ils soient sensibles eux-mêmes. Les voyageurs qui ont pu gagner sur eux d'assister à ces spectacles inhumains, & qui ont observé long-temps l'attitude & la contenance paisible de ceux qu'on y découpoit en pieces, ont cru que ces peuples devoient avoir le sang plus froid que nous, & que ce degré de tiédeur émoussoit en eux les atteintes de la douleur; ils n'ont pu expliquer autrement ce phénomene dont ils avoient été témoins. Je sais qu'on a regardé cette explication comme vaine & ridicule; mais il n'en est pas moins vrai qu'il doit exister dans l'organisation des Américains une cause quelconque qui hébête leur sensibilité & leur ésprit. La qualité du climat, la grossiereté des humeurs, le vice radical du sang, la constitution de leur tempéramment excessivement phlegmatique, peuvent avoir diminué le ton & le trémoussement des nerfs dans ces hommes abrutis.

Ils ne se débattent presque point en mourant des suites d'une maladie ou des suites d'une blessure, & envisagent sans effroi, sans inquiétude, l'ombre de la mort & la mort même: l'idée de l'avenir, auquel ils n'ont jamais réfléchi, n'a rempli leur imagination ni d'images flatteuses, ni d'images terribles. Enfin ils ont

trop peu d'idées factices & morales pour craindre la mort, comme un théologien la craint.

Ce n'est point seulement parmi les peuples du nord, mais encore chez toutes les nations Américaines qui habitent vers le sud, & dans la Zone Torride, qu'on observe, au déclin de la vie, cette tranquillité singuliere qu'on nommeroit grandeur d'ame dans des hommes plus braves & plus fiers, mais qui n'est en eux que l'effet machinal de leur organisation altérée. *La crainte que l'idée ou l'aproche de la mort imprime naturellement*, dit Ulloa (1), *dans tous les hommes, a beaucoup moins de force sur les Indiens que sur aucune autre nation. Leur mépris pour les maux qui font le plus d'impression sur les esprits, ne sauroit aller plus loin, puisque l'aproche de la mort ne les trouble pas, étant plus abattus des douleurs de la maladie qu'étonnés de se voir dans le plus grand danger. Je tiens encore cela de la bouche même de plusieurs curés, & la preuve la plus évidente de cette fermeté, ce sont les exemples qu'on en voit fréquemment ; car quand les curés vont préparer les consciences des Indiens malades, quand il les exhorte à se disposer à bien mourir : ils répondent avec une sérénité & une tranquillité qui ne laissent aucun lieu de douter que les dispositions intérieures ne soient les mêmes que celles du dehors dont elles sont le principe & la cause. Ceux de cette nation qu'on mene à la mort*

(1) *Voyage historique de l'Amérique méridionale, fait par ordre du roi d'Espagne, par George Juan & Antoine d'Ulloa. Tome premier, pag.* 345. *in*-4°. *Amsterdam* 1752.

pour leurs crimes, témoignent un égal mépris pour ce terrible paſſage.

Cette indifférence pour la vie, au lieu de leur inſpirer de la bravoure, dont ils ont eu tant de fois beſoin, ne les a jamais conduit qu'à un déſeſpoir honteux & inutile : je ne veux point jeter le moindre doute ſur la multitude des Indiens réellement égorgés par les Eſpagnols, dévorés par les chiens, brûlés par les Dominicains de l'inquiſition, ſubmergés à la pêche des perles, étouffés dans les mines, & écraſés enfin ſous le poids des fardeaux & des exactions ; mais il eſt certain que le ſuicide en a emporté un nombre très-conſidérable : ils ſe laiſſoient mourir de faim, s'empoiſonnoient, ſe pendoient aux arbres (1), ou s'immoloient ſur les tombeaux de leurs caciques & de leurs ſouverains, qu'ils auroient pu défendre, s'ils n'avoient été les plus lâches des hommes. Cet exemple, indépendamment de pluſieurs autres, prouve que le ſuicide ou la mort volontaire part bien plus ſouvent d'un principe de foibleſſe & de puſillanimité, que d'un effort de courage & d'héroïſme. Si l'on avoit la force d'eſpérer encore, on ne ſe détruiroit pas : on ne ceſſe d'eſpérer que quand on s'avoue vaincu, que quand on ſe croit ſurmonté ſans retour par

(1) Les premiers Américains, que Chriſtophe Colomb ramena en Europe, voulurent tous ſe détruire pendant le trajet, & comme on les garrotta pour les conſerver, ils entrerent dans une eſpece de rage qui dura juſqu'à leur mort. Quand on les conduiſit à Barcelone, ils épouvanterent tous les ſpectateurs par leurs hurlements, leurs contorſions & leurs mouvements ſi violents & ſi convulſifs, qu'on les prit pour des phrénétiques. *Dapper Beſc. van America, pag. 41. in-fol.*

l'ennemi, par la douleur ou la fortune, & qu'on ne voit plus dans la nature entiere de reſſource ou d'aſyle. C'eſt toujours un abus de la raiſon, qui entraîne un découragement ſi complet : les enfants & les animaux n'attentent jamais à leurs jours, à quelque extrêmité qu'on les réduiſe ; parce qu'ils uſent plus de leur inſtinct, que de leur jugement.

Je ne parle pas ici de cette eſpece d'aſſaſſinat de ſoi-même, où tombent ceux qu'agitent des convulſions de l'eſprit, ou une mélancolie invincible ; & qui ſe ſauvent plutôt de la vie en furieux ou en inſenſés, qu'ils ne la quittent en philoſophes.

Si l'on réfléchit à la façon dont s'eſt exécutée la conquête des Eſpagnols aux Indes occidentales, on tombera d'accord que les Américains diviſés & factieux, n'étoient point en état de leur réſiſter avec leurs armes de bois, & leurs armées indiſciplinées; mais il n'en eſt pas moins vrai que ces armées étoient compoſées d'hommes plus que poltrons, & d'une lâcheté inexprimable, dont on ne peut aſſigner d'autre cauſe plauſible que l'abâtardiſſement de l'eſpece humaine, dans cette partie du globe. On n'a point de calcul pertinent ſur la population du Pérou & du Mexique, on ſait ſeulement qu'elle y étoit plus forte que par tout ailleurs : cependant Cortez conquit ce dernier empire avec quatre cent cinquante bandits à pieds & quinze cavaliers aſſez mal armés : toute ſa pitoyable artillerie conſiſtoit en ſix amuſettes, qui ne feroient pas peur aujourd'hui à un donjon défendu par des invalides : il tint la ville capitale en reſpect pendant ſon abſence, avec la moitié de ſon monde. Quels hommes ! Quels événements !

A la bataille de Caxamalca, qui fut la bataille d'Arbelles pour l'empire du Pérou, les Pizarres n'avoient que soixante-dix fantassins, & trente cavaliers, avec lesquels ils égorgerent les troupes innombrables de l'Inca Atabaliba. Les fuyards firent tant d'efforts pour se sauver qu'ils renverserent à plat une immense muraille qui s'opposoit à leur déroute ; il leur en eut coûté bien moins pour culbuter l'ennemi. François Pizarre, qui alla, au centre des Péruviens, saisir par les cheveux le timide Atabaliba, ne reçut pas une seule blessure : il n'y eut point dix Espagnols tués dans cette journée mémorable, où l'on croit voir des tigres défaire un troupeau de moutons.

En 1492, au moment que Colomb descendit à l'isle de St. Domingue, il y avoit au moins un million d'habitants, dont le plus grand nombre aima mieux se désespérer que de se défendre ; ceux qui oserent vivre, furent égorgés, en un laps de vingt ans, jusqu'au dernier de leur nation ; de sorte qu'il ne restoit plus en 1530, un seul Indigene dans toute l'étendue de cette Isle, dont le malheur seroit sans exemple, s'il y avoit des malheurs uniques. Les Insulaires ne firent qu'une seule tentative, en 1510, pour secouer le joug du vainqueur ; mais cette tentative qui consistoit en une fumigation du bois d'Ahouai, pour empoisonner l'athmosphere sous le vent, étoit plutôt une ruse d'hommes foibles qu'un effet de vrai courage.

Les Caraïbes montrent quelqu'espece d'intrépidité qui n'épouvanta pas tant les Espagnols, que les fleches horriblement envenimées dont ils se servoient avec plus d'adresse que les autres Indiens, & dont on ne pouvoit, malgré toutes

les recherches, découvrir le contrepoison : on se servit inutilement de feuilles de tabac, de cauteres, & de mille moyens insuffisants : il étoit réservé au temps présent de savoir que le sucre & le sel sont seuls en état d'arrêter les prompts effets de ces armes barbares, mais pas plus barbares que les nôtres.

Enfin, dans le nouveau monde, les conquêtes furent incroyablement rapides, par-tout où la population étoit forte : les cantons les moins peuplés résisterent le plus long-temps, parce qu'on devoit y chercher les hommes pour les vaincre, & on devoit les chercher dans des forêts immenses, où ils étoient dispersés par peuplades, qui fuyoient ou se cachoient quand l'ennemi se montroit, & qui reparoissoient dès que le défaut de subsistance le forçoit à se retirer. C'est par la même raison que les Romains, dit Strabon, s'emparerent comme tout d'un coup des Gaules, & qu'ils furent contraints de se battre vingt ans pour envahir l'Espagne, où le nombre d'hommes étoit bien moindre que dans les Gaules, & où la foiblesse de la population faisoit la force de l'état (1).

---

(1) Il y a des auteurs, & ce qui pis est, des historiens qui soutiennent que l'Espagne contenoit, du temps de Jules-César, cinquante millions d'hommes, nonobstant que Strabon nous représente ce pays plein de forêts & de marécages, où il y avoit encore des sauvages qui mangeoient du pain de gland : la Bétique étoit la seule province bien cultivée de toute cette monarchie en friche.

Si l'Espagne contenoit du temps de Ferdinand le catholique, vingt millions d'habitants, on peut hardiment assurer que jamais sa population n'a été plus forte ; Les

Les Chiliens ont lutté assez long-temps contre les Espagnols, qui ont composé, sur cette expédition de Pandours, un poëme épique, comme si une victoire injuste pouvoit jamais être glorieuse. Les montagnes presque inaccessibles où ces Chiliens se retiroient par des sentiers cachés, quand ils avoient dévasté les campagnes, leur servirent plus que leur courage, comme Barclay l'a très-bien observé.

Les Jucatains ont eu aussi quelque réputation de bravoure; mais la stérilité de leur pays, & la mésintelligence qui se glissa entre ceux qu'on avoit envoyés pour le conquérir, en firent traîner la conquête en longueur.

Les Espagnols conviennent qu'ils ne tirerent pas tant de services de leur artillerie, qu'on ne pouvoit transporter dans les bois ou dans les marais, ni de leur cavalerie souvent démontée, que de la rage singuliere de leurs chiens dogues & lévriers, qui toujours alertes, suivoient les Indiens à la piste & les harceloient jour & nuit (1) : ceux qui accompagnoient

---

& il s'ensuit qu'en décomptant les Maures & les Juifs expulsés, il est passé, en un laps de deux cent & soixante ans, huit millions d'Espagnols en Amérique.

(1) Cette ancienne animosité des chiens, nourris par les Espagnols, contre les Américains, dure encore aujourd'hui, sur quoi je remarquerai, dit Ulloa, comme une chose extraordinaire, que les chiens élevés par les Espagnols, ou par des Métifs, ont une haine si furieuse contre les Indiens, que si quelqu'un de cette nation entre dans une maison où il ne soit pas particuliérement connu, ils s'élancent dessus à l'instant, & le déchirent, à moins qu'il n'y ait quelqu'un pour les contenir. Et que d'un autre côté, les chiens élevés par les Indiens ont la même haine contre les Espagnols & les Métifs, qu'ils sentent d'aussi loin que les Indiens

Vasco Nunnez étranglerent plus de deux mille Américains, sans compter les Sodomites de Quarequa, dont on a fait mention.

Au Combat de Caxamalca, la premiere ligne de la petite armée des Pizarres étoit formée par un rang de chiens, qui donnerent, avec tant d'impétuosité & de valeur sur les Péruviens, que la cour d'Espagne, enchantée de leurs exploits, se détermina à leur payer une solde réguliere comme aux autres troupes, & cette solde revenoit au soldat qui avoit soin d'entretenir un de ces animaux. On trouve encore dans l'ancien état militaire de ce temps-là que le dogue *Bérecillo*, gagnoit deux reaux par mois, pour des services par lui rendus à la couronne.

Il y avoit dans l'armée de Ferdinand Sotto, attachée à la conquête de la Floride, un lévrier de la grande espece, auquel on avoit donné le nom de *Brutus* : ce mâtin, après avoir fait de terribles ravages, fut enfin tué à coup de flèches par les *infideles* & cette mort, dit Garcilasso, affligea extrêmement les *chrétiens* ; comme si l'on étoit *chrétien*, lorsqu'armé de l'injustice, & de la force, on envahit un pays étranger, & qu'on y fait une chasse aux hommes avec des animaux carnassiers qu'on repaît ensuite de chair humaine. Crut-on donc alors qu'on pouvoit déshonorer l'humanité par mille genres de cruautés, parce qu'on avoit découvert un monde nouveau ? Cet événement qui changea la face de l'univers, qui tira l'astronomie, la

eux-memes sont apperçus par l'odorat de ceux élevés par les Espagnols. *Voyage du Pérou, liv. VI. Ch. VI. T. 1. pag. 341.*

géographie & la physique d'une nuit profonde, fut accompagné de circonstances extrêmement bizarres & ridicules, par une fatalité attachée à toutes les actions des hommes.

Alexandre VI, ce prêtre si méprisable & si fameux, avoit eu, de son commerce avec Vonotia, plusieurs enfants, avant que d'être pape : parvenu au pontificat il forma le projet étrange de faire couronner un de ses bâtards empereur d'Allemagne, & de déterminer ainsi les querelles éternelles entre le sacerdoce & l'empire. Plein de ces idées romanesques, il se flatta que si la cour d'Espagne l'appuyoit de son crédit, il parviendroit à l'exécution de ses desseins : il n'épargna donc aucune occasion, aucune bassesse, pour témoigner son zele à Ferdinand & à Isabelle. A la découverte des Indes occidentales, il se hâta de leur donner l'Amérique sans savoir encore où elle étoit située. On peut aisément se figurer que si l'Amérique avoit appartenu réellement à Alexandre VI, il ne l'auroit donnée ni à l'Espagne ni à personne : il l'a donna précisément parce qu'elle ne lui appartenoit point. Il vaut bien la peine d'entendre comment il s'exprime dans sa bulle de 1493, c'est-à-dire, trois mois après qu'on eut reçu en Europe l'étonnante nouvelle de la découverte d'un nouvel hémisphere.

C'est notre propre mouvement (1), dit-il,

---

(1) *Motu proprio non ad vestram, vel alterius pro vobis super hoc nobis oblatæ petitionis instantiam, sed de nostra mera liberalitate, & ex certa scientia, ac de apostolicæ potestatis plenitudine, omnes insulas & terras firmas, inventas & inveniendas, detectas & detegendas ver-*

à Ferdinand & à Isabelle, & sans égard à aucune requête, qui par vous ou par autrui auroit pu nous être présenté, mais seulement mus par notre pure & franche libéralité, que nous vous donnons toutes les isles & toutes les terres fermes déjà trouvées, & encore à trouver, découvertes & à découvrir vers le midi & l'occident..... Nous vous donnons, concedons

---

sus occidentem & Meridiem..... Autoritate omnipotentis Dei, nobis in beato petro concessa, ac vicariatus Jesu-Christi, qua fungimur in terris, cum omnibus illarum dominis, civitatibus, castris, locis & villis, juribusque & jurisdictionibus, ac pertinentiis universis, vobis, Hæredibusque & successoribus vestris, castellæ & legionis regibus, in perpetuum, tenore præsentium, donamus, concedimus & assignamus; vosque hæredes ac successores præfato, illorum dominos, cum plena, libera, & omnimodo potestate auctoritate & jurisdictione facimus, constituimus & deputamus.... Nulli ergo omnium hominum liceat hanc paginam nostræ commentationis, deputationis, decreti, mandati, donationis..., infringere, vel ei, ausu temerario, contra ire. Si quis autem hoc attentare præsumpserit, indignationem omnipotentis Dei ac beatorum Petri & Pauli apostolorum ejus, se noverit incursurum. Datis Romæ apud sanctum Petrum, anno incarnationis dominicæ millesimo quadringentesimo nonagesimo tertio; quarto nonas maii. Pontificatus nostri anno primo. Ce monument de l'extravagance humaine est intitulé. DECRETUM ET INDULTUM ALEXANDRI SEXTI *super Expeditione in barbaros novi orbis, quos Indos vocant.*

& assignons ces isles & ces terres fermes, avec tous leurs domaines, leurs cités, leurs châteaux, leurs places, leurs bourgs, leurs droits, leurs jurisdictions & toutes leurs autres dépendances, par le pouvoir que le Tout-Puissant nous a donné par S. Pierre, & par la prérogative du vicariat du Christ, dont nous faisons les fonctions en terre. Nous les donnons à vous & à vos héritiers & successeurs, les rois de Castille & de Léon..... Si quelqu'un osoit trouver à contredire à cette présente donation, s'il osoit, par un excès de témérité, en restreindre le sens, ou en enfreindre l'exécution, qu'il encourre l'indignation de Dieu, & des apôtres Paul & Pierre.

Si la lecture & l'étude de l'histoire ne nous avoient accoutumés, pour ainsi dire, à croire tout possible; si nous n'étions familiarisés avec les attentats & les prétentions des papes, nous admirerions d'avantage l'extravagance inouïe d'un ecclésiastique ultramontain, qui donne, d'un trait de plume, les empires de Montezuma, d'Atahualpa, & les états de plus de trois cent nations différentes, à un petit prince d'Europe chancelant sur son trône sappé par les brigands de l'Afrique.

Si le grand Lama, ou le pontife des Tartares, donnoit aujourd'hui, de la plénitude de son pouvoir, l'Italie & l'Espagne à un chef des Calmoucks, il est bien certain que ce Tartare auroit sur l'Espagne & l'Italie le même droit qu'avoient les Castillans sur l'Amérique, après la donation d'Alexandre VI. Cependant cette même donation servit de titre, dans toutes les prises de possession du nouveau monde; il n'y a pour s'en convaincre qu'à jeter les yeux sur un instrument dressé en 1579, par le se-

crétaire Eſquivel, lors du débarquement de Sarmiento aux terres Magellaniques.

» Alors, eſt-il dit, dans cet Acte, en ſigne & » témoignage de priſe de poſſeſſion, Sarmiento » tira ſon épée & en coupa des branches d'ar- » bres & des herbes, prit des pierres & les » tranſporta d'un lieu à autre, fit quelques » tours en ſe promenant dans la campagne & » ſur la plage : incontinent ayant pris une gran- » de croix, & ayant fait mettre ſes gens en ba- » taille avec leurs arquebuſes, on porta la croix » en proceſſion. --- --- Enſuite on prit & appré- » henda poſſeſſion de cette partie de l'Amérique, » en vertu de la donation & de la bulle de notre » très-ſaint pere, Alexandre ſixieme, ſouve- » rain pontife Romain, expédiée de ſon propre » mouvement, par laquelle il donne à dom- » Ferdinand cinquieme & à dame Iſabelle ſa » femme, la moitié du monde, c'eſt-à-dire, » cent quatre-vingt degrés de longitude.“

Le moine de la Vallé Viridi allégua auſſi cette bulle impertinente pour prouver à l'empereur Atahualpa, que le Pérou n'appartenoit point aux Péruviens, mais aux Eſpagnols ; il fit comprendre le mieux qu'il put à ce prince infortuné, que les ſucceſſeurs de l'apôtre Pierre avoient partagé tous les pays du monde aux rois chrétiens, donnant à chacun la charge d'en conquérir une portion, & que dans ce partage, ſi légitime & ſi raiſonnable, le Pérou étoit échu à ſa ſacrée majeſté impériale, le roi dom-Carlos, cinquieme du nom : je vous annonce donc, ajoute ce ſaint homme, que vous ayiez à vous faire baptiſer le plus promptement poſſible, & à ceder tous vos états au roi d'Eſpagne, ſans quoi nous mettrons tout à feu & à ſang. Atahualpa, à qui il étoit au fond très-difficile de répondre à un

discours si convaincant, parce que son armée étoit trop foible pour résister à ces ravisseurs qui l'assiégeoient, répliqua modestement, qu'il ne comprenoit pas comment ce Pierre, ou ses descendants avoient pu donner ce qui ne leur appartenoit pas, & ne leur avoit jamais appartenu; qu'un pareil partage étoit plutôt un partage de brigands, qu'un ordre du Dieu puissant & juste, qui éclaire cet univers, qu'enfin, le Pérou n'appartenoit qu'aux péruviens. (1).

Cela n'empêcha pas les Espagnols d'en faire la conquête, sous la conduite de François Pizarre, qui avoit été berger à Truxillo en Espagne, & de Diegue Almagre, qui étoit fils d'un prêtre, & qui passoit pour être prêtre lui-même, parce qu'il ne savoit ni lire ni écrire (2); comme si la fortune eût voulu se signaler, en employant à la ruine de l'empire des Incas, deux aventuriers, également obscurs & ignorants, dont le caractere cruel & atroce surpassoit tout ce qu'on avoit vu ou imaginé de plus dénaturé parmi les hommes. Il y a toute apparence que le moine de la Vallé Viridi n'étoit lui-même aussi qu'un fourbe, qui, sous prétexte de catéchiser les péruviens, alla faire l'espion dans leur armée, com-

(1) On trouvera dans le second volume de cet ouvrage à l'article de la religion des Américains, la suite du discours de l'Inca & du moine Espagnol, discours qu'on n'auroit jamais dû tenir, par respect pour l'humanité & pour la religion.

(2) Zarate dit qu'Almagre avoit été trouvé comme enfant, à la porte d'une église à Malagon en Espagne; & que son pere étoit un prêtre nommé, Hernand de Luque, qui alla ensuite en Amérique commander des voleurs avec lesquels il dévasta une partie du Pérou. *Hist. du Pérou, liv. 1. Ch. 1. pag. 2. Edition de Seville.*

me on a accusé S. François d'Assise d'avoir fait pendant les croisades. Il est bien certain que Pizarre étoit encore irrésolu, lorsque de la Vallé, qui avoit reconnu pendant sa mission les forces & les dispositions de l'ennemi, lui conseilla de livrer bataille sans retarder d'un instant.

Ce qu'il y eut encore de remarquable dans les événements d'alors, c'est que, quand l'Espagne voulut se mettre en possession de cette moitié du monde qu'un évêque de Rome lui avoit donnée, ses finances étoient si épuisées, ses dettes si accrues, sa foiblesse si grande qu'elle manquoit d'argent pour équiper une seule barque qu'on pût envoyer aux Antilles.

Dans cette détresse, Ferdinand emprunta d'un de ses domestiques une somme fort modique pour tenter la conquête de l'Amérique. Cette somme, avancée par les Anglois, produisit des trésors, & ces trésors ruinerent une seconde fois l'Espagne, & lui firent plus de mal, que n'avoient fait les Juifs & les Maures ensemble.

Il est difficile de connoître au juste, la quantité d'or & d'argent qu'on a tirée, jusqu'à nos jours, des différentes mines du nouveau monde; mais le total doit en être encore plus considérable qu'on ne se l'est imaginé, puisque les seules mines du Bresil, avoient produit, depuis Pierre II, jusqu'en 1756, deux milliards; quatre cent millions de livres tournois (1). Les mani-

(1) L'amiral Anson dit, que l'or qu'on tire des mines, & des sables du Bresil, se monte annuellement à deux millions de livres sterling. Ce calcul revient à-peu-près a celui dont nous avons fait mention. Tout cet or a passé & passe encore aujourd'hui en Angleterre. Les portugais ne sont que les fermiers de la

festes des flottes qui ont porté cet or en Europe, sont entre les mains de tous les négocians du Portugal, de sorte qu'on ne peut former le moindre doute sur la réalité de cette importation de métal. Cependant, depuis l'époque de l'exploitation des mines Bresiliennes jusqu'à l'an 1756, il ne s'étoit écoulé qu'un laps de soixante ans.

En évaluant le produit des mines du Chili, de la terre ferme, de la Castille d'or, du Mexique & du Pérou sur le produit du Bresil, il en résultera une somme presque innominable que l'Espagne doit en avoir tirée : car elle a dévancé les portugais dans l'exploitation de près d'un siecle. L'ouverture des mines du Potosi étoit déja faite en 1548 ; & en 1638, on en avoit tiré trois cent quatre-vingt-quinze millions six cent dix-neuf mille piastres (1).

Je ne compte point ici l'or œuvré que les troupes Espagnoles enleverent aux Caciques de l'Amérique : cela n'étoit pas de conséquence. Atahualpa qu'on regardoit comme le plus riche souverain des Indes, ne put jamais amasser pour sa rançon 7 millions en or & en argent façonné (2). Et quand après sa mort, on pilla tout ce

---

Grande-Bretagne : le Portugal appartient aux Anglois ; ou du moins leur a appartenu jusqu'à présent.

(1) L'auteur des *mémoires & des considérations sur le commerce & les finances d'Espagne*, assure qu'on tire annuellement du Pérou 3 millions d'or pesant, ce qui n'est pas croyable ; aussi cet auteur n'étoit il pas toujours bien instruit.

(2) La rançon d'Atahualpa se monta, suivant Zarate, à plus de six cent millions de maravedis, c'est à-dire à plus de quatre millions cinq cent mille livres ; cependant, ajoute-t-il, on ne fit l'épreuve de cet or qu'avec beaucoup de précipitation & seulement avec

qu'on pouvoit piller à Cusco, le butin fut à peine de soixante millions : on a toujours cru que les Péruviens avoient caché, & jeté à la mer la plupart de leurs richesses ; mais il n'y a aucune apparence qu'ils aient assez estimé l'or, pour en façonner d'aussi grands ouvrages que les Espagnols se l'étoient figurés.

Comme ces sommes énormes, transportées d'un monde dans l'autre, ne pouvoient faire germer un grain de blé en Portugal & en Espagne, ces deux royaumes qui négligerent entiérement leurs arts & leur agriculture, pour se plonger, pour ainsi dire, dans les mines, y trouverent bientôt leur ruine politique. Malgré les deux milliards apportés en Portugal en différents temps, ce royaume n'avoit en 1753 & 1754, pour tout capital réel, que cinq millions d'écus en mitraille, & en monnoies d'argent fort altéré (1), & il étoit redevable à l'Angleterre qui le nourrissoit, de cinquante millions. Ainsi il devoit à un seul créancier

---

les pointes ou les pincettes, parce qu'on manquoit d'eau forte ; ainsi il arriva que cet or étoit estimé deux ou trois carats au-dessous de son véritable titre ; ce qui auroit encore augmenté la valeur de plus de cent millions de Maravedis, qui font sept cent cinquante mille livres ; il y eut aussi de l'argent en grande quantité, de sorte que le quint qu'on enleva pour sa majesté, se monta à trente mille marcs d'argent fin ; le quint de l'or se trouva monter à neuf cent mille livres. De toute cette supputation il résulte toujours, que Atahualpa ne put fournir pour sa rançon sept millions qui, eu égard aux richesses des mines du Pérou & qu'on en a tirées depuis, étoient très-peu de chose.

(1) Si ces cinq millions d'écus n'avoient pas contenu un excès d'aloi, ils auroient équivalu à quinze millions de livres tournois.

trente cinq fois plus qu'il ne possédoit ; il étoit insolvable à l'égard de tous les autres, & avoit déjà déclaré sa faillite. Le roi Joseph actuellement régnant se trouva, dès l'an 1754, c'est-à-dire, avant le tremblement de terre, dans une situation si embarrassante, qu'il eut beaucoup de peine à emprunter sur son crédit particulier, pour subvenir à ses besoins, quatre cent mille écus d'une confrairie.

Tout l'or apporté à Lisbonne en étoit donc ressorti presque le jour même de son arrivée du Brésil : il falloit bien que les Portugais payassent les blés qu'on leur envoyoit pour leur substance, & les draps qu'on leur amenoit pour se couvrir. Enfin, dit un écrivain très-instruit, le seul article du papier qu'on fabriquoit en Angleterre, pour y écrire les loix du Portugal & les sentences de son inquisition, étoit en état de perdre ce royaume, qui ne labouroit point, qui ne fabriquoit point, & qui consommoit beaucoup par son luxe & les mœurs Asiatiques (1).

Philippe II, si long-temps possesseur des trésors du nouveau monde, vécut encore assez pour voir la décadence où les mines avoient

(1) En 1754, le Portugal avoit deux millions d'habitants, & on y labouroit si peu de terre qu'on n'y récoltoit pas pour nourrir trois cent mille habitants dans les bonnes années. Il paroît que la chûte de l'agriculture y avoit entraîné tous les maux politiques qu'on peut imaginer dans un état. Les moines y avoient entassé des richesses excessives dans leurs égises de Lisbonne, le peuple des campagnes étoit plongé dans une misere semblable à celle où gémissent les sujets du pape. L'anarchie s'étoit glissée dans toutes les parties de l'administration.

entraîné ses états. Encouragé d'abord par les richesses à tout oser pour réduire l'Europe en esclavage, ce prince finit par faire banqueroute, & mit ses successeurs dans la déplorable nécessité d'adultérer les monnoies. Ses sujets, comme frappés de vertige cesserent de travailler leurs soies & leurs laines, laisserent leurs campagnes se hérisser de ronces & bruyeres, & abandonnerent le commerce de la Baltique, du Brabant, de l'Angleterre & de la France; le germe de l'industrie fut déraciné de leur cœur : les Indes occidentales leur firent plus de mal que de bien, parce qu'au lieu d'y commercer, ils n'y firent que conquérir, & s'y endormirent sur leurs conquêtes (1). Cette léthargie éveilla les nations plus actives, & leur inspira le projet de mettre l'Espagne en tutelle. En semant pour elle, en fabriquant pour elle, en la servant enfin, on parvint à la détruire, & on détruiroit ainsi le

(1) L'auteur des *considerations sur le commerce & les finances d'Espagne*, prétend que l'Amérique n'a pas fait tant de tort à cette monarchie qu'on le suppose communément; mais il est tombé dans une équivoque & un pur jeu de mots. L'Amérique n'auroit point nui aux Espagnols, s'ils avoient continué leur commerce, leurs manufactures & leur agriculture; en ce sens, l'auteur a raison. Si les Indes ont entraîné la ruine de ces trois branches, comme il en convient, il est bien clair que l'Amérique a nui à l'Espagne incroyablement. Elle n'est point, à la vérité, destituée de ressources, puisque elle avoit encore, en 1747, un total de 7421590 habitants & 27246302 écus de veillon en revenus; mais ses dettes étoient énormes, & dans le nombre de ses habitants il s'y trouvoit 190046 ecclésiastiques & 200000 qui prétendoient à le devenir; ainsi en tout, 390046 Célibataires par devoir.

plus puissant Empire de l'univers. Tout peuple qui cesse de se nourrir lui-même, & qui achete de l'étranger son nécessaire physique, est atteint d'une maladie mortelle, & se dévore lui-même : les ennemis n'ont plus rien à lui souhaiter.

Quand les Romains, subjugués par le luxe, laisserent l'Italie & la Sicile en friche, & qu'ils contraignirent l'Egypte & l'Afrique à labourer pour eux, ils démolirent de leurs propres mains les fondements de l'empire : ils auroient été écrasés par sa chûte, quand même les Barbares seroient restés dans l'inaction au fond de leurs forêts ; mais jamais les agresseurs n'ont manqué à un état foible.

C'est un grand problême de savoir si l'Europe en général n'eût point été plus réellement heureuse, si deux Italiens ne lui avoient, au quinzieme siecle, montré la route au nouveau monde. Sans parler ici de ce mal cruel qui empoisonna les organes de la réproduction dans l'espece humaine : mal qui n'a pu être compensé par tous les trésors du Potosi & du Brésil, il est certain qu'on n'a point tiré de l'Amérique les avantages qu'on croit. S'il est sorti de ses mines huit fois plus d'or & d'argent qu'il n'y en avoit dans toute l'Europe eu 1490, & si le prix des denrées a haussé de huit fois, on comprend aisément, que malgré la masse du métal importé, les Européens n'en sont pas plus riches ni plus pauvres, & celui qui possede aujourd'hui huit mille livres, n'est pas plus opulent que le propriétaire de mille livres au quatorzieme siecle.

On croit communément que les richesses des Indes occidentales ont prévenu à temps la chûte, où le commerce des épiceries, entre les

mains des Vénitiens, auroit entraîné l'Europe, en le dépouillant ſans retour de ſon or & de ſon argent; mais cette ruine n'étoit pas ſi poſſible qu'on ſe l'eſt imaginé.

Quelques plantes alimentaires, que nous avons tirées de l'Amérique; & qui ont réuſſi extraordinairement dans nos climats, ſont un avantage réel qu'on ne compte point, auquel on ne réfléchit pas : cependant ces plantes pourront prévenir des malheurs que tout l'or du monde ne ſauroit détourner, je veux dire des temps de famine.

Ce n'eſt qu'autant que les tréſors des Indes ſont devenus des matieres effectives de commerce, qu'il en a réſulté une utilité réelle; mais auſſi les peuples ont vu par-là leurs intérêts ſe multiplier; & les raiſons de s'attaquer ſont par conſéquent plus fréquentes & plus univerſelles : une étincelle de diſcorde, pour quelques arpents de terre au Canada enflamme & embraſe l'Europe; & quand l'Europe eſt en guerre, tout l'univers y eſt : tous les points du globe ſont ſucceſſivement ébranlés comme par une puiſſance électrique : on a agrandi la ſcene des maſſacres & du carnage depuis Canton juſqu'à Archangel; depuis Buenos-Aires juſqu'à Quebec. Le commerce des Européens ayant intimement lié les différentes parties du monde par la même chaîne, elles ſont également entraînées dans les révolutions & dans les viciſſitudes de l'attaque & de la défenſe, ſans que l'Aſie puiſſe être neutre, lorſque quelques marchands ont des querelles en Amérique, pour des peaux de Caſtor, ou du bois de Campêche.

Quant au commerce des colonies des Indes occidentales, dès qu'il eſt excluſif pour les étrangers, & qu'il ſe réduit à ſa ſeule métro-

pole, les avantages & les profits qu'on en retire, ne sont pas si considérables qu'on l'a cru ; ce que l'auteur de la *Philosophie rurale* a fort exactement développé. Si l'on parvenoit à extirper la contrebande & le commerce interlope dans les colonies, on ruineroit les colonies même : si, dans la balance des pertes & des gains, elles l'emportent sur leurs métropoles, il est aisé de comprendre que les colons enrichis se fatigueront un jour du joug qu'on leur impose : ils voudront sortir de tutelle, & quand ils le voudront, ils auront assurément les moyens de le faire, & d'affermir leur liberté.

Le tableau que nous avons tracé dans cette premiere partie de nos recherches, présente un concours d'événements les plus singuliers dont l'histoire fasse mention.

Un pape avoit déclaré que l'Amérique n'existoit pas, & que elle ne pouvoit exister : il avoit excommunié quiconque osoit croire que notre globe avoit deux hémispheres habités par des animaux raisonnables : quand un Génois eut, malgré cette défense d'un prêtre de Rome, franchi sur les ailes de l'industrie l'océan Atlantique, & découvert l'autre moitié de cette planete ; un autre pape en fit présent à un prince Espagnol, dont il briguoit le suffrage pour faire la fortune de César Borgia, monstre chargé de tous les crimes, & digne de tous les supplices.

Il est difficile de dire lequel abusa le plus ridiculement de son pouvoir & de sa raison, ou de Zacharie qui nioit la possibilité des Antipodes, problême qu'il auroit dû abandonner aux géographes, ou d'Alexandre VI, qui fit la formalité de donner ces Antipodes aux Castillans.
L'abrutissement des nations avoit sans doute

accoutumé la cour de Rome à ces honteux excès, qui étoient autant d'actes d'un despotisme absurde. En 1346, les Vénitiens demanderent la permission au pape, de pouvoir commercer en Asie, d'y acheter du poivre & de la canelle ; Venise obtint ce privilege dont elle n'avoit pas besoin, & on anathématisa tous les autres états de l'Europe qui osoient faire le même trafic. En 1440, les Portugais firent à Rome une proposition encore plus risible : ils solliciterent la permission de doubler le cap de bonne espérance, & de réduire en servitude perpétuelle les Negres, parce qu'ils n'alloient jamais à la messe & qu'ils avoient le teint des réprouvés. Ces deux articles furent accordés pleinement : on n'auroit pas dû les demander, & on auroit été moins coupable. Lopez d'Azevedo, qui alla à Rome solliciter la possession de l'Afrique occidentale pour Alphonse V, de Portugal, dit au pape en plein consistoire « que sa sainteté étoit priée de vouloir animer & reconnoître le zele du roi son maître, en attribuant à la couronne de Portugal toutes les terres qu'on découvriroit le long de l'Afrique, jusques aux Indes inclusivement ; puisqu'on devoit regarder *comme des possesseurs injustes toutes les nations infidelles qui y étoient établis.* Que sa sainteté défendit en même-temps à tous les princes chrétiens, sous les peines canoniques les plus grieves, de traverser les Portugais dans leurs entreprises (1).

---

(1) *Histoire des découvertes des Portugais, par Lafitau, tome I. pag. 15. in-4°.*

Si l'on avoit contraint, comme on auroit dû, cet orateur de Lisbonne, à prouver que les habitants de Congo & d'Angola étoient des possesseurs injustes, parce qu'ils avoient entendu parler vaguement de Mahomet, & jamais de l'évangile, il auroit été fort embarrassé; mais le sacré college ne s'arrêta point à cette preuve, & le pape expédia sa bulle dans la teneur que les Portugais la desiroient : on fit, dans toutes les formes & avec beaucoup de cérémonie, une injustice d'autant plus remarquable qu'elle enhardit les Portugais à réduire les Africains à un état d'esclavage qui fait horreur à l'humanité : ils furent les premiers qui firent le commerce des Negres : les Espagnols les imiterent, & toutes les puissances de l'Europe imiterent l'Espagne : les droits les plus sacrés de l'homme, ne furent défendus par personne, & trahis par tous.

D'un autre côté, l'étonnement ne cesse point, quand on considere la pusillanimité des Américains subjugués & détruits presque en un instant, par une poignée d'Européens.

Las Casas dit que les Castillans en massacrerent douze millions : il y a probablement de l'exagération dans ce calcul, mais il n'y en aura plus, si l'on compte ce que les François, les Anglois, les Portugais & les Hollandois ensemble en ont égorgé depuis le Cap Hoorn jusqu'à la Baie de Wager. Dans l'Amérique septentrionale, on a détruit à-peu-près la treizieme partie des naturels : on n'en a pas laissé dans les Antilles, & presque point dans les Caraïbes & les Lucaïs. Dans le Pérou, dans le Mexique & le Brésil, on a exterminé les deux tiers des Indigenes, car il ne faut faire aucune attention aux apologies de Gumila, qui

luttant contre l'évidence, soutient à la fois que la religion chrétienne à augmenté la population des Indiens, & que la destruction qui en a été faite, étoit fondée sur un ordre de Dieu, qui commanda au juif Saül d'égorger tous les Amalécites, sans en laisser respirer un seul. Les Espagnols prirent les Américains pour des Amalécites, & le Péruvien Atahualpa pour un autre Agag.

Dans notre hémisphere existoient des peuples réunis en société de temps immémorial, qui avoient perfectionné les mœurs, honoré les sciences, cultivé les arts, évertué l'industrie, élevé des villes ornées par le génie de la belle architecture, déraciné les bois stériles, multiplié les végétaux fruitiers, amené tous les animaux utiles à la domesticité, saigné les marais, nivelé le terrein, aligné le cours des rivieres, changé les landes en pâturages, ensemencé, par les mains de l'agriculture, des campagnes immenses, & embelli tout leur horizon.

Dans l'hémisphere opposé la nature entiere étoit sauvage, l'air grossier & mal sain, les forêts épaisses d'une étendue sans fin & sans commencement, & où les rayons du soleil n'avoient jamais pénétré; les eaux fluviatiles, faute d'être contenues dans des bassins fixes, se répandoient dans les campagnes, où ne croissoient que des joncs & des herbes nuisibles: la terre étoit jonchée d'insectes & de serpents: les animaux quadrupedes, en beaucoup moindre nombre que dans l'ancien monde, étoient rapetissés, abâtardis, & on n'en avoit réduit que deux seuls en servitude: les hommes moins nombreux encore que les animaux, se distinguoient par leur foiblesse & leur épuise-

ment : ils manquoient de génie pour former le fer dont ils connoissoient les mines, sans pouvoir en exploiter le métal.

L'Amérique contient à-peu-près 2140212 (1) lieues en quarré ; sur ce prodigieux emplacement on n'a trouvé que deux nations réunies en une espece de société politique : tout le reste errant & dispersé en hordes ou en familles, ne connoissant que la vie sauvage, végétoit à l'ombre des forêts, & montroit à peine assez d'intelligence pour se procurer sa nourriture.

La différence d'un hémisphere à l'autre étoit donc totale, aussi grande qu'elle pouvoit l'être, ou qu'on puisse l'ignorer. Je conviens qu'il est difficile de rendre raison d'une si étonnante disparité entre les deux parties constituantes d'un même globe. Prétendre que la race humaine étoit moderne en Amérique, & qu'elle n'y avoit pas encore séjourné pendant six siecles, c'est une supposition insoutenable. Quelle préférence auroit pu être attachée à notre horison, pour avoir été habité & défriché pendant un temps infini avant l'autre ? Pourquoi le vaste continent des Indes occidentales seroit-il resté vuide, inutile & dépeuplé depuis l'instant de la création jusqu'à l'an 800 de notre ere, qui n'a elle-même aucune antiquité ? La nature auroit-elle été assez impuissante pour n'achever son ouvrage, ou pour ne le compléter que par

(1) M. Tempelman donne à tout le continent de l'Amérique neuf millions de milles anglois en quarré. Il faut soixante de ces milles sur un degré, du temps que le degré ne contient que 25 de ces lieues dont il est question dans notre calcul.

intervalle ? Elle avoit placé en Amérique des animaux absolument différents de ceux qui vivent dans le reste de l'univers connu : ces animaux étoient-ils aussi d'une création postérieure à celle des individus vivifiés de notre hémisphere ? On tomberoit dans l'absurdité, si l'on défendoit une telle hypothese & si l'on admettoit une formation successive d'êtres organisés, pendant qu'on est convaincu, qu'il ne paroît pas même sur la scene du monde un nouvel insecte : les germes sont aussi anciens que les especes, & les especes paroissent aussi anciennes que le globe. Si la formation spontanée & fortuite a occupé si long-temps les philosophes de l'antiquité, c'est qu'ils étoient trop mauvais physiciens pour s'appercevoir de la futilité de cette dispute métaphysique.

Si les Américains étoient étrangers d'origine, & arrivés depuis peu dans cette quatrieme partie de cette planete, on devroit dire, tout au moins, d'où ils étoient venus, & quelle route ils avoient tenue dans leur transplantation. Tous les monuments historiques confondus ensemble ne fournissent aucune preuve de cet évenement, dont le souvenir ne s'étoit conservé nulle part, ni chez le peuple émigré, ni dans le pays qu'on suppose qu'il avoit quitté pour chercher des terres nouvelles & inconnues. Ce n'est pas à l'égard des Américains seuls que l'histoire est en défaut : elle l'est à l'égard de presque toutes les nations.

On n'est pas en état de marquer sur toute la surface du monde une grande contrée, une isle considérable dont la population ait commencé de mémoire d'hommes : je veux dire qu'on ne connoît positivement aucune région dont on puisse affirmer qu'elle étoit restée dé-

ferte, jufqu'à un tel temps, & que les hommes ne s'y font introduits, pour la premiere fois, que vers une telle époque, abftraction faite de toute origine romanefque dont chaque peuple remplit le premier chapitre de fes annales : fi l'on vouloit s'arrêter aux fables nationales, tout feroit expliqué ; fi l'on s'arrête aux documents inconteftables de l'hiftoire, rien n'eft expliqué. Il eft poffible que des maladies peftilentielles, des cataftrophes phyfiques, des guerres longues & meurtrieres anéantiffent la race humaine dans un pays, & c'eft dans ce fens feulement qu'on peut affirmer qu'il étoit inhabité en un tel temps : fi l'on concluoit qu'il a toujours été défert, parce que tous fes monuments fe font effacés & fa tradition perdue, on fe tromperoit fans doute, autant qu'on peut fe tromper, lorfqu'on conjecture ou qu'on devine ce qu'on ne connoît pas.

Il eft poffible encore que dans de certains climats défavorables, la population foit continuellement foible, & le nombre d'hommes extrêmement rare, mais la nature ne femble pas avoir compté les individus : elle s'eft contentée de l'exiftence du genre, l'a foumis aux influences de fon climat, & abandonné à fa propre induftrie.

Comme dans le grand lointain que l'hiftoire nous préfente, on voit la plupart des peuples s'élever fucceffivement de l'abrutiffement, & marcher en tâtonnant des extrêmités de la vie fauvage, jufqu'aux rudiments primitifs des arts & de la fociété, il y a toute apparence que les premiers hommes ont été, dans le commencement des chofes & des fiecles, jetés fur ce globe fans autre notion, fans autre connoif-

ſance que celles qu'ont les ſauvages ordinaires : portant en eux le germe de la perfectibilité, ils étoient très-éloignés de la perfection : créés bruts & groſſiers, ils doivent à eux-mêmes leurs mœurs, leurs loix & leurs ſciences : ils n'ont pas eu de modele commun, ni de regle de conduite fixe ; auſſi ont-ils varié à l'infini, tant dans les moyens qu'ils ont employés pour atteindre à la vie civile même. Le climat les a autant gouvernés que la raiſon, & les différentes gradations du froid & de la chaleur ont viſiblement inſpiré aux légiſlateurs des idées ſouvent contradictoires : lorſqu'on compare les codes légiſlatifs des Zones tempérées à ceux de la Zone Torride ou de ſon voiſinage, tout contraſte & rien ne ſe reſſemble.

Il eſt des peuples qui ne ſont peut-être jamais ſortis de l'enfance & de l'état originel : le ciel & la terre ſe ſont oppoſés à leurs efforts, & la difficulté de ſe policer a été chez eux invincible & l'eſt encore. Les Eskimaux & les Groënlandois n'auront jamais des villes, ou ce qui eſt la même choſe, ils n'auront jamais des champs labourés, ſi la poſition du globe reſte la même à leur égard. Les Negres ne ſe civiliſeront point, s'ils demeurent continuellement ſous la ligne, expoſés à la plus grande chaleur qu'aucun point de la terre éprouve.

C'eſt l'agriculture qui a conduit les hommes par la main, de degrés en degrés, de la conſtitution agreſte à la conſtitution politique ; plus un terrain eſt propre à être enſemencé, plus les graines comeſtibles y abondent, & plus les poſſeſſeurs de ces champs fertiles & de ces ſemences précieuſes s'humaniſeront,

s'ils s'abandonnent à la culture, qui commencera par les rendre sédentaires, & dès-lors ils sont à demi policés.

La propriété & tous les arts sont donc nés du sein de l'agriculture. Delà on peut déterminer les rangs où les différentes especes de sauvages doivent être placées ; suivant leur éloignement plus ou moins grand de la perfection morale.

Les cultivateurs sont les premiers dans l'ordre, parce que leur subsistance est la moins précaire, & leur genre de vie le moins turbulent & le moins inquiet, ils ont le temps d'inventer & de perfectionner leurs instruments : ils ont du loisir pour penser & réfléchir.

Les Nomades suivent immédiatement, mais different des premiers, en ce que, obligés d'aller à la recherche des pâturages, & d'accompagner leurs troupeaux, ils ne sont jamais établis : on ne rencontre pas pendant l'hyver, leurs tentes & leurs maisons ambulantes dans les mêmes lieux où on les a vues pendant l'été : ils changent de patrie d'une année à l'autre, d'un mois à l'autre. Les Tartares, les Arabes, les Maures, les Lappons sont ceux d'entre les Nomades que nous connoissons le mieux ; leurs mœurs peuvent être regardées comme le vrai modele de la vie des peuples bergers ou pasteurs : intermédiaires entre la condition sauvage & l'état civil, une distance presque égale les sépare de ces deux points.

Il y a des nations que nous avons nommées Rhizophages : nous entendons par-là celles qui vivent dans les forêts, de racines & de fruits provenus sans culture. Leurs mœurs dépendent beaucoup des productions & de la qualité du pays ; ceux qui ont des cocotiers & des

palmiſtes, ſont plus à leur aiſe & moins ſauvages que ceux qui ne voient s'élever au-deſſus de leurs cabanes, que les rameaux des hêtres & la cime des chênes. L'auteur de l'*origine des arts & des Sciences*, croit qu'il eſt impoſſible de tirer une nourriture du gland ; il veut que ce mot, employé dans ce ſens par les anciens, doive ſignifier les noix, les châtaignes, les pignons, les amandes, les faines & les piſtaches, mais il eſt certain qu'on fait avec le gland de chêne du pain dont les hommes peuvent ſe ſuſtenter ; il eſt aſſez connu qu'en 1759, on a eu recours à cet aliment dans quelques cantons de la ſtérile Weſtphalie, ſaccagée alors, pour comble d'infortune, par deux armées ennemies.

Les peuples pêcheurs forment la quatrieme claſſe ; leur façon d'exiſter ne differe pas ſenſiblement de celle des paſteurs ou des nomades, ſinon que ceux-ci ont dans leurs troupeaux apprivoiſés une reſſource aſſurée, & que les pêcheurs doivent attendre, le néceſſaire phyſique. Du reſte, les Ichtyophages s'expatrient comme les nomades, ſuivent par petites troupes les côtes de la mer & les rivages des fleuves, & reviennent pendant l'hyver, ſe cabaner & vivre de poiſſon ſéché. Ceux d'entre eux que nous connoiſſons le mieux, ſont les Groënlandois & les Eskimaux.

Enfin les chaſſeurs conſtituent le dernier ordre, & ſont les plus ſauvages de tous : errants & incertains de leur ſort d'un jour à l'autre, ils doivent craindre la réunion & la multiplication de leurs ſemblables, comme le plus grand des malheurs ; parce que le gibier, bien moins fécond que le poiſſon, ſe dépeuple dans tous les pays du monde, à proportion que

que le nombre d'hommes croît. Un sauvage chasseur cherche les solitudes, s'écarte autant qu'il peut de toute habitation humaine, & s'éloigne à chaque pas de la vie sociale : s'il construit une hutte, c'est plutôt pour s'y retirer que pour y être logé. Jamais en paix avec les hommes ou avec les animaux, son instinct est féroce & ses mœurs barbares ; plus son génie s'occupe-t-il des moyens de subsister, moins réfléchit-il sur la possibilité de se policer. Il est dans le genre humain ce que sont les bêtes carnassieres entre les quadrupedes insociables.

Toute cela posé, il sera plus facile d'expliquer les causes de la différence qu'on a déjà remarquée entre notre hémisphere & celui de l'Amérique, qui avoit probablement éprouvé des catastrophes physiques, d'épouvantables tremblements de terre, & des inondations considérables beaucoup plus tard que notre horizon. Acosta, dans son excellent ouvrage *de situ novi orbis*, convient que les plus habiles naturalistes de son temps rencontroient au nouveau monde des vestiges d'un déluge plus récent que ceux de Deucalion & d'Ogygès, & que le grand Cataclysme dont la mémoire s'étoit conservée dans les livres sacrés des Choëns, ou des prêtres Egyptiens, qui en avoient apparemment reçu la tradition de la postérité de ceux qui se réfugierent dans les montagnes de la haute Abyssinie, où la terre est plus exhaussée de neuf lieues, que le niveau de la mer à Alexandrie.

Le nombre presque infini de lacs & de marécages dont les Indes occidentales sont couvertes, n'avoit pas été formé uniquement par les eaux fluviatiles extravasées, ni par les brouillards attirés par les montagnes & les forêts ;

ces lacs paroissoient être des dépôts d'eaux qui n'avoient pu encore s'écouler des endroits jadis noyés par une secousse violente, imprimée à toute la machine du globe terraqué: les nombreux volcans de Cordilieres & des rochers du Mexique, les tremblements qui ne cessent jamais dans l'une ou dans l'autre branche des Andes, prouvent que la terre n'y est pas encore en repos de nos jours. Les veines des métaux les plus pesants, exposées dans de certains endroits à fleur de sol, semblent indiquer que le sol même y avoit été délayé, & que des torrents ou des écoulements en avoient entraîné la superficie. Les coquillages marins amoncelés dans les lieux méditerranés les plus bas (1), la destruction de tous les grands

(1) Sur les coquillages fossiles qu'on trouve dans l'Amérique méridionale, on peut consulter le *voyage de Juan d'Ulloa*, & sur ceux de l'Amérique septentrionale, le *voyage de Calm*. Cet auteur étoit, comme le sont tous les savants de la Suede, très-persuadé que la mer du Nord se retire d'une année à l'autre. On prétend s'être assuré par des expériences, que sur la côte de la Suède, cette diminution est de quarante-quatre à quarante-cinq pouces en un siecle. En supposant que la progression a toujours été la même, ce royaume étoit encore submergé, il n'y a que deux mille ans, ou du moins toutes ses montagnes n'étoient alors que des isles. Si la diminution continue dans la meme proportion, la mer Baltique, qui n'a, selon Maansoon, que trente cordes de profondeur dans ses gouffres, sera à sec dans quatre mille ans. Mrs. Hierne, Swedembourg, Celsius, Rudman, Dalin, Linnæus & son disciple Calm, ont tous écrit en faveur de cette hypothese de la retraite des eaux de la mer du Nord, de sorte qu'il paroît qu'il y a beaucoup de réalité dans ce phénomene, & d'autant plus, que les expériences faites en Danemarck ont donné les mêmes résultats.

quadrupedes, qui sont les premiers à périr dans les eaux, la tradition unanime des Péruviens, des Mexicains & des Sauvages en général, depuis la Magellanique jusqu'au fleuve de saint Laurent, sur leur séjour dans les montagnes, pendant que les vallées étoient submergées ; toutes ces preuves combinées semblent justifier le sentiment d'Acosta sur l'inondation de l'hémisphere de l'Amérique.

On demandera peut-être si l'on y a découvert des monuments anté-diluviens ? On y a déterré des monuments plus singuliers que ceux qu'on trouve dans notre horizon ; puisqu'on y a exhumé de grands os fossiles qui avoient appartenu à des animaux quadrupedes, dont les analogues vivants n'existoient plus dans aucune partie de cet immense continent. Quant aux antiquités particulieres, on sait qu'on n'en a jamais découvert nulle part qu'on puisse supposer antérieures au déluge, quoique avant cette époque terrible il y ait eu vrai-semblablement des hommes réunis en société, & aussi policés peut-être, que l'étoient les Grecs du temps d'Alexandre : les feux souterrains & les eaux, en changeant la surface habitable, & le lit de la mer, ont tout englouti. Les monnoies d'or & d'argent, qui sont si propres à se conserver dans les différentes substances terrestres, n'ont presque aucune antiquité. La médaille de Phidon passe pour être la plus ancienne, & en

Il est vrai que l'évêque d'Abo a depuis publié un mémoire, dans le quel il contredit tous ces faits attestés par des philosophes, comme les évêques font ordinairement, quand ils ne sont pas philosophes eux-mêmes.

la considérant en original, elle nous a paru absolument fausse, d'une fabrique bien postérieure aux plus belles médailles de la Grece, & frappée après coup comme les contorniates Romaines. Les roupies antiques Indiennes, qu'on garde à la Chine dans le cabinet des empereurs, sont trop peu connues pour qu'on en puisse parler avec précision : elles peuvent avoir néanmoins plus d'âge, que M. Freret ne leur en accorde (1).

Mela, Pline & Solin font mention, à la vérité, de la ville de Joppé, qu'ils disent avoir été bâtie avant le déluge, *ante diluvium condita*; mais de quel déluge ont-ils voulu parler ? Le cataclysme dont les livres Egyptiens conservoient le souvenir, avoit été un événement destructeur qui avoit défiguré & transposé tous les sites de la terre où il s'étoit étendu. Strabon & Diodore de Sicile rapportent aussi quelques antiquités, prétendûment antédiluviennes, qui n'étoient réellement que des débris retrouvés dans des endroits jadis submergés par des

(1) Suivant M. Freret, (*mémoires de l'académie des inscriptions*, T. *XVIII. pag.* 45.) aucune tradition, discutée de bonne foi, ne remonte à l'an 3600 avant l'ére vulgaire : il prétend que la période des Indous nommée *Cal-Jougam*, n'a commencé que l'an 3102 avant J. C. Ainsi les plus anciennes médailles Indiennes ne passeroient pas, selon lui, la date de cette époque. Mais les Bramines disent, malheureusement pour M. Freret, qu'avant leur période de *Cal-Jougam*, il s'en est écoulé trois autres.

Vouloir fixer la chronologie de l'Inde, de la Chine & de l'Egypte, c'est une entreprise dont on pourroit dire ce que disoit Pline de ceux qui veulent comprendre la nature de Dieu, *furor est, profectò furor*.

débordements particuliers & locaux, comme ceux de Samothrace & de Cyrene.

Si l'on admet donc que le continent de l'Amérique avoit été, plus tard que le nôtre, bouleversé par les causes secondes, par des inondations & des tremblements de terre, on concevra pourquoi il existoit une différence si marquée entre tous les objets de comparaison possibles de ces deux parties du globe.

Notre horison avoit une air d'ancienneté, parce que l'industrie humaine avoit eu le temps d'y réparer les dégâts occasionnés par les convulsions de la nature. Dans l'hémisphere opposé, les hommes venoient seulement de descendre des rochers & des élévations où ils s'étoient réfugiés comme des Deucalions : répandus dans des campagnes encore remplies de vase & de bourbier, leur constitution s'étoit viciée par les vapeurs de la terre & l'humidité de l'air, Le peu de chaleur de leur tempérament, leur population incroyablement foible, leurs corps dépilés & énervés, la maladie endémique dont ils étoient atteints, tout cela indique qu'ils avoient essuyé une altération essentielle & récente.

On connoît assez la qualité des terres nouvellement défrichées & saignées : les vapeurs fétides & grossieres qui s'en élevent, sont par-tout également mal-saines, & engendrent dans les habitants des maladies chroniques. Par ce qui arrive dans un canton, dans une province, on peut juger de ce qui doit arriver dans un pays, & aller du petit au grand : s'il faut une longue suite d'années, pour purifier la moindre plage que les eaux ont quittée, quel laps de siecles ne faudra-t-il pas pour émonder une portion considérable du globe envahie par l'Océan, &

revenu à sec par l'évaporation, ou par d'autres causes quelconques.

Les conséquences qu'entraîne un déluge, semblent avoir échappé aux auteurs les plus éclairés : ce n'est point assez que les débordements aient cessé, & que les eaux se soient retirées ; le sol pour redevenir habitable & salubre, exige encore un desséchement parfait, que le temps seul peut amener : les lieux les plus favorables se recouvrent de végétaux & d'arbres, & ce n'est qu'alors que les hommes peuvent y rentrer & achever de nettoyer leur séjour par le travail & l'industrie.

Les peuples de l'Amérique étoient donc, en ce sens, plus modernes que les nations de l'ancien monde : ils étoient plus foibles, parce que leur terre natale étoit plus mal-saine ; & on conçoit maintenant pourquoi on les a tous surpris dans un état sauvage, ou à demi-sauvage. Le temps de se policer entiérement n'étoit pas encore venu pour eux : leur climat devoit avant tout s'améliorer, les vallées & les campagnes devoient se dessécher davantage, leur constitution devoit s'affermir, & leur sang s'épurer. La fertilité de leur pays ne les retenoit pas dans la vie agreste, comme l'auteur de *l'esprit des loix* l'a avancé dans un chapitre particulier, qui a trop de connexion avec mon sujet pour que je puisse le passer sous silence.

„ Ce qui fait qu'il y a tant de nation sauvages en Amérique, dit-il, c'est que la terre y produit d'elle-même beaucoup de fruits dont on peut se nourrir. Si les femmes y cultivent autour de leur cabane un morceau de terre, le mays y vient d'abord : la chasse & la pêche achevent de mettre les hommes

» dans l'abondance ; d'ailleurs les animaux qui
» paissent comme les bœufs, les bufles, &c.
» y réussissent mieux que les bêtes carnassieres.
» Celles ci ont eu de tout temps l'empire de
» l'Afrique ».

» Je crois qu'on n'auroit pas tous ces avan-
» tages en Europe, si l'on y laissoit la terre
» inculte : il n'y viendroit gueres que des
» forêts, des chênes & d'autres arbres sté-
» riles (1) ».

Le raisonnement de ce chapitre est vicieux, en ce qu'il suppose comme vrai ce qui est faux, & en ce qu'il conclut ce qu'il n'est pas possible de conclure

Quand les Suédois, les Danois, les Russes, les Sarmattes, les Bataves, les Bretons, les Germains, les Gaulois & les Espagnols étoient encore sauvages, il y a quelques siecles, pouvoit-on dire alors qu'il y avoit tant de nations sauvages en Europe, parce que la terre y produit d'elle-même beaucoup de fruits, dont on peut se nourrir ? Puisque M. de Montesquieu convient lui-même que l'Europe n'a pas cet avantage & qu'elle ne peut jamais l'avoir eu ; il y avoit donc une autre cause qui y enchaînoit tous ces peuples dans l'état agreste, & cette cause étoit la stérilité.

Une nation qui possede un terrain abondant en fruits, s'humanisera bien plutôt qu'une horde située sous un ciel âpre, & sur une terre frappée de stérilité; aussi voit-on que telle a été la marche de l'esprit humain, & la naissance successive des sociétés : elle a suivi la gradation des climats, & la fécondité du sol : sur les rives fortunées

(1) *Livre XVIII. Chap. IX.*

de l'Inde & du Gange, plantée de figuiers, de palmistes, & de cocotiers, les hommes ont été réunis & civilisés infiniment plutôt que les habitants des forêts de la Souabe & de la Westphalie, qui broutoient des glands, il n'y a que quelques années.

Ce n'est donc pas la fertilité du climat qui retient l'homme dans la vie sauvage : c'est au contraire le défaut de subsistance qui l'empêche d'en sortir. Il ne faut avoir qu'une légere idée de l'Amérique septentrionale, pour saisir l'inconséquence de la proposition de M. de Montesquieu : jamais on a dit que cette vaste région, couverte de neiges & habitée par quelques sauvages, étoit une terre de voluptés, prodigue en fruits & en productions naturelles : nulle part l'avarice de la nature n'a été plus marquée. Les Indigenes y ont continuellement à combattre contre la disette ; d'ailleurs ils étoient tous chasseurs ou pêcheurs : si les fruits de leurs forêts avoient pu les nourir, ils seroient devenus frugivores, & auroient, au pied d'un arbre, passé tranquillement leurs jours, sans errer, comme ils font, à deux ou trois cent lieues de leurs cabanes, pour poursuivre, au travers des glaces, un orignal qui souvent leur échappe. Ces grands voyages qu'ils sont obligés d'entreprendre tous les ans, leur ont fait imaginer des poudres & des pâtes nutritives, qui étant condensées & réduites en un petit volume, peuvent aisément se transporter, pour sustenter les chasseurs quand ils sont malheureux, ou séparés de toute habitation par des distances immenses (1) Quand ces provisions

(1) Les Sauvages de Susquehannah, au-delà de Philadelphie, ont une poudre nutritive qu'on nomme *pou-*

viennent à leur manquer, ils n'ont d'autre reſſource que dans une ſorte de *lichen*, qui croît contre les rochers, & que les Européens nomment *tripe de roche*; & dans la graine de l'avoine ſauvage, dont le Canada produit naturellement quelques eſpeces.

Les beſoins toujours renaiſſants de la vie animale abſorbent, comme nous l'avons dit, toutes les idées de l'homme moral, il n'a pas le temps de ſonger à ſe civiliſer; il n'eſt point de ſon intérêt de ſe réunir, parce que les produits de la chaſſe diminuent en raiſon directe du nombre des chaſſeurs; l'agriculture ſeule multiplie ſes récoltes en raiſon du nombre des cultivateurs.

Les femmes cultivoient le mays en Amérique dit l'auteur de l'*eſprit des loix*; mais on ſait qu'il y avoit au nouveau monde vingt provinces où l'on ne connoiſſoit pas le mays, ſur une où l'on en faiſoit uſage. D'ailleurs s'il falloit élever cette ſemence pour ſuſtenter la vie, à quoi ſervoient donc ces fruits abondants que le ſein de la terre y verſoit, prétendûment ſans peine

---

dre verte: elle eſt compoſée de blé d'Inde torréfié, de racine de l'angélique, & d'une certaine quantité de ſel commun: une cuillerée ſuffit à une perſonne pour ſa ſubſiſtance d'un jour.

Les Lappons, les Tartares, les Maures, & pluſieurs nations errantes ont auſſi leurs pâtes alimentaires: le *Kacha* des Tartares eſt en ce genre la meilleure compoſition qu'on connoiſſe. La poudre nutritive inventée prétendûment en 1753 pas M. Bouebe, Chirurgien du régiment de Salis Griſon, n'étoit auſſi que du blé d'Inde broyé; grillé, mêlé de ſel & d'une graine carminative qu'on croit être le cumin. Il eſt clair que cette recette a été copiée ſur le procédé des ſauvages de l'Amérique ſeptentrionale.

& sans culture, sur la table des sauvages? La vérité est, que l'Amérique en général a été, & est encore de nos jours, une contrée fort stérile. On peut même s'étonner que ceux d'entre les sauvages qui y ont connu le mays, ne soient pas civilisés davantage ; car il est certain que le nord de notre Europe n'est sorti entiérement de l'abrutissement & de la barbarie qu'au temps où les peuples de l'Italie & de l'Asie lui ont communiqué les graines comestibles, & les germes des fruits qui lui manquoient. En examinant l'histoire & l'origine de presque tous nos légumes, de nos plantes potageres, de nos arbres fruitiers, & même de nos grains, on s'apperçoit qu'ils sont exotiques, & qu'ils ont été successivement importés d'un autre climat dans le nôtre, où la culture & le labourage les ont ensuite naturalisés. On peut aisément s'imaginer quelle doit avoir été la disette des anciens Gaulois, & sur-tout des Germains, chez qui il ne croissoit encore aucun arbre fruitier du temps de Tacite. Le regne végétal se vivifie sous la main de l'homme civilisé: il meurt sous les pieds du sauvage.

Les bœufs & les bufles réussissoient bien en Amérique, dit M. de Montesquieu: mais il est certain qu'il n'y avoit en Amérique ni bufles ni bœufs, qui y ont été, ainsi que les chevaux, transplantés par les Européens dans les premiers temps de la découverte. Les Caribous & les orignaux du Canada sont de la même espece que les rennes de la Lapponie : cependant les naturels de l'Amérique septentrionale n'avoient pas eu l'esprit de soumettre ces animaux, ni de les apprivoiser à paître en troupeaux sédentaires, ce que les Lappons ont parfaitement bien exécuté avec les rennes, dont ils tirent tous les

ſervices imaginables ; & les ſauvages des Indes occidentales n'en tiroient aucun de leurs orignaux. Les biſons que les Tartares ont amenés à la domeſticité, étoient également reſtés ſauvages chez les Américains. Quant aux bêtes carnaſſieres, le Canada ſeul en nourriſſoit un nombre preſque incroyable : la quantité de pelleteries qu'on en apporte, en eſt une preuve parlante. Les ours, les loups-cerviers, les loups noirs, les gloutons, les tigres, les renards y étoient très-répandus, & quoique ces animaux fuſſent moins vaillants ou plus peureux que ceux de leur eſpece qui habitent dans l'ancien continent, ils avoient néanmoins aſſez de force pour faire la guerre aux bêtes frugivores.

Je ne vois donc dans tout le paſſage tiré de l'*eſprit des Loix*, qu'un raiſonnement de ſpéculation, contredit par les faits & l'expérience de toutes les nations & de tous les ſiecles : c'eſt le ſophiſme d'un grand homme.

Ce ſont la ſtérilité & la pauvreté du terrain & du climat qui retiennent l'homme dans la vie ſauvage. L'abondance l'amene à la ſociété : l'article de la ſubſiſtance doit être réglé avant qu'on rédige le code légiſlatif : les loix ne ſont qu'utiles : la ſubſiſtance eſt indiſpenſable.

Dans les pays tempérés & riches en végétaux, la ſociété à été établie infiniment plutôt que dans les cantons froids & ſtériles : on la voit paſſer & comme voyager de l'Aſie méridionale dans l'Egypte, de l'Egypte dans la Grece, de la Grece dans l'Italie, de l'Italie dans les Gaules, des Gaules dans la Germanie : & cette progreſſion ſuit exactement le degré de fécondité phyſique de chacun de ces pays en particulier. S'ils étoient également incultes, la

Germanie seroit sans contredit le plus dépourvu & le plus stérile de tous : si elle restituoit les végétaux étrangers qui n'appartiennent pas originellement à son terroir ou à son climat, il ne lui resteroit presque rien : elle ne conserveroit, entre les petites semences alimentaires, que le pavot erratique & l'avoine agreste.

Les Américains étoient donc sauvages, ou sémi-sauvages, parce que leur complexion affoiblie & leur génie borné ne pouvoient dompter une terre ingrate. En un mot, ils manquoient d'instruments de fer, & aujourd'hui qu'on leur en a procurés, il sont trop indolents, trop lâches pour s'en servir.

Ceux qui ont étudié les mœurs, & sur-tout celles des septentrionaux, se sont étonnés de ce qu'elles étoient, pour ainsi dire, les mêmes que celles des anciens Scythes, & de cette similitude apparente, on a déduit des lignes de filiation, & d'extraction d'un de ces peuples à l'égard de l'autre : mais les mœurs Scythiques, n'ayant été que les vrais caracteres de la vie sauvage, il étoit naturel d'appercevoir une telle ressemblance entre la façon d'exister de tous les sauvages de l'univers, parvenus à s'attrouper.

Ils sont carnassiers, cruels, impitoyables à proportion de la stérilité du terrain qui leur est échu en partage, ou des défauts physiques de leur tempérament altéré. Les Américains étoient dans l'un & l'autre cas, & se faisoient entre eux tous les maux que leur avoit fait la nature: n'aimant pas leurs femelles avec ardeur, ils manquoient du plus puissant lien de la sociabilité, & vivoient comme ces animaux qui s'assemblent en de certaines saisons & se séparent ensuite pour chasser chacun à part. Dans les quartiers

du Nord, où le ſol étoit ſinguliérement avare, la néceſſité forçoit chaque individu humain à chercher ſa nourriture, & à employer tout ſon temps à cette recherche. Les idées relatives d'amitié & d'union y étoient donc impoſſibles en un certain ſens : il devoit donc y regner un état de guerre perpétuelle entre les peuplades qui ſe rapprochoient aſſez pour s'ôter mutuellement la ſubſiſtance. Auſſi les premiers Européens s'apperçurent-ils d'abord de cette triſte animoſité qui incitoit tous les ſauvages des Indes occidentales les uns contre les autres: ceux qui étoient demi-policés, croyoient avoir encore des motifs pour ne jamais vivre en paix. Un philoſophe, comme Hobbes, n'auroit pas manqué d'y voir la démonſtration de ſon ſyſtême, & il auroit pu ſe tromper.

La conſtitution de la vie ſauvage amene néceſſairement l'établiſſement des tribus, & ces tribus ſont par-tout ennemies les unes des autres: comme on l'obſerve chez les Tartares, chez les Arabes, chez les Abyſſins, chez les Negres, chez les Caffres : enfin, parmi toutes les nations vagabondes qui ſe ſont diſtribuées en hordes : & voici la cauſe de cette diſcorde univerſelle.

Par-tout où la propriété n'eſt point fixée, on ſe bat avec acharnement, pour empêcher qu'elle ne s'établiſſe ; par-tout où la propriété eſt établie, on ſe bat encore avec une opiniâtreté égale pour la maintenir. Dans l'un & l'autre cas, les hommes ſont ſi fort à craindre, que les derniers efforts de la vertu ſont d'être parvenu à les aimer, & on ne peut les aimer, ſi l'on n'excuſe leurs emportements & leurs excès. Quand on réfléchit donc qu'ils ont tous les mêmes foibleſſes, les mêmes beſoins, & les mêmes droits aux productions

de la terre, on conçoit qu'il leur seroit difficile d'être éternellement en paix, quand même ils seroient infiniment moins méchants qu'ils ne le sont, ou qu'on ne les suppose. D'ailleurs leur commun malheur est, que l'injustice d'un seul être dérange l'équilibre & l'union générale : les loix, qui peuvent contenir & réprimer la multitude, ne peuvent, par une impuissance singuliere, contenir cinq ou six tyrans avides & orgueilleux ; & c'est plus qu'il n'en faut, pour ensanglanter la terre dans toute sa circonférence.

Quelques écrivains ont hasardé de nos jours des réflexions extraordinaires sur les Américains du nord : ils ne peuvent trop s'étonner, disent-ils, que ces peuples soient restés de tout temps chasseurs & libres. Je ne crois pas que l'amour de la liberté naturelle soit gravé plus profondément dans l'ame des Iroquois & des Algonquins que dans celles des autres hommes : si on les a vus souvent en guerre avec les François & les Anglois, c'est qu'on a voulu leur ôter la jouissance de l'air & de la terre : ce n'est pas leur liberté qu'ils ont prétendu défendre, ils ont tâché de maintenir leur existence, encore ne voit-on pas qu'ils aient jamais montré beaucoup de valeur à proportion de l'intérêt, qui auroit dû les inciter jusqu'à la fureur. Il ne faut pas s'imaginer qu'ils soient des Spartiates qui attaquent de front, & ouvertement les troupes coloniaires : ils n'ont jamais eu cette noble hardiesse, & font la guerre en se cachant. Quoique le Sr. du Pratz exagere jusqu'à la contradiction les grandes qualités des sauvages, cependant il est contraint d'avouer qu'ils sont singuliérement lâches, timides, & que leurs attaques ressemblent à celles d'une

bande de voleurs qui se glissent de nuit dans une maison, y égorgent les gens endormis, emportent ce qui leur convient, & brûlent le reste. Jamais ils n'engagent un combat régulier & décisif en plein champ : ces sortes d'actions, qui exigent de l'intrépidité, leur sont inconnues.

La supériorité qu'ont les peuples civilisés sur les peuples sauvages, ne consiste que dans la perfection de leurs armes & dans le mécanisme plus ingénieux de leur tactique : quant à la bravoure elle peut être quelquefois plus grande, plus héroïque du côté des sauvages, que du côté de l'ennemi ; on remarque que les Germains & les Bataves n'en ont jamais manqué, quoiqu'ils ne fussent pas mieux policés que les Hurons le sont, & qu'ils eussent à faire à des armées Romaînes dont la discipline surpassoit tout ce que l'art militaire a jamais produit de plus achevé en ce genre. Si la défaite de Varus a été l'effet d'une surprise, au moins la bataille de Breme, livrée par Arminius aux troupes de Germanicus, a-t-elle été une action réguliere en plein champ, & disputée avec toute l'opiniâtreté possible.

La vie Sauvage n'éteint donc pas le feu du courage dans le cœur de l'homme : la timidité des Américains venoit donc d'une autre cause que de leur façon d'exister : ils étoient peureux par instinct, parce que leurs organes étoient affoiblis & altérés. Depuis que nous avons la relation du colonel Bouquet, qui a fait contre eux l'expédition de l'Ohio en 1764, nous pouvons juger d'après les faits. Voici comment cet officier s'exprime.

,, Ces sauvages, dit-il, qui ont eu ancien-
,, nement la réputation d'être très-poltrons,
,, ne sont gueres plus braves aujourd'hui, quoi-

„ qu'ils aient des armes à feu. Ils expoſent rare-
„ ment leurs perſonnes au danger, & ſe fient
„ entiérement ſur leur adreſſe à ſe cacher pen-
„ dant l'action : ils ne paroiſſent jamais à dé-
„ couvert à moins qu'ils n'aient, par leurs hur-
„ lements effroyables, frappé de terreur l'en-
„ nemi engagé dans des bois impraticables : ils
„ l'attaquent quand il eſt abſolument hors
„ d'état de ſe défendre, & qu'il met bas ſes
„ armes „.

Je demande ſi l'on eſt fondé à chercher l'amour extrême de la liberté dans de tels combattants, qui au contraire décelent tant de foibleſſe, lorſqu'ils ſont forcés de défendre leur vie ? Ce qui arrive toutes les fois que les Européens s'emparent d'un terrain faiſant partie de la chaſſe ou du pâturage de ces barbares puſillanimes, dont les chefs & les députés ont toujours déclaré & déclarent encore, qu'ils reconnoîtront volontiers le roi Anglois, ou qui que ce puiſſe être pour leur ſouverain, & qu'ils s'obligent à lui payer un ribut de fourrures en toute éternité, pourvu qu'on leur procure de quoi vivre, ou qu'on ne leur ôte pas la terre ſur laquelle ils peuvent ſe nourrir en chaſſant des orignaux, des caſtors & en broutant des racines.

On peut juger quelle doit avoir été l'effrénée cupidité & l'injuſtice atroce des conquérants de notre hémiſphere, pour forcer des malheureux à leur faire une telle priere, indigne ſans doute d'un peuple fier & vaillant auquel les Américains n'ont jamais reſſemblé.

Je me ſuis donc cru en droit de conclure que, dans toutes les anciennes guerres nationales du nord de l'Amérique, il n'a jamais été queſtion de la liberté reſpective d'une peuplade ou d'une

autre ; mais qu'il s'y eſt toujours agi de la ſubſiſtance de chaque peuplade en particulier, à qui il falloit un immenſe terrain inculte, pour équivalent d'un petit terrain cultivé. Qu'une nation qui n'a pas de quoi ſe nourrir, auroit l'orgueil inſenſé de ſubjuguer une autre nation, auſſi pauvre qu'elle, par la ſeule paſſion de conquérir, cela n'eſt point dans la nature des ſauvages ; car dès-lors, ils ceſſeroient de l'être ; pour conſerver leurs conquêtes ; ils ſeroient contraints de ſe policer, & leurs eſclaves, pour apprendre à obéir, ſeroient auſſi contraints de ſe policer. Le grand intérêt qui diviſoit donc tous ces peuples chaſſeurs, étoit la chaſſe même ; c'étoit la ſource de l'éternelle diſcorde qui armoit une tribu contre une autre, dès qu'elles étoient aſſez rapprochées, pour s'intercepter mutuellement le gibier. J'aurois honte de réfuter ce que l'auteur de *la Théorie des loix civiles*, a écrit ſur ce ſujet : ſelon lui, " tous les ſauvages chaſſeurs ſont en „ paix : la guerre n'exiſte que chez les peuples „ cultivateurs : l'agriculture engendre les „ guerres nationales : la chaſſe adoucit le cœur „ de l'homme, & l'amene inſenſiblement dans „ le ſein de la vie ſociale : l'eſclavage eſt un „ bien, on a eu tort de l'abolir „. Voilà une ſuite de paradoxes que M. Linguet a oſé faire imprimer.

Les Européens, au lieu d'employer la force ouverte & les procédés outrés pour détruire les hordes Américaines, n'auroient dû employer que la douceur, & la ſupériorité de leur génie & de leurs talents, pour les apprivoiſer, comme les Hollandois ont fait avec les Hottentots du cap de bonne Eſpérance, d'abord très-farouches, & devenus enſuite

très-officieux. Ces Africains parlerent ainsi aux premiers Hollandois qui débarquerent chez eux. " Vous autres étrangers venus de loin,
" vous n'êtes après tous que des hommes com-
" me nous; si vous en savez plus que nous,
" faites un miracle en notre présence, & nous
" reconnoîtrons votre supériorité. Si avec cela,
" vous êtes justes & équitables, nous serons
" vos amis, & vous promettons nos servi-
" vices. M. Adrien Vandersteel (1) commandant du fort, fut d'abord embarassé par cette question : il suppléa à tout par sa hardiesse & une présence d'esprit étonnante. Arrivé à l'assemblée des Caffres, il prit en main un grand gobelet d'eau de vie, y mit le feu & proposa aux plus hardis de boire cette coupe pleine de feu ; ce qu'ils refuserent avec effroi. Hé bien, amis, dit-il, je ferai ce que vous n'osez entreprendre : vous avez demandé un miracle, en voilà un dans toutes les formes ; & il vuida d'une haleine la liqueur enflammée. Depuis ce temps, les Hollandois & les Hottentots ont été bons amis ; il est vrai qu'on leur a payé le terrain sur lequel on a bâti la ville du cap & les autres logements de la compagnie ; & qu'on leur a tenu inviolablement la parole de ne jamais réduire aucun homme de leur nation en esclave, comme

(1) Il est assez surprenant qu'un Allemand, nommé Pierre Kolbe, prétende que c'est lui qui a fait le miracle de la coupe enflammée. L'abbé de la Caille lui a imputé ce mensonge grossier, & il a eu raison. Ce Pierre Kolbe n'a jamais vu des Hottentots ; il ne s'est amusé au cap qu'à faire la débauche dans des cabarets avec des matelots, & à écrire un très-mauvais livre, dont il a compilé plusieurs chapitres étant ivre.

on y réduit les Negres & les Indiens. Cet exemple, peut-être unique dans l'histoire & qui fait tant d'honneur au caractere doux & généreux des Hollandois, auroit dû être imité par toutes les puissances qui ont formé des établissements dans les isles & le continent des Indes occidentales. On ne sauroit trop répéter qu'en détruisant les Américains, on a fait, même en politique, une faute irréparable : on auroit dû les laisser subsister & s'y incorporer, comme on a fait aux Indes orientales, avec les Javanois, les Malaïs, les Malabares, les Mogols, & tous les autres peuples de cette partie de l'Asie.

Las Casas, évêque de Chiapa avoit eu, à la vérité, l'idée de policer les Américains, de les laisser libres, de les porter au commerce, & de leur donner simplement des gouverneurs (1). Mais cet ecclésiastique, d'ailleurs intriguant, cachoit des vues orgueilleuses & immenses, sous ce plan dicté en apparence par l'humanité & la modestie : si on lui doit des éloges pour les

(1) Las Casas demandoit mille lieues de côtes, depuis Rio Dolcé, jusqu'au cap de Los Aracuas, pour y établir un ordre sémi-militaire, sémi ecclésiastique, il vouloit être grand-maître de cet ordre & se flattoit d'apprivoiser & de civiliser 19 mille Américains en deux ans, & de leur faire payer en trois ans, un tribut de quinze mille ducats, & de soixante mille ducats en dix ans. Il y avoit dans ce projet, une injustice marquée ; si les Espagnols n'avoient eu aucun droit en conquérant l'Amérique, comment pouvoient ils avoir droit d'exiger un tribut des Américains ? L'intention de Las Casas étoit de se faire souverain dans les Indes : il est certain que les jésuites ont, dans la suite, exécuté ce que Las Casas avoit projeté, & se sont servis de ses mémoires.

maux qu'il ne fit pas aux Américains, il est impossible de lui pardonner d'avoir le premier en Espagne, formé & exécuté le projet d'aller en Afrique acheter des Negres, de les déclarer esclaves, & de les forcer, par des traitements inouis, à labourer la terre du nouveau monde. Sepulveda, qui fut l'ennemi capital de ce Las Casas, & qui attaqua avec aigreur toutes ses démarches, ne lui reproche nulle part cet odieux mémoire qu'il avoit offert à la cour, pour proposer la traite des Noirs : tant les idées étoient alors confondues : le fanatisme, la cruauté, l'intérêt avoient perverti les premieres notions du droit des gens : on fit les plus grandes injustices, & on les défendit par les plus mauvaises des raisons.

Avant que de considérer plus en détail les différentes variétés qu'on a remarquées dans différentes peuplades du nouveau continent, je dirai un mot du caractere moral des Sauvages du Nord, parce que cet article est très-obscur ; aucun auteur n'étant à cet égard d'accord avec aucun autre. La Potherie, Charlevoix & Colden offrent des observations particulieres qui contrastent, dès qu'on les compare en commun. Environnés de tant de témoins qui se contredisent, accompagnés de tant de guides qui nous égarent, il ne reste, pour trouver la vérité, qu'à faire usage du discernement, en dépit de l'autorité & du témoignage de chaque voyageur en particulier.

Quand M. Timberlake dit que les Iroquois ont un goût décidé pour l'éloquence, la poésie ; quand il dit qu'ils n'ont d'autre moyen de faire fortune chez eux, qu'en excellant dans la rhétorique : quand il dit que leurs harangues

égalent celles de Démosthene, & sur-passent celles d'Isocrate, gardons-d'ajouter foi à M. Timberlake (1) & à tous ceux qui font des contes de cette nature, puisque la stupidité est malheureusement le caractere original & commun de tous les Américains. Ceux qui ont traduit leurs harangues, n'étoient pas si stupides, puisqu'ils ont exactement rendu des discours prononcés dans une langue qu'ils ne comprenoient pas, & aussi peu que Quinte-Curce comprenoit le Scythe & le Persan, quand il imagina ces belles harangues prononcées par des Persans & des Scythes.

Quand M. Timberlake nous assure, que ces mêmes Iroquois avec leur art oratoire & leur prosodie, n'ont aucune idée de la diversité des valeurs, qu'ils ne peuvent compter au delà de dix, qu'ils ne savent ni manier la scie, ni la hache, que rien n'est plus mal-adroitement construit que leurs cabanes & leurs canots : quand il assure qu'ils sont excessivement ivrognes, & à chaque instant les dupes de leur propre ignorance, & de la mauvaise foi des marchands d'Europe ; alors nous pouvons croire que cela est possible, sans outrager la raison ou le bon sens.

La plupart des relateurs Anglois, sous prétexte de tracer naïvement le portrait des Sauvages, ont fait la satire de leur propre nation : ils sont pleins d'allégories, peut-être ingénieuses, mais à coup sûr insupportables pour quiconque ne s'intéresse ni aux bills du parlement, ni aux conseils de St. James, ni à toute

(1) *The memoirs of lieut. Henry Timberlake*, London 1766.

la révolution du miniſtere Britannique. Des écrivains fort eſtimables, pour s'être trop fiés à ces rélations illuſoires, ont prêté aux Américains des vices & des vertus qu'ils n'ont pas, un héroïſme qui leur eſt inconnu, & une portion de bonheur dont ils ſeroient réellement très-fâchés de jouir. Il y a ſans doute, un milieu dans ces excès; & nous nous flattons de l'avoir ſaiſi, en réduiſant l'Américain ſauvage à ſon inſtinct animal.

Il n'eſt proprement ni vertueux, ni méchant: quel motif auroit-il de l'être? La timidité de ſon ame, la foibleſſe de ſon eſprit, la néceſſité de ſe procurer ſa ſubſtance au ſein de la diſette, l'empire de la ſuperſtition, & les influences du climat l'égarent, & l'égarent très-loin; mais il ne s'en apperçoit pas. Son bonheur eſt de ne pas penſer, de reſter dans une inaction parfaite, de dormir beaucoup, de ne ſe ſoucier de rien, quand ſa faim eſt appaiſée, & de ne ſe ſoucier que des moyens de trouver ſa nourriture, quand l'appétit le tourmente. Il ne conſtruiroit pas de cabane, ſi le froid & l'inclémence de l'air ne l'y forçoient: il ne ſortiroit pas de ſa cabane, s'il n'en étoit chaſſé par le beſoin: ſa raiſon ne vieillit pas: il reſte enfant juſqu'à la mort, ne prévoit rien, ne perfectionne rien laiſſe la nature dégénérer à ſes yeux, ſous ſes mains, ſans jamais l'encourager & ſans la tirer de ſon aſſoupiſſement. Foncièrement pareſſeux par naturel, il eſt vindicatif par foibleſſe, & atroce dans ſa vengeance, parce qu'il eſt lui-même inſenſible; n'ayant rien à perdre que la vie, il regarde tous ſes ennemis comme ſes meurtriers. Si ſes projets de vengeance étoient toujours ſoutenus par le courage de les exécuter, il n'y auroit pas d'animal plus

terrible, & il feroit aussi dangereux aux Européens, qu'il l'est à l'égard des petites hordes de sa nation, avec lesquelles il est en guerre, & qui n'étant pas plus braves que lui, rendent la partie plus égale, & éternisent les combats. Quand on découvrit le Canada en 1523, les Iroquois faisoient la guerre aux Hurons, & ils la font encore aujourd'hui : le temps n'a ni adouci leur haine, ni épuisé leur vengeance.

Le docteur Kraft, qui a composé, sur les mœurs des Sauvages, un livre moins impertinent que celui du pere Lafiteau, prétend (1) qu'ils sont excessivement orgueilleux, & n'estiment rien qu'eux-mêmes. Kraft auroit dû faire attention que le plus surprenant des phénomenes seroit, que les Sauvages extrêmement ignorants, ne fussent pas aussi extrêmement présomptueux. Ne connoissant rien dans la nature entiere, ils sont & doivent être timides, crédules & par conséquent superstitieux : s'ils entendent le tonnerre, si un objet nouveau les effraie, ils adoreront aujourd'hui un caillou, & demain un arbre : il auront de la divinité les idées les plus absurdes, & la peindront presque toujours comme un être malfaisant, & qu'ils tâcheront d'appaiser, & de calmer par des sacrifices, & des offrandes : ils auront des sorciers plutôt que des prêtres.

L'autorité qu'ils respectent le plus, est celle des vieillards qui peuvent tout parmi les Sauvages, aussi long-temps que leurs forces ne les abandonnent pas & qu'ils peuvent se procurer eux-mêmes leur nourriture : mais dès que ces

(1) *Kort fortæling af de vide volkes fornemmeste indretninger, Skike, oc meninger by Jens Kraft* 1760.

vieillards sont épuisés & décrépits personne ne les aide ni ne les secourt : on ne leur apporte pas même à manger, & ils périssent le plus misérablement du monde, & à-peu-près comme les animaux carnassiers parvenus au dernier terme de la caducité, qui meurent pleins de vie, parce qu'ils manquent de vigueur pour chasser, & qu'ils ne manquent pas absolument de force pour respirer encore long-temps. leurs petits, dont ils devroient être naturellement secourus, ne montrent pas le moindre retour de tendresse pour les soins de leur éducation. Il faut que cette ingratitude qui nous saisit d'horreur, soit néamoins une loi de la nature animale, qui ne s'intéresse qu'à l'individu qui croît, & non à celui qui dépérit après avoir achevé sa croissance. L'homme Sauvage en qui toute lumiere est éteinte & tout sentiment oblitéré, ne s'écarte gueres du niveau des quadrupedes, & des autres animaux abandonnés à leur instinct (1). Cependant on a prétendu que, malgré ce caractere impitoyable, les Sauvages ne sont pas barbares, mais que les peu-

(1) Les Hottentots, quoique d'ailleurs d'un caractere fort doux, délaissent aussi les vieillards qui survivent à leur industrie & à leurs forces. Aussi long-temps qu'un homme ou une femme sont en état d'apporter à leur hutte une plante ou une racine, on les traite avec humanité ; mais dès que les forces leur manquent absolument, leur amis & leurs propres enfants les laissent périr d'inanition. Ce traitement est donc un caractéristique des mœurs de tous les Sauvages : ceux qui sont errants, détruisent les vieilles gens pour ne pas les laisser à la discrétion des ennemis ou des animaux carnassiers. Les Massagètes, dit Strabon, font dévorer leurs vieillards par des dogues. *Dii meliora iis, erroremque hostibus illum !*

ples

ples civilisés le sont. Ce jugement outré est celui d'un misantrhope, ou d'un insensé qui s'étudie tristement à chercher des motifs pour haïr le genre humain. Si les crimes sont fréquents chez les nations les plus policées, il ne faut en accuser ni les sciences, ni les arts : si chez ces nations, il s'éleve des despotes qui écrasent tout sous leurs mains sanglantes, sous leurs aveugles volontés ; il ne faut pas en accuser les loix, mais la lâcheté de ceux qui ne s'opposent pas au despotisme, ou qui l'endurent ; quoique, dans nulle endroit de la terre, un seul homme soit plus fort que plusieurs qui prétendent être libres & secouer leurs chaînes. Je crois que tous les despotes ressemblent Tibere, qui étoit lui-même surpris de ce que les Romains n'avoient pas le courage de le contredire, ou de lui désobéir, & qui voyant tout le sénat rampant à ses pieds, s'écria d'indignation : *O homines ad servitutem paratos!* Cet exemple, pris de l'histoire d'une république expirante sous le pouvoir arbitraire, doit nous convaincre que les esclaves sont quelquefois aussi coupables que les tyrans, & qu'il est difficile de savoir, si la liberté a plus à se plaindre de ceux qui l'envahissent, que de ceux qui ne la défendent pas.

Si l'on prenoit pour termes de comparaison de malheureux Asiatiques, soumis aux caprices illimités d'un sultan barbare & fougueux, & des Hurons du Canada gouvernés par le climat & leur inclination physique, il y a toute apparence que l'avantage seroit du côté des derniers ; mais ce n'est pas des abus qu'il faut tirer des inductions : c'est comme si l'on vouloit prouver qu'un malade, qui a la fievre chaude, se porte

très-bien, parce qu'il n'a ni l'hydropisie, ni la peste, ni le mal de Naples.

On a inutilement examiné, s'il y a plus de bonheur ou moins d'inquiétude dans la vie sauvage que dans la constitution sociale; ces deux états sont si éloignés, si opposés entre eux, qu'ils excluent naturellement toute comparaison, ou pour les comparer, il faudroit les connoître jusqu'aux moindres biens dont ils sont susceptibles; il faudroit avoir été élevé dans l'un & l'autre. Et voilà ce qui est impossible. On a vu des sauvages enlevés à l'âge de douze ou treize ans, traînés dans les villes, nourris par des maîtres grossiers & stupides, retourner ensuite, à la premiere occasion, dans les forêts, jetter leurs vêtements & reprendre avidement le train de vie de leurs semblables. De grand philosophes ont raisonné sur ce fait, & n'ont pas manqué d'en tirer des conséquences fausses. Cependant il est certain que les impressions de l'éducation ont produit ces retours à la vie primitive, & que le rang d'esclave qu'avoient tenu ces sauvages dans la société, n'ayant par lui-même rien que d'avilissant, ils ne s'étoient pas cru compensés, par leur condition actuelle, de celle dans laquelle ils étoient nés. Tout ce que nous pouvons savoir sur ce sujet, se réduit à ceci : il y a des situations, des événements qui flattent l'homme social, & qui feroient le tourment du sauvage, si tout-à-coup la main d'un Dieu le transportoit de sa cabane dans la sphere de notre félicité. Quant au bonheur dont il jouit, on peut le comparer assez sûrement à celui que goûtent parmi nous les enfants qui sont sauvages, au millieu de la société, jusqu'au terme où leur raison se développe, & que l'instruction l'éclaire.

Fin de la premiere partie.



SECONDE PARTIE.

SECTION I.

De la variété de l'espece humaine en Amérique.



PLusieurs auteurs ont soutenu que l'espece humaine n'étoit point diversifiée en Amérique comme dans notre continent, que toutes les figures & les visages s'y ressembloient, & que le masque de l'homme y étoit le même. Il est vrai qu'on n'y a pas découvert des peuples à grosses jambes, comme les Naires de Calicut, ni des sauvages à queue, comme Marc, Paul, Struys, & le naturaliste Bontius disent qu'on en trouve en Asie, ni enfin des femmes avec une excroissance à l'*os pubis*, comme les Hottentotes : mais dans les seules provinces septentrionales on a compté trois à quatre variétés dont les Eskimaux forment la plus remarquable, que nous nous sommes proposés de dépeindre dans un article particulier : on donnera ensuite l'histoire complette des Patagons, devenus si célebres sans qu'ils sachent eux-mêmes pourquoi. Ce traité sera suivi par la description des Blafards de Panama, des Negres blancs, des Orangs-Outangs, & des hermaphrodites de la Floride, &c. &c.

Tel est l'arrangement qui nous a paru le plus

propre pour mettre de l'ordre & de la précision dans une si grande diversité de matieres.

Ç'a toujours été le privilege, & peut-être aussi la récompense de ceux qui ont découvert des terres nouvelles & lointaines, d'en conter des prodiges qui ne devroient pas survivre à leurs auteurs, s'il n'étoit dans l'instinct du vulgaire de se passionner long-temps pour des absurdités venues de loin, & attestées par des aveugles ou par des fourbes.

Les premiers avanturiers qui firent, au quinzieme & au seizieme siecle, la reconnoissance des côtes de l'Amérique, furent presque tous agités de la fureur d'en écrire des relations mensongeres. Jacques Cartier, qui découvrit une partie de la nouvelle France, usa de tous ses droits, & y mit des hommes velus, marchant à quatre pattes, & d'autres créatures humaines qui, sans être quadrupedes, n'avoient point d'ouverture au fondement, & qui ne vivoient qu'à force de boire. Des voyageurs jaloux du succès étonnant qu'eurent alors ces contes de Cartier, tâcherent de les éclipser, en plaçant à leur tour dans l'Estoilande des sauvages taillés comme des Lappons, à qui la nature bienfaisante n'avoit donné qu'une jambe, avec laquelle ils sautoient très-lestement ; il paroît que le philosophe Maillet n'a point été fort disposé à douter de leur existence, au moins en parle-t-il assez sérieusement dans son *Telliamed*. Il se peut qu'il avoit été induit en erreur par la multitude des témoins, qui assurent que la Tartarie nourrit aussi des monstres semblables ; mais le philosophe Maillet auroit dû faire attention que ces témoins n'ont pas eu le sens commun.

Les émissaires, que le pape Innocent IV envoya avec des dépêches si ridicules au grand

Kan, en 1246 (1), publierent à leur retour qu'ils avoient vu de ces animaux à une jambe, qui, en se joignant deux à deux, couroient d'une vîtesse extrême. Il ne manquoit à cette fable, pour être complette, que quelque citation de S. Augustin, qui dit qu'il est très-persuadé qu'il y avoit de son temps en Afrique des hommes monopedes, doués d'une ame immortelle. Il faut que l'amour du merveilleux ait autant ébloui l'esprit des saints que celui des profanes.

On feroit un livre considérable, si l'on donnoit la liste des faussetés dont les premiers relateurs enrichirent leurs journaux & leurs mémoires sur l'Amérique : jamais la source des prodiges ne fut plus intarissable : chaque nation de l'Europe eut son Hérodote & son Phlégon.

---

(1) Cette ambassade étoit toute composée de moines, jacobins & cordeliers, dont les principaux se nommoient *le frere Ascelin* & le *frere Plan-Carpin* : ils devoient ordonner au Kan des Tartares de se faire baptiser, & lui enjoindre de la part du pape de se désister de ses conquêtes en Asie. Quand cette troupe d'enthousiastes fut arrivée en Tartarie, elle refusa de faire la révérence selon la coutume du pays; ensuite elle proposa de baptiser. La réponse qu'on leur fit, est sans doute digne d'être placée ici, c'est de *frere Ascelin* lui-même qu'on la tient.

« Les Tartares ayant ouï cette résolution, en furent » grandement indignés & troublés, & dirent aux re- » ligieux en grande colere & rage, qu'ils n'avoient » que faire de les exhorter à se rendre chrétiens & » chiens comme ils étoient, que le pape étoit un » chien, & eux tous aussi de vrais chiens. *frere Asce-* » *lin* vouloit répondre à cela ; mais il ne put, à cause » du grand bruit, des menaces, cris & rugissements » qu'ils faisoient entendre. *Bergeron voyages en Asie, dans les XII, XIII, XIV & XV siecles, in-4°. pag.* 68. *à la Haye* 1735.

En même temps que Cartier reléguoit des races difformes dans le nord du nouveau monde, les Espagnols peuploient de géants la pointe méridionale, les Portugais faisoient nager des troupeaux de sirenes dans la mer du Bresil, les François pêchoient des hommes marins à la Martinique, & les Hollandois trouvoient des Negres marons, dont les pieds étoient faits en queue d'écrevisse, au-delà de Parimaribo (1). Le temps & la vérité ont fait disparoître la plupart de ces merveilles, dont on n'a conservé jusqu'à nos jours que les géants des terres Magellaniques : c'eût été trop faire que de se dépouiller de tant de fables à la fois.

Outre les Esquimaux qui different par le port, la forme, les traits & les mœurs des autres sauvages du nord de l'Amérique, on peut encore compter pour une variété les Akansans que les François nomment communément les *beaux hommes* : ils ont la taille relevée, les traits de la face bien dessinés sans la moindre vestige de barbe, les yeux bien fendus, l'iris bleuâtre, & la chevelure fine & blonde ; tandis que les peuples qui les environnent sont d'une stature médiocre, ont la physionomie abjecte, les yeux

---

(1) Cette fable des Negres à pieds d'écrevisse a été renouvellée de nos jours, parce qu'on a trouvé dans les bois au-delà de Parimaribo, un village entier composé d'esclaves noirs, dont les doigts des pieds avoient été écrasés par les cylindres des sucreries, ou emportés à coups de hache par l'ordre de leurs maîtres, qui ne se font aucun scrupule de mutiler leurs Negres & même de les empoisonner, dès qu'ils en sont mécontents. C'est sur de semblables victimes qu'on a fait les expériences avec le manihot distilé qui tue en une minute.

noirs, & les cheveux couleur d'ébene, d'un poil extrêmement gros & rigide.

Cette belle race des Akanfans, jadis affez floriffante & nombreufe, a eu fes principaux établiffements entre le quarantieme & le quarante-cinquieme degré de latitude ; mais les maladies & le poifon de la petite vérole ont fait chez elle au commencement de ce fiecle, de fi horribles ravages, qu'elle eft réduite aujourd'hui à une poignée d'individus qui ne poffedent plus qu'un feul hameau infulté par fes voifins, & hors d'état de fe défendre.

Quelques voyageurs affurent que toutes les nations de l'Amérique feptentrionale, quoique féparées de la Tartarie par une mer vafte & orageufe, reffemblent fi parfaitement aux petits Tartares, qu'il feroit impoffible de les reconnoître, fi leurs hordes venoient tout à coup à fe confondre, ou à fe mêler.

Comme il exifte auffi des variétés très fenfibles entre les petits Tartares, on auroit dû déterminer l'efpece avec laquelle le rapport eft le plus marqué : car il eft avéré qu'on n'a pas vu d'Américains femblables aux Calmouks, pour la laideur : ils en font différenciés par la forme du nez qui manque prefque entiérement aux vrais originaux de cette branche de l'innombrable famille des Tartares ; ils en différent encore par les yeux, qu'ils n'ont point fi monftrueufement petits que les Calmouks, & par la figure de leurs dents, plus ferrées, moins longues & moins plattes. Il ne refte donc que les Tungufes de la Sibérie, avec lefquels je conviens que les feptentrionaux du nouveau continent ont quelques traits de reffemblance.

On connoît affez les Sibériaques par les re-

lations de Bentink, de Strhalenberg, de Witsen, de l'Ambassadeur Ysbrand-Ides, de Muller, de Gmélin, & par le dernier Journal de M. Antermony, qui dans son voyage à la Chine a aussi visité les Tunguses, *& par-tout ce que j'ai lu & oui conter des habitants du Canada*, dit-il, *il n'y a point de nation au monde qui soit plus semblable aux Tunguses : ils ne sont pas même si éloignés les uns des autres qu'on le pense* (1).

Cette distance que M. Antermony veut trouver si peu importante, est à-peu-près de huit cent lieues Gauloises, au travers d'un Océan périlleux, & impossible à franchir avec des canots aussi chétifs & aussi fragiles que le sont, au rapport d'Ysbrand-Ides, les chaloupes des Tunguses. D'ailleurs, la langue des Canadiens est essentiellement différente du langage des Sibériaques ; ce qui ne feroit pas, s'ils descerdoient les uns des autres, comme ce voyageur Anglois paroît l'insinuer. Il n'est pas le premier qui ait pensé à cette origine : un rêveur nommé de Horn, a écrit sur cette prétendue filiation un gros livre, il y a plus de cent ans (2). En lisant cet ouvrage sans pré-

(1) *Voyage de M. Antermony, gentilhomme à la suite de l'ambassadeur de Russie à la Chine.* Cet ambassadeur étoit, ainsi qu'Ysbrand-Ides, envoyé par le czar Pierre I, pour établir un commerce réglé entre ses états & la Chine ; mais les vues de ce grand homme n'ont pas eu en cela le succès dont on s'étoit flatté ; puisque ce commerce, loin d'avoir prospéré, est entiérement tombé, & il y a déja quelques années que la caravane a cessé d'aller de la Russie à la Chine, qui paroît avoir exclu les Russes pour long-temps.

(2) *Georgii Hornii de Originibus American. Libri IV. Hag. comit.* 1652.

vention, on ne peut s'empêcher de croire que la tête n'ait tourné à l'auteur, lorsqu'il place des lions dans la Sibérie encore inconnue de son temps, lorsqu'il avance que les Souriquois de l'Acadie viennent des Turcs que Hérodote nomme Yrcas : comme si l'analogie étoit bien concluente entre *Yrcas*, mot corrompu de *Circasses* & *Souriquois*, nom que les François ont donné aux habitants de l'Acadie, sans savoir pourquoi. De Horn a pu se tromper ; c'étoit un savant qui du fond de la solitude répandoit ses rêveries dans le public ; mais comment les compilateurs de l'*Histoire Universelle* ont-ils pu renouveller cette opinion de de Horn, & imaginer des chimeres pour venir à l'appui d'un systême oublié depuis si long-temps, & si digne de l'être ? Ces compilateurs disent qu'au cinquieme siecle, les Huns, sous la conduite de leur Tanjou, firent une incursion en Europe : or, ajoutent-ils, si les Huns ont fait une incursion en Europe, il s'ensuit nécessairement qu'ils ont fait une excursion en Amérique. En vérité je trouve ce raisonnement beaucoup plus grossier qu'il n'est permis à un sophisme de l'être. Parce qu'un million de fanatiques passa, pendant les croisades, de l'Europe en Asie & en Afrique, s'ensuit-il qu'un pareil nombre d'Européens alla en même-temps au Spitzberg & à la nouvelle Zemble, pour peupler ces délicieuses contrées ?

Les Scythes, les Tartares, les Huns, n'ont jamais eu d'autre but, en s'expatriant, que de conquérir des pays plus opulents, plus fertiles que ne l'étoient les déserts où ils mouroient de misere. Les ours & les neiges du Kamchatka, les côtes toujours glacées du nord de Californie, les marais impraticables des Assénipoils,

le lac Huron, la mouſſe, les fougeres & les forêts du Canada, ſont-ce là des objets aſſez attrayants pour tenter la cupidité des voiſins de la Chine, de la Perſe, de l'Inde & du centre de l'Aſie, où la douceur du ciel & la fécondité de la terre, toujours fleurie, ſemble inviter toutes les nations pauvres à ſe réunir des extrêmités de l'univers ? auſſi les Tartares, bien plus ſenſés que les écrivains de l'hiſtoire univerſelle, ont-ils préféré ces climats fortunés aux affreux rivages de la baye de Hudſon.

C'eſt quelque choſe de ſurprenant que la foule des idiomes tous variés entre eux, que parlent les naturels de l'Amérique ſeptentrionale. Qu'on réduiſe ces idiomes, à des racines, qu'on les ſimplifie, qu'on en ſépare les dialectes & les jargons dérivés, il en réſulte toujours cinq ou ſix langues meres reſpectivement incompréhenſibles (1) On a obſervé la même ſingularité dans la Sibérie & la Tartarie, où le nombre des idiomes & des dialectes eſt également multiplié, & rien n'eſt plus commun que d'y voir deux hordes voiſines qui ne ſe comprennent point ; mais malgré cette variété, on n'a point encore découvert juſqu'à préſent, dans les langues Américaines & les langues Tartares, deux

(1) On retrouve cette même multiplicité de jargons dans les provinces méridionales de l'Amérique ; il y a beaucoup d'apparence que la vie ſauvage, en diſperſant les hommes par petites troupes iſolées dans des forêts, occaſionne naturellement cette grande diverſité de langues, dont le nombre diminue à meſure que la ſociété, en raſſemblant les barbares vagabonds, en forme un corps de nation : alors l'idiome le plus riche, le plus ſonore, devient prédominant & abſorbe les autres.

mots exactement semblables. Si l'on supposoit donc, pour un instant, que les Hurons du Canada descendent des Tunguses de la Sibérie, il s'ensuivroit que les Iroquois n'en descendent point; puisque les Hurons & les Iroquois, quoique placés à côté les uns des autres, parlent deux langues radicales, aussi opposées entre elles que le sont le Latin & le Chinois.

Je reviens ici à ce grand principe dont j'ai déjà fait usage, & je dis qu'il est non seulement naturel, mais nécessaire qu'il y ait, entre les sauvages situés dans des climats si analogues, autant de ressemblance que les Tunguses peuvent en avoir avec les Canadiens. Egalement barbares, vivant également de la chasse & de la pêche dans des pays froids, stériles, couverts de bois, que elle disproportion voudroit-on imaginer entre eux ? Là où l'on ressent les mêmes besoins, là où les moyens d'y satisfaire sont les mêmes, là où les influences de l'air sont si semblables, les mœurs peuvent-elles se contredire, les idées peuvent-elles varier ? Non : les seules facultés de l'esprit peuvent être plus ou moins bornées.

Si l'on s'en tient à cette vérité, tout sera expliqué, tout sera applani. Les Tunguses logent dans des cabanes ; les Américains y logent aussi, cela n'est pas étonnant ; ils sont sauvages. Ils vivent les uns & les autres dispersés par petites familles, comme il convient à des chasseurs. Ils s'habillent de peaux de bêtes, parce que n'ayant que cette seule étoffe pour se couvrir en hyver, il est naturel qu'ils s'en couvrent en effet. Ils sont graves, phlegmatiques, & parlent laconiquement, parce qu'ils n'ont que peu de conceptions, & encore moins de mots pour les exprimer ; le silence & la sombre horreur des

solitudes qu'ils habitent, leur inspirent de la tristesse : ils préferent les liqueurs spiritueuses & enivrantes, qui les tirent de cette léthargie & de cet assoupissement, à tout ce qu'on peut leur offrir de plus précieux.

Les Tunguses suspendent leurs morts aux arbres : les Illinois de l'Amérique les suspendent de même, parce qu'ils sont trop paresseux pour les brûler ou pour les enterrer, & que la terre, souvent gelée à vingt, à trente pieds de profondeur, ne se laisse point ouvrir, & il est en tout temps difficile d'y creuser avec d'aussi mauvais instruments que le sont ceux des sauvages. On ne soupçonneroit pas que les causes physiques & la nature du climat influent jusques sur la sépulture des nations : on en a néanmoins une preuve assez convaincante en Europe, où l'on avoit généralement la coutume de brûler les morts, il y a dix-neuf cent ans. Il a fallu enfin les enterrer, parce que nos arts, notre population, nos défrichements, ont tellement déraciné les forêts, que des villes & des cantons entiers sont déjà menacés d'une prochaine disette de bois de chauffage. Dès le second siecle, les Romains pressentirent la nécessité de quitter l'ancienne méthode funéraire, de changer les bûchers en cimetieres, & d'y abandonner les dépouilles de l'homme aux insectes, & à la putréfaction, dont la seule idée leur faisoit horreur : accoutumés à conserver les cendres de leurs ancêtres, & à les compter au nombre de leurs richesses, ils ne pouvoient se résoudre à les répandre au sein de la terre.

La religion chrétienne, quoiqu'originaire d'un pays où l'on embaumoit grossiérement les cadavres, n'a contribué en rien à la révolution générale de cette partie de nos mœurs.

Les Tunguses ont des sorciers qu'ils nomment *schames* : les Américains ont aussi des sorciers que nous avons nommé *jongleurs*. Ne falloit-il pas que des barbares eussent des sorciers, puisque les peuples les plus policés de l'Europe n'ont congédié les leurs que depuis cinquante ans ? car quand on leur faisoit l'injuste honneur de les brûler, on les respectoit encore, sans quoi on les auroit laissé vivre.

Lorsque les *schames* de la Sibérie veulent prédire ce qu'ils ne savent point, ils se mettent sur le corps, dit Ysbrand-Ides, un habit très-lourd, tressé de fil d'archal, d'où pend une infinité de férailles (1). Quand les anciens jongleurs Américains prédisoient, ils n'avoient garde de s'affubler d'une telle tunique, parce qu'on ne trouvoit pas un seul morceau de fer dans tout leur pays.

Les Orientaux ont été de temps immémorial adonnés à la magie astrologique, & les septentrionaux à la sorcellerie par inspiration ; il y a même une loi très bizarre de Pierre I, concernant les habitants de la Sibérie : suivant cette ordonnance, celui qui s'excuse d'une prophétie dont il ne peut produire l'auteur, est réputé prophete lui-même : on le renferme jusqu'à ce que le temps marqué par la prophétie soit arrivé : si l'événement ne justifie pas la pré-

(1) Voyez *Drie-Jarige Reise naar China te lande gedaan, door den Moskovischen Afgesant E. Ysbrants-Ides*, in-4°. pag 35. Amsterdam, 1704. Edition originale. L'auteur dit qu'il a rendu visite à un de ces *schames* qui avoit douze femmes, & dont l'habit magique étoit si pesant qu'il eut de la peine à le soulever d'une main.

diction, le juge doit examiner sur quels fondements le prisonnier s'est risqué de pronostiquer, & doit le châtier suivant l'exigence du cas (1). On peut dire que ce réglement du czar ne réprime les petits prophetes que pour mieux encourager les grands qui n'annonceroient que des choses qui devroient s'accomplir dans cent ans, comme par exemple la fin du monde, la chûte des étoiles, la conflagration de l'univers, &c.

Les Tunguses plantent un piquet partout où bon leur semble, y étalent la peau d'une zibeline, d'un renard blanc, & disent : *voilà notre Dieu ! prosternons-nous, rendons-lui hommage* : & ils adorent ou croient adorer cette fourrure. Les sauvages du Canada prennent la dépouille d'un castor, la fichent sur un bâton, & disent, *voilà notre Manitou, notre génie suprême ! élevons nos cœurs vers lui.*

Il y a dans ces usages religieux, me répondra-t-on, une affinité si indubitablement marquée, qu'il n'est point possible de s'y méprendre ; mais sans parler ici de tant d'analogies nationales, dues simplement au hazard, il est sûr que l'adoration des peaux de bêtes chez des chasseurs qui ne connoissent rien de plus merveilleux au monde, que la robe des zibelines & des castors, n'a rien qui doive nous étonner. C'est l'utilité qui a consacré & déifié presque tous les objets auxquels les nations, encore dans l'adolescence & l'égarement, ont adressé leurs vœux & leur encens. Le culte de la vache, du veau, des

(1) *Voyage en Sibérie, contenant la description des mœurs & des usages des peuples de ce pays, par M. Gmélin, professeur de chymie & de botanique, &c.*

oignons, du feu, de Pomone, de Cérès, de Bacchus, &c. en fourniffent plus de preuves qu'on en peut exiger. La crainte & le befoin ont donc érigé les idoles : l'intérêt des hommes a donc fait la fortune des Dieux.

Tels font à-peu-près les rapports qu'on obferve entre les Tungufes & les Canadiens ; mais il y a auffi des différences plus fenfibles que les rapports. Les Sibériaques ont connu depuis long-temps le fer & l'art de le forger ; ils ont captivé les Rennes, ils les ont enchaînés à leurs traîneaux, & réunis en troupes ; d'où il s'enfuit qu'une partie de leur fubfiftance étant toujours affurée, ils ne font pas la chaffe à des diftances bien confidérables de leurs cabanes, & fuivant M. Gmélin, ils ne s'en écartent pas à plus de vingt-cinq werftes ; ils n'ont pas befoin d'être continuellement en guerre avec leurs voifins pour la poffeffion du gibier. Les Canadiens, au contraire, ont laiffé chez eux dans l'état de nature ces mêmes animaux, affujettis par les Sibériaques : l'idée de les apprivoifer ne leur eft jamais venue : ils errent à cent & cinquante lieues de leurs cafes, pour tuer un caribou qu'ils pourroient avoir en tout temps fous la main s'ils avoient eu la la même induftrie que les Tungufes (1). S'ils avoient eu cette induftrie, ils ne fe feroient

(1) Comme ceux d'entre les Tungufes, qui habitent vers l'orient de la Sibérie, n'ont point de rennes dans leur pays, ils attelent à leurs traîneaux des chiens dreffés. Cette même race de chiens, à mufeau effilé & à oreilles droites, exiftoit auffi en Amérique avant fa découverte ; mais les fauvages n'en tiroient prefque aucun fervice & ne l'employoient à aucune efpece de travail.

pas trouvés dans la triste nécessité de se battre sans cesse avec les peuplades qui les environnent, & qui viennent chasser sur le même terrain. Ces différences ont eu leur source, comme on le voit, dans la subtilité des organes, & les facultés intellectuelles plus avancées, plus perfectionnées dans les habitants de la Sibérie, que dans des créatures d'une complexion aussi altérée que l'est celle des Indigenes du nouveau monde.

Les naturels de la Zone Torride & de la partie méridionale de l'Amérique constituent une quatrieme variété qui ne ressemble en rien aux races septentrionales, si l'on en excepte le commun défaut de la barbe & du poil sur toute la surface du corps. Elle ne ressemble pas davantage aux Européens, aux Chinois, aux Tartares, aux Negres, enfin on peut la regarder comme originale.

Les Péruviens n'ont pas la taille fort élevée; mais quoique trapus, ils sont assez bien faits; il y en a, à la vérité, quantité qui sont monstrueux à force d'être petits; d'autres qui sont sourds, imbécilles, aveugles, muets; & d'autres à qui il manque quelque membre en naissant (1). Ce sont apparemment les travaux excessifs, auxquels la barbarie des Espagnols les assujettit, qui y produisent tant d'hommes défectueux : la tyrannie y a influé jusques sur le tempérament physique des esclaves. Ils ont le nez aquilin, le front étroit, la tête bien fournie de cheveux noirs, rudes, lisses; le teint roux-olivâtre, l'iris de l'œil noir, &

---

(1) Voyez *Ulloa*, *pag.* 233. *T.* 2.

le blanc un peu battu. Il ne leur croît jamais de barbe, car on ne peut donner ce nom à quelques poils courts & rares qui leur naissent par-ci par-là dans la vieillesse : les hommes & les femmes n'y ont point ce poil follet qu'ils devroient avoir généralement après avoir atteint l'âge de puberté ; ce qui les distingue de tous les peuples de la terre, & même des Tartares & des Chinois. C'est le caractere de leur dégénération comme dans les eunuques.

Le portrait des Péruviens peut servir à représenter tout ce qu'on rencontre d'Indiens à la côte occidentale, depuis Panama jusqu'au Chily, où le sang semble avoir été le plus épuré, & l'espece moins affoiblie que par-tout ailleurs aux Indes occidentales. Cependant elle y est encore bien éloignée de la perfection.

Quant aux nations qui occupent les isles & la plage de l'orient, depuis la côte déserte des Patagons jusqu'au Tropique du Cancer, elles comprennent des hommes qui ne different des premiers qu'en ce qu'ils ont la stature un peu plus haute, le corps plus vigoureusement musclé, les sourcils plus touffus, le blanc de l'œil plus net, le dos du nez plus plat, & les ailes plus grandes & plus charnues, ce qui fait que leurs narines sont fort creuses & fort larges. Il y a dans la structure de leurs yeux quelque chose d'assez remarquable : les commissures des paupieres peu fendues ne se terminent pas de part & d'autre en pointes ou en angles aigus ; mais forment un arc, & masquent les glandes lacrymales, ce qui, au premier aspect, rend leur regard hideux & terrible.

A juger du goût ou de la fureur des Amé-

ricains pour ſe contrefaire & ſe défigurer, on croiroit qu'ils ont été tous mécontents des proportions de leurs corps & de leurs membres : on n'a pas découvert dans cette quatrieme partie du monde un ſeul peuple qui n'eût adopté la coutume de changer par artifice, ou la forme des levres, ou la conque de l'oreille, ou le contour de la tête, & de lui faire prendre une figure extraordinaire & impertinente.

On y a vu des Sauvages à tête piramidale ou conique, dont le ſommet ſe terminoit en pointe ; d'autres à tête applatie, avec un front large, & le derriere écraſé : cette bizarrerie paroît avoir été la plus à la mode ; au moins étoit-elle la plus commune. On a trouvé des Canadiens qui portoient la tête parfaitement ſphérique : quoique la forme naturelle de la tête de l'homme approche le plus de la figure ronde, ces Sauvages qu'on nomme, à cauſe de leur monſtruoſité, *Tête de boule*, n'en paroiſſent pas moins choquants, pour avoir trop arrondi cette partie, & violé le plan original de la nature, auquel on ne peut ni ôter ni ajouter, ſans qu'il n'en réſulte un défaut eſſentiel qui dépare toute la ſtructure de l'animal.

Enfin, on a vu ſur les bords du Maragnon des Américains à tête cubique ou quarrée : c'eſt-à-dire, applatie ſur la face, ſur le haut, ſur l'occiput, & les tempes, ce qui paroît être le complément de l'extravagance humaine.

Il eſt difficile de concevoir comment l'on peut guinder & plier en tant de façons diverſes, les os du crâne, ſans endommager notablement le ſiege des ſens, les organes de la raiſon, & ſans occaſionner ou la manie ou la ſtupidité ; puiſque l'on voit ſi ſouvent que de

violentes blessures ou de fortes contusions, faites à la région des tempes, jettent plusieurs personnes dans la démence, & leur ôtent pour le reste de leurs jours la fonction de l'intellect. Car il n'est pas vrai, comme on l'assure dans les anciennes relations, que tous les Indiens à tête plate ou pointue étoient réellement imbécilles; il faudroit en ce cas, qu'il y eût eu en Amérique des nations entieres de frénétiques & de forcenés; ce qui est impossible même dans la supposition. L'anarchie & mille causes destructives anéantiroient d'un jour à l'autre ces tumultueux assemblages de lunatiques : un homme de jugement régira plusieurs imbécilles, & plusieurs imbécilles attroupés ne sauroient se gouverner eux-mêmes; ce sont des automates brisés ou affoiblis dont une force étrangere doit animer les ressorts, si l'on veut les mouvoir. Cependant il ne faut pas croire non plus qu'on n'ait pas trouvé des fous parmi les Sauvages du nouveau monde : il y en avoit sans doute dans presque toutes les grandes peuplades, où on leur portoit le même respect qu'on leur porte en Turquie & dans tout l'Orient; parce qu'on les regarde comme des êtres privilégiés, à qui la providence a, par faveur, refusé le dangereux présent de la raison.

Les habitants du Vallais sont dans la même persuasion à l'égard des *Cretins*, ou des cous à longs goîtres, dont nous parlerons plus amplement dans la suite.

Si l'on pouvoit se dépouiller de ces préjugés barbares qui excusent tous les vices, & ne pardonnent aucun ridicule : si du milieu de la corruption, on pouvoit encore entendre la voix de l'humanité, peut-être avoueroit-on que

les paysans Suisses & les Turcs qui tâchent d'adoucir le sort de ces créatures infortunées, sont moins cruels que nous, qui les envoyons dans des cachots, comme les rebuts de l'espece qu'il faut enterrer tout vivants. Aux maux que leur a fait la nature, on ajoute les maux de la captivité, sans essayer si la maladie est incurable ou non : elle ne l'est sûrement pas dans tous.

Les alexitaires ou les jongleurs de la Louisiane vont dans cette carriere aussi loin que nos médecins, & peut-être les ont-ils devancés : ces jongleurs entreprennent quelquefois de guérir la folie de leurs compatriotes par des drogues & sans saignée : la principale recette dont ils usent est, au rapport de M. du Mont, une composition faite avec de la graine de laitue, & des noix dans leurs coques & leur brou : ils prennent une portion égale de l'un & de l'autre, la broient dans un mortier ou un pilon à la sauvage, jusqu'à ce qu'il s'en forme une espece d'opiat, dont ils font prendre matin & soir le poids de deux à trois dragmes (1) ; & le relateur ajoute que tous les patients guérissent radicalement, soit qu'ils aient perdu le sens à l'occasion de quelque peur, ou par tout autre accident.

Quand M. du Mont auroit sur lui-même éprouvé ce remede, il feroit encore permis de douter si l'effet en est aussi infaillible qu'il le prétend. Rien n'empêche pourtant que la semence de laitue & des noix concassées ne

(1) *Mémoires sur la Louisiane*, pag. 299. Tome 2. *Paris* 1755.

puissent autant opérer sur des cerveaux malades, que l'Ellébore & l'Anacarde, dont le sort a été fort singulier ; plusieurs médecins ont soutenu qu'il restauroit toutes les facultés de l'ame & guérissoit la folie : une autre faction de médecins, à la tête de laquelle étoit le célebre Hoffman (1), a soutenu, au contraire, que l'anacarde donnoit la folie à ceux qui ne l'avoient point, qu'il boulversoit les esprits vitaux, & que l'opiat qu'on en fait, devoit être nommé à juste titre la confection des sots.

Les sauvages jugent si un homme est en délire ou non, par trois observations : s'il ne se marie point après avoir atteint l'âge convenable ; s'il refuse d'aller à la guerre, lorsqu'elle est déclarée ; s'il ne va pas à la chasse, il est réputé imbécille & jouit en conséquence de toutes les prérogatives attachées à cet état : chacun se fait une fête de le posséder dans sa cabane & de le régaler de ce qu'il a de mieux. Ces signes de démence, qui nous paroissent si équivoques, ne le sont pas parmi des peuples où la haute sagesse seroit la derniere des folies. Au reste, ce n'est pas par

---

(1) Quoique M. Hoffman déclame avec force contre l'usage de l'Anacarde, il raconte cependant qu'un homme stupide, ignorant & incapable d'instruction, devint en peu de temps si sensé & si savant après avoir pris de l'*Electuaire d'anacarde*, qu'il obtint *une chaire en droit* : mais peu d'années après il devint si sec, si altéré, qu'il buvoit jusqu'à s'enivrer tous les jours, & devint par-là inutile à lui-même, à ses concitoyens & mourut misérablement. Ce fait prouve, ou qu'on peut être docteur en droit & être imbécille, ou que l'anacarde produit de meilleurs effets que M. Hoffman ne le suppose ; puisqu'il est possible que cet homme seroit toujours mort à force de boire, quand même il n'auroit jamais pris de l'anacarde.

un sentiment de bienfaisance, que les sauvages en agissent ainsi avec les imbécilles ; mais par un préjugé superstitieux, qui heureusement produit un bon effet.

Quant à la méthode d'imprimer à la tête toutes ces horribles figures dont on a fait mention, on sait que la substance osseuse ne se durcit que par degrés dans tous les animaux, & qu'elle est très-molle & très-tendre dans les enfants nouvellement nés. La mere, deux ou trois jours après ses couches, à force de presser & de manier la tête de ces créatures, la façonne à son gré : pour l'applatir, elle met sur le front & l'occiput deux masses d'argile, qu'on comprime insensiblement, jusqu'à ce qu'on voie sortir des narines une matiere blanchâtre ; alors l'opération tend à sa fin & le monstre paroît (1). Les fibres & les nerfs encore souples & pliants s'adaptent à cette forme, le cerveau même y obéit : quand ces parties ont une fois acquis leur consistance, & que la boîte du crâne s'est consolidée, on ne peut plus rien déranger sans entraîner la perte totale des organes. Et voilà pourquoi les blessures faites à la tête des personnes âgées sont presque toujours dangereuses à la vie ou à la raison ; pendant qu'elles ne nuisent pas tant aux enfants & aux impuberes.

Je ne disconviens pourtant pas que ces com-

---

(1) Les femmes sauvages disent qu'elles applatissent la tête de leurs enfants, afin qu'elle puisse un jour ressembler à la pleine lune. Il est vrai que plusieurs peuples Américains ont l'occiput écrasé, sans que la mere l'ait comprimé ; ce qui vient de ce que leurs berceaux ne sont pas bourrés & ne consistent qu'en une planche contre laquelle la tête de l'enfant, à force de choquer, s'applatit insensiblement.

preſſions n'aient toujours des ſuites plus ou moins mauvaiſes : je doute même que le maniment des accoucheuſes d'Europe, pour accomplir la tête des enfants, ſoit une pratique & bien utile & bien néceſſaire : on voit parmi les Européens une infinité de têtes mal-faites, ſuivant qu'elles ont été plus ou moins preſſées avec maladreſſe par des mains ignorantes. Peut-être cet uſage dérive-t-il encore de la barbarie des peuples groſſiers, qui ont de tout temps & dans tous les pays du monde enlaidi l'homme pour l'orner. On a déjà remarqué que les anciens naturaliſtes, qui ont cru qu'il y avoit dans la Scythie & dans l'Inde des Acéphales & des Cynocéphales, s'étoient laiſſés induire en erreur par des voyageurs mal-habiles, qui, ayant vu des ſauvages à tête pointue, en avoient fait des monſtres compoſés des traits du chien & des traits de l'homme : il eſt vrai que la plupart des anciens n'ont rapporté ces prodiges que comme des oui-dire ; mais que penſer de St. Auguſtin, le plus éclairé des anciens chrétiens, qui, en parlant férieuſement dans un ouvrage de dévotion, affirme qu'il a vu dans la baſſe Ethiopie (1)

(1) *Auguſt. Serm.* 37, *ad fratres in Erem*. *T.* 6, *édit. Paris*, *pag.* 345. « Vidimus & in inferioribus partibus Æthiopiæ, homines unum oculum tantum in fronte habentes, quorum ſacerdotes à converſationibus hominum fugiebant, ab omni libidine carnis ſe abſtinebant ....

Ce ſaint pere ne ſe contente pas d'aſſurer, dans ce merveilleux diſcours, qu'il a vu des Cyclopes ; mais il ajoute qu'il a rencontré en même-temps un grand nombre d'hommes & de femmes ſans tête ; *vidimus ibi multos homines ac mulieres capita non habentes.*

Un commentateur, nommé *Loup* ou *Lupus*, dit que

des Cyclopes qui n'avoient qu'un œil au milieu du front, & à qui il eut le bonheur de prêcher l'évangile ? Il n'est pas difficile de deviner comment il s'y prit pour catéchiser des êtres qui n'ont jamais existé dans la basse Ethiopie ni ailleurs : il faut donc que cet apôtre ait été extasié par son zele, lorsqu'il a cru voir ce qu'il est impossible qu'il ait vu. On pourroit en dire tout autant d'un autre pere de l'église, qui parle des Satyres de la Thébaïde.

Il y a dans la Caribane une sorte de sauvages qui n'ont presque point de cou, & dont les épaules sont aussi exhaussées que les oreilles. Cette monstruosité est encore factice, & pour la procurer aux enfants, on charge leur tête de poids énormes, de façon que les vertebres du cou sont forcées de rentrer, pour ainsi dire, dans la clavicule. Ces barbares paroissent de loin avoir la bouche dans la poitrine ; & seroient très-propres à faire renouveller à des voyageurs ignorants & enthousiastes la fable des Acephales ou des hommes sans tête.

Je ne pense pas que l'envie de donner de la terreur aux ennemis, ait engagé les Américains

---

ce sermon de saint Augustin n'est pas de saint Augustin. Comme si l'on ne trouvoit pas, dans les écrits de ce docteur de l'église, une infinité de passages qui ne prouvent que trop qu'il a été capable d'écrire le discours en question.

Dans l'histoire Allemande de l'Amérique, publiée par le professeur Baumgarten, on tâche de démontrer sérieusement, qu'il y a des peuples Acéphales, & par conséquent, dit-on, saint Augustin en a vu. Nous avons cru que ce seroit abuser du respect dû au lecteur, que de rapporter les puériles absurdités qu'on lit, à cette occasion, dans cette prétendue histoire de l'Amérique.

à se contrefaire aussi cruellement que le font les Omiguas & plusieurs autres. C'est à une fausse idée qu'ils se sont formée de la beauté & du mérite corporel, qu'on doit rapporter ces usages raisonnables qui ne sont pas incompatibles avec les institutions des sociétés les mieux ordonnées en apparence : les petits pieds écrasés des Chinoises feroient croire que les Chinois n'ont pas le sens commun, si ce n'étoit le propre de l'esprit humain de confondre dans tous ses ouvrages, le bien & le mal, l'extravagance & la sagesse.

La belle mode de s'alonger les oreilles, avoit aussi acquis beaucoup de faveur aux Indes occidentales : tous les Péruviens se les faisoient descendre jusques sur les épaules ; & comme les premiers Castillans ne surent d'abord comment les nommer, ils les appellent *los orejones*, les oreillons, nom qui a subsisté jusqu'à présent dans quelques provinces de cet empire.

Le lobe & l'ourlet de l'oreille, à force d'être chargés par l'extrémité, ou tirés continuellement de haut en bas, s'étendent & s'élargissent au-delà de ce que peuvent en croire ceux qui ne l'ont pas vu. Il est certain que les humeurs & les sucs nourriciers de la tête se jettent sur ces parties, & favorisent l'excroissance qu'on veut y occasionner, sans quoi il feroit impossible que la simple extension pût produire une si grande circonférence, sans que l'épaisseur du lobe soit diminuée sensiblement.

Il y a, à la vérité, quelques nations qui ont naturellement & sans artifice les oreilles longues & pendantes comme les Siamois en Asie, & quelques familles Espagnoles des environs de la Biscadoa en Europe ; mais tous les oreillons du nouveau monde tenoient cette difformité de l'art

& du caprice, & non du climat ou de la constitution de leur tempérament. Il n'en est pas de même des Indiens goîtreux qui séjournent au bas des cordilieres (1) : les eaux de neige qui découlent des montagnes, & les sources froides qu'ils boivent, leur produisent cette extumescence au gosier, qu'ils nomment en leur langue, coto.

C'est un engorgement de la liqueur lymphatique dans le tissu cellulaire, tel que celui qu'on voit aux Tirolois & aux habitants des Alpes, dont quelques-uns ont des goîtres si déméſurés, qu'ils descendent au-delà de la poitrine : plus cette humeur est gonflée, & plus on respecte ceux qui en sont pourvus, là où personne n'en manque; c'est un moyen de s'attirer de la considération. Ces montagnards paroissent avoir eu raison de se glorifier d'une singularité qui tient à la nature de leur pays, & dont ils se chagrineroient en vain; puisque tous les remedes imaginables ne sauroient dompter ce mal endémique qui a regné, il y a dix-huit siecles, comme il regne de nos jours.

Les Espagnols, très-sujets aux écrouelles, qui sont aussi des especes de goîtres, ont longtemps réussi à les cacher aux yeux des étrangers, en inventant les fraises froncées, qui leur couvroient non-seulement toute la lougueur du cou, mais encore une partie des oreilles & le bas du menton : & comme l'Espagne a eu avant la France, l'empire des modes, le reste de l'Eu-

(1) Voyez *dans la grande collection in-folio de Thévenot, Tome 2. le voyage du sieur Acarette au Pérou*, pag. 11.

rope adopta avidement la parure de ces colliers ridicules en apparence; mais imaginés pour pallier un défaut choquant dont on ne se doutoit pas.

Un des plus rares phénomenes qu'on ait observés jusqu'à présent parmi les hommes goîtreux, c'est qu'il y en a quelques-uns doués de la faculté de ruminer comme les chevres & les brebis, mais par un autre méchanisme. M. Valmont de Bomare dit qu'on lui a montré à Coire en Suisse un homme qui étoit goîtreux, ventriloque ou gastri-mythe, & ruminant: Peyere fait aussi mention de deux Suisses goîtreux qui ruminoient. Apparemment que la pression de cet appendice sur l'œsophage y arrête quelques aliments qui rentrent une seconde fois dans la bouche, comme dans ces animaux que les physiciens ont nommés *ruminantia spuria.*

Outre les Indiens goîtreux, les historiens du Pérou parlent d'une peuplade entiere à qui il manquoit deux dents gélasines ou incisives, une en haut & une en bas. Cette défectuosité n'étoit rien moins que naturelle: Garcillasso dit, que les sujets de ce canton ayant massacré dans une rébellion le grand sacrificateur de Cusco & le fils de l'empereur, on envoya contre eux une forte armée qui les soumit, & l'Inca alors regnant, pour imprimer à toute cette génération le souvenir de sa désobéissance, lui fit arracher deux dents du milieu des mâchoires (1). Mais ce qui avoit d'abord été une marque d'infamie, devint ensuite une distinction par l'opiniâtreté des peres &

(1) Zarate dit qu'on leur fit arracher toutes les dents, ce que Levinus & plusieurs autres contredisent.

des meres, à ôter ces mêmes dents à leurs enfants, ce qui perpétua la mode de s'édenter dans cette province jusqu'à l'arrivée des Espagnols.

Comme on a aussi trouvé, dans le Congo & à Matamba en Afrique, des peuples à qui ces mêmes dents manquoient, on a soupçonné que quelques negres employés d'abord aux mines du Pérou, y avoient contracté cet usage, & l'avoient à leur tour communiqué aux autres Africains. Quoiqu'il soit très-rare que des negres une fois entraînés en Amérique, reviennent jamais chez eux, il se peut néanmoins que les commerçants en aient amené de temps en temps quelques-uns, pour tirer les autres de la persuasion où ils ont été pendant tant d'années, que les Européens ne venoient les acheter que pour les manger, & ils ne se trompoient pas de beaucoup. Malgré la possibilité, dis-je, que les Africains aient reçu cette bizarrerie de l'Amérique, je crois qu'on la pratiquoit au Congo, long-temps avant la découverte du nouveau monde, d'autant plus que les negres de la nouvelle Guinée s'ôtent aussi les deux dents du milieu de la bouche, quoiqu'il n'y ait jamais existé aucune correspondance entre eux & les Indes occidentales : tant les hommes sont originaux, lors même qu'ils paroissent se copier. L'idée que la bouche seroit plus belle, s'il n'y avoit que trente dents, aura suffi pour en rejeter deux, & pour se moquer de ceux qui n'étoient pas de cette opinion.

Telles sont à-peu-près les principales observations, qui ont paru mériter place dans cet article. Nous n'ignorons point qu'il y a encore de vastes contrées en Amérique, où l'on n'a jamais pénétré, & où l'histoire de l'homme pourroit faire de grandes acquisitions, si des philosophes for-

moient le projet d'y voyager : nous savons qu'il y a d'autres contrées dont on a soustrait à dessein la connoissance au public. Ceux qui, en abusant à la fois de la sainteté de leur ministere & de la confiance d'un peuple bon & malheureux, se sont érigés en petits tyrans sous les deux tropiques du nouveau monde, ont cru qu'il n'étoit ni de leur gloire, ni de leur intérêt de donner des relations trop sinceres de leurs conquêtes : les histoires du Paraguai par Charlevoix & Muratori, sont écrites avec tant de partialité & si peu de discernement, qu'il n'est pas possible d'y ajouter foi : ce sont des especes de légendes ; & je crois que le lecteur n'est pas médiocrement édifié, lorsque Charlevoix lui assure que dans ce pays qu'il décrit, on voit d'énormes serpents qui ne font rien que violer les filles, malgré les efforts des missionnaires qui se jettent quelquefois à corps perdu sur ces animaux entreprenants, pour sauver, au danger de leur vie, la virginité des Indiennes.

Il est surprenant qu'on ait toujours objecté aux Jésuites leurs établissements du Paraguai comme des usurpations de la derniere importance, & qu'on ait gardé le silence sur leurs possessions de la Californie, qui égalent peut-être, par leur étendue, leur situation, leurs richesses, tout ce qu'ils occupent dans l'Amérique méridionale. Il est vrai que la proximité du Pérou & la récolte du thé font des trésors inexprimables pour le Paraguai ; mais c'est une province méditerranée qui n'a de grand débouché que par la Plata, d'où l'on n'entre pas dans l'océan sans toucher à Buénos-Aires : tandis que la Californie forme une péninsule immense, baignée par deux mers, & bordée de ports com-

modes & favorables au commerce furtif & interpole.

Les Jésuites ont senti de quelle conséquence il étoit pour eux de dérober à l'Europe toutes les notions de la Californie le plus long-temps qu'il seroit possible. Le lord Anson est le premier qui ait découvert, par hazard, que la société étoit déja dangereusement puissante dans ce coin du monde, dès l'an 1744.

Pour oblitérer les impressions sinistres que pouvoit laisser dans les esprits, la relation du Commodor Anglois, les Jésuites de Madrid se déterminerent a publier une *Histoire naturelle & civile de la Californie* (1). Cet ouvrage, à tous égards original, donne une haute idée de l'adresse de ceux qui l'ont composé ; car quand on a lu avec attention cette histoire de la Californie en deux volumes fort chargés, on ne sait absolument rien : on reste dans l'illusion ou l'ignorance, & on s'étonne qu'on ait pu tant parler sans en rien dire, tant les auteurs ont su, par des transitions bien ménagées, voiler tous les objets intéressants, pour s'étendre à perte de vue sur des minuties, sur des miracles, & s'appesantir sur des détails étrangers au fond de la matiere : on y apprend seulement que le lord Anson n'a pas rendu aux Jésuites toute la justice que méritoit, de la part même d'un protestant, le zele saint & respectable qui a tou-

(1) Cet ouvrage parut à Madrid en 1758, sous le nom du pere Miguel Venegas. De l'Espagnol on le traduisit en Anglois ; ensuite en Hollandois sous le titre de *Natuurlyke Historie van California*, Haerlem 1761. On vient d'en publier une traduction Françoise, dont on auroit pu se passer.

jours caractérisé le genie de la société, répandue dans l'un & l'autre hémisphere.

La Californie forme, comme on l'a dit, une péninsule d'une longueur indéterminée, parce qu'on ne sait quelles limites lui assigner du côté où sa base va se réunir à la côte occidentale du continent (1). Cette étendue doit être tout au moins de quatre à cinq cent lieues sur une largeur très-inégale de 50, de 40, de 30 & de 10 milles, selon qu'on mesure vers le nord ou vers le tropique, où elle s'étrangle & se termine en pointe jusqu'au cap de St. Lucar, gisant au vingt-troisieme degré de latitude septentrionale; de sorte que ce pays a, dans notre zone, à-peu-près le même climat qu'a le Paraguai dans la Zone tempérée australe. La qualité du sol est, aux environs de Loretto, excellente & susceptible de toute sorte de culture & d'amélioration: la vigne réussit dans les montagnes: les rivages de la mer Vermeille, sont à la vérité, fort marécageux & paroissent avoir été jadis totalement noyés: on y voit encore une infinité d'amas de sable marin & des mares pleines d'eaux saumâtres, mais dont on peut faire des savanes à peu de frais. Le cordon des rochers qui borde les *Los Virgines*, renferme quelques volcans dont les éruptions furent très-violentes en 1746. Le bois de construction manque à la pointe du

(1) M. de Buache prétend, qu'il a réduit la Californie à ses justes bornes; mais la démarcation des limites d'un pays d'Amérique, n'est pas toujours de la compétence d'un géographe d'Europe. D'ailleurs les latitudes du cap de Mendocin & du cap Blanc, n'ont jamais été prises assez exactement pour qu'on puisse déterminer leur situation respective.

sud, où il ne croît gueres que des buissons & des arbustes rampants : les quartiers du nord nourrissent des forêts prodigieuses, peuplées de gibier. Le principal animal carnassier, qu'on y connoisse, est le tigre-poltron, semblable à celui du Canada. les loups, si l'on peut en croire les naturels du pays, ne s'y sont introduits que depuis quelques années ; avant cette époque, on n'y en avoit jamais vus. On y rencontre aussi des ours & des troupeaux entiers de bisons.

En 1697, les Jésuites pénétrerent dans cette région pour la premiere fois, sous la conduite d'un de leurs provinciaux, nommé *Salva Terra*, homme élevé dans les affaires, plein de projets, fécond en ressources, actif, infatigable, ardent pour le bien de sa compagnie, initié dans toutes ses maximes, & par conséquent peu scrupuleux sur la nature des expédients & capable de tout oser : il examina l'état des choses, vainquit les obstacles, conçut des espérances, & posa la base de cet édifice des missions de la Californie, que soixante & dix ans de politique & de travail ont conduit au plus haut point, ou si vous voulez, à sa ruine.

M. Anson dit que le premier terrain, où ces religieux s'établirent, leur fut donné par un certain marquis de Valero, qui n'a pu avoir lui-même aucun droit sur la Californie, dont la propriété appartenoit aux Indigenes, & ce n'est sûrement point sa donation qui y a attiré les Jésuites, mais voici les véritables causes de leur prédilection pour cette partie des Indes occidentales.

1. La pêche des perles qui est, comme l'on sait, sur les parages de cette péninsule & des isles voisines, plus fertile & plus riche que sur

ceux de Panama, d'Ormus, de Baſſora & du Malabar enſemble.

Tous les coquillages qui croiſſent ſur cette plage favoriſée de la nature, ſe diſtinguent par le luſtre & la fineſſe de leur émail qu'anime le coloris le plus éblouiſſant : les huitres nacrées y étoient anciennement accumulées par monceaux à de très-petites profondeurs. & une ſeule barque y pouvoit alors ramaſſer, de calcul fait, pendant la ſaiſon, pour ſoixante mille écus de perles d'une belle eau & d'une forme preſque réguliere.

A peine *Salva-Terra* eut-il pris langue à la Californie, qu'on l'accuſa de pêcher jour & nuit avec tous ſes eſclaves. En effet, on ne vit plus comme de coutume, arriver des perles au Mexique, & les barques des particuliers toujours devancés, ne purent plus payer à ſa majeſté catholique le quint ordinaire qui ſe montoit à douze mille écus : on envoya en cour pluſieurs mémoires pour ſe plaindre des rapines de Salva-Terra & de ſes complices, qui ſe virent enfin dans la néceſſité de ſe juſtifier, en dreſſant un *factum* qu'on lit dans l'hiſtoire de la Californie, publiée par les Jéſuites Eſpagnols. Salva-Terra, en accordant dans ce *factum* que des ſcélérats ont oſé lui faire l'affreuſe imputation de ſouſtraire des perles, prouve que loin d'en avoir conçu l'idée, il a toujours conſeillé aux Eſpagnols & aux Indiens de les jeter à la mer, parce que ces inſtruments du luxe apportent un obſtacle manifeſte aux progrès du ſalut : c'eſt bien peu connoître, dit-il, notre déſintéreſſement, que de nous objecter des crimes ſi bas, dont nous ſommes incapables par état : d'ailleurs, ajoute-t-il, que ferions-nous avec des perles ?

Cette étrange apologie, appuyée du crédit si bien mérité dont jouissoient alors les Jésuites à la cour de Madrid, produisit tous les effets que la société en attendoit : sa majesté aima mieux ne pas croire que la propagation des perles diminuoit à la côte de l'Amérique, que de soupçonner les Jésuites, capables de les dérober contre le droit des gens : les ministres firent semblant de penser la même chose.

Salva-Terra, après avoir repoussé si victorieusement les traits de la calomnie, pria humblement sa majesté de lui accorder le commandement de toutes les troupes Espagnoles stationnées en différents endroits de la Californie pour la défense des côtes : il allégua des raisons assez mauvaises pour démontrer que la chose, quoique sans exemple, étoit juste & utile : aussi sa demande fut-elle accordée. Les officiers & les soldats eurent ordre d'obéir aux missionnaires : & d'exécuter ponctuellement leurs volontés.

La postérité ne croira point qu'on ait pu tellement mesuser de la piété d'un monarque, fasciner son esprit jusqu'au point de le plonger dans un total oubli de ses intérêts, & lui inspirer de la sécurité, lorsqu'on creusoit un abyme sous ses pieds. Quand on réfléchit au danger qui a environné l'Espagne dans ce temps d'aveuglement, on est surpris qu'elle soit encore en possession du Pérou & du Mexique.

Les Jésuites dirent, pour excuser cette démarche extraordinaire, que leurs jours étant à chaque instant en danger, en prêchant l'évangile à un peuple aussi brut que le sont les Californiens indigenes, ils devoient, malgré eux, se faire accompagner par des gens armés, en travaillant à la conversion de ces furieux, qui sont, au rapport de tout le monde, les sau-

vages les plus paisibles & les moins belliqueux de l'Amérique.

Les chefs & les soldats Espagnols indignés de ramper sous le commandement des moines qui les accabloient de corvées, firent retentir le ciel & la terre de leurs plaintes, & les jésuites (1) avouent eux-mêmes, qu'on vit à cette occasion arriver en cour une foule de lettres remplies de clameurs & de termes séditieux, arrachés par le désespoir de la bouche des mécontents : ils avouent que Salva-Terra cassa de sa propre autorité un capitaine, un sergent, & licencia une compagnie entiere de la garnison de Loretto, qui avoit osé murmurer contre le gouvernement ecclésiastique.

2. Il est constant que les jésuites se sont imaginé long-temps, qu'en étendant leurs missions dans la Californie, ils pourroient un jour parvenir, par le nord-est de cette péninsule, à un grand pays habité par une nation riche & civilisée, dont tant de voyageurs ont soupçonné l'existence : il y a même des auteurs, comme Acosta, qui prétendent qu'à l'arrivée de Fernand Cortez, & au bruit de ses massacres & de ses déprédations, un nombre considérable de Mexicains s'enfuirent vers ce pays inconnu, & y porterent avec eux des trésors inestimables. Cortez lui-même a été dans cette persuasion, à laquelle il est fort naturel d'attribuer l'expédition qu'il fit en Californie dans un temps où sa présence étoit si nécessaire au Mexique, dont la conquête ne put assouvir sa cupidité :

(1) Voyez *Natuurlyke Historie van California*. E. D. pag 433. & suivantes.

il courut au travers de mille nouveaux dangers des côtes sauvages, pour y chercher des richesses qui n'y étoient pas. Enfin on feroit un volume, si l'on rassembloit tout ce que les relations ont dit de cette contrée merveilleuse qu'on découvriroit un jour, & vers laquelle les jésuites se sont flattés long-temps que la providence les appelloit. La société forma, dans des vues à-peu-près semblables, au commencement de ce siecle, ses nombreux établissements sur l'Orenoque : elle crut que c'étoit un moyen de rencontrer la route du fameux *Eldorado* qui lui paroissoit devoir être dans la nouvelle grenade. Les rêves les plus absurdes passent par la tête des avares : leurs richesses imaginaires sont infinies.

En lisant tout ce que le jésuite Gumilla a écrit de cet Eldorado, on s'apperçoit qu'il en parle comme d'une province réelle, à la possession de la quelle il n'avoit point encore renoncé en 1740. Hélas, s'écrie-t-il, dans le transport de son zele, si nous pouvions aller un jour porter la foi dans l'*Eldorado*, que de Sauvages nous pourrions y sauver ! « Ce » que l'on débite des richesses & des trésors du » *Dorado*, dit-il, n'a rien qui doive nous » étonnêr ; car en laissant à part ses montagnes » d'or, il suffit qu'on y en trouve autant qu'à » *Choco*, à *Antioquia*, dans la vallée de *Neyva* » & dans plusieurs autres provinces du nouveau » Royaume, ce qui, joint à ce que les Indiens » emporterent dans leur retraite, forme un » trésor équivalent à celui qu'on dit être au » *Dorado*. Ce que je viens de dire pourra avoir » son utilité, s'il arrive jamais qu'on découvre » ces provinces, & que l'évangile s'y intro- » duise ; il en sera peut-être alors du *Dorado*

» comme de la province de la *Nueva-Sonora*
» près du nouveau Mexique, qui unit le continent avec la Californie. Ses peuples viennent de recevoir l'évangile avec beaucoup de docilité, & l'on a trouvé chez eux une infinité de mines d'argent, dont on n'a eu connoissance qu'en 1739 (1).

Ce passage doit paroître un peu profane dans la bouche d'un missionnaire, qui parle des mines & de l'évangile, comme si c'étoient deux choses moralement inséparables. Ceux qui allerent découvrir cette montagne d'argent, & convertir les Sauvages du Sonora, étoient apparemment des gens envoyés par ce même Salva-Terra dont nous avons eu occasion de parler.

3. Le troisieme motif de la venue des jésuites à la Californie a été la commodité du Galion qui alloit tous les ans d'Acapulco à Manille. Quand le Lord Anson s'empara de ce navire en 1744, plus des deux tiers de sa cargaison appartenoient à la compagnie de Jesus. Ce commerce, dit le commodor, coupe le nœud qui devroit tenir le Mexique & le Pérou dans une dépendance parfaite de l'Espagne : il choque toutes les loix de la saine politique, & ne sert qu'à enrichir quelques religieux : aussi le ministre Espagnol, don Joseph Patinho voulut-il, en 1725, défendre l'allée & le retour du Galion de Manille ; mais le crédit de la société para ce coup (2). Aujourd'hui que cette société ne subsiste plus, & que son esprit de vertige & d'iné-

(1) *Histoire de l'Orenoque*, pag. 147 & 148. T. II.
(2) *Voyage d'Anson*, *liv.* II. *pag.* 190. *in-4°*. *Amst*, 1749.

vitables malheurs l'ont précipitée dans le néant ; on a renouvellé le projet ſalutaire conçu par Patinho : une ordonnance de ſa majeſté catholique vient de ſupprimer tout commerce entre les Indes occidentales & l'Aſie par la mer du Sud, & l'on a depêché ordre au général du Galion *le bon conſeil*, de ne plus faire la traverſée comme à l'ordinaire : l'induſtrie des jéſuites ſoutenoit donc la fortune de ce négoce préjudiciable qui a expiré avec eux. Par le moyen de ce Galion & des commiſſionnaires établis à Acapulco, ils avoient un débouché certain pour faire paſſer les perles de la Californie en Aſie, où le prix de cette eſpece de bijouterie s'eſt beaucoup mieux ſoutenu qu'en Europe.

En 1690, un colon Eſpagnol avoit planté à la Californie, aux environs de St. Lucar, une petite vigne, dont le ſuccès ſupaſſa ſon attente. Cet eſſai inſpira aux miſſionnaires l'envie de poſſéder des vignobles à leur tour : un d'entre eux nommé Picolo, qui avoit plus de goût pour la botanique & l'agriculture que pour les diſputes ſur la grace verſatile & efficace, ſe chargea de faire des plants, qui ont été tellement augmentés que quarante-ſept ans après la premiere exploitation, les jéſuites vendoient déja aſſez de vin pour en fournir à tout le Mexique, & en charger encore pluſieurs barriques ſur le Galion pour les Philippines, où l'on s'en ſert à dire la meſſe ; car il y a des climats où il ne croît naturellement rien de ce qu'exige le ſervice des autels.

Quoique les colonies Européennes, ſi multipliées en Amérique, aient planté dans bien des endroits des vignes, & apporté beaucoup de vigilance à leur culture, on n'eſt point encore

parvenu dans tout le nouveau monde à faire du vin capable d'acquérir de la réputation : le meilleur n'égale pas les sortes médiocres de notre continent ; ce que l'on doit attribuer à l'humidité de l'athmosphere & à la qualité froide des terres. La Californie paroît être le canton de toute l'Amérique où la vigne a rencontré le climat le moins défavorable, & le sol le plus propre à son instinct ; cependant le vin qu'on y fait, quoique d'ailleurs potable, est bien éloigné d'être excellent ; M. Anson dit que son goût approche de celui du médiocre vin de Madere, & si l'on en fait quelque cas au Mexique, c'est que les bons vins de notre continent y sont d'une grande rareté, & d'une cherté excessive.

Il ne s'agit point maintenant de calculer ce que la Société a pu gagner ou perdre par ses travaux apostoliques : il est triste qu'elle ait élevé des pépinieres si florissantes, défriché de si grands espaces, cultivé tant d'arbres utiles, dont des mains profanes moissonneront bientôt les fruits. On pourroit dire à tous les ordres des moines, si occupés de s'agrandir : jetez vos regards vers ce coin de l'univers, & tremblez d'être puissants, ou de vouloir le devenir.

Les principaux établissements des jésuites, bornés d'abord aux seules missions de saint Lucar & de Loretto, avoient été, suivant la carte particuliere que j'ai de ce pays, poussés dès l'an 1762, par les côtes de la mer Vermeille & l'océan du Sud ; jusqu'au Cap de saint-Michel, au vingt-neuvieme degré de latitude Nord, où l'on voit leur dernier couvent.

Les naturels de la Californie, divisés en

trois tribus considérables (1), ne paroissent pas avoir reçu de la nature une portion d'intelligence supérieure à l'instinct des animaux de leur Péninsule. A l'arrivée des missionnaires, quelques-uns n'avoient pas de cabanes, se logeoient dans les buissons, sous les arbres, dans les creux des rochers, vivoient de baies, de fruits sauvages, de gibier : d'autres étoient entiérement nuds, & les premiers à qui l'on mit des juste-au-corps, furent hués & poursuivis par leurs compatriotes, jusqu'à ce qu'ils jeterent ces vêtements si ridicules à leurs yeux.

Le portrait que l'on nous fait de leur caractere moral, est conforme à celui que nous avons donné de tous les Américains en général. L'insensibilité est en eux un vice de leur constitution altérée : ils sont d'une paresse impardonnable, n'inventent rien, n'entreprennent rien & n'étendent point la sphere de leur conception au-delà de ce qu'ils voient : pusillanimes, poltrons, énervés, sans noblesse dans l'esprit, le découragement & le défaut absolu de ce qui constitue l'animal raisonnable, les rendent inutiles à eux-mêmes & à la société. Enfin, les Californiens végétent plutôt qu'ils ne vivent, & on est tenté de leur refuser une ame (2). Du reste leur figure est semblable à celle de tous les autres peuples de l'Amé-

---

(1) Nommées *Edues*, *Cochimies* & *Periuches*. Ces trois tribus parlent neuf dialectes différents, dérivés de trois langues-matrices.

(2) Voyez *Natuurlyke Historie van California*, E. D. pag. 58 & 59.

rique : leur corps est dépilé & leur teint un peu plus foncé que celui des habitants du nouveau Mexique, parce que leur pays plus aride, plus nu, plus dépourvu de bois, & semé de grands bancs de sable, augmente davantage la réverbération des rayons solaires ; mais il s'en faut beaucoup qu'ils soient des Negres, comme le dit le capitaine Roggers. On a même remarqué que quand on envoya du Mexique des Negres Africains à la Californie, les indigenes ne témoignerent aucune surprise à l'aspect de ces hommes singuliers, dont la noirceur & la physionomie bizarre épouvantent ordinairement ceux qui en voient pour la premiere fois ; mais les Sauvages sont tous peu curieux par caractere, & n'admirent rien par stupidité. D'ailleurs il est très-possible, comme le dit Torquemada, qu'avant cet envoi du Mexique, les Californiens avoient déja vu des Noirs sur quelques vaisseaux venus des Philippines au Cap de saint Lucar. Quant à eux, il se percent la cloison du nez, & le lobe des oreilles, pour y suspendre des colifichets, & se barbouillent tout le corps d'un onguent rougeâtre, pour se mettre à l'abri des *Nignas*, espece de vermine insupportable, & extrêmement multipliée dans la Californie. Ils usent, à l'instar de tous les Indiens occidentaux, du *cimeron*, ou du tabac sauvage, végétal que la nature a refusé à très-peu de provinces du nouveau monde, quoique plusieurs botanistes se soient imaginé qu'il ne croissoit que dans un seul canton, d'où l'on l'avoit transplanté aux isles.

Comme la Californie est une de ces parties de l'Amérique qui s'approche le plus de l'Asie, les Jésuites s'étoient flatté qu'on pourroit y déterrer des traditions nationales, ou des monuments

historiques, capables d'éclaircir l'origine de la population du nouveau continent; mais il conviennent sincèrement que toutes leurs recherches ont été à cet égard infructueuses (1).

Les Californiens, loin d'avoir aujourd'hui aucune espece d'écriture ou de caractere, sont tellement abrutis, tellement dépourvus d'industrie & d'idées, qu'on ne sauroit supposer qu'ils aient jamais eu quelque communication avec l'Asie. Quand on les interroge sur leur état primitif, sur leur antiquité, ils répondent qu'ils ont, de temps immémorial, respiré dans leurs solitudes, sans mécontentement, sans chagrin jusqu'à l'arrivée des missionnaires.

Plus on remonte vers le nord de leur pays, plus l'aspect en devient effroyable, & les Jésuites, quoiqu'ils aient pu croire de l'opulent royaume de Quiviva, sont maintenant très-désabusés à ce sujet: ils savent qu'on perdroit ses peines à y chercher davantage la colonie Chinoise que M. de Guignes a fait venir par la route du Kamstchatka, jusqu'aux rochers de glace qui bordent l'embouchure du Collorado, afin de répandre la politesse, les mœurs, les arts, les sciences, l'esprit d'invention & d'intelligence dans le centre de la Californie, où malheureusement pour ce systême on n'a vu que des troupeaux de barbares si stupides, si dégénérés de l'homme, qu'on a même désespéré d'en pouvoir faire des esclaves.

En lisant l'histoire des navigations de l'infortuné capitaine Béering & de Tschirikow qui coururent, en 1741, pendant trois cent lieues

(1) *Hist. van California*, pag. 53 jusqu'à 57. Tom. I.

le long des côtes du nord de la Californie, on peut se convaincre que cette partie du globe n'offre que des contrées désolées & des nations insociables. Les Russes n'y virent que des rivages presque inaccessibles, plantés de rochers en pic, & battus par une mer profonde & courroucée. On y fit descendre avec beaucoup de difficultés, un pilote, un bosman, & quatre matelots qui ne reparurent point, parce qu'ils furent vrai-semblablement massacrés à l'instant même de l'abordage par les habitants du pays, assez féroces pour user de ce droit affreux & insensé qu'on a eu tant de peine à extirper des côtes de l'ancienne Europe, où tous les peuples maritimes s'arrogoient *le droit de naufrage* & de *Strand-Recht*, si l'on peut donner ce nom à un brigandage qui choquoit les premieres loix de la sociabilité, & les notions du sens commun.

Il faut remarquer que le capitaine Tschirikow, en faisant voile du Kamstchatka, avoit embarqué sur son navire deux Kamstchatkadales, dans l'espérance que ces Asiatiques pourroient lui servir d'interpretes auprès des sauvages de cette partie de l'Amérique qui est la plus voisine de l'Asie ; mais cette précaution fut inutile : on ne put se faire comprendre des Américains, parce que leur langage n'avoit pas la moindre analogie avec l'idiome Tschuktschi qu'on parle au Kamstchatka ; ce qui prouve encore que les peuplades placées à ces extrémités des deux continents, ne sont pas filiations les unes des autres (1).

---

(1) On ne sait pas au juste, à quel endroit de la côte de l'Amérique, le capitaine Tschirikow fit son débarquement ; soit que la cour de Petersbourg ait, par des

Long-temps avant le voyage entrepris par les Russes en 1741, le pilote Morera, délaissé par Drake au cap de Mendocin, avoit déja erré pendant plusieurs années dans les terres situées au nord de la Californie : après des aventures, des travaux & des incidents sans nombre, il arriva à la garnison Espagnole de Sombrerette : il conte par son rapport que tous les pays en-deça & au delà du cap de Mendocin sont incultes, affreux, couverts de bois, où l'on ne voit que des bisons, des ours & des hordes peu nombreuses d'Américains agriophages. Telle est cette région fortunée où l'on suppose que les Chinois sont venus dans des canots vendre leurs soies, leurs porcelaines & leurs livres de morale, dont la lecture a policé toute la côte occidentale de l'Amérique jusqu'à l'isle de Chiloë, car M. de Guignes soutient que la politesse étoit

---

raisons d'état, supprimé & altéré plusieurs articles dans le routier de ce voyage, soit que le mauvais temps ait empêché M. de l'Isle de la Croyere, de faire des observations astronomiques. Au reste, en se tenant à l'estime & aux observations fortuites faites à la hâte, dans un navire continuellement tourmenté par une mer orageuse, & enveloppé d'épais brouillards, il paroit que les Russes toucherent à la côte située au cinquante-sixieme degré de latitude nord, entre le 235 & le 240 degré de longitude. Quant à Béering, il est sûr qu'il aborda à la même plage, mais deux degrés plus vers le septentrion, que Tschirikow.

Nicolas de l'Isle n'assigne pas ces endroits si intéressants, ni dans sa grande carte de 1750, ni dans celle de 1752. Bellin, dans sa carte Cylindrique, ne parle que des terres basses & noyées au 74 degré de latitude N, où il dit que les Russes allerent échouer en 1743 ; mais ces terres basses & ces Russes échoués sont des fables.

très répandue sur toute cette plage, & il est impossible qu'elle soit venue, dit-il, d'ailleurs que de la Chine. Voilà jusqu'où l'esprit de système peut entraîner ceux qui s'y abandonnent : c'est un torrent qui se perd dans un précipice, d'où la raison ne se retire que rarement.

Je suppose pour un instant qu'il soit permis à un littérateur désœuvré de mal traduire des romans Chinois, & de publier ces mauvaises traductions, comme si c'étoient des vérités historiques tirées des archives de Pekin : je suppose qu'il soit permis de faire aller des adorateurs du dieu *La*, à cinq mille lieues de chez eux, pour prêcher leurs dogmes dans un pays où ils ne pouvoient rien faire comprendre à personne, & où pesonne ne se soucioit de comprendre leurs dogmes ; il n'en est pas moins vrai qu'on ne devroit jamais s'appuyer sur de fausses cartes géographiques, pour donner du poids à de semblables bagatelles. La carte dont M. de Guignes a accompagné son mémoire, pour démontrer la navigation des Chinois, est fausse en ce qu'elle place dans l'Amérique une immense mer méditerranée qui n'est pas en Amérique : c'est bouleverser le globe en tier, pour faire valoir une idée,

Au-delà du Cap Blanc on trouve, selon M. de Guignes, un canal qui conduit en droite ligne a cet espace de terre, qu'il appelle la mer de l'Ouest ; il n'y a qu'à consulter les journaux des navigateurs & les mappemondes les plus exactes & les plus récentes, pour s'appercevoir que tout cet arrangement est imaginaire, chimérique.

Les anciens géographes, qui ignoroient que la Californie étoit une péninsule, ont pu se tromper dans les positions relatives ; mais depuis qu'on fait, à n'en pas douter, que la côte de la

terre ferme court ſans interruption, depuis la baſe de la Californie vers le nord juſqu'à la proximité du cercle boréal, c'eſt une falſification manifeſte de percer cette terre ferme, & d'y faire couler une mer de dix degrés de latitude. Il y a eu en Italie des ſavants qui ont fait frapper de fauſſes médailles, ſuppoſé de faux manuſcrits, de fauſſes inſcriptions lapidaires, pour juſtifier des conjectures chronologiques, pour prouver des faits qu'ils avoient imaginés. Enfin, cette licence avoit fait tant de progrès, qu'on a de nos jours dû défendre ſous peine de mort aux ſavants Italiens de frapper des médailles Grecques ou Romaines, & de forger des inſcriptions antiques. Réprimera-t-on par cette ſévérité la fureur de conjecturer, & la vanité d'avoir raiſon dans ſes conjectures ? Hélas non.



SECTION II.

De la couleur des Américains.

RIen ne ſurprit davantage Chriſtophe Colomb, comme il l'a avoué à ſes amis, que de trouver au nouveau continent, à quatre degrés de l'équateur, des peuples qui n'étoient pas noirs ; il crut s'être trompé dans la latitude, & ne put comprendre que ſous de mêmes paralleles de la Zone Torride, il y eût en Afrique des hommes negres à tête lanugineuſe, & en Amérique des hommes ſeulement bronzés avec une chevelure longue & traînante. Cette diverſité de couleurs, dans des climats ſi ſemblables en apparence, formoit en effet une difficulté qui déſeſpéroit les phyſiciens du quinzieme ſiecle.

On n'inférera point ici une diſſertation complette ſur la couleur des negres, d'autant plus qu'en parlant des Albinos & des Blafards, on reviendra à ce ſujet dans la ſuite de l'ouvrage. Il faut expliquer le phénomene dont il s'agit, ſans y mêler trop de diſcuſſions & des hors-d'œuvres : les détails préliminaires dont cet explication a beſoin, ſeront courts, & s'il eſt poſſible, clairs & lucides.

Les Théologiens de ce ſiecle, aſſez injuſtes ou aſſez prévenus pour ſe croire bien plus éclairés que les théologiens du temps paſſé, diſent que les Negres deſcendent en ligne directe de Caïn (1) à qui Dieu écraſa le nez, & noircit l'épi-

(1) L'auteur d'un prétendu *Eſſai ſur la population du*

derme, pour imprimer à sa figure une marque capable de le faire connoître pour un assassin. Les docteurs du temps passé enseignoient dans leurs écoles, avec autant de probabilité, que les Ethiopiens sont la postérité ou de Chus, ou de Chanaan, ou d'Ismael : l'abbé Pluche a défendu ce dernier sentiment, avec autant de chaleur qu'il en employa ensuite à dire des injures contre Descartes & contre Newton : il devoit, pour n'être pas inconséquent, attaquer les défenseurs de la vérité, après avoir combattu contre la vérité même : il faut le plaindre.

Je ne sais par quelle fatalité les théologiens, comme fascinés sur leurs propres intérêts, se sont si souvent approprié des questions du ressort de la physique : en sortant de leur sphère, en prononçant sur des matieres qu'on leur pardonne d'ignorer, que pouvoit-il leur arriver sinon d'avoir tort, d'être ridicules, & de divertir leurs ennemis ? après avoir si mal décidé, peuvent-ils raisonnablement se plaindre qu'on méprise leurs décisions ? Peuvent-ils dire que le siecle décline, parce qu'on n'est occupé qu'à leur reprocher leurs erreurs ? Ne vient-il pas dans l'esprit de tout le monde qu'après s'être trompés en géographie, en condamnant l'évêque Virgile ; en astronomie, en condamnant Galilée ; en metaphysique, en condamnant Jordan

---

nouveau continent se glorifie d'être le premier qui ait expliqué la couleur des Negres, en les faisant descendre de Caïn ; il ignoroit qu'un *Labat*, qu'un *Gumilla* avoient déja parlé avant lui de cette pieuse extravagance ; il ne valoit pas la peine de copier ce que des moines François & Espagnols avoient pensé du teint des Africains.

le

le Brun, & l'immortel Locke; en physique, en brûlant tant de magiciens, tant de sorciers, tant de bons livres, ils ne se trompent aussi en histoire naturelle, lorsqu'ils attribuent l'origine des Nêgres à des héros de l'histoire Juive? Pourquoi donc imaginer des systêmes si révoltants? ou pourquoi se plaindre de ce qu'on s'en moque?

Un Auteur qui abusa singuliérement du privilége de déraisonner, dit que la premiere femelle du genre humain avoit des ovaires, & qu'elle renfermoit, dans ces ovaires, des œufs blancs & des œufs noirs, d'où naquirent les Allemands, les Suédois, & tous les peuples blancs d'une part, & tous les peuples nègres de l'autre. Cette hypothèse, si vous en jugez par son absurdité, vous paroîtra avoir été inventée dans un siecle ténébreux, avant la naissance des lettres, par un rêveur malade: si vous en jugez par la date de la publication, vous serez surpris qu'un tel écrivain vivoit dans le dixiéme siecle. Or, il faut choisir ou entre Ismael ou Caïn, ou entre les œufs blancs & noirs, si vous voulez soutenir un systême sur l'origine des Negres: si vous voulez vous contenter de la vérité, vous pourrez vous passer & des uns & des autres.

Si l'on ne s'étoit pas livré aveuglement à des préjugés systématiques, on n'auroit jamais recherché avec autant d'embarras pourquoi il y a des hommes noirs dans la Zone torride, & des hommes blancs dans la Zone tempérée: si l'on n'avoit pas été prévenu, on auroit vu clairement que la différente température des climats produit cette différence dans la couleur des habitants.

Il n'existe nulle part des Negres, sinon dans les pays les plus excessivement chauds du globe;

il n'y en a point hors des bornes de la Zone torride. Ils ne sont pas, comme on l'a dit, la douzieme partie de l'espece humaine, leur nombre relativement à celui des hommes blancs & bruns n'étant que comme 1 à 23. A mesure que l'ardeur de la zone intermédiaire diminue, on voit le teint s'éclaircir, blanchir les cheveux, se détortiller, s'alonger, les traits s'adoucir : les Maures, quoique noirs en apparence, le sont moins que les Nègres, parce qu'une plus grande distance les éloigne de l'équateur. Il n'y a pas d'ancienne famille en Portugal qui ait les cheveux blonds, ou l'iris des yeux bleuâtre : les Portugais, les Espagnols, les Napolitains sont encore foiblement basanés, & terminent la nuance : au-delà des Pyrénées & des Alpes, tous les peuples sont blancs.

Ceux qui, comme la Peyrere & M. le Cat, ont placé, je ne sais pourquoi, des Negres dans le voisinage du Pole Boréal & au centre du Groënland, se sont extrêmement trompés : nous connoissons aujourd'hui ce dernier pays presque aussi bien qu'on connoît la Suede, & l'on verra dans la suite que ces Ethiopiens septentrionaux sont des êtres fabuleux, & aussi fabuleux que les Acéphales & les Cyclopes, quoique un saint pere prétende en avoir vu.

Les effets de la chaleur sur la constitution de l'homme sous la ligne équinoxiale, sont des phénomenes qu'on a découverts en faisant l'anatomie des Negres, & l'analyse de leurs humeurs les plus essentielles. Ils ont la substance moelleuse du cerveau noirâtre, la glande pinéale presque entiérement noire (1), l'entrelas des nerfs optiques bru-

(1) Voyez deux mémoires intitulés, *Recherches Ana-*

nôtre, le sang d'un rouge beaucoup plus foncé que le nôtre. Enfin, leur liqueur spermatique est colorée par le même principe qu'on trouve répandu dans leur membrane muqueuse. Il est surprenant que les modernes aient ignoré depuis si longtemps que la noirceur des Negres-Simes est visiblement inhérente dans leur matiere séminale, on s'en apperçoit dès qu'on la compare à celle des individus blancs. Strabon & quelques anciens disent que ce fait n'étoit pas même révoqué en doute de leur temps; aussi les observations les plus récentes n'ont-elles servi qu'à le confirmer dans tous ses points. En effet, comment expliquer autrement les variétés qui résultent des races croisées, tant parmi les hommes que parmi les animaux?

Cette matiere colorante est si tenace dans le sperme des individus sains qu'elle exige absolument quatre générations mêlées pour disparoître entiérement: la troisieme postérité est encore basanée: la quatrieme est blanche. Comme la nature ne s'écarte presque jamais de ces loix, nous pouvons dire qu'elles sont immuables (1).

---

tomiques sur la nature de l'épiderme & la couleur de la substance médullaire dans les Negres, de M. Meckel. Voyez aussi un *mémoire offert à la société royale sur la couleur du sang des Negres*, par le docteur Towns.

(1) Voici l'ordre que la nature observe dans les quatre générations mêlées.

1. D'un Negre & d'une femme blanche, naît le mulâtre, à demi-noir, à demi-blanc, à longs cheveux.
2. Du Mulâtre & de la femme blanche, provient le quarteron basané, à cheveux longs.
3. Du Quarteron & d'une femme blanche, sort l'oc-

Entre l'épiderme & la peau de l'homme on trouve une mucosité, une substance gélatineuse, que les anatomistes nomment indifféremment le corps muqueux, & le réseau de Malpighi, qui le premier en fit la découverte.

Cette gelée est blanche dans les Européens, noirâtre dans les Negres, brunâtre dans les basanés, d'une couleur de neige ou de craie dans les Albinos ou Negres blancs, & parsemée de taches rougeâtres dans les hommes extrêmement roux.

La membrane réticulaire des Negres consiste en une mucosité plus coagulée, plus visqueuse que le réseau des autres hommes. Et voilà pourquoi la graisse subcutanée ne peut y passer si aisément : elle y séjourne davantage, suinte plus lentement, & delà il arrive que l'épiderme des Noirs paroît oléagineuse & graissée ; & quand ils sont échauffés, leur sueur répand une odeur fort désagréable, à cause qu'elle entraîne des particules de cette graisse rance qui a long-temps résidé entre la peau & l'épiderme, & dont on

---

tavon moins basané que le quarteron.

4. De l'octavon & d'une femelle blanche, vient un enfant parfaitement blanc.

Il faut quatre filiations en sens inverse, pour noircir les blancs.

1. D'un Blanc & d'une Négresse, sort le mulâtre à longs cheveux.
2. Du mulâtre & de la Négresse vient le quarteron qui a trois quarts de noir & un quart de blanc.
3. De ce quarteron & d'une Négresse, provient l'octavon, qui a sept huitiemes de noir & un demi-quart de blanc.
4. De cet octavon & de la Négresse naît enfin le vrai Negre à cheveux entortillés.

distingue au microscope le sédiment formé en petits grains, qui noircissent le linge blanc avec lequel on essuie la face & les mains d'un Africain qui a long-temps & fortement transpiré.

Tous les poils du corps ont leurs racines bulbeuses dans la peau : ils percent & criblent par leurs sommités la membrane réticulaire & l'épiderme qui, n'est autre chose que la superficie endurcie dont la peau est enduite (1). Ces poils, ayant chez les Negres à traverser un milieu plus tenace, plus condensé, s'entortillent, se frisent, & ne s'alongent pas, parce qu'ils trouvent moins de nourriture dans le tissu de la peau & dans son enveloppe.

La petite vérole se desseche aussi lentement sur le corps des Negres, parce que le réseau, étant plus glutineux, empêche long-temps les écailles de l'épiderme de se détacher & de s'effeuiller. Leur pouls est presque toujours vif & accéléré, & leur peau, quand on la touche, paroît échauffée : aussi leurs passions sont-elles fougueuses, immodérées, excessives, & n'obéissent presqu'à aucun frein de la raison ou de la réflexion : & comme ils ne peuvent se gouverner eux-mêmes, ceux qui les gouvernent en font d'excellents esclaves. Les organes les plus délicats ou les plus subrils de leur cerveau ont été détruits ou oblitérés par le feu de leur climat natal & leurs facultés

(1) Leuvenhoek, qui croyoit que l'épiderme de l'homme étoit composée d'écailles à charnieres, s'est trompé, & ses microscopes ont dû lui faire en cela des illusions optiques fort singulieres, puisque ces écailles & ces charnieres n'existent pas dans la nature.

intellectuelles ſe ſont affoiblies : ils different autant peut-être des peuples blancs, par les bornes étroites de leur mémoire & l'impuiſſance de leur eſprit, qu'ils en ſont différents par la couleur du corps & l'air de la phyſionomie.

La ſubſtance du ſang, celle du fiel, celle du cerveau & du ſperme, dans cette ſorte d'hommes, étant plus ſombre, plus obſcure, plus noire enfin que dans les autres individus du genre humain, on conçoit qu'il doit, par la ſécrétion, s'en échapper continuellement des atômes colorés, qui, étant interceptés par la viſcoſité du tiſſu réticulaire, peignent tout le corps des Nègres.

Les Négrillons ſont blancs en venant au monde, parce que leur épiderme & ſa gelée intérieure, ayant été baignés & détrempés par le fluide dans lequel le fœtus à nagé, n'a pu devenir aſſez compacte pour arrêter ſous la peau la ſubſtance noire que les vaiſſeaux exhalants y entraînent : auſſi voit-on le corps des Negres noyés redevenir blancs, après avoir reſté quelques jours dans l'eau. Une autre raiſon de la blancheur de l'embrion, c'eſt que le fiel ne s'eſt pas encore épanché dans le ſang, ce qui n'arrive qu'au troiſieme ou quatrieme jour : alors cet épanchement ſe déclare par une jauniſſe dans tout le corps, qui depuis cette époque noircit de plus en plus juſqu'à l'adoleſcence.

Les Négrillons ont, au ſortir du ſein de leur mere, une tache noire aux parties de la génération ; parce que ces parties ſe forment les premieres, dévancent le développement des autres membres, croiſſent plus rapidement ; & les téguments qui les recouvrent, ſont plutôt ſerrés, & peuvent déja retenir quelques particules noirâtres. Cependant cette tache n'eſt point dans tous les ſujets : elle manque même

très-souvent ; mais une marque qui ne manque jamais, c'est un filet noir que les Négrittes & les Négrillons ont à la racine des ongles, dès l'instant de leur naissance. Comme la substance cornée des ongles se durcit dans l'enfant, bien plutôt que la glu de la membrane réticulaire, les ongles peuvent, dans l'endroit où ils compriment le plus l'extrémité du doigt, intercepter quelques atomes noirâtres qui découlent du corps interne.

Les Physiciens ont gardé jusqu'à présent un profond silence sur ces deux signes qui caractérisent les enfants des Negres, soit qu'ils aient craint de se tromper, en voulant dévoiler les causes encore inconnues de ces phénomenes surprenants, soit qu'ils aient négligé ces particularités comme indignes d'exercer leurs méditations réservées pour les plus grands objets. Comme nous avons donc osé, sans guide & sans chemin tracé, atteindre en tâtonnant cette branche de la physiologie, peut-être trouvera-t-on que notre explication ne satisfait pas absolument à la difficulté. S'il est permis de hazarder des erreurs vrai-semblables, parce qu'elles peuvent tôt ou tard conduire à la vérité des observateurs plus heureux, on nous pardonnera à plus forte raison des probabilités très-fondées, qui entreprennent des recherches ultérieures & analogues à ce sujet.

Si l'air brûlant, si le serrein & la réverbération des rayons du soleil dans la Zone torride noircissent la moelle & le cerveau des Africains, on demande sans doute si les hommes blancs, transplantés dans ce climat ardent, voient aussi à la longue leur peau brunir, & devenir enfin couleur d'ébéne ? Il est singulier qu'on forme des doutes sur un effet nécessaire : c'est encore l'esprit de systême qui a si long-

temps empêché les naturaliſtes d'acquérir des idées claires ſur ces eſpeces de métamorphoſes.

Le voyageur Mandelſlo croit qu'il ne faut aux hommes blancs, pour noircir parfaitement, que trois générations ſuivies ſous la ligne équinoxiale, dans les terres où la réverbération eſt la plus forte ; mais il eſt ſûr que le nombre des générations doit être plus multiplié, & qu'il faut plus de temps, pour que ce changement s'exécute, que Mandelſlo ne ſe l'étoit préfiguré ; parce que les étrangers, & ſur-tout les Européens qui vont ſe fixer dans la Zone torride, conſervent leurs mœurs, leurs uſages, leurs habitudes pendant pluſieurs années, s'expoſent d'abord moins aux influences de l'athmoſphère, ſont plus long-temps à ſe dépouiller de leurs vêtements, & n'adoptent que fort tard & même jamais, ſinon par néceſſité, l'éducation & le miſérable genre de vie des Africains indigénes : auſſi long-temps que la fortune du commerce les ſoutient, ils vivent en Afrique à l'Européenne, gardent leurs enfants dans des appartements frais & ombragés, & commandent, du fond de leur cabinet, à des eſclaves qui cultivent pour eux. Il y a bien peu de commerçants qui faſſent, même par avarice, ce que M. Adanſon a fait par paſſion pour les ſciences ſur les bords du Niger : il ſuffit de lire le Journal de ſes courſes & de ſes travaux, pour ſe former une idée de ce que peut, dans ces contrées toujours enflammées, l'excès de la chaleur ſur ceux qui n'y ont pas été accoutumés dès l'enfance : le premier accident qu'on éprouve, eſt que la ſurpeau des pieds, des mains, du viſage, ſe hâle, ſe durcit, & ſe détache du corps par feuilles & par lambeaux ;

la fiévre survient bientôt, & il faut une complexion vigoureuse pour la vaincre.

M. l'Abbé de Manet, qui a publié la plus nouvelle & la meilleure histoire de l'Afrique, & qui l'a enrichie d'observations très-précieuses pour la Physique (1), dit qu'en 1764, il baptisa les enfants de quelques pauvres Portugais établis à la côte d'Afrique depuis l'an 1721, & que la métamorphose étoit déja si avancée dans ces créatures, qu'elles ne différoient des Négrillons que par des teintes de blanc qu'on discernoit encore sur leur peau.

Quant aux descendants des premiers Portugais qui vinrent fixer leur demeure dans cette partie du monde vers l'an 1450, ils sont devenus des Negres très-achevés pour le coloris, la laine de la tête, de la barbe, & les traits de la physionomie, quoiqu'ils aient d'ailleurs retenu les points les plus essentiels d'un christianisme dégénéré, & conservé la langue du Portugal corrompue, à la vérité, par différents dialectes Africains.

La postérité des Européens n'a point tant changé pendant neuf filiations aux isles du cap verd; elle s'est seulement peinte en jaune, parce que les vapeurs de la mer & la distance de ces isles à l'Equateur contribuent sensiblement à y diminuer le feu de l'air. D'un autre côté, ces Insulaires ont mieux maintenu les mœurs originelles de la premiere colonie, qui émigra de l'Europe pour le district des établis-

---

(1) Voyez *Nouvelle Histoire de l'Afrique Françoise; enrichie de cartes, d'observations astronomiques, géographiques*, à Paris 1767.

ſements Portugais. Ceux au contraire qui ſont allés ſéjourner à la côte de la terre ferme, entre le Cap Blanc & le Cap Verd, ſe ſont familiariſés avec le genre de vie des naturels.

Les débris des Arabes qui envahirent, comme on ſait, une partie de l'Afrique équinoxiale au ſeptieme ſiecle, ne ſont plus reconnoiſſables aujourd'hui : le climat en a fait de vrais Negres, auſſi noirs que les Sénégals & les Angoles.

Le fameux Juif Benjamin de Tudelle, qui parcourut à pied une grande partie de l'ancien continent vers l'an 1173, fit déja, de ſon temps, une obſervation intéreſſante : il remarqua que les Juifs qui s'étoient enfuis dans les provinces de l'Aſie méridionale & en Afrique, étoient tous métamorphoſés plus ou moins, ſuivant le degré de chaleur du pays qu'ils avoient choiſi pour leur retraite ; ceux de l'Abyſſinie étant devenus auſſi noirs que les habitants indigénes, dont on ne pouvoit plus les diſtinguer à la ſeule phyſionomie. Si l'on fait attention que ces bandits, inſociables par fanatiſme, ne croiſent pas leur race avilie, & qu'ils regardent le mélange du ſang étranger avec le leur comme une abomination & un ſacrilège, on ne pourra nier que le climat n'ait noirci ces Hébreux expatriés.

Tous ces faits réunis forment une preuve complette, & il eſt par conſéquent démontré que la chaleur eſt la véritable cauſe de la variété de couleur dans les hommes.

Si l'on avoit voulu tenter l'expérience de blanchir des Nègres, en les faiſant propager entre eux dans des pays froids, ſi l'on avoit pris toutes les précautions néceſſaires, pour garantir les enfants & empêcher l'abâtardiſſement

& le mélange, on auroit vu que ces individus, n'étant plus exposés aux influences des causes immédiates qui colorient la peau, auroient enfin donné des filiations d'un teint aussi blanc que celui des habitants du pays où les expériences se feroient faites.

Les Maures ont pu fournir, pendant leur séjour en Espagne, vingt-une ou vingt-deux générations non interrompues; mais le climat de l'Espagne est encore trop chaud, trop analogue à celui de la Mauritanie, pour que le changement de couleur ait pu s'y effectuer & devenir total. On dit néanmoins que les Maranes, qui, expulsés par Ferdinand le catholique, vinrent se jeter dans Rome où le pape Alexandre VI, leur vendit un asyle, n'étoient pas plus basanés, que ne le sont les paysans de la Calabre.

Je ne doute nullement qu'il ne fallût aux Negres transmigrés dans les provinces de l'Europe septentrionale, un temps plus long pour perdre leur noirceur qu'il n'en faudroit à des Européens établis au cœur de l'Ethiopie, pour devenir Nègres; parce que la liqueur spermatique & la substance moelleuse & glanduleuse des Africains, étant une fois colorées & imprégnées de cette *matiere âcre* qu'on nomme *Æthiops animal*, conserveroient très-long-temps ce principe de pere en fils, & ne s'effaceroient que par une suite très-nombreuse de générations: les Blancs, au contraire, étant, sans cesse, assujettis à une cause active & violente, parviendroient, en un moindre laps d'années, au point d'engendrer des Négrillons, comme ils en engendrent, en effet, après un long séjour entre les Tropiques. Tous les corps poreux reçoivent plus aisément la couleur dont on veut les

teindre qu'ils ne la perdent, lors même qu'on essaye de les dépouiller des impressions de la teinture.

Le voyageur Atkins qui se croyoit un grand philosophe, parce qu'il avoit fait une promenade en Afrique, & qui n'étoit réellement qu'un raisonneur diffus, dit que « c'est » une hérésie de supposer que le genre humain » n'a point eu un même pere ; mais, ajoute-» t-il, quoique ce sentiment soit ouvertement » & manifestement hérétique, je ne puis m'em-» pêcher de l'adopter à l'égard des Negres, » que je regarde comme une espece d'hommes » singuliere, très-distincte de la nôtre, & par » conséquent issue d'une autre tige ». On pourroit répondre qu'il est très-vrai que les hommes noirs sont différents des hommes blancs ; mais qu'il est très-faux que la couleur seule constitue les especes dans aucune famille du regne animal : la forme du nez & l'épaisseur des levres ne sont pas des caracteres essentiels : il ne reste donc que la chevelure des Africains & leur stupidité qui pourroient les différencier, si l'on ne trouvoit tant d'hommes qui, sans être Negres, n'en sont pas moins stupides, & tant d'autres qui, sans avoir le nez plat & les levres gonflées, ont les cheveux frisés & entortillés.

Si l'on divisoit par la couleur seule le genre humain en especes, il s'ensuivroit nécessairement, que si les Negres forment une classe spécifique parce qu'ils sont noirs, les olivâtres & les basanés en formeroient aussi une, parce qu'ils ne sont pas blancs : il s'ensuivroit encore que les Espagnols & les Suédois sont deux especes d'hommes différentes entre elles. Ainsi à force d'accumuler les divisions, à force de trop prouver, on ne prouveroit rien, ou l'on prouveroit une absurdité.

Que le genre humain ait eu une tige, ou qu'il en ait eu plusieurs, question inutile que des physiciens ne devroient jamais agiter en Europe ; il est certain que le climat seul produit toutes les variétés qu'on observe parmi les hommes : il est certain encore que les Negres forment une de ces variétés que Atkins prenoit pour une espece, & c'est en cela qu'il s'est trompé comme dans tant d'autres idées qui lui ont passé par l'esprit, lorsqu'il rédigeoit son journal. Les Européens métamorphosés, en Nigritie, prouvent assez qu'il n'existe aucune ligne réelle qui circonscrive ces variétés, puisqu'on va des unes aux autres, sans que les races aient été mêlées par la combinaison des liqueurs prolifiques.

La Zone Torride embrasse, dans notre hémisphere, une prodigieuse bande du globe, qui a 180 degrés de longitude & 46 degrés & 48 minutes de large : il paroît au premier coup d'œil, que cette terre devroit être habitée dans tout son milieu par des Negres-simes à cheveux crêpés, & sur ses deux lisieres, par des Maures couleur de suie ou bistres : cependant on y découvre une variété presque infinie de nuances : on y voit des peuples olivâtres, bronzés, basanés, jaunes, cendrés, gris, bruns, & rougeâtres. Ces différences sont occasionnées par l'inégalité de la chaleur, qui n'est pas la même sous les mêmes paralleles : là où elle est la plus excessive, là où le thermometre monte à trente-huit degrés, on rencontre les véritables Negres. Par-tout ailleurs, où l'air est plus tiède & plus rafraîchi par les vapeurs de l'Océan, les exhalaisons des marais & des rivieres, par les vents de mer, par la diminution du reflet des rayons solaires sur un

terrain moins nud & moins ſablonneux, il n'y a que des nations plus ou moins baſanées.

L'élévation du terrain contribue auſſi beaucoup à refroidir l'athmoſphere, & les ſommets des montagnes ne ſont nulle part, dans la Zone torride, auſſi chauds que les campagnes. Au haut du Pic Adam, qui n'eſt qu'à 6 ou 7 degrés de la Ligne, on éprouve un froid très-âpre : on gêle ſur le Pic de Ténérife, quoique de ſa cime on découvre, à l'œil ſimple, la plage toujours brûlée de l'Afrique occidentale, & que le voyageur qui tremble dans ſa peliſſe auſſi long-temps qu'il ſe tient ſur cette énorme boſſe du globe, puiſſe, à peine ſouffrir ſa chemiſe lorſqu'il eſt deſcendu dans la plaine.

Le teint plus ou moins obſcur, plus ou moins foncé des habitants qui eſſuient ces différentes températures de l'air entre les Tropiques, prouve donc, indépendamment de toute autre démonſtration, que le climat ſeul colorie les ſubſtances les plus intimes du corps humain.

Les ſauvages Jalofes, qu'on trouve cabanés dans les ſables mouvants au ſud du Sénégal, à treize degrés de l'équateur, ſont des Negres achevés qui ont le teint d'un noir luiſant, & la tête couverte d'une laine auſſi nopée que celle des agneaux d'Aſtracan. Les inſulaires de Quiola, qui ne ſont éloignés que de huit degrés & demi de l'équateur, ont la face foiblement hâlée, & la chevelure flottante, parce que, ſitués à la plage orientale de l'Afrique, ils n'eſſuient point, comme les Jélofes, ce vent ſec & igné qui traverſe les déſerts ſablonneux de l'intérieur du continent. L'iſle de Ceylan peut, elle ſeule, fournir une preuve déciſive aux yeux des obſervateurs : les naturels répandus dans les campagnes & ſur

les plages découvertes, y ont le visage couleur de cuivre jaune : les Bedas, qui se sont opiniâtrés à rester dans les forêts les plus épaisses, & à y vivre, en sauvages, de miel, de gomme, de gibier & de végétaux, ont la peau d'une blancheur presque aussi éclatante que celle des Italiens. Il est absurde de faire venir ces Bedas de l'Europe, & de controuver des aventures impossibles & un naufrage romanesque, pour les jeter dans une isle de l'Asie ; puisqu'ils ne parlent point autre langue que celle du royaume de Candy.

En général, tous les peuples des isles de l'Archipélague Indien, quoique placés sous la ligne ou à peu de distance, ont le visage basané, & on n'en voit presque pas à cheveux crêpés. Les vapeurs de l'Océan qui les environne, & les vents alisés qui y ébranlent continuellement la colonne de l'athmosphère, ôtent beaucoup d'ardeur aux rayons du soleil.

Si nous nous sommes expliqués avec assez de netteté & de précision pour faire comprendre que les causes de la noirceur des Negres, n'existent que dans la qualité du climat, & non ailleurs, on ne rencontrera aucune difficulté dans l'exposé qu'on va faire relativement aux nations Américaines habituées entre les Tropiques, & où l'on n'a pas découvert des hommes noirs ; parce que tout l'espace compris entre ces deux lignes est, au nouveau continent, plus tempéré & plus froid à-peu-près de 12 degrés, que les parties correspondantes de l'Asie & de l'Afrique. La quantité immense d'eaux stagnantes & fluviatiles répandues sur la surface du terrain, y envoient, par l'évaporation, des rosées & des vapeurs qui rompent les rayons solaires : aussi y pleut-il à-peu-près huit fois davantage que dans

l'Afrique. La réverbération y est encore diminuée, parce qu'il n'y a pas de terrain composé de pur sable, de trente lieues en quarré ; & si l'on en excepte les côtes du Pérou, le sol y est par-tout pâteux, les terres plus arides & les plus pauvres étant encore couvertes & tapissées d'herbages, de joncs de bruyeres & d'arbustes du genre des lianes.

Les plus grands espaces sablonneux qu'on connoisse sont en Afrique ; les plus grandes forêts de l'univers sont en Amérique ; il y en a qui ont cinq cent lieues de diametre, & chaque arbre y est encore offusqué par des touffes de plantes excroissantes & parasites, de sorte que jamais la clarté du jour n'a pénétré dans ces affreuses retraites de la nature sauvage. Cela doit beaucoup varier la température de l'air dans des contrées qui ont d'ailleurs les mêmes latitudes, l'expérience ayant démontré que tous les pays à bois sont plus froids que les lieux découverts & défrichés ; les arbres ombragent, attirent les nuées, recelent l'humidité dans leurs feuilles, & tous leurs rameaux sont autant de ventilateurs qui agitent la moyenne région de l'air.

Si à toutes ces causes réelles & sensibles, on joint les neiges éternelles dont la tête des Cordilieres est couverte, les brumes qui s'en élevent, & la projection de l'ombre de ce vaste groupe de rochers & de montagnes les plus hautes du monde, on concevra que ce n'est point tant le vent d'est qui rafraîchit ainsi l'athmosphere entre les tropiques du nouveau continent ; car si ce vent prenoit tant de froid en passant le trajet de mer qui sépare la Guinée & le Bresil, il devroit en prendre cinq fois davantage en traversant l'Océan du Sud, & la mer

des Indes : il rendroit, par conſéquent, les côtes orientales de l'Afrique plus tempérées que ne l'eſt le Chili : ce qui eſt viſiblement contredit par l'expérience.

Comme le terrain eſt, ſans comparaiſon, plus exhauſſé en Amérique, que ſur les côtes de Guinée, d'Angola, & de Congo, cette élévation doit elle ſeule occaſionner une différence conſidérable dans le climat : auſſi a-t-on trouvé dans les Cordilieres, & preſque ſous l'équateur, des peuples blancs, tels que les Cagnares, dont le teint éblouiſſant ſurprit Piſarre & les autres déprédateurs Eſpagnols.

Si l'on calcule maintenant les nuances du teint ſur les degrés du thermometre, on verra que les Américains ne pouvoient noircir, ni dans le Breſil, ni dans la Guiane, ni dans les Antilles : quoique la chaleur y ſoit plus grande que dans tout le reſte de leur continent, on n'y a découvert que des hommes couleur de cuivre rouge & jaune.

Les ſauvages parfaitement noirs que Raleig dit avoir vus dans la Guiane, lorſqu'il tenta la conquête de cette province, ſous le regne d'Eliſabeth, dans l'eſpérance d'y envahir l'*El Dorado*, formeroient une aſſez grande difficulté, ſi le fait étoit vrai. Il en faut dire tout autant des eſclaves noirs que Vaſco Nunnez prétendit avoir trouvés à la cour du roi de Quarequa, lorſqu'il fit déchirer ce prince par ſes chiens. On lui aſſura que ces noirs appartenoient à une peuplade particuliere, qui avoit ſon langage à part & des mœurs très-différentes du reſte des Américains, avec qui elle entretenoit une perpétuelle animoſité.

Les Eſpagnols eurent tort de ne pas mieux examiner cette particularité ; ils crurent, ſur le

simple rapport de Nunnez, que ces noirs étoient réellement des Africains, qui, ayant échoué sur ces côtes, s'y étoient cantonnés & maintenus. Alors il seroit vrai qu'avant l'arrivée des Européens au nouveau monde, il y avoit passé d'autres nations occidentales de l'Afrique, ce qui n'est nullement probable. On ne voit pas de ces naufrages de vaisseaux venus de fort loin par l'effort du vent contraire, comme les écrivains spéculatifs ont osé en feindre plusieurs, pour peupler, à peu de frais, les isles les plus éloignées de la terre ferme. Si en doublant le Cap de Bonne Espérance, on étoit contraint de côtoyer le Bresil, jamais le bâtiment monté par Cabral n'eût été jeté sur les côtes de ce pays dont il étoit si proche, lorsqu'un coup de vent d'est l'y porta. On peut douter si Gumilla a été bien informé, quand il assure qu'en 1731 une barque chargée de vin de Canarie, ayant été accueillie par une bourasque, en allant de Ténérife à Palme, fut conduite par l'opiniâtreté du vent contraire, jusqu'aux isles de l'Amérique, & entra à la Trinitat de Barlo-Vento, malgré toute la résistance du pilote & des matelots entraînés, contre leur destination, dans un autre hémisphere. Cet événement, s'il étoit vrai, seroit unique.

Je suis persuadé que le philosophe Raleig n'avoit aucune intention d'imaginer & d'écrire des absurdités, pour en imposer à des compatriotes; mais il est sûr que les Arras de la Guiane, qu'il a pris pour des Negres, ne sont que des sauvages bronzés par la nature, & noircis par les drogues, selon la coutume & la nécessité du pays. Quant à Vasco Nunnez, comme c'étoit un scélérat ignorant, il a pu forger ce qu'il ne vit jamais; aussi n'a-t-on pas retrouvé le moindre débris, le moindre vestige de cette petite nation qui

habitoit les environs de Quarequa, ou de Caretta.

On a dit qu'il étoit impossible de vérifier aujourd'hui ces deux faits, à cause de la multitude de Negres émérites, rançonnés, marrons & fugitifs, qui ont formé, dans l'intérieur du nouveau continent, des peuplades fortes de cinq à six mille hommes; mais les voyageurs modernes qui ont parcouru la Guiane, assurent que l'on y reconnoît infailliblement, aux seuls traits de la physionomie, les véritables Américains d'avec tous les étrangers, & sur-tout d'avec les Africains. Ces voyageurs sont d'accord que la plus forte nuance du teint dans cette province, est d'un brun olivâtre, tirant sur le roux. M. de la Condamine dit positivement qu'il a observé que le plus ou moins d'éloignement de l'équateur affoiblit ou obscurcit, aux Indes occidentales, la peau des Indiens.

Quant à ces peuplades Negres que le navigateur Roggers ne soupçonnoit pas en Amérique, & qu'il trouva pourtant, en 1709, sur les rivages de la Californie; il ne faut qu'être superficiellement versé dans les relations, pour savoir que les Métifs, les Mulâtres & les Nègres envoyés du Méxique au Cap de S. Lucar, pour le service de la pêche des perles, ont construit dans ces cantons des villages entiers, dirigés par les jésuites. Ainsi Roggers a pu y voir, à la vérité, des hommes noirs; mais ce sont des esclaves Africains, comme il y en a par toute l'Amérique méridionale où les Européens ont des plantations, des mines, & des pêches.

Ceux qui n'ont point assez réfléchi sur la constitution du climat de l'Amérique, & le tempérament de ses habitants, ont cru qu'on pouvoit les prendre pour des étrangers, pour

des peuples nouveaux, qui, n'ayant été expoſés que depuis peu à l'action & aux influences de leur ciel, n'avoient pas eu le temps de ſe noicir entiérement entre les tropiques. M. de Buffon ſemble avoir penché vers ce ſentiment, qui eſt inſoutenable, malgré l'autorité d'un naturaliſte ſi ingénieux, & quelquefois plus ingénieux que la nature elle-même. On ne peut accorder moins de ſix ſiecles d'antiquité aux Péruviens attroupés, avant l'arrivée à jamais mémorable de Pizarre & d'Almagre; depuis cette uſurpation, il s'eſt encore écoulé au-delà de deux cent ans. Or les débris de cette nation ne ſont point de nos jours plus baſanés, qu'ils ne l'étoient au temps de la découverte de leur pays.

Le teint des Breſiliens, des Caraïbes, des Mexicains, des Florides n'a pas changé, & ne changera point ſi le climat ne vient à éprouver une révolution générale par les effets de la culture, des défrichements, par la dégradation des forêts, & l'écoulement des eaux débordées & ſtagnantes.

Si l'on admet, d'après les meilleurs auteurs, la réalité d'une inondation conſidérable, arrivée plus tard dans le nouveau continent que dans l'ancien, on conçoit que les individus échappés à cette cataſtrophe n'ont pu avoir d'aſyle que ſur les montagnes & les principales élévations, d'où leurs deſcendants ſe ſeront ſucceſſivement diſperſés vers les différents points de la ſurface habitable. En ce ſens, il eſt poſſible que la chaleur fût plus violente dans l'Amérique équinoxiale avant cet événement, qu'elle ne l'a été depuis.

Il importe d'obſerver que c'eſt aux pieds des montagnes, & ſur leur cime, qu'on a découvert les peuples les plus anciennement réunis & les

plus nombreux ; comme les Péruviens sur le penchant des grandes Cordilieres à la côte occidentale, les Bresiliens au bas des petites Cordilieres à la côte opposée : toutes les hordes répandues dans la Floride, dans la Virginie, dans les Antilles & les Lucaïes, étoient venues jusques-là du haut des monts Apalaches : la mémoire de cette émigration subsistoit encore au moment de l'arrivée de Christophe Colomb. Les Guianais qui occupoient les rivages de la mer, étoient descendus de Parimé : les Louisianois avoient aussi nouvellement fixé leur séjour vers l'embouchure du Missisipi, où l'on voit encore aujourd'hui plusieurs cantons d'où les eaux ne se sont pas retirées. Les Chiliens disoient que leurs ancêtres avoient vécu au haut des Andes, & que leur descente dans la plaine étoit récente. Quant aux Mexicains, autant qu'on peut pénétrer dans la ténébreuse confusion de leur histoire barbare, il est probable qu'ils tiroient leur origine d'un peuple qui avoit d'abord séjourné dans la partie méridionale des Apalaches.

On peut regarder tout le pays situé entre l'Orénoque & le fleuve des Amazones, & traversé par l'équateur, comme la province de l'Amérique où l'on ressent la chaleur la plus excessive, relativement à l'autre portion du nouveau continent ; cependant, comme on l'a dit, il n'existe, sur cet immense emplacement, que des sauvages plus ou moins basanés, selon qu'ils habitent les forêts ou les endroits découverts. (1) Ceux qui sont de la plus obscure nuance,

---

(1) Quant à la couleur de quelques-uns de ces

de la plus forte teinte, paroissent naturellement bronzés ; mais il est surprenant, sans doute, que cette couleur rougeâtre soit si inhérente dans leur liqueur prolifique qu'ils doivent nécessairement fournir quatre générations toujours mêlées à l'instar des Negres, pour procréer enfin des enfants parfaitement blancs, & qu'on ne puisse plus distinguer des blancs de l'Europe : ce que le tableau généalogique suivant rendra plus sensible.

I. D'une femme Européenne & d'un sauvage de la Guiane, naissent les Métifs ; deux quarts de chaque espece : ils sont basanés, & les garçons de cette premiere combinaison ont de la barbe, quoique le pere Américain soit, comme l'on sait, absolument imberbe : l'Hybride tient donc cette singularité du sang de sa mere seule, ce qui est très-remarquable.

II. D'une femelle Européenne & d'un Métif provient l'espece quarterone : elle est moins basanée, parce qu'il n'y a qu'un quart de l'Americain dans cette génération : le pape Clément IX a même déclaré, par une bulle, qu'on devoit regarder la race quarterone comme étant déjà blanche, & ne plus la traiter sur le pied qu'on traite les autres Américains.

III. D'une femelle Européenne, & d'un

---

peuples, dit Gumilla, elle est si variée que je n'en dirai rien de fixé & de certain, de crainte de me tromper. Les Indiens qui vivent dans les bois, sont en général presque blancs : ceux qui vivent à découvert dans les champs, sont basanés a moins qu'ils n'aient soin de se peindre. Les Otomacos qui naviguent sur les rivieres & vivent sur les plages, sont bruns & noirâtres. *Histoire de l'Orénoque, Tome I. page 108. Avignon 1758.*

quarteron ou quart d'homme, vient l'eſpece octavone, qui a une huitieme partie du ſang Américain : elle eſt très-foiblement hâlée, mais aſſez pour être reconnue d'avec les véritables hommes blancs de nos climats, quoiqu'elle jouiſſe des mêmes privileges, en conſéquence de la bulle dont on vient de parler.

IV. D'une femelle Européenne & de l'Octavon mâle ſort l'eſpece que les Eſpagnols nomment *Puchuela*. Elle eſt totalement blanche, & l'on ne peut pas la diſcerner d'avec les Européens. Cette quatrieme race, qui eſt la race parfaite, a les yeux bleus ou bruns, les cheveux blonds ou noirs, ſelon qu'ils ont été de l'une ou de l'autre couleur, dans les quatre meres qui ont ſervi dans cette filiation.

Les enfants des Negres naiſſent blancs : ils n'ont du noir qu'aux ongles & quelquefois aux parties génitales : les enfants Américains naiſſent auſſi blancs dans la Guiane, ſans avoir aucune tâche, ni aux ongles, ni aux organes de la génération : mais, ſi l'on peut en croire Gumilla, ils apportent, en venant au monde, une tache ronde, griſâtre, de la grandeur d'un écu, placée au bas des reins & à la partie poſtérieure de la ceinture : cette tache s'évanouit à meſure que l'enfant perd ſa blancheur, pour prendre le teint rougeâtre qu'il conſerve le reſte de ſes jours. Il ſeroit téméraire, & peut-être ridicule, de rechercher les cauſes d'un effet encore ſi incertain, & dont on n'a d'autre garant qu'un Jéſuite Eſpagnol, qui a donné, dans le cours de ſon ouvrage, tant de preuves & de ſuperſtition & d'imbécillité, en diſcutant des matieres phyſiologiques où il ne comprenoit rien, & où il vouloit tout décider. Si l'on ſuppoſe, en toute rigueur, que Gumilla a bien obſervé, qu'il a

bien vu ce caractere dans les enfants Américains, on ne peut en trouver la raison que dans l'épaisseur d'un tissu muqueux, qui est plus dense au bas des reins que dans le reste du corps : aussi M. Meckel a-t-il prouvé que la noirceur des Negres est, dans cette partie, plus foncée que dans les autres endroits de la peau.

Je suis persuadé que plus les hommes ont le teint basané, plus leur liqueur spermatique est coloriée, puisque dans le Pérou, le visage des habitants n'est pas si obscur que dans la Guiane, & sur les rivages de l'Orénoque, il ne faut quelquefois que deux ou trois générations pour produire des individus d'une blancheur parfaite, tandis qu'il faut nécessairement quatre générations dans la Guiane pour obtenir le même effet.

» Au Pérou, dit Ulloa, on appelle métifs » ou métices ceux qui sont issus d'Espagnols & » d'Indiens : il faut considérer selon les mêmes » degrés déjà expliqués à l'égard des noires & » des blancs ; avec cette différence que les de- » grés des métifs à Quito ne montent pas si » haut, étant réputés blancs dès la seconde ou » la troisieme génération. La couleur des métifs » est obscure, un peu rougeâtre, mais pas tant » que celle des mulâtres clairs ; c'est-là le pre- » mier degré ou la procréation d'un Espagnol & » d'une Indienne ; quelques-uns néanmoins sont » aussi hâlés que les Indiens mêmes, & ne dif- » ferent d'avec eux que par la barbe qui leur » vient : au contraire il y en a qui tirent sur » le blanc, & qui pourroient être regardés » comme blancs, s'il ne leur restoit certaines » marques de leur origine qui les décelent, » quand on y prend garde. Ces marques sont

» un

» un front si étroit que leurs cheveux paroissent toucher à leurs sourcils, & occupent » les deux tempes, se terminant au-dessous de » l'oreille ; ces mêmes cheveux sont d'ailleurs » rudes, gros, droits comme du crin, & fort » noirs. Ils ont le nez petit & mince, avec » une petite éminence à l'os, d'où il se termine en pointe, & se recourbe vers la levre supérieure. Ces signes, aussi-bien que quelques » taches noires qu'ils ont sur le corps, décelent ce que la couleur du teint semble cacher » (1) ».

Il faut faire attention que l'auteur ne parle que de la premiere génération de l'Européen & de la Péruvienne ; car la seconde est déja plus perfectionnée, & n'a pas tous les caracteres qu'on trouve dans les Métifs.

Les Américains du nord, exposés à l'inclémence de l'air, au serein, au froid, aux chaleurs, & à tous les changements des saisons, ont aussi le visage fort hâlé ; mais ils seroient beaucoup moins noirs, s'ils ne se frottoient avec des drogues & des graisses. Cette coutume de se tacher la physionomie & de se peindre le corps, qu'on a retrouvée parmi tous les sauvages de l'Afrique, de l'Asie, & des Indes occidentales, n'est point une mode dictée par le caprice de ces hommes grossiers ; c'est un vrai besoin, que les Gaulois, les Bretons & les Germains ont senti de leur temps en Europe, comme les Hurons le sentent encore de nos jours en Amérique.

---

(1) *Voyage au Pérou, Tome I. liv. V. Ch. 5. pag* 228.

Dans les pays incultes, les insectes ailés & non ailés germent & multiplient au-delà de l'imagination, ils paroissent être dans leur élément favori : au printemps ils obscurcissent le ciel & couvrent par leur multitude la face de la terre. De quelque côté que les hommes se tournent, ou se cachent, ils sont poursuivis, persécutés, dévorés par des essains de mouches, de taons, de moustiques, de Cousins, de Mazingouins, de pucerons, de fourmis, qui contiennent dans leurs dards & dans leurs trompes, un venin plus caustique que dans les lieux défrichés, où l'athmosphere est plus pure. On ne connoît jusqu'à présent que deux moyens pour se garantir de cette incommodité, qui rend la vie & la sensibilité à charge dans ces climats sauvages; c'est de se tenir dans un tourbillon de fumée, comme les Lappons en font autour de leurs cases (1), ou de se munir comme les Tunguses, qui ne marchent jamais sans avoir une espece d'encensoir

(1) Les Lappons font cette épaisse fumée qui environne leurs cabanes avec des éponges & des especes d'agarics qu'ils cueillent sur les arbres, & qu'ils jettent dans un petit feu, qui ne les consume que lentement. Ce brouillard suffit pour écarter les insectes ailés, mais il ne peut délivrer ces Sauvages de la vermine dont leurs habits fourrés sont toujours pourvus.

Les petits Tartares, qui sont très-sujets à la maladie pédiculaire, qui paroît être endémique entre le Bas-Danube & le Nieper, portent en tout temps des soubrevestes & des chemises enduites de graisse & de suif: sans cette précaution, ils seroient dévorés tout vivants par des insectes dont les humeurs de leur corps & l'air de leur pays favorise singuliérement la propagation, comme le climat de l'Ukraine celle des sauterelles.

ou de petit réchaud suspendu au bras : en jetant continuellement sur ce feu portatif du bois & des herbes à demi seches, ils excitent beaucoup d'odeur & de fumée, que tous les insectes craignent, parce que les particules salines & huileuses, en pénétrant dans leurs trachées, les étouffent sur le champ ; mais comme cette fumigation est presque aussi gênante, que la piqûre des mouches même, & qu'elle occasionne des maux d'yeux, & la cécité, à laquelle les Lappons sont si sujets, d'autres peuples ont imaginé de s'appliquer sur toute la peau un vernis impénétrable à l'aiguillon des Moustiques, ou une pâte impregnée de quelque odeur que ces animalcules ne peuvent soutenir. Dans cette vue, ils ont eu recours à la graisse & aux huiles, qu'on fait être, par leur nature, le véritable poison de tous les insectes. Dans plusieurs cantons de l'Irlande & de la Suede, on est contraint de graisser, avec du goudron, les troupeaux qu'on laisse paître jour & nuit dans les prés & les forêts, sans quoi les Taons, à force de les tourmenter & de déposer leurs œufs dans leurs toisons & dans leurs cuirs, les précipitent dans la rage & dans d'autres maladies cruelles.

Les Américains possedent une infinité de drogues différentes dont ils se vernissent & s'arment contre les moucherons, & ils font entrer dans toutes ces préparations des matieres rouges, soit qu'ils aient pour cette couleur un goût particulier, soit qu'ils aient découvert par expérience qu'elle est la plus propre à écarter les insectes.

Ces onguents en séjournant quelque temps sur la peau, se rancissent & répandent une exhalaison très-désagréable pour ceux qui n'y sont

pas accoutumés. Cette odeur est quelquefois si pénétrante qu'elle laisse une traînée & une piste par-tout où un homme ainsi barbouillé a passé depuis peu. Les Espagnols en voyant que les Américains retrouvoient, par l'odorat seul, la route que leurs compatriotes avoient tenu au travers des bois, attribuerent cette prétendue sagacité à la finesse du sens ; mais on s'est convaincu ensuite que les Européens acquierent bientôt ce discernement en fréquentant les peuples sauvages, & il n'y a en cela rien que de très-naturel. On sent un Hottentot à un quart de lieue sous le vent (1).

Du besoin de se barbouiller on a passé à la façon de se peindre avec quelque élégance, & de tracer des figures sur la peau avec des sucs

(1) C'est peut-être aussi à cette forte exhalaison que répand le corps de certains Indiens, qu'on doit attribuer ce que l'on rapporte des bêtes féroces qui poursuivent ces Indiens, dit on, avec plus d'acharnement qu'elles n'en témoignent aux Européens, qu'elles ne peuvent éventer de si loin. Les anciens ont cru qu'il y avoit des drogues qui produisoient un effet contraire : ils ont cru qu'en se frottant de couperose & de suc de citron, on pouvoit approcher impunément les tigres & les lions. Il y a toute apparence que ce *Maricus* qui se disoit Dieu incarné, sous l'Empire de Vitellius, avoit eu soin de se munir de quelque odeur, pour dégoûter les lions auxquels on l'exposa en présence du peuple Romain. Comme ces animaux ne voulurent pas le toucher, on alloit le déclarer Dieu ; mais heureusement un Licteur fort adroit lui abattit la tête avec une promptitude admirable, d'où l'on conclut que ce scelerat n'étoit pas invulnérable : aussi ne ressuscita-t-il pas, quoiqu'il eût eu, pendant sa vie, huit mille disciples sectateurs, que Tacite nomme très-bien une populace de fanatiques, *fanaticam multitudinem* ; *Tacit. Hist. lib. II. 62.*

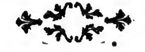
différents : il y a aux Indes occidentales quelques nations qui ont surpassé toutes les autres dans cette sorte de cosmétique, & dont les membres paroissent de loin comme brodés d'Arabesques, de fleurs & d'animaux passablement dessinés. Enfin la coutume de se peindre a produit la mode de se ciseler la peau, de la graver, de la piquer, & d'y incorporter des couleurs ineffaçables.

Il est vrai que cette opération, si commune parmi des sauvages placés à des distances immenses les uns des autres, & sans qu'on puisse soupçonner qu'il y ait jamais existé aucune communication entre eux, a pu tirer son origine de la nécessité, où se sont vues les tribus errantes, de se connoître elles-mêmes, & de prévenir le mélange & la confusion avec d'autres tribus également vagabondes & dispersées : chacun s'est donc inscrit, en se traçant sur le front, sur la poitrine, sur les bras, la marque permanente & distinctive de sa nation : il est certain au moins que les Negres à front cicatrisé ne se font ces taillades dans le visage, que pour être reconnus de leurs chefs & de leurs compatriotes (1).

En Europe, les Législateurs ont conservé l'usage des stigmates pour en faire le caractere de l'infamie : il y a une loi de Constantin qui défend de les imprimer dans le visage,

(1) Les Negres se ressemblent si fort, qu'il doit leur être plus difficile qu'aux autres hommes de se reconnoître : les cheveux, le teint, les yeux, le nez, les levres n'offrent presque aucune différence sensible.

non parce qu'il eſt contre le droit de la nature de bleſſer la majeſté du front de l'homme, comme il eſt dit dans cet édit, mais parce qu'il eſt injuſte d'infliger à des coupables qui n'ont pas mérité de perdre la vie, une peine plus cruelle que la mort.



SECTION III.

Des Anthropophages.

QUand l'abbé Duclos lut ſon *mémoire ſur les Druides* à l'académie des inſcriptions en 1746, pluſieurs membres de cette compagnie, pouſſés par un zele indiſcret & ridicule, dirent qu'il n'étoit pas vrai que les Gaulois euſſent jamais ſacrifié des hommes dans des paniers d'oſier aux pieds de Héſus & de Teutates : ils auroient dû ajouter que le maſſacre de la ſaint Barthélemi étoit un événement fabuleux, imaginé par le préſident de Thou, ou par quelque autre écrivain auſſi peu véridique ; comme s'il ne s'agiſſoit que de nier les crimes les plus avérés, pour abſoudre les hommes les plus coupables. Pourquoi n'auroient-ils pas, dans leur enfance, dans leur état d'aveuglement, égorgé des malheureux ſous mille prétextes, puiſqu'au milieu d'un ſiecle philoſophique, ils n'ont rien de plus preſſé que de courir aux armes, de ſe ranger en lignes ou en colonnes, & de ſe détruire, pour de vils intérêts, avec une induſtrie ſurprenante & un acharnement incroyable ?

Si les académiciens qui inſulterent l'abbé Duclos, avoient voulu entreprendre l'apologie de l'humanité, ils n'auroient pas riſqué d'affoiblir leur cauſe, en accordant que l'homme ſauvage eſt quelquefois emporté, cruel, & ſanguinaire ; la difficulté eût été d'excuſer les grands & continuels excès de l'homme ſocial, & de

prouver que les guerres des peuples civilisés, quelque nom qu'on leur donne, quelque parti qu'on y défende, quelque gloire qu'on y acquiere, ne sont ni horribles, ni criminelles aux yeux de la nature.

Il n'est pas question ici de faire la satire ou l'éloge du genre humain, que ni le blâme, ni les louanges n'ont jamais corrigé : trop trompé par ses maîtres, trop avili par la servitude, trop corrompu par ses passions dégénérées en foiblesses, c'est un malade incurable abandonné à son destin, ou à la Providence. Il faut s'attacher aux faits, les exposer comme ils sont, ou comme on les croit être, sans haine, sans prévention, sans respect, sinon pour la vérité.

Si les Espagnols n'avoient pas senti d'intolérables remords après avoir arraché la vie aux Indiens, ils ne les auroient pas calomnié avec tant de fureur après leur mort ; il falloit bien rendre odieux ceux qu'on avoit injustement exterminés, pour être moins odieux soi-même. Cependant l'exagération porte toujours un caractere si frappant qu'on la reconnoît, dès que dégagé de toute espece de préjugé, on s'étudie à séparer le vrai d'avec le faux dans les ouvrages suspects.

Les Espagnols ont dit que Montezuma égorgeoit annuellement vingt-mille enfants, & qu'il baignoit de leur sang les idoles du Mexique. Ici l'exagération est si grossiere & si sensible, qu'on ne doit pas s'attacher à la démontrer. On offroit des victimes humaines dans tous les temples de Mexico, & il y avoit, dit Antonio Solis, deux mille temples dans cette capitale. La vérité est, qu'il n'y avoit qu'une seule chapelle bâtie en amphitéâtre dans toute cette ville barbare : on avoit, à la dédicace de cette cha-

pelle par Ahuitzol, immolé, dit Herrera, ſoixante-quatre mille hommes : on trouva cent & trente mille crânes de perſonnes dévouées & ſacrifiées, en différents temps, dans cette boucherie ſacrée, où l'on reſpiroit un air cadavereux, & dont les murs étoient enduits de ſang caillé, depuis les lambris juſqu'au plafond. Il eſt conſtant que Herrera a multiplié le nombre des victimes, preſque dans la même proportion que Solis a multiplié le nombre des temples ; & que l'un & l'autre a moins penſé à inſtruire la poſtérité, qu'à excuſer les grandes & infames actions des conquérants Eſpagnols. C'eſt ainſi que Tite-Live, dans l'eſpérance d'indiſpoſer ſon lecteur contre les ennemis de Rome, rapporte ſérieuſement qu'Annibal faiſoit diſtribuer & manger de la chair humaine à ſes ſoldats, pour les encourager : ſi les Carthaginois avoient à la fois ſacrifié des enfants à Saturne, mangé des hommes en Italie, & tourmenté leurs priſonniers juſqu'à la mort en Afrique, il faudroit qu'ils euſſent conſervé, au ſein de la vie ſociale, les trois véritables caractéres des mœurs ſauvages ; ce qui n'eſt pas vrai-ſemblable, ou du moins ce ſeroit un phénomene ſans exemple, dont on pourroit exiger d'autres preuves que le témoignage des auteurs Romains.

Au reſte, il eſt étonnant que les Portugais & les Eſpagnols ſe recrierent plus que perſonne contre l'abominable cruauté d'un peuple foible & imbécille : ils auroient dû réfléchir, que leurs *auto-dafé* ſont moins excuſables à mille égards que les repas de Cannibales & les ſacrifices des Mexicains. Mais tel a toujours été l'aveuglement de l'homme égaré dans ſes contradictions, il croit qu'on achete la clémence du ciel par des cruautés, & qu'il faut détruire, pour adorer celui

qui a créé. Tels sont ses préjugés & sa prévention, il abhorre dans ses voisins ce dont il est lui-même coupable. Là où l'on défait les races futures, en renfermant la nature mourante dans les cachots du fanatisme, on déteste ceux qui brûlent des hommes sur des bûchers de la superstition ; la vérité est que les uns & les autres sont également plongés dans l'oubli de la raison, & que leur triste erreur ne differe que du plus au moins.

Quelques philosophes ont cru que l'usage de sacrifier des victimes humaines, dérivoit primitivement de l'anthropophagie : en ce sens, tous les anciens peuples, qui ont indubitablement immolé des hommes aux pieds des autels, ont dans des temps plus reculés encore, mangé des hommes sur leur table (1).

---

(1) Cluvier, en parlant dans ses *Commentaires sur l'ancienne Germanie*, des victimes humaines que les Bardes Allemands immoloient au Dieu Thuiston ou à Irmensul, qui n'étoit autre chose qu'Arminius déifié, prétend qu'on a commencé à sacrifier des hommes avant qu'on en ait mangé; & que la barbarie des fanatiques a dans l'ordre des temps précédé la barbarie des Anthropophages Le Docteur Kraf, dans ses *Fortæling af de vilde volkes*, est aussi de cet avis insoutenable ; puisqu'on ne peut nier que les hommes n'aient eu besoin de manger avant qu'ils aient eu besoin de prier : d'ailleurs plusieurs Sauvâges de l'Amérique rôtissoient leurs prisonniers, sans avoir jamais eu aucune idée, aucune notion de la divinité & des sacrifices humains, qui tirent par conséquent leur origine de l'anthropophagie : on a fini par offrir aux dieux les prisonniers qu'on avoit anciennement dévorés soi-même. Delà sont dérivés, chez les Latins, les mots d'*Hostie* & de *Victime*, qui signifient un *ennemi vaincu* ou *enchaîné*, étant analogues aux mots *hostis* un ennemi, & au mot *victus* ou *vinctus* vaincu, enchaîné,

Il n'y a pas de nation dans l'histoire, à qui on ne puisse malheureusement reprocher d'avoir plus d'une fois fait couler le sang de ses concitoyens dans des cérémonies saintes & pieuses, pour appaiser la Divinité lorsqu'elle paroissoit indolente. Ce fanatisme monstrueux, enorgueilli par ses succès, auroit, dans la suite des siecles, dépeuplé ou dévasté la terre, si l'établissement & les progrès du Christianisme ne l'avoient fait cesser. On est saisi d'horreur, quand on réfléchit sur le genie de la plupart des religions fondées sur des idées affreuses de vengeance, de massacre & de désolation : aussi les immolations, les victimes, les holocaustes, les hosties, les sacrifices ont-ils fait la partie principale des cultes religieux, par ce qu'on a plus souvent craint les dieux en colere qu'on ne s'est flatté de les avoir pour amis. Dès qu'on les dépeignoit comme des tyrans avides du sang de tous les êtres animés, il falloit bien ensanglanter leur sanctuaire. Quand les prêtres du Mexique avoient envie de donner une fête, ils annonçoient que leur dieu Vitzilipultzi avoit soif, & dans l'instant on assommoit un captif au piédestal de sa statue.

Les Scythes, les Egyptiens, les Chinois (1),

---

lié. Pour exécuter cet abominable sacrifice de victimes humaines qu'on fit à Rome pendant les guerres Puniques, on choisit les deux nations les plus ennemies des Romains, les Grecs & les Gaulois : on enterra vif un Gaulois avec une Gauloise, & un Grec avec une Grecque : on n'avoit apparemment point de prisonniers Carthaginois, qui auroient dû marcher devant tous les autres : ou, si l'on en avoit, on n'osa les sacrifier de peur de représailles.

(1) Dans l'ancienne relation de la Chine, publiée

les Indiens, les Phéniciens, les Persans, les Grecs, les Romains, les Arabes, les Gaulois, les Germains, les Bretons, les Espagnols, les Negres & les Juifs, ont eu anciennement la coutume d'immoler des hommes avec profusion : s'il n'est pas possible de prouver qu'ils ont tous été anthropophages dans leur état d'abrutissement, c'est que cet état a précédé les temps historiques, & par conséquent une nuit obscure a dérobé aux yeux de la postérité une partie de ces atrocités.

On peut se figurer comment & par quels degrés on aura, dans les sociétés naissantes, combattu la barbarie de la vie sauvage : chez les Mexicains, on sacrifioit encore des victimes humaines, & quand il seroit vrai, comme le prétend Las Casas, qu'on n'en avoit sacrifié que cent cinquante, sous le regne de Montezuma, ce nombre seroit plus que suffisant. En même temps on y nourrissoit un prisonnier dans le temple, qu'on tuoit en cérémonie à la fin de l'an, & dont on donnoit la chair à manger aux

par l'abbé Renaudot, il est dit qu'il y avoit encore des anthropophages dans cet empire au neuvieme siecle ; ce qui n'est pas vraisemblable. Au reste Marc Paolo, qui n'avoit jamais lu cette relation écrite par des Arabes, rapporte aussi que les habitants des provinces de *Xandu* & de *Concha* mangeoient leurs prisonniers. La barbarie des Chinois à l'égard des enfants qu'ils ne veulent pas nourrir & qu'ils font étouffer dans des bassins d'eau chaude, n'est pas aussi un fait vrai-semblable, & cependant il est vrai : on étouffe ainsi plus de trente mille enfants nouvellement nés dans tout l'empire chaque année. Il est surprenant que l'idée d'envoyer des colonies ne soit pas venue aux magistrats d'un pays si fécond.

dévots de la capitale. Les Péruviens, apparemment policés depuis plus long-temps que les Mexicains, n'égorgeoient plus des créatures humaines pour le service des autels : ils se contentoient de tirer de la veine frontale, & des narines des enfants, une certaine portion de sang, qu'on répandoit sur de la farine dont on pétrissoit des gâteaux, que tous les sujets de l'empire étoient obligés de manger à une grande solemnité annuelle (1). Il paroit que cela prouve assez que les Péruviens avoient été de vrais anthropophages ; mais que leurs mœurs & leurs habitudes s'étoient adoucies, & que la religion y avoit suivi la révolution du caractere. Un peuple qui perfectionne ses loix & ses arts, est bien malheureux & bien à plaindre, quand il ne peut perfectionner sa religion.

Comme dans la combinaison possible des idées, il n'y a pas une seule proposition dont on n'ait soutenu la proposition contraire, un auteur a mis en question si l'usage de vivre de chair humaine étoit conforme, ou opposé aux intentions de la nature. La destruction, quoique nécessaire, d'un être animé est un acte de violence & de cruauté, parce qu'il entraîne une sensation douloureuse : & toute sensation douloureuse est un mal physique pour le moindre insecte, pour le plus imperceptible animalcule qui végete ou respire sur la surface de cette planete ; la façon de décomposer les éléments bruts & matériels d'un être qu'on a dépouillé de son

---

(1) Voyez *Garcilasso, histoire des Incas. Tome second Chap. XXVI.* Nous parlerons plus au long de cette fête des Péruviens dans notre second volume, en traitant de la religion des Américains.

organiſation intime & de ſa ſenſibilité, eſt ſans doute une action indifférente par elle-même, & il n'importe ſi les vers, les Cannibales ou les Iroquois rongent un cadavre. Cependant pluſieurs actions réellement indifférentes ceſſent de l'être dans l'ordre civil & ſocial, où les légiſlateurs ont dû régir les hommes plus par les préjugés que par les loix : ils ont dû amollir leurs cœurs par les erreurs de leurs eſprits, & captiver ces animaux terribles autant par l'illuſion que par la force ; il a fallu à la fois leur inſpirer de l'horreur pour le crime, & pour l'image & l'ombre du crime : afin que les vivants appriſſent à ſe reſpecter davantage, il a fallu rendre les morts même reſpectables, en conſacrant, par des cérémonies impoſantes, les déplorables reſtes de leur exiſtence paſſée.

Il paroît que la coutume de ſe nourrir de la chair des hommes a plutôt été le vice d'un âge ou d'un ſiecle, que d'un peuple ou d'un pays ; puiſqu'elle a été répandue ſur toute la terre ; cependant M. Rœmer fait mention, dans ſa deſcription de la Guinée, d'une race de Negres à phyſionomie de tigres, qui ſont, ſelon lui, anthropophages par inſtinct, & quand il s'en trouve quelques-uns ſur les vaiſſeaux Négriers, ils déchirent les autres eſclaves qu'on a à bord. Ce fait ſeroit ſurprenant, s'il étoit vrai ; mais il a été contredit par des perſonnes qui ſont pour nous d'une toute autre autorité que M. Rœmer.

Des naturaliſtes, qui ont voulu expliquer phyſiquement pourquoi il y a des ſauvages anthropophages, ont imaginé, dans la membrane de l'eſtomac de certaines nations & de certains individus, une humeur pleine d'acrimonie, qui en picotant les parois de ce viſcere, occa-

sionnoit une voracité extraordinaire & déréglée, qu'ils ont comparée à la *pica* à laquelle les femmes enceintes sont quelquefois sujettes.

Cette explication est si près du ridicule ou de l'absurde, qu'elle ne mérite aucun examen. D'autres ont cru que le genre humain renfermoit des especes d'hommes armés de plus de dents canines que les autres, & par conséquent plus carnassieres. Il est vrai que les Tartares ont les dents autrement arrangées que nous, que les Chinois ont le rang supérieur saillant, & l'inférieur plus incliné en dedans : les anciens Syriens avoient les dents plus courtes que le reste des Asiatiques : il faut que les habitants de la Palestine aient eu un défaut à-peu-près semblable, puisque St. Jérome s'étoit fait limer ses dents, pour prononcer plus élégamment la langue Juive, qui n'en valoit assurément point la peine. Mais ces différences quelconques entre la position, la figure, & le nombre des dents qui est quelquefois incomplet, n'autorisent pas à conclure qu'il existe des familles entieres d'hommes dont les dents canines soient multipliées jusqu'au nombre de six, de huit, de dix ou de douze. Jamais les voyageurs les plus éclairés & les plus attentifs n'ont rencontré ce phénomene, qu'un écart extrême de la nature a pu produire dans quelques individus, qu'on doit plutôt compter pour des monstres par surabondance, que pour des êtres régulierement conformés sur le modele commun de l'ordre animal auquel ils appartiennent.

Les septentrionaux ont en général les dents plus longues, plus séparées que les nations du midi : si ce n'est pas cette observation qui a trompé, il faut qu'on ait été induit en erreur par l'artifice de quelques Negres de l'A-

frique qui s'aiguisent les dents avec une lime; (1) de sorte que leurs deux mâchoires paroissent contenir douze canines, les huit incisives ayant été effilées aux deux angles avec tant de subtilité, qu'on pourroit s'y méprendre, si l'on n'en étoit auparavant instruit. C'est vrai-semblablement cette bizarrerie qui a donné naissance à la fable des Negres à physionomie de tigre dont Rœmer fait mention : si entre les habitants de Matamba & de Congo, où l'on est dans la pratique de se défigurer la denture, il y a en effet quelques hordes Anthropophages, cela aura suffi, pour faire soupçonner à des voyageurs superficiels, que le goût pour la chair humaine vient de la multiplication des dents canines. Cette explication ne mérite donc pas plus d'égards que la matiere acide de l'estomac, puisqu'elle n'est appuyée sur aucun fait, & que tant d'autres faits la détruisent. D'ailleurs les Caraïbes de la Guiane, qui se nourrissent encore quelquefois de chair humaine, n'ont rien d'extraordinaire dans les dents.

Pigafetta paroît être persuadé que la haine violente qui regne entre les différentes peuplades Américaines, les a portées à manger leurs prisonniers pour assouvir toute leur vengeance : il rapporte que dans un canton du Bresil, où les sauvages n'avoient point été anciennement antrhopophages, cette coutume s'étoit introduite par l'exemple d'une femme qui se jeta avec tant d'emportement sur le meurtrier de son fils, qu'elle lui mangea l'épaule. On a

(1) Voyez *Description de l'Afrique occidentale par Cavazzi, T. 2. page 82.*

vu chez les nations les plus civilisées des excès aussi funestes de l'animosité publique contre des magistrats faussement accusés, ou des tyrans véritables ; on a dévoré à Paris le foie & les poulmons du maréchal d'Ancre, & en Hollande le cœur de de Wit : mais ces instants de rage de quelques scélérats obscurs & furibonds n'ont, dans aucune société du monde, dénaturé le caractere des membres ; & on auroit tort de conclure que les François étoient anthropophages sous Louis XIII, ou sous Charlemagne, parce que les loix Saliques défendent, sous peine de deux cent sols, aux sorciers de manger de la chair humaine : on auroit tort d'inférer que les Hollandois étoient anthropophages au dix-septieme siecle, ou les Egyptiens du temps de Juvenal, parce que les fanatiques de la ville de Tentire avoient dévoré un fanatique de la ville d'Ombe, sans le rôtir, dans un combat de religion, où il s'agissoit de savoir si Dieu s'étoit incarné sous la figure d'un vautour, ou sous la forme d'un crocodile. Cette dispute, si humiliante pour la raison, auroit dû dégoûter à jamais des querelles théologiques, si les hommes pouvoient s'en dégoûter : mais cet exemple fut contagieux, & annonça l'instant où l'on verroit l'Europe, l'Asie & l'Afrique désolées par la superstition armée contre elle-même.

Quand on recherche plus avant les causes qui ont pu porter les hommes à se repaître des entrailles de leurs semblables, il y a toute apparence que la dure nécessité de la vie sauvage doit être envisagée comme le principe de cette barbarie : la coutume qui fait rendre tous les abus tolérables, aura encore agi, après que la nécessité ne subsistoit plus. S'il n'est pas vrai que la disette puisse être assez urgente parmi une

troupe de sauvages pour les contraindre à se dévorer mutuellement, comme quelques écrivains le prétendent, quoiqu'à tort ; il faudroit alors chercher l'origine de cette atrocité dans le droit affreux & arbitraire de la guerre & de la conquête.

On sait que, dans les différents âges de la raison, on a différemment jugé de la condition des prisonniers, & qu'on les a traités suivant le droit plus ou moins rigide qu'on s'est arrogé sur eux : les plus sauvages des hommes les tourmentent, les égorgent & les mangent, c'est le droit des gens chez eux : les sauvages ordinaires les massacrent sans les tourmenter : les peuples sémi-barbares les réduisent en esclavage : les nations les moins barbares les rançonnent, les échangent ou les restituent pour un équivalent quelconque, quand la guerre est terminée, ou que la possibilité de nuire ne subsiste plus.

Les premieres relations de l'Amérique disoient qu'on y mangeoit des hommes, comme on mange des poulets ou des brebis en Europe ; mais on s'est convaincu dans la suite que quelques sauvages n'en usoient ainsi qu'à l'égard de leurs captifs, ou des étrangers qu'ils prenoient pour des ennemis. En 1719, les Atac-apas de la Louisiane se saisirent de M. de Charleville & du Chevalier de Bellisle, égarés à la chasse au-dessus de la Baie de S. Bernard dans le golfe de Mexique : les François n'étoient alors ni en guerre ni en paix avec les Atac-apas, dont on ignoroit jusqu'au nom & à la demeure, fort reculée de tous les établissements de la colonie : ces barbares conduisirent néanmoins ces deux étrangers dans leur village, assomerent à coup de massue M. de Charleville, qui étoit fort

corpulent, le couperent en pieces & le mangerent le jour même, à un repas général de toute la horde assemblée, réservant M. de Bellisle pour un autre festin, auquel un hazard inespéré l'exempta (1) de se trouver.

Qu'une même nation se soit continuellement entre-dévorée, comme l'historien de la nouvelle France l'assure des Savanois, cela n'est pas vrai; parce qu'il est impossible qu'il y ait un état de guerre civile de tous contre tous : une société qui essuyeroit une telle combustion, seroit, du jour au lendemain, détruite ou dispersée.

S'il est vrai que les Caraïbes avoient mangé en douze ans six mille hommes enlevés à la seule isle de Portorico : il faut sans doute qu'ils aient regardé ces insulaires comme leurs principaux ennemis, & usé à leur égard du droit de conquête, poussé aussi loin qu'il peut jamais l'être entre des barbares.

Il y avoit en Amérique trois especes d'anthropophages ; ceux qui tuoient leurs captifs pour s'en nourrir; ceux qui ne touchoient qu'aux appendices du corps humain, tels étoient les Topinambours & les Tapuiges, qui au témoignage de Pison, dévoroient la tunique & une partie du cordon ombilical des enfants nouvellement nés ; les Péruviens, qui arrosoient de sang humain leur pain sacré, ne s'éloignoient gueres de cette abomination : enfin viennent ceux qui mangeoient les morts de maladie ou

---

(1) *Mémoires de M. du Mont sur la Louisiane.* Voyez aussi *l'Histoire de la Louisiane par le page du Pratz.*

de blessures, & dont le nombre étoit fort petit : peut-être n'a-t-on pas connu trois peuplades où la mode d'enterrer les parents dans les entrailles de leur postérité, fut réellement établie. Quoiqu'on puisse à cette occasion citer plusieurs voyageurs, & réunir beaucoup de lieux communs, sans oublier le conte que les Grecs ont fait sur le deuil d'Artémise, il n'en est pas moins difficile d'approfondir l'origine d'un si étrange usage. Comme les hommes sont capables de tout penser & de s'abandonner aveuglément à l'extravagance de leurs idées, leurs actions ne sont que trop souvent dictées par des excès de délire & des caprices momentanés, qui désesperent ceux qui prétendent en rendre raison, ou qui veulent en dévoiler les causes ; cependant ces actions deviennent des exemples, & ces exemples sont érigés en autorités tyranniques. Voilà la source commune de tant de coutumes gênantes qui outragent inutilement le bon sens, comme d'écraser le nez, de rétrécir la sole des pieds, d'étrangler le corps au défaut des côtes, d'aplatir la tête, de l'arrondir, de l'équarrer, de percer les oreilles, les joues, les levres, la cloison du nez, de diminuer la longueur du col, & d'augmenter la longueur du lobe de l'oreille, de se couper quelques articles des doigts, de s'ôter un testicule, de s'enlever une membrane, d'arracher quelques dents, de les effiler, de dépiler le corps, d'abattre les paupieres, de déraciner les cils & les sourcils, de s'éplucher la barbe, de déchiqueter la peau, de la diaprer par des incisions figurées, d'incruster des cailloux dans la peau du visage, de se ficher de longues aiguilles ou de belles plumes dans la carnosité des fesses, de se damner, de se brûler, de se manger les uns & les autres, & d'écrire

les traités de morale sur la bienveillance & la charité.

Les Américains, à qui la nature avoit réparti une moindre portion de sensibilité qu'au reste des hommes, avoient aussi moins d'humanité, moins de commisération : le nombre des anthropophages qu'on a découverts parmi eux, en est une preuve : il en existoit du nord au sud, dans toute l'étendue du nouveau continent, & nous avons déjà observé que les Mexicains & les Péruviens, qui paroissoient être les plus policés, ou les moins féroces, n'avoient retenu que trop de traits de la vie agreste & brutale. D'un autre côté, leur paresse excessive, l'ingratitude de leur terre natale, l'impuissance de leurs instruments grossiers, l'instinct farouche & revêche de leurs animaux, qu'ils ne pouvoient apprivoiser, ni réduire en troupeaux sédentaires comme nos bœufs, nos brebis, nos chevres, leur ôtoient une infinité de ressources. Il est constant qu'on n'a point vu, dans toutes les Indes occidentales, un seul peuple Nomade ou Pasteur, comme il y en a tant dans l'Asie & l'Afrique. La chasse, dont les Américains s'occupoient uniquement, ne fournit qu'une subsistance précaire, familiarise le cœur de l'homme avec le carnage, & fomente des mésintelligences & des guerres éternelles. Cet état est donc le plus désavantageux où les hommes puissent être réduits ; & si tant d'anciennes nations ont été anthropophages, ç'a été lorsqu'elles ignoroient encore l'art de multiplier les graines comestibles, & qu'elles n'avoient amené à là servitude aucune espece de quadrupedes & de volatiles, de sorte que les chasseurs & les animaux étoient également sauvages ; car on ne peut ajouter foi à ce qu'ont rapporté quel-

ques portugais des états du grand-Macoco ; qu'ils dépeignent comme un monarque puissant, magnifique, & qui sert de la chair humaine sur sa table & celles de ses courtisans (1). Il paroît presque impossible qu'un peuple assez civilisé pour avoir élu un souverain, construit des villes & cultivé les arts, se repaîtroit encore de mets si révoltants. Il ne faut pas objecter l'exemple des Mexicains, qui engraissoient un

(1) « Il faut au roi qu'on nomme le Grand-Macoco, » vers le Congo, des centaines de personnes par jour » pour sa table, & pour la nourriture de sa maison. Et » il y a plusieurs peuples où on a des haras d'hommes » & d'enfants, qu'on va tuer pour manger, comme on » fait ici des moutons. M. Toynard disoit qu'on lui con- » toit en Portugal qu'en .... quand on exposoit des » hommes au marché tous vivants, qu'on marchandoit, » l'un l'épaule, l'autre la cuisse, & que les Portugais » qui avoient besoin d'esclaves alloient là en acheter. » M. Toynard ayant dit, ils vous ont bien de l'obliga- » tion; point du tout lui répondit le voyageur Portu- » gais, ils croient que nous ne les trouvons pas assez » gras ». *Recueil de l'abbé de Longuerue*, *page* 17. On ne peut regarder tout ce passage que comme un conte ridicule que le P. Lobo avoit fait à M. Toynard.

Dans les cartes de l'Afrique qu'on fait en Allemagne, on voit une infinité de cantons auxquels on ne donne pas d'autre nom que celui d'*Anthropophages* : il y en a sans doute quelques-uns en Afrique ; mais ils ne sont pas si multipliés que ces cartes l'indiquent. Et l'auteur qui a rédigé dans l'*Encyclopédie* l'air *Jagas*, seroit fort en peine de constater, par des témoignages irrécusables, toutes les horreurs dont il accuse ce peuple de brigands : il est surprenant d'ailleurs, qu'il ne se soit pas apperçu que ce même article avoit déja été inséré dans le Tome VII, au mot *Galles*. Les judicieux compilateurs de l'*Histoire universelle* ont aussi donné une aveugle confiance à tout ce que des missionnaires capucins ont débité de ces *Jagas*, dont on peut lire la révoltante & fabuleuse relation dans Cavazzi.

prisonnier dans le temple, & dont on servoit annuellement les membres sanglants aux plus ardents d'entre les dévots : cette barbarie étoit plutôt une expiation légale, dictée par le fanatisme le plus outré qu'un moyen adopté pour sustenter la vie de ces enthousiastes.

Les Européens ont exterminé totalement la plupart des peuplades Américaines qui traitoient le plus inhumainement leurs captifs ; & ils en ont accoutumé quelques autres a être moins féroces, moins excessives dans leur ressentiment.

Dans le traité que les François firent avec les Atac-apas, on exigea d'eux qu'ils ne goûteroient plus de la chair humaine ; ce qu'ils promirent solemnellement, & ils ont mieux tenu leur parole que ne firent jadis les Carthaginois, qui s'étant engagés à ne plus sacrifier des enfants à Saturne, s'abandonnerent derechef, malgré la foi des traités, à cette superstition épouvantable.

Il y a aujourd'hui moins d'Anthropophages au nouveau monde que bien des personnes ne se l'imaginent : on n'en connoît plus qu'à la pointe méridionale, dans l'intérieur des terres où l'on ne pénetre pas souvent, & sur les bords de l'Yupura, où au rapport de M. de la Condamine, l'on trouvoit encore, en 1743, des tribus entieres qui mangeoient leurs prisonniers (1). Il est vrai aussi que les Gallibis, & quelques familles Caraïbes expulsées par les Espagnols de leurs isles natales, & réfugiées à la côte du continent entre l'Orénoque & le

(1) *Voyages de la Riviere des Amazones, Edition de Paris* 1745. *pag.* 84. & 97.

fleuve des Amazones, ont même dans ces derniers temps écharpé & dévoré quelques Missionnaires, qu'ils regardent comme des ennemis dangereux & opiniâtres; car tous les Indiens de ces cantons ont une aversion singuliere à assister au sermon.

Les anciens auteurs, qui ont écrit avec beaucoup de simplicité de la découverte de l'Amérique, & de la situation où l'on surprit ses habitants abrutis, sont entrés dans les plus grands détails sur la diversité de goûts, qui régnoit entre les anthropophages : on ne peut garantir toutes ces particularités, qu'aucun observateur n'a été à portée de vérifier. Quoiqu'il en soit, ces anciens auteurs assurent que les Cannibales, & les peuples du Cumana, & de la nouvelle Grenade, châtroient les enfants destinés à la boucherie, afin de les attendrir. Il est avéré que la castration sur les hommes étoit connue & pratiquée aux Indes occidentales, avant l'arrivée des premiers Européens, & il y avoit des Eunuques à la cour du Cacique, de Puna, que Zarate nous dépeint comme l'individu le plus vicieux & le plus jaloux du nouveau monde. La castration y avoit donc été imaginée, ainsi que dans notre continent, plutôt par l'esprit sombre & inquiet de la jalousie, que par le prétendu raffinement des anthropophages.

Ceux d'entre les Sauvages qui se rassasioient avec les membres de leurs prisonniers, les régaloient & les nourrissoient largement pendant trois semaines, afin de les engraisser, & ils s'engraissoient en effet, si l'on peut en croire Pierre d'Angleria, cet ami intime de Christophe Colomb, qui avoit vécu plusieurs années aux Antilles, & dont les écrits, assez judicieux

pour

pour leur siecle, ne décelent pas tant d'avidité pour les fables que les compilations du pere Charlevoix, qui après avoir conté que les Américains du Nord trouverent la chair des Anglois & des François extrêmement mauvaise, parce qu'elle étoit naturellement salée (1), ajoute ensuite dans son histoire du Paraguai, que les nouveaux chrétiens de cette province voulurent un jour massacrer le très digne pere Ruitz, dans l'espérance de faire un excellent repas de sa chair qu'ils croyoient devoir être fort délicate, parce que les jésuites sont malheureusement les seuls au Paraguai, qui fassent usage de sel. Il semble que ces deux passages comparés se contredisent; non que nous doutions un instant, que les Indiens n'aient eu plus d'une fois l'envie sincere de manger du jésuite; mais il est fort probable qu'ils avoient pour cela des raisons plus graves & plus sérieuses que celles qu'alléguent Charlevoix & Muratori, qui prétendent que les Paraguais voulu-

(1) Le Baron de la Hontan contredit formellement le récit de charlevoix, en assurant que les sauvages de l'Amérique septentrionale se plaisoient beaucoup, de son temps, à manger des Européens. On rencontre cent contradictions également puériles dans le commun des Voyageurs; Atkins a voulu tirer de ces contradictions une preuve pour démontrer qu'il n'y a jamais eu des anthropophages en aucun endroit de la terre habitée : comment feroit il possible, demande-t-il, que des animaux formés à l'image de la divinité eussent pu dégrader jusqu'à un tel point la dignité de leur nature? Demandons à notre tour au raisonneur Atkins, comment ces mêmes animaux ont pu s'avilir jusqu'au point de devenir calomniateurs, avares, envieux, barbares, superstitieux, traîtres, meurtriers, parricides, despotes, esclaves, ...

rent auſſi mettre à la broche le révérend pere Dias, qui ſe promenoit fort paiſiblement, dit-il, en priant Dieu, le long des *Rancerias*; comme ſi l'on n'avoit plus rien à craindre de la vengeance, lorſqu'on prie Dieu pour ceux que l'on outrage.

Les Iroquois ne trouvoient rien de plus fin, ni de plus tendre, dit-on encore, que le col & tout ce qui enveloppe la nuque : les Caraïbes au contraire préféroient les mollets des jambes & les carnoſités des cuiſſes (1) : ils ne mangeoient jamais des femmes ou des filles (2), dont, la chair leur paroiſſoit peut-être moins ſavoureuſe, ou plus dégoûtante, ſi quelque choſe peut l'avoir été pour de tels convives.

Les chiens dogues, que les Eſpagnols employerent à la deſtruction des Indiens, préféroient de même la chair des hommes à celles des femmes, auxquelles ils ne vouloient quelquefois pas toucher du tout.

Oviedo aſſure que le plus furieux des mâtins qui fût à la ſolde de ſa majeſté catholique, ayant été lancé ſur une Américaine, refuſa de la mordre, quoiqu'il eût étranglé la veille plus de vingt guerriers : ce qui fit crier tous les ſoldats Caſtillans au miracle : le plus grand des

(1) *Torulos brachiorum & femorum & ſurarum pulpas*. Petri Mart. Decades Ocean.

(2) Cavazzi, dans ſa *Relation de l'Ethiopie occidentale*, rapporte la même choſe des *Giages* ou *Jagas*, peuple anthropophage de l'Afrique ; mais on ne peut preſque faire aucun fond ſur le témoignage de ce miſſionnaire, qui a eu plus de piété que de jugement : on lui auroit de grandes obligations s'il n'avoit jamais écrit des livres ou des relations de l'Afrique.

miracles étoit la brutalité des Caſtillans mêmes, auxquels j'ai vu, dit Las Caſas, arracher du ſein des Indiennes des enfants à la mamelle, & les jeter à leurs chiens pour les repaître. Il eſt triſte que l'hiſtoire de cette malheureuſe planete ſoit ſouillée par de tels faits, & ſi notre poſtérité ne nous reſſemble point, elle croira que ce monde a été habité par des démons.

Il y a des voyageurs qui diſent que les Américains anthropophages paroiſſoient plus mélancoliques, plus mornes, & moins portés aux divertiſſements & à la danſe que ceux qui étoient purement frugivores ou rhiſophages : ceux-ci avoient des accès de joie qui tenoient du délire ou de la fureur ; ce qu'on doit attribuer aux liqueurs enivrantes, exprimées des fruits & des racines dont ils s'abreuvoient ſans retenue : les parties captieuſes de ſes boiſſons dérangeoient leurs cerveaux, & faiſoient reſſembler leurs aſſemblées & leurs feſtins à ceux des Lapithes.

Depuis que les Iroquois, les Hurons & les autres nations de cette partie du nord, ſe ſont adonnées à la guldive, au tafia & à l'eau de vie, elles ſe réjouiſſent auſſi davantage & même immodérément. Il eſt preſque incroyable combien ces excès ont éclairci leur population, quoiqu'on diſe dans l'hiſtoire de la France, que Dieu fit un jour trembler la terre au Canada pour épouvanter les Sauvages qui abuſent des liqueurs ſpiritueuſes que des empoiſonneurs d'Europe leur vendent : ce miracle n'a pas ſuffi pour extirper l'ivrognerie, & les Hurons n'ont jamais tant bu que depuis ce temps-là. Les Caraïbes des iſles ſont les ſeuls qui aient retenu leur caractere ſombre & leur air chagrin & rêveur : on croiroit qu'ils regrettent le temps

où ils rôtiſſoient leurs captifs, & dépeuploient l'iſle de Portorico.

Pour completer ce qui reſte encore à dire ſur les anthropophages, nous examinerons en peu de mots, ſi l'horrible coutume de manger des hommes avoit engendré en Amérique le mal vénérien, comme pluſieurs écrivains du ſeizieme ſiecle l'ont ſoutenu. J'avoue que ce paradoxe ou cette hypotheſe n'auroit peut-être jamais acquis du crédit parmi les ſavants, ſi l'illuſtre chancelier Bacon ne lui avoit fait, pour ainſi dire, l'honneur de l'appuyer ; il ſe fondoit ſur la malignité des humeurs & du ſang humain, avec lequel des ſcélérats de l'Afrique compoſent un poiſon redoutable : cette malignité peut être pouſſée ſi loin par la fermentation, qu'il en réſulte un véſicatoire ou un cauſtique ſi actif, qu'il ulcere & brûle les parties extérieures ſur leſquelles on l'applique ; comme un fait rapporté par M. de Mead, dans ſa *mecanique des venins*, ne laiſſe aucun moyen d'en douter. D'un autre côté, la grande quantité de ſel que les chymiſtes rencontrent dans le ſang de l'homme (1), & qui ſurpaſſe de beaucoup celle qu'on recueille dans le ſang des animaux, avoit porté quelques

(1) Il réſide dans le ſang humain un ſel volatil ſec, qui ſe ramifie contre les bords du vaſe qu'on emploie à l'analyſe ; & qui fait, à-peu-pres, la cinquantieme partie du ſang : le ſel fixe qu'on retrouve dans la leſſive, conſtitue à-peu-près la quatre vingtieme partie de la maſſe. Outre ces ſubſtances ſalines, il exiſte encore dans le ſang une aſſez grande quantité de fer obéiſſant à l'aiman. Cette matiere ferrugineuſe revient dans certaines perſonnes à une maſſe de quatre onces ſur vingt-quatre livres de ſang, dans d'autres elle eſt infiniment moindre.

médecins à croire que les anthropophages pouvoient être, en effet, ſujets à une maladie particuliere; mais il y a toute apparence que le ſel n'abonde dans la ſubſtance de l'homme, qu'à cauſe de l'uſage continuel qu'il en fait pour impregner ſes aliments : ſi l'on avoit analyſé la liqueur ſanguine de quelques-uns de ces ſauvages du nord de l'Amérique qui ſe nourriſſent des choſes parfaitement inſipides & trempées dans aucune eſpece de ſaumure, on auroit, ſans doute, obtenu une moindre portion de ſel animal. Ainſi cette obſervation eſt ſans juſteſſe relativement à l'origine ou à la cauſe immédiate du virus vénérien. Le premier qui ait cru que cette maladie avoit la vraie ſource dans l'anthropophagie, a été, ſi je ne me trompe, un empirique Italien, nommé Fioravanti, dont il nous eſt reſté un écrit en langue vulgaire, & intitulé *mes caprices médicinaux* : dans cette étrange production, il rapporte qu'un vieillard de Naples lui avoit atteſté, que les vivres ayant manqué aux troupes Eſpagnoles & Françoiſes qui devaſtoient la malheureuſe Italie en 1456, les pourvoyeurs avoient ramaſſé en ſecret des cadavres humains, & en avoient préparé différentes eſpeces d'aliments, qui occaſionnerent une affection vérolique dans tous ceux qui en goûterent. Fioravanti, pour donner un ton de vrai-ſemblance à ce conte, qui en eſt abſolument deſtitué, ajoute qu'il a fait des expériences ſur des cochons, ſur des éperviers & des chiens nourris, pendant deux mois, avec la chair d'autres chiens & d'autres éperviers ; & au bout de ce temps, dit-il, je ſuis parvenu à envenimer ces animaux, à les déplumer, à les dépiler, à les couvrir de puſtules, & à les ino-

culer enfin d'une maladie qui ne differe point du mal vénérien.

Le chancelier Bacon, convaincu qu'il y avoit dans ce récit un anachronisme de plus de vingt ans, puisque le mal vénérien ne s'est déclaré en Italie qu'en 1494, rapporte une autre anecdote plus conforme à la date de l'événement, mais également opposée à la vérité de l'histoire : il raconte que des marchands de vivres, ayant fait saler & encaquer de la chair humaine sur les côtes de la Mauritanie, vinrent la vendre aux troupes Françoises persécutées par la disette au blocus de Naples : cette salaison les infecta, ajoute-t-il, de cette même indisposition qu'on a ensuite retrouvée chez les Cannibales du nouveau monde ; ce qui paroît trouver que cette peste tire son origine de l'abus de manger des hommes (1).

M. Bacon, & tous ceux qui ont penché vers son sentiment, auroient dû réfléchir qu'à l'isle de S. Domingue, où les naturels n'étoient pas anthropophages, la contagion vénérienne sévissoit plus qu'ailleurs : ce qui ruine absolument cette hypotese, puisqu'en ce sens le siege, ou le principal foyer de la maladie, auroit dû être dans les isles Caraïbes, & non dans les Antilles.

M. Astruc, qui a voulu vérifier les expériences de Fioravanti sur les phénomenes de la nutrition des animaux avec la substance des individus de leur espece respective, a eu la constance de repaître pendant six mois, un chien

(1) *Sylva Sylvarum Cent. 1. édit. in-fol. Leipsiæ.*

avec la chair canine, sans que la santé de cet animal se soit altérée, sans qu'il ait essuyé ni le dégoût, ni la dépilation ni aucun des symptomes décrits par l'empirique ultramontain. Il est possible, à la vérité, qu'une circonstance importante ait mis une différence sensible dans le cours de ces expériences, & par conséquent offert des résultats contradictoires aux yeux des observateurs. Si Fioravanti a employé des chairs fétides & putréfiées, & si M. Astruc les a employé sanglantes & saines, il est sûr que les accidents qui s'en sont suivi, ont dû plus ou moins varier entre eux (1).

Mais comme il n'est question ici que de l'effet produit par l'aliment tiré des substances animales, en tant qu'elles ne sont pas viciées par la fermentation ou d'autres germes corrupteurs, le procédé du médecin François paroît suffisant pour démontrer, indépendamment de tant d'autres preuves, que tous les animaux qui s'entredévorent, & qui sont anthropophages dans leur espece, ne souffrent rien de la qualité de cette nourriture si analogue à leur propre essence.

Scultet, qui dit que la chair humaine, quoique fraîche, produit la lèpre dans ceux qui en mangent, ainsi que la viande de cochon affecte les Lévantins d'une espece de mentâgre, a été plus hardi encore que Fioravanti : il ne cite aucune expérience, vraie ou fausse, pour justi-

(1) Monconis rapporte, dans ses voyages, qu'un fameux Médecin de son temps, ayant répété les expériences de Fioravanti, avoit observé les mêmes phénomenes ; mais la prévention peut, au milieu des expériences, tromper les observateurs.

fier cette assertion, qui n'a pas la moindre réalité.

Le pain d'os humains moulus que les Parisiens mangerent pendant la ligue, pour désobéir jusqu'à l'extrémité au meilleur des rois, engendra, à la vérité, dans leurs entrailles une maladie qui les conduisit au tombeau plus rapidement que n'auroit fait la faim même, & ils trouverent, sans qu'on pût les plaindre, l'excès de leurs maux dans le plus affreux des remedes. Cependant ce fait, que les Iroquois n'entendroient lire qu'avec effroi dans les annales de la France, ne prouve pas que les humeurs du corps humain contiennent des particules venimeuses: si l'on avoit composé du pain avec des ossements broyés d'autres animaux, il en auroit résulté des inconvénients exactement semblables, & l'on peut dire que l'ambassadeur d'Espagne, qui indiqua cette prétendue ressource aux ligueurs faméliques, étoit à la fois un politique dénaturé & un mauvais physicien. Le *digesteur*, inventé depuis par le célebre Papin, a enseigné le vrai moyen de tirer, des substances osseuses, une nourriture innocente.

Au reste, ce qui a induit en erreur & le chancelier Bacon & plusieurs autres naturalistes de son temps, c'est qu'ils ont supposé des peuples entiers qui ne se sustentoient uniquement que de chair d'homme, supposition absurde, s'il en fut jamais. Nier tout ce qu'on lit, dans les relations les plus véridiques ou les moins suspectes, des Atac-apas de la Louisiane, des anciens Caraïbes des isles, des Caraïbes modernes du Maragnon, des Tapuiges du Bresil, des crislinaux, des Pampas, des Peguanchez, des Moxes, ce seroit établir un pyrrhonisme historique presque insensé: quoi de plus naturel qu'un sauvage rendu

furieux par la faim, & mangeant fon prifonnier, fon ennemi ? L'idée qu'a ce fauvage que fon prifonnier lui appartient, paroît affez fondée ; qu'il peut le manger, s'il aime cette viande, voilà une conféquence qu'il tire régulièrement de fes principes ; mais il y a loin encore delà à une nation qui expoferoit au marché de la chair humaine, qui auroit des haras d'hommes, qui marchanderoit de fang froid les membres de fes femblables. Quoique les auteurs de *l'hiftoire univerfelle*, prétendent que les Jagas pratiquoient toutes ces abominations, & avoient fait une loi de ne vivre que de chair d'homme, on peut hardiment dire que cela n'eft point vrai ni vrai-femblable. *Non cadit in quemquam tantum nefas.*

Comme plufieurs médecins du feizieme fiecle ne connoiffoient point, ou prefque point, la fource originelle du mal vénérien, ils s'abandonnerent inconfidérément à une foule de conjectures fur les caufes qui avoient infecté l'armée Françoife, campée au royaume de Naples en 1494, d'une pefte fi meurtriere qu'elle faifoit craindre la mortalité du genre humain en Europe : ces conjectures ne font remarquables aujourd'hui que par l'atrocité fur laquelle on les fondoit, & par les idées qu'on fe faifoit alors du génie noir & frauduleux de Ferdinand le Catholique. Au rapport de Céfalpin, les Efpagnols, bloqués dans la bourgade de Somma près du Véfuve, ayant mêlé de la fanie de lépreux dans du vin Grec, livrerent à deffein ce pofte aux troupes de Charles VIII, qui burent avidement ce vin mortel dont toutes les caves étoient pleines. La force du venin engendra dans leurs inteftins cette contagion qu'on a nommée enfuite le mal de Naples.

Si l'on peut, à juste titre, s'étonner que Césalpin ait adopté ce conte digne d'Elien ou d'Hérodote, on n'est pas moins surpris que Fallope soutienne que les Espagnols délayerent de la céruse dans le vin qu'ils firent boire à leurs ennemis, pour délivrer le royaume de Naples. Ignoroit-il donc que toutes les préparations dangereuses qu'on tire du plomb, entraînant des accidents bien différents de ceux qui accompagnent le virus vénérien dans ses périodes successifs? Il se seroit épargné ces raisonnements pitoyables, s'il avoit voulu s'instruire de la vérité dans Guichardin; s'il avoit consulté Roderique Dias de Isla, médecin de Séville, & auteur contemporain, qui dit dans son ouvrage intitulé *Contra las Bubas* (1), que le mal

(1) Comme ce passage de Dias de Isla est fort remarquable, nous placerons ici les termes de l'auteur, cité par M. Astruc.

« In Hispaniâ morbus ille visus est anno 1493, Barcionæ, quæ primùm infecta, & sic deinceps Europa cùm reliquo orbe universo, cujus partes hodiè innotuerunt. Originem traxit in Insula Hispaniola, quod satis longa, certaque experientia compertum fuit. Cum enim à Christopho Colono (sive Columbo) Thalassarcha reperta & detecta esset, militibus cum incolis conversantibus, quod affectus contagiosus esset, facile communicatus est, & quam citissime in exercitu grassabatur; cumque dolores ejusmodi numquam ab illis conspecti aut cogniti essent, causam in maris labores & navigationum molestias referebant, aliasque occasiones, ut cuique probabile visum erat. Et cum eodem tempore, quo Colonus Stolarcha appulerat, Reges Catholici Barcionæ degerent, quibus itineris rationem reddebat, nuperque ab eo reperta denarrabat, mox tota urbs eodem morbo corripi cœpit latissime se diffundente..... Sed quia incognitus hactenus valdeque formidabilis videbatur, jejunia,

vénérien se manifesta à Barcelone en 1493, & qu'il se répandit delà comme une épidémie sur l'Europe & le reste de l'univers connu. Cette contagion, ajoute-t-il, ainsi que l'expérience l'a prouvé, est originaire de saint Domingue en Amérique. Cette isle ayant été découverte par l'amiral Colomb, ses compagnons y contracterent cette maladie par leur commerce avec les Indigenes : elle passa rapidement au reste des troupes d'embarquement, qui, n'ayant jamais vu ni éprouvé des symptomes semblables, en attribuerent l'origine aux fatigues de la mer & à d'autres causes vagues, chacun selon ses conjectures. Et comme au moment que Colomb, de retour du nouveau monde, vint débarquer à Palois, le roi & la reine d'Espagne résidoient à Barcelone, où l'on alla leur rendre compte du succès de l'expédition & du voyage, le mal vénérien se déclara tout d'un coup dans cette derniere ville, & en atteignit presque tous les habitants à la fois. La nouveauté du fléau jeta chacun dans la consterna-

---

» religiosæ devotiones aliæ, & eleemosynæ institutæ » sunt, ut Deus illos à morbo tueretur. At sequente » anno 1494, cum Rex Galliarum Christianissimus Carolus, qui tum rerum potiebatur, ingentem exercitum » in Italiam duxisset multi Hispanorum qui hostes illorum » erant, ibidem hac lue infecti vivebant, adeo ut mox » regiæ copiæ inficerentur; ignaræ tamen quis qualisve » morbus esset, aut quo nomine appellandus, crede» bant ex ipso aere regionis subortum. Vocarunt igitur » *Malum Neapolitanum* : Itali autem & Neapolitani, » quibus nulla ejus hucusque notitia, *Gallicum* nomina» bant. Deinceps vero, prout acciderat, quisque pro » lubitu aliud nomen imponebat. *Astruc de Morb. vene» reis, Lib. I. Cap. IX.*

tion : on ordonna des processions publiques, des jeûnes, on exhorta les citoyens à faire des aumônes, pour fléchir le Ciel irrité : on pria avec ferveur, & on ne se guérit point. L'année suivante (1494), Charles VIII, roi de France, ayant conduit une armée formidable en Italie, plusieurs régiments Espagnols, qu'on y envoya pour s'opposer à l'invasion de Charles, y porterent avec eux les germes du mal d'Amérique, & le communiquerent aux troupes Françoises, qui, ne sachant d'où leur venoit cette épidémie, en accuserent le climat insalubre du royaume de Naples, & imaginerent le nom de *mal de Naples*, pour signifier cette maladie dont ils ne connoissoient que les ravages, sans en connoître l'origine. Les Italiens, qui n'avoient jamais entendu parler de ce nom inventé par des François, appellerent cette même indisposition le *mal François*. Ensuite chacun le nomma comme il jugea à propos, selon le pays d'où il le crut originaire.

Ce passage paroît prouver décisivement que la maladie vénérienne étoit dans son principe, & peu après sa transplantation, extrêmement maligne, contagieuse, & qu'elle se propageoit sans contact immédiat, sinon par celui de l'athmosphere ambiente. Comment eût-il été possible autrement que trente à quarante personnes, de retour de l'Amérique a Barcelonne en 1493, (1) eussent infecté tout d'un coup cette ville

(1) Christophe Colomb ramena, à la vérité, de son premier voyage de l'Amérique, quatre-vingt-deux personnes tant soldats que matelots, & neuf Américains; mais il n'y eut gueres plus de quarante personnes qui l'accompagnerent à Barcelone ; le reste de l'équipage

immense, trois fois plus peuplée alors qu'elle ne l'est de nos jours, au point qu'on s'y crut menacé de la derniere calamité qui puisse accabler l'humanité ? La progession & la marche rapide de ce fléau, confirme encore qu'il se transmettoit primitivement par d'autres organes, que ceux de la génération. Ceux qui ont prétendu qu'il n'est parvenu en Russie que sous le regne de Pierre premier, ignoroient apparemment qu'il sévissoit déjà en Sibérie dès l'an 1780, & s'étoit manifesté plus de soixante ans auparavant à Moscow, de sorte qu'il avoit achevé le tour du globe, si l'on en excepte les terres Australes, en 1700.

On a accusé les médecins du quinzieme & du seizieme siecle de n'avoir pas prévu tout ce que les générations futures auroient à souffrir de cette épidémie, & de n'avoir pas essayé tous les remedes possibles pour en détruire les germes radicaux, ou les préservatifs convenables pour en retarder les progrès : on souhaiteroit qu'ils eussent renouvellé les loix Egyptiennes & Mosaïques contre la lèpre, ou qu'ils eussent employé, de leur temps, les précautions dont on use aujourd'hui, quand la peste arrive du Levant ; mais ce reproche n'est pas fondé, puisque l'édit du parlement de Paris dont on a donné un extrait dans la premiere partie, doit nous convaincre qu'on consulta à la fois la prudence des magistrats & l'art des médecins, qu'on pressentit les suites d'un tel malheur, & qu'on mit

---

étant resté dans le port de Palos, pour s'y refaire des fatigues de la mer.

tout en œuvre, & même ce qui étoit inutile ; pour garantir la postérité.

La vivacité des atomes pestilentiels étoit telle dans son origine, qu'on ne pouvoit les contenir dans un lieu donné : ils s'échappoient de toute part, & éludoient les moyens imaginés pour arrêter leur propagation. Au reste, c'est un grand bonheur que la découverte de l'Amérique n'ait pas été faite deux siecles plutôt, & dans un temps où notre ancien continent étoit désolé par la lèpre, & qu'il y avoit, selon Matthieu Pâris, dix-neuf mille hôpitaux *dans la chrétienté* remplis de lépreux. Si ces deux maladies si analogues s'étoient réunies & comme alliées dans le centre de l'Europe, leur funeste combinaison auroit pu porter ses ravages à un degré qu'il est impossible aujourd'hui de déterminer.

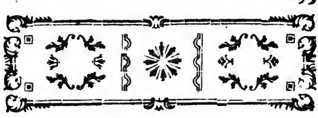
Pline dit qu'on observa, à l'arrivée de l'Eléphantiase Egyptienne en Italie, qu'elle atteignit les personnes de qualité avant que de descendre au petit peuple : si le mal d'Amérique n'a pas exactement suivi cette marche en Europe, d'abord après sa transplantation, au moins est-il certain qu'il attaqua la plupart des princes contemporains, dont les médecins ont été assez indiscrets pour publier les foiblesses de leurs maîtres, afin de consoler apparemment le reste des hommes. L'italien Brassavole ne fait aucune difficulté de dire qu'il a administré le bois de Gayac au pape Pie second, & que sa santé en a été soulagée. Maître le Coq dit qu'il a administré des frictions au roi François I. (1). Les

(1) « Il mourut à Rambouillet d'un ulcere entre

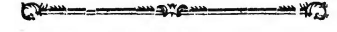
médecins de l'empereur Charles-quint nous apprennent qu'ils avoient conseillé à sa majesté de quitter le bois de Gayac, pour se servir de la Squine Orientale, dont ce prince fit usage jusqu'à sa mort.

» l'anus & le scroton, causé par son incontinence, & » qui l'avoit déja mis en danger de mort à Compiegne, » six ou sept ans auparavant. *Daniel*, *Histoire de France*, *pag.* 434.

Fin de la seconde Partie.



TROISIEME PARTIE.



SECTION I.

Des Eskimaux.



LEs Eskimaux habitent les parties les plus feptentrionales de l'Amérique, & s'étendent depuis l'intérieur de la terre de Labrador, par les côtes & les ifles de la Baye de Hudfon, très-avant vers le Pole. Ambulants & difperfés en petites troupes, ils embraffent un terrain immenfe : fi l'on les raffembloit en un corps de nation, ils n'occuperoient pas cent hameaux.

Avant que de continuer leur hiftoire, recherchons jufqu'à quel degré vers le nord notre globe eft habité : recherchons fi l'efpece humaine peut réfifter au centre des Zones glaciales, comme elle réfifte fur leurs extrémités.

Aux plages les plus lointaines, aux ifles les plus reculées dans le fein de l'océan où les navigateurs aient abordé, on a rencontré des hommes plus malheureux, plus foibles, plus abrutis

les uns que les autres, & tous également mécontents de leur sort, & incertains de leur origine. Il y a néanmoins beaucoup d'apparence qu'au-delà du quatre-vingtieme degré de latitude, des êtres constitués comme nous, ne sauroient respirer pendant douze mois, à cause de la densité de l'athmosphere.

Je sais qu'on a soutenu plus d'une fois, que le froid n'augmente pas en raison de la plus grande obliquité des rayons solaires, parce qu'il y a au Pole, dit-on, des volcans dont les exhalaisons & les feux toujours renaissants temperent les pays voisins : on ajoute que les vaisseaux qui se sont le plus élevés, ont eu moins de glaces au quatre-vingt-cinquieme degré, qu'on n'en a ordinairement sur les parages de la Zemble & aux embouchures des fleuves de la Sibérie. Oui, sans doute, parce que les glaces sont plus rares dans la haute mer que sur les côtes, où elles trouvent un point d'appui pour se former. Du reste, tout considéré & abstraction faite de quelques causes singulieres & locales, j'avoue qu'on ne peut gueres douter de la progression réelle du froid pendant l'hiver en raison de l'éloignement de l'équateur, ou de la proximité du Pole. Les expériences sont à cet égard trop décisives : les faits qu'on leur oppose, sont incertains ou faux.

Le feu qui s'échappe du bout de l'axe terrestre, est un feu imaginaire, qui n'existe que dans les hypotheses auxquelles les aurores boréales & les globes enflammés, qui se montrent quelquefois sur l'horizon des terres arctiques, ont donné lieu ; comme si ces météores puisoient directement leur substance des entrailles d'un volcan intarissable, & toujours allumé ; ce qui est en physique une absurdité.

Le traité de M. Mairan sur la formation des lumieres septentrionales, porte tous les caracteres d'une théorie fondée, suivant laquelle il est manifeste, que ce ne sont ni les exhalaisons chaudes, ni les vapeurs sulphureuses élevées des terres polaires, qui occasionnent ces aurores, & les autres phénomenes aériens, qui étonnent les observateurs placés dans la Zone froide. D'ailleurs, la matiere de ces lumieres paroît purement phosphorique, & la plus grande illumination ne fait pas la moindre impression sur le corps du thermometre le plus sensible. On voit souvent, dans le Groenland, le ciel s'éclaircir tout-à-coup au milieu de la nuit, & rayonner de mille couleurs lumineuses & flambées ; mais l'air, loin de s'échauffer pendant cet instant, reste aussi froid que si l'obscurité eût continué de voiler tout le firmament.

Pontoppidan, qui veut que les clartés du nord soient produites par le frottement, ou l'agitation violente que l'athmosphere éprouve, aux deux extrémités de l'axe, par la rotation du globe, n'a pas fait attention qu'en ce cas, ces lumieres électriques seroient constantes, perpétuelles, & éclateroient en un temps comme en un autre ; mais on sait que ces phénomenes ont été beaucoup plus communs, beaucoup plus brillants depuis 1716 qu'avant cette époque, sans que le mouvement diurne de la terre ait été accéléré ; ce qui auroit dû arriver si Pontoppidan ne s'étoit pas trompé. On omet ici la discussion du sentiment de M. le Monnier, qui croit que les aurores boréales & australes sont de la même substance que les queues & les chevelures des cometes : c'est substituer une difficulté à une autre difficulté, sans avancer d'un point l'état de la question, puisqu'on connoît bien

moins les queues des cometes que nos lueurs arctiques.

Le capitaine d'un vaisseau Hollandois, qui s'est élevé, à ce qu'il a dit, à vingt lieues du Pole, n'y a apperçu qu'une vaste étendue de mer, sans la moindre apparence de quelque base terrestre qui supportât des montagnes brûlantes; mais sans entrer ici dans la question de l'aplatissement du globe, qui ne sauroit être aussi considérable qu'on la prétendu, qu'on admette, si l'on veut, la réalité de ces montagnes brûlantes. Quelles conséquences en déduira-t-on respectivement à la température de l'air ? l'Islande possede un des plus terribles volcans qu'on connoisse : il est fort souvent en travail, & vomit d'immenses tourbillons de flamme ; cependant tout le feu qui s'élance par les quatre nouvelles bouches du Hécla, n'est pas en état de faire fondre les lits de neiges & de glaçons qui recouvrent les racines communes de ce prodigieux groupe de rochers ardents à leur cime. Aussi ressent-on dans l'Islande, malgré la présence de ce foyer, un froid très-âpre, & le Thermometre de Réaumur y descend souvent à quatorze degrés au-dessous du point de la glace. On peut juger, après cela, de quelle nature, de quelle activité devroit être le volcan qui échaufferoit les régions arctiques à deux cent lieues de circuit : la conflagration de tout le Pole n'y suffiroit pas.

Quand j'ai dit que notre planete est probablement habitée par des hommes ; jusqu'au quatre-vingtieme degré de latitude, je n'ai point hasardé une conjecture vague. Voici les preuves sur lesquelles je me fonde.

Boerhaave & d'autres médecins de nos temps, en voulant déterminer le vrai degré de froid

qui coaguleroit le sang humain dans les veines, ou le degré de chaleur qui nous étoufferoit (1), ont produit des calculs si fautifs qu'on ne peut les adopter sans contredire l'évidence. La où l'esprit de vin bien déflegmé se gèleroit annuellement, a-t-on dit, la chaleur vitale s'éteindroit, ou ce qui est la même chose en d'autres termes, la circulation du sang seroit interdite. Cet axiome ressemble à tant d'autres décisions philosophiques, il n'y manque que la vérité.

Au soixante-huitieme degré de latitude, l'esprit de vin le plus pur, le plus rectifié, se gèle réguliérement tous les ans; l'aiguille de la boussole cesse de s'y diriger vers le Nord; & le mercure s'y fige très-souvent. Cela n'empêche pas que les Européens, bien moins aclimatés que les Eskimaux & les Groenlandois, n'aient des établissements encore plus voisins du Pole que le point de la congélation de l'esprit de vin à l'air libre. Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à jeter rapidement un coup d'œil sur l'état des colonies Danoises, telles qu'elles subsistoient au Groenland en 1764, suivant un

(1) M. Boerhaave, en voulant fixer le point de la plus grande chaleur que le corps humain puisse essuyer, auroit dû porter son calcul au moins à dix degrés de plus du Thermometre de Farenheit, & il se seroit trouvé alors moins éloigné de la précision; quoiqu'il soit difficile de déterminer ce qui varie d'un individu à l'autre, suivant la constitution & l'habitude. Il en est de même du froid; les Negres ne sauroient supporter le degré de froid auquel les Groenlandois résistent : les Groenlandois, transportés subitement dans la Zone torride, seroient étouffés en débarquant, par la chaleur que les Africains supportent toute leur vie.

extrait des régistres de la compagnie du commerce de Norvege (1).

A Egedesminde, au soixante-huitieme degré, dix minutes de latitude, habitent pendant toute l'année, un marchand, un assistant & des matelots Danois :

Les loges de Christians-haab & de Claushaven au soixante-huitieme degré, 34 m. sont occupées par deux négociants en chef, deux aides & un train de mousse. Ces loges touchent l'embouchure de l'Eysfiord, cette baye si fameuse par les prodigieux glaçons qui en sortent, & qu'on prendroit de loin pour des montagnes flottantes : ces masses, après avoir nagé quelque temps dans le détroit de Davis, vont échouer avec un fracas horrible contre les côtes opposées de l'Amérique.

A Jacobs-haven, au soixante-neuvieme degré, cantonnent en tout temps, deux assistants de la compagnie du Groenland, avec des matelots & un prédicateur pour le service des Sauvages. Les trois colonies dont on vient de faire mention, pêchoient ordinairement assez de baleines pour former à chaque saison une charge de quatre cent tonnes d'huile ; mais en 1762, & pendant les années suivantes, leur vaisseau a cessé de voyager faute de cargaison : les poissons cétacés ayant disparu de ces parages, pour

---

(1) M. Des Roches de Parthenay a publié, en 1763, une liste des colonies Danoises au Groenland, dont toutes les latitudes sont fautives & tous les noms corrompus : nous avons corrigé ces erreurs d'après nos mémoires envoyés de Danemarck sur la fin de 1765.

chercher ailleurs un abri contre les harponneurs.

A Ritenbenk, gisant au soixante-neuvieme degré, 37 m. est l'établissement fondé en 1755, par le négociant Dalager ; il y a là un commis, des pêcheurs pour les chiens marins, & un convertisseur pour les Groenlandois.

Enfin, la maison de pêche de Noogsoack, au soixante-onzieme degré, 6 m. est tenue par un marchand avec un train convenable. Les Danois, qui séjournent depuis dix ans dans cet effroyable canton de la Zone glaciale, sont aujourd'hui sur le point de réculer encore cette habitation de quinze lieues plus vers le nord, pour la commodité de la traite.

Si les Européens résistent, comme on le voit, dans toutes les positions indiquées, il est aisé de concevoir que les naturels, ou les indigenes des terres Arctiques, peuvent vivre au-delà du dernier terme des possessions Danoises. L'on doit être surpris de ce qu'Ellis dise qu'il n'existe déjà plus des hommes, en Amérique, sous le soixante-septieme degré de latitude N : n'ayant pas voyagé au-delà de cette hauteur, il lui a été impossible de s'en assurer : mais on peut démontrer la fausseté de sa conjecture par le témoignage du navigateur Baffins, qui en remontant le détroit de Davis trafiqua avec des Eskimaux, au soixante-treizieme degré, & découvrit à trente lieues plus haut des tombes septentrionales & des ruines de cabanes.

Les Groenlandois de l'isle de Disco, qui se hasardent en canots très-loin vers le nord, rapportent unanimement qu'il y a des habitations humaines au-delà du soixante-dix-huitieme degré, qui s'étendent probablement jusqu'au point

marqué vers le quatre-vingtieme, sous lequel on peut encore vivre même en hiver, puisque les Hollandois y ont hiverné sur un rocher du Spitzberg en 1633, sans perdre un seul homme de leur équipage.

Si les dernieres demeures des habitants de ces contrées approchent du quatrevingtieme degré, il ne faut pas douter qu'ils ne puissent, pendant trois mois de l'année, & au fort de leur été, faire des courses à quarante lieues plus avant vers le Pole; mais au-delà de cette latitude le froid doit devenir, dans le mois de novembre, mortel aux hommes & peut-être aussi aux animaux terrestres, quoiqu'on en ait trouvé par-tout où l'on a pénétré; & au Spitzberg, qui paroît être la derniere terre de notre hémisphere, il croît des ours à pieds palmés, des renards & des rennes fort chargés d'une graisse qui a la funeste qualité d'engendrer la dyssenterie boréale dans ceux qui en mangent.

Quoique ces animaux y soient en petit nombre, & que l'excès du froid rende leur espece, ainsi que la nôtre, foible & peu prolifique, la nature n'est pourtant morte qu'en apparence dans ces climats extrêmes: elle y dépense peut-être autant de force à animer les baleines, les phocas, les innombrables essaims de harengs & de morues, qui ont leur principal séjour dans le bassin du Pole, & ces nuées d'oiseaux aquatiques qui obscurcissent quelquefois la surface de l'Océan glacial, qu'elle emploie ailleurs de puissance pour faire croître des plantes, des arbres, & produire une variété surprenante de créatures terrestres. Cette observation ne doit-elle pas nous convaincre qu'il y a par-tout une même tendance à l'organisation,

ganisation, qu'il y a, tout autour du globe, une égale portion de cet esprit actif qui vivifie la matiere modifiée à l'infini, sans que la différente température de l'air puisse mettre un obstacle sensible à ce développement continuel? Là où il y a moins d'animaux quadrupedes, il y a plus de végétaux, plus d'insectes, plus de reptiles, plus d'oiseaux : là où le gibier & les animaux sauvages se multiplient, les hommes manquent : la population de l'homme arrête celle du gibier, celle des insectes, celle des reptiles, celle des oiseaux, celle des plantes, & met des bornes à l'accroissement des forêts, qui tendent naturellement à envahir tous les pays inhabités qui n'éprouvent pas un degré de froid excessif, ou une chaleur trop brûlante.

Dans le voisinage des Poles, où l'athmosphere & les substances terrestres sont si comprimées qu'aucune herbe ne peut s'y fonder, ni préserver sa seve & ses tissus subtils, on voit que la mer a reçu, par compensation, ce qui manquoit à la terre : sous d'épouvantables voûtes de glaçons amoncelés, nagent des baleines qui surpassent tout ce que le regne animal & végétal enfantent ailleurs de plus gigantesque. M. de Buffon dit qu'un grand arbre peut être comparé à une grosse baleine : si l'on ne s'attache qu'au volume & à la masse, cette comparaison peut avoir quelque justesse : mais elle n'en aura plus, si l'on considere que les Cétacées sont tous carnassiers (1), & que le Nord-

(1) Ce que l'on nomme dans le Nord *Walfisch-aas* ou aliment de baleine, n'est qu'une prodigieuse quantité de petits insectes à deux nageoires, qui s'enve-

câpre ne peut se rassasier qu'en avalant par jour un million de harengs : à chaque fois qu'il respire, il en coûte la vie à une multitude surprenante d'êtres organisés & sensibles. La réproduction doit donc être & très-rapide & très-abondante, par-tout où cette engeance si énorme & si vorace vient se repaître. La végétation de mille sapins ne coûte pas tant à la nature.

On a vu quelquefois, dans un espace de cinquante lieues de mer, entre le Spitzberg & l'isle de Mayn, trois cent cinquante vaisseaux pêcheurs de différentes nations, accompagnés de dix-sept cent chaloupes, harponner, en moins de trois mois, près de deux mille baleines, sans compter celles qui étant blessées à mort avoient coulé à fond avec le dard, où étoient allées échouer sur des côtes perdues (1). L'imagination est effrayée, lorsqu'on calcule la quantité de nourriture qu'exigeoient tant de monstres : Horrebow assure dans sa relation de l'Islande, qu'en éventrant une baleine ensablée sur un banc, on avoit retiré de son spacieux ventricule six cent morues, beaucoup d'oiseaux aquatiques, & une provision de harengs de plusieurs tonnes.

L'homme, quoiqu'il soit le plus téméraire des animaux, n'auroit jamais osé, dans une

loppent d'une forte de glu, & qui flottent sur la surface de la mer ; de façon que les baleines à fanons, qui ne mangent presque autre chose que ces insectes, sont des animaux aussi véritablement carnassiers que les Fourmilliers, qui ne vivent que de fourmis.

(1) *Cranz Histoire von Groenland, Tome I. page 144. Barby 1765.*

barque fragile, se montrer devant les Cétacées des mers du Nord, si l'instinct de ces machines flottantes n'étoit aussi obtus, aussi borné que leurs organes sont grossiérement construits : on les détruit sans les combattre : & la chasse d'un seul lion est sans comparaison, plus dangereuse dans les plaines de la Mauritanie, que la pêche de cent baleines sur les rivages de la nouvelle Zemble. Cette facilité singuliere à prendre de si gros poissons a tellement diminué leur nombre, que plusieurs peuples maritimes se sont dégoûtés aujourd'hui d'y envoyer des navires, puisque les produits de la capture n'égalent plus les frais de l'équipement. La meilleure station pour cette pêche étoit jadis entre le Groenland, l'isle de Mayn, le Spitzberg, & la Zemble, depuis le soixante-dix-septieme jusqu'au soixante-dix-neuvieme degré de latitude ; mais les baleines, à force d'être inquiétées à cette élévation, ont cherché une autre retraite, & se sont probablement plus rapprochées vers le pole, d'où on les verra revenir, quand elles se seront repeuplées & que le défaut de substance les contraindra une seconde fois à se répandre sur un plus grand espace.

Je n'étendrai point davantage cette digression sur l'histoire naturelle du Septentrion : on peut remonter à la source, & puiser dans l'évêque Pontoppidan ; mais il est souvent fabuleux, quelquefois déraisonnable, & de temps en temps aussi enthousiaste que l'ont été Olaus & Rudbek.

Il faut égalemement se défier du consul Anderson : sa crédulité n'ayant pas connu de bornes, il s'est reposé indifféremment sur des traditions vagues, des rapports infideles, contradictoires, & sur des observations qu'il n'avoit

point faites : la partie de ses écrits qui concerne l'origine, l'histoire, & l'état actuel des habitants de la Zone glaciale, n'est qu'un roman médiocre. Niel Horrebow a corrigé Anderson avec aigreur : meilleur naturaliste que lui, observateur plus passionné, il n'auroit rien laissé à desirer, s'il avoit moins flatté ses peintures, & si ses recherches, étendues au-delà des rivages de l'Islande, avoient embrassé un champ plus vaste.

Je ne parle pas de la description qu'a donnée du Groenland le moine Mesanges, qui paroît avoir été en démence lorsqu'il a compilé cet absurde ouvrage : il peuple le Septentrion de démons & d'oies sauvages, qui, toujours en guerre ouverte avec les Groenlandois, les transportent au-delà des nues dans les espaces imaginaires : c'est une froide copie de la fable des pygmées & des grues.

Jamais un voyage n'eût pu devenir plus intéressant que celui du Breton Ellis à la Baye de Hudson, si au lieu d'y chercher un passage impossible à la mer du Sud, au travers des terres, au travers du centre des rochers, il s'étoit attaché davantage à considérer les Sauvages de ces contrées ; & si, muni de thermometres moins fragiles, il eût fait de meilleures expériences pour éprouver la qualité du climat. Exact dans la description des objets qu'il a bien vus, il eût dû moins se livrer au plaisir de conjecturer sur ce qu'il n'a pu voir : en vain s'appuie-t-il sur le témoignage de Charlevoix pour étayer des conjectures forcées : elles n'en acquierent pas plus d'autorité, parce que Charlevoix est lui-même un Relateur suspect, qui a tant écrit que le temps lui a manqué pour observer ou pour réfléchir,

L'évêque Egede a fait un long séjour au Groenland, ce qui l'a mis à portée d'étudier les mœurs des habitants ; car une telle étude exige du temps, & un voyageur qui traverse une contrée en est incapable. Si ce zélé Norvégien avoit possédé la moitié des connoissances physiologiques qui lui manquoient, ses ouvrages, plus riches, plus approfondis, auroient acquis infiniment plus de célébrité en Europe, & plus de considération parmi les savants.

Cranz a suivi Egede, & a continué l'histoire du Groenland jusqu'en 1765 : le premier volume de cet ouvrage contient des observations très-précieuses & des recherches fort intéressantes : le second, qui renferme les tristes égarements des Zinzendorfiens, & leurs prédications fanatiques sous le cercle polaire, ne prouve que trop que l'enthousiasme est de tous les climats.

Entre les écrivains du seizieme siecle, l'on ne peut compter que Blefkein : dans le siecle suivant, il n'y a que la Peyrere, qui plein de ses idées sur les Préadamites, s'appliqua à l'histoire du Nord, dans l'espérance d'y découvrir les preuves de son systême, qui n'avoit pas besoin de preuves : on lit encore aujourd'hui avec plaisir les relations qu'il a publiées de l'Islande & du Groenland ; mais cela n'empêche pas que la partie géographique n'en soit défectueuse, qu'il n'y ait de grandes fautes, & des faits absolument controuvés.

Avec tous ces secours, il ne seroit pas possible de donner des éclaircissements & des notions satisfaisantes sur les Eskimaux, si rarement visités par des voyageurs éclairés, si l'on n'avoit fait depuis peu une découverte très-im-

portante, qui vérifie ce que le savant Wormius avoit toujours soupçonné. On a reconnu que les Eskimaux de l'Amérique ne different en rien des Groenlandois, & qu'ils constituent tous ensemble un même peuple, une même race d'hommes, dont l'idiome, l'instinct, les mœurs, & la figure sont parfaitement semblables. La Peyrere avoit avancé de son temps, sans la moindre preuve, que la langue qu'on parle au Groenland, n'étoit pas intelligible pour les sauvages placés à l'Occident du détroit de Davis; Anderson avoit répété la même opinion; de sorte que tous les savants modernes de la Suede & du Danemarck s'étoient confirmés dans ce commun préjugé; mais en 1764 un missionnaire Danois, qui avoit appris à fond le Groenlandois, entreprit à la sollicitation de M. Hugh Pallifer, gourverneur de Terre-Neuve, le voyage de l'Amérique septentrionale : il pénétra fort avant dans le Labrador; & après plusieurs courses, il rencontra, le 4 septembre de la même année, une troupe de deux cent Eskimaux, auxquels il parla Groenlandois. Ces Américains le comprirent sans difficulté, & lui répondirent dans la même langue, qui est l'idiôme national de leur pays: (1) charmés de voir un étranger si instruit, ils l'accablerent de caresses, le nommerent leur ami & l'ami de leur nation, & ne consen-

(1) En 1752 un capitaine de navire Anglois avoit déja formé un vocabulaire de mots Eskimaux & Groenlandois, & s'étoit apperçu que ces mots avoient exactement la même signification chez ces deux peuples, mais il n'avoit su tirer aucun fruit de cette découverte. *Cranz Hist. v. Groenland*, T. 1. pag. 337.

tirent à son départ qu'après lui avoir arraché une promesse solemnelle de revenir l'année suivante : ils lui dirent qu'on ignoroit parmi eux les dénominations d'*Eskimaux* ou d'*Eskimantsik*, que le véritable nom de leur nation en général étoit *Innuit* ou *Karalit*. Et qu'ils qualifioient à leur tour tous les Européens & tous les étrangers du titre de *Kablunet* (1), ce qui revient à-peu-près à l'épithete de *barbares*, dont on se sert si indistinctement, & quelquefois à l'égard de ses voisins, parce que les hommes sont excessifs en tout.

Le voyageur Danois, qui avoit long-temps vécu chez les Groenlandois, leur compara les Eskimaux, sans pouvoir démêler la moindre différence entre les usages, les physionomies, les vêtements, les cabanes, les canots, & même entre les idées & les inclinations de ces sauvages.

Il est superflu de rechercher vers quelle époque les Américains se sont jetés dans le Groenland : ils avoient vrai-semblablement déjà occupé cette partie de leur continent avant l'an 700 de notre ere, puisque les Islandois & les Norvégiens, qui formerent à la fin du huitieme siecle leurs premieres colonies au Groenland, trouverent dès lors dans ce pays des habitants qu'ils nommerent les *Skralings*, & avec lesquels ils vécurent dans une défiance & une inimitié

(1) Les Groenlandois se nomment aussi eux-mêmes *Innuit* & *Karalit*, ce qui signifie *hommes* dans leur langue, dont les mots de *Skralings* ou *Skrelingers*, qu'on rencontre dans les anciennes relations, ne sont que des corruptions. *Egede*, *Histoire naturelle du Groenland*, pag. 9.

continuelles,: ne comprenant pas leur langue, ils ne purent les apprivoiſer, &, en voulant envahir une partie de la côte occidentale, ne donnerent pas une haute idée de leur modération.

On voit maintenant que c'eſt une erreur extrême de croire que les Danois aient primitivement peuplé le Groenland, & que delà leurs filiations ſe ſoient avancées dans l'immenſe continent de l'Amérique. Cette méthode d'introduire les premiers hommes au nouveau Monde a ſemblé ſi commode, ſi plauſible aux yeux de quelques ſavants, qu'ils ont adopté ſans examen ce ſyſtême romaneſque comme une vérité hiſtorique : cependant rien n'eſt moins vrai : on auroit dû faire attention que toutes les chroniques ſeptentrionales conviennent que les Danois, les Iſlandois & les Norvégiens ſont étrangers au Groenland, & qu'avant leur premiere apparition dans ce pays, il étoit déjà occupé par un peuple aſſez répandu, réduit de nos jours à une poignée de malheureux, qui ſont les reſtes des Eskimaux, qui les premiers poſſéderent cette terre de déſolation : M. l'évêque Egede, qui a travaillé pendant quinze ans à recueillir avec beaucoup de ſoin les anciennes traditions nationales, aſſure poſitivement que les peuplades Groenlandoiſes, ſans en excepter aucune, ſont originaires de l'Amérique. Ce ſentiment ne peut plus eſſuyer la moindre contradiction, depuis qu'il eſt démontré par les faits que le langage des Eskimaux, ſitués ſur le rivage occidental du détroit de Davis, eſt exactement le même que celui des Groenlandois, ſans avoir la moindre affinité, la moindre analogie avec le Finnois, le Lappon, le Tartare, le jargon de l'Iſlande, de la Norvege & de la Samoyédie; ce

qu'on peut facilement vérifier, en confrontant les vocabulaires de ces différents idiômes, qu'on peut ſe procurer dans les journaux des voyageurs qui ont parcouru ces contrées.

On a d'ailleurs une grammaire Lappone, & une grammaire Groenlandoiſe, qui prouvent que ces deux langues n'ont rien de commun, ni dans leurs étymologies, ni dans leurs ſyntaxes.

Je ne conçois pas comment on s'eſt figuré de ſi épouvantables difficultés, à faire paſſer les Américains au Groenland, qui eſt une partie de leur continent, & non du nôtre : ils ont pu y venir ſans le moindre obſtacle par la terre ferme, en côtoyant la pointe de la Baye de Baffins entre le ſeptante-neuvieme & le quatre-vingtieme degré de latitude, la pointe de ce golfe n'étant percée, comme on l'a cru ſi long-temps : auſſi les cartes les plus récentes ont-elles corrigé cette erreur, en marquant des terres qui giſent encore au-delà, de ſorte qu'il eſt clair que le Groenland fait partie de la terre ferme de l'Amérique, à laquelle il eſt uni. Les géographes qui l'ont aſſigné à l'Europe ou à l'Aſie, auroient pu l'aſſigner avec autant de raiſon à l'Afrique, puiſqu'il ne peut appartenir à aucun diſtrict de notre continent : quand même il y auroit eu, dans le fond de la Baye de Baffins, un détroit, ce détroit ſeroit comblé depuis long-temps par les glaces, ainſi que celui de Forbisher, & celui d'Ollumlengri.

Outre le chemin par la terre ferme, les Eskimaux, ont pu, & peuvent encore de nos jours franchir, dans leurs canots de peaux goudronnées, le détroit de Davis, large de trente lieues vis-à-vis l'iſle de Diſco, & ſi étranglé au-delà de cette hauteur, que dans pluſieurs endroits

il n'y a pas deux milles de mer d'une côte à l'autre. Les peuples pêcheurs du septentrion entreprennent en chaloupe des courses beaucoup plus longues, & plus audacieuses, pour chasser les baleines & les chiens marins : les habitants du Labrador, n'ayant pas jugé à propos de se cantonner à Terre-Neuve, y naviguent annuellement par le détroit de Belle-isle, & se rembarquent dès que leur pêche est achevée : les Samoyédes voyagent de même tous les ans à la nouvelle Zemble, qu'ils laissent inhabitée le reste du temps.

Je ne doute nullement que les Danois, en transportant plus vers le Pole leur dernier établissement de Noogsoack, ne s'apperçoivent un jour que les Groenlandois & les Eskimaux communiquent ensemble pendant l'été, & passent continuellement les uns chez les autres.

Les premiers individus de cette nation qu'on ait vus en Europe, y avoient été amenés par le navigateur Forbisher, qui présenta en 1577 trois Eskimaux à la reine Elisabeth : on les promena sur de petits chevaux de Corse, & ils servirent pendant quelques jours d'amusement à la populace de Londres, toujours avide de spectacles insensés.

On a depuis exposé plusieurs de ces sauvages avec moins d'indécence, ou plus d'humanité, à la curiosité du public, dans quelques villes du Danemarck & de la Hollande, où les vaisseaux, revenus de la pêche de la baleine, en rapportent de temps en temps, après les avoir enlevés, contre le droit des gens, dans l'intérieur du détroit de Davis ; comme les académiciens François enleverent, au-delà de Torneo, deux Lapons qui, obsédés & martyrisés par ces philosophes, moururent de désespoir en route.

L'amour du gain fit imaginer, il y a cinq à six ans, une fraude singuliere à quelques charlatans forains d'Amsterdam : ils travestirent en secret un jeune matelot en Eskimau, le goudronnerent, le frotterent d'une graisse noirâtre, l'accoutumerent à avaler, sans répugnance, des gobelets pleins d'huile de baleine, & à proférer des mots barbares d'un ton rauque, l'habillerent de peaux de chiens marins & d'intestins de poissons, & après l'avoir défiguré autant qu'il pouvoit l'être, ils le montrerent pour de l'argent. Ce jeune sauvage, né au Texel, fit son personnage avec un si grand ton d'ingénuité qu'il dupa toute la ville.

Les véritables Eskimaux sont les plus petits des hommes, & la taille humaine ne peut pas être rapetissée davantage par l'action du climat : ils n'ont tout au plus que quatre pieds de haut, & ceux qui excedent cette mesure sont, sans comparaison, plus rares que ceux qui n'y atteignent pas. Quoique replets & très-chargés d'embonpoint & de graisse, leur port est mal assuré ; & en examinant les extrémités de leurs membres, on s'apperçoit que l'organisation a été gênée, dans ces avortons, par l'âpreté du froid, qui concentre & dégrade toutes les productions terrestres. L'homme néanmoins résiste plus avant vers le Pole que les chênes & sapins ; puisqu'au-delà du soixante-huitieme degré de latitude il ne croît plus ni arbres ni buissons, pendant qu'on rencontre des sauvages à trois cent lieues au-delà de cette élévation.

Les pygmées septentrionaux ont, sans exception, le teint olivâtre : la Peyrere assure qu'on en trouve d'aussi noirs que des Negres Sénégals ; mais c'est une pure fiction : & les efforts qu'ont fait les naturalistes modernes pour développer

l'origine de ces Ethiopiens des terres Arctiques, ont été des dépenses d'érudition : le fait qu'on a voulu expliquer n'est pas un fait.

Davis, Forbisher, Baffins, Ellis, Egede, & Cranz, qui ont pénétré le plus avant dans le pays, & qui ont vu toutes les différentes hordes de ce peuple épars, n'y ont jamais rencontré une seule créature humaine dont l'épiderme fût naturellement noir : la couleur en est même si peu foncée dans le visage, qu'elle laisse transparoître le rouge, ou l'incarnat, qui colore les pommettes des joues : les parties du corps que les vêtements cachent, n'offrent qu'une légere nuance de brun.

Comme ils se nourrissent presque uniquement de poissons huileux, leur chair en a, pour ainsi dire, contracté la substance ; & ce symptome ou ce phénomene de leur constitution, me paroît plus remarquable que l'obscurité de leur teint, terni par la mal-propreté & la violence d'un athmosphere fort condensée. Leur sang, devenu épais & onctueux, exhale une odeur très-pénétrante d'huile de baleine : & en touchant leurs mains, elles paroissent poissées, parce qu'il suinte, de tous les pores de leur peau, une matiere grasse & muqueuse, assez semblable à cette vicosité qui enveloppe les poissons sans écailles : aussi est-ce la seule nation où l'on ait observé que les meres lechent leurs enfants nouvellement nés, à l'instar de quelques animaux quadrupedes. Cette matiere gélatineuse qui recouvre l'épiderme des Groenlandois & des Eskimaux, est très-différente de cette graisse luisante qui paroît sur la peau des Negres ; & lorsqu'elle s'obstrue dans le tissu cellulaire, il en résulte une sorte de lèpre, à laquelle les peuples polaires, qui vivent de poissons, sont,

au rapport de Pontoppidan, assez sujets ; mais elle ne dégénere jamais en contagion.

Ce qu'il y a encore de frappant dans la complexion de ces barbares, c'est l'extrême chaleur de leur estomac & de leur sang ; ils échauffent tellement, par leur haleine ardente, les huttes où ils s'assemblent en hiver, que les Européens s'y sentent étouffés, comme dans une étuve dont la chaleur est trop graduée : aussi ne font-ils jamais de feu dans leur habitation en aucune saison, & ignorent l'usage des cheminées, sous le climat le plus froid du globe. Quoiqu'il ne croisse pas d'arbres chez eux, les substances combustibles ne leur manqueroient pas s'ils vouloient en user, la mer chariant continuellement contre leurs côtes du bois déraciné (1), des monceaux d'algue & de mousse, & d'autres herbages marins, qui étant desséchés pourroient

(1) Les arbres qui flottent dans la mer du Nord, & qui échouent sur les côtes du Spitzberg, de la nouvelle Zemble, de l'Islande, & du Groenland, ont long-temps été l'objet des recherches des navigateurs & des physiciens, qui faute d'avoir une connoissance sur le gisement des terres Polaires, & sur les classes botaniques auxquelles ces arbres appartiennent, se sont épuisés en vaines conjectures. Entre ces bois flottés il y a de petits buissons d'aune d'osier & de bouleau nain, qui viennent de la pointe la plus méridionale du Groenland, où les flots les déracinent : quant aux troncs de la grosseur d'un mât, ce sont des corps de trembles, de méleses, de cedres de Sibérie, de pesses, & de sapins, que les rivieres débordées voiturent du centre de la Sibérie, & portent à la mer par l'embouchure de l'Oby, & des autres grands fleuves de cette contrée. Il vient aussi du bois de la côte occidentale de l'Amérique, qui se dirige vers les plages du Kamtschatka, & vers l'embouchure du Léna, où il se forme en tas, que les vents & les mouvements de l'Océan dispersent.

être employés à nourrir le feu : mais ils ſe contentent d'entretenir dans leurs cabanes une lampe allumée, au-deſſus de laquelle ils ſuſpendent un chaudron de ſineĉtide, ou de pierre ollaire, deſtiné à cuire leurs viandes; car ils ne mangent la chair du gibier & du poiſſon entiérement crue, que quand ils ſont loin de leurs habitations, qu'ils ne creuſent pas ſous terre, comme on l'a répété tant de fois : ils bâtiſſent avec de gros cailloux à rez du ſol où il leur ſeroit impoſſible de pratiquer des caves ou des tanieres; parce que la terre, éternellement gelée, y a acquis la dureté du granit ou du roc vif : le plus fort dégel n'effleure, pour ainſi dire, que la ſuperficie de cette glace interne, & s'étend rarement à cinq pieds de profondeur. D'ailleurs la fonte ſubite des neiges les ſubmergeroit, s'ils avoient l'imprudence de ſe loger, comme des Troglodytes, dans des grottes ou des ſouterrains.

Tous les individus qui appartiennent à la famille des Eskimaux, ſe diſtinguent par la petiteſſe de leurs pieds & de leurs mains, & la groſſeur énorme de leurs têtes : plus que hideux au jugement des Européens, ils ſont parfaitement bien faits à leurs propres yeux, quoiqu'ils aient la face platte, la bouche ronde, le nez petit ſans être écraſé, le blanc de l'œil jaunâtre, l'iris noir & peu brillant. Leur mâchoire inférieure dépaſſe celle d'enhaut, & la levre en eſt auſſi plus groſſe & plus charnue; ce qui défigure étrangement leur phyſionomie, & imprime même aux jeunes gens un air de vieilleſſe : leur chevelure eſt d'un noir d'ébene, d'un poil rude & droit; mais ils manquent, comme tous les Américains, de barbe, tant aux levres, qu'à la circonférence du menton;

& quand, dans un âge très-avancé, il leur en naît quelques épis, ils les épluchent.

Les femmes, plus laides, plus petites encore que les mâles, ne sont gueres élevées que de quarante-sept pouces. Elles se tracent sur le visage, sur les mains & sur les pieds des lignes noires avec un fil graissé de suie de lampe, qu'on tire, par le moyen d'une aiguille fine, entre l'épiderme & la peau, où il dépose une empreinte ineffaçable. Leurs mamelles sont si longues & si flasques, qu'elles peuvent allaiter, sans peine, au-dessus de l'épaule : cette difformité, que l'on retrouve parmi tant d'autres peuples sauvages de l'Amérique & de l'Asie, est purement factice, & provient de ce que les enfants qui y tettent pendant cinq à six ans, toutes les fois que l'envie leur prend, tirent fortement le sein de la mere, le fatiguent, & grimpent même contre ses hanches, pour en saisir le bout : cette tension continuelle amollit & alonge la forme naturelle des mamelles, dont l'aréole est, dans les Groenlandoises & les Eskimauses, d'un noir de charbon. On ne peut néanmoins affirmer que ce caractere leur soit propre ; on l'observe aussi aux Samoyédes, & en général toutes les femmes basanées ou olivâtres ont l'iris du sein d'une nuance plus foncée que le reste du teint.

Olearius rapporte qu'on visita une femme & une fille Groenlandoise à Copenhague en 1655, & qu'on ne leur découvrit point de poil sur tout le corps, excepté à la tête. Quand il ajoute que les femelles de ce pays n'essuyent jamais l'écoulement périodique, il se trompe : l'évêque Egede s'est assuré du contraire pendant le temps qu'il a prêché la foi au Groenland. Au reste il est certain qu'elles sont peu fécondes,

& qu'elles accouchent rarement cinq fois en leur vie. La dépopulation de la terre de Labrador, des côtes de la Baye de Hudſon, de la Samoyéde & du Groenland, dont les habitants ſubſiſtent principalement de la pêche, paroît réfuter le ſentiment de M. de Monteſquieu, qui avoit cru que les parties huileuſes du poiſſon ſont plus propres à fournir cette matiere incompréhenſible qui ſert à la génération, que toute autre eſpece d'aliment : ce ſeroit une de ces cauſes, ajoute-t-il, de ce nombre infini de peuples qui eſt au Japon & à la Chine, où l'on ne vit preſque que de poiſſons. On pourroit répondre, à la vérité, que les races ſeptentrionales ſont une exception à la regle commune, parce que le froid exceſſif met un obſtacle à la multiplication de ces Ichthyophages ; mais comme il eſt avéré qu'on conſomme à la Chine, vingt à trente fois plus de riz que de poiſſons, il ſemble qu'on devroit attribuer plutôt la population de cet empire à l'uſage du riz qu'à toute autre nourriture. Il y a tant de cauſes qui concourent à augmenter le nombre d'hommes, dans un pays plus que dans un autre, que la quantité plus ou moins grande de poiſſons qu'on y mange, ne peut être comptée pour une cauſe principale ou unique. La longue paix dont jouiſſent les Japonois & les Chinois, n'a pas peu contribué à l'accroiſſement de leur population ; pendant que les miſérables guerres que ſe font ſans ceſſe les ſouverains de l'Europe, y détruiſent l'eſpece dans des flots de ſang.

M. de la Condamine, qui a rédigé, ſur les mémoires de madame T. H. l'hiſtoire de la fille ſauvage trouvée en 1721, dans la forêt de Songi près de Châlons, prétend que cette

créature étoit née au pays des Eskimaux. Il est difficile de persuader qu'un enfant âgé de dix ans ait été, par une combinaison d'incidents & un concours d'incroyables aventures, transporté, à l'insu de tout le monde, depuis la terre de Labrador jusques dans les bois de la Champagne. D'ailleurs cette fille n'avoit ni les traits, ni la taille, ni le sein, ni l'habit des Eskimauses : elle n'avoit aucun signalement, aucune marque nationale assez décisive pour réaliser une conjecture si extraordinaire.

En 1731, elle entra un jour, vers le soir, dans le village de Songi, ayant les pieds nuds, le corps couvert de haillons & de peaux, les cheveux redressés sous une calotte de calebasse, le visage & les mains noires comme une Négresse, armée d'un gros bâton, elle en assomma un dogue que les gens du lieu avoient lâché pour la surprendre, & grimpa ensuite, avec une prestesse étonnante, sur un arbre fort élevé, où elle passa la nuit. On peut assommer un dogue & grimper sur un arbre, sans être né au pays des Eskimaux, où il ne croît pas des calebasses dont on puisse faire des coëffures.

Le lendemain, le Vicomte d'Epinoy la fit prendre & conduire dans son château de Songi : on la baigna & elle devint blanche comme une Européenne, sans qu'on pût remarquer d'autre singularité, dans toute l'habitude de son corps, sinon la grosseur extrême de ses pouces, à proportion du reste de ses mains. Il y a donc toute apparence que cette jeune sauvage (1) étoit née en France ; comme l'on a

(1) Cette jeune sauvage, devenue ensuite *Made-*

toujours supposé que l'homme trouvé dans les forêts d'Hanovre étoit né en Allemage, quoiqu'il marchât à quatre pattes, quoiqu'il eût perdu la faculté de se tenir en équilibre sur ses pieds; pendant qu'il paroît démontré, par le mécanisme de notre articulation, que l'homme est un véritable bipede. Ce solitaire, rabaissé au niveau des quadrupedes, n'avoit conservé qu'une foible étincelle de la raison, & de la puissance que nous exerçons sur tous les animaux, parce qu'il n'y en a aucun qui soit aussi ingénieusement organisé que nous; il ôtoit très-adroitement les appas des pieges aux loups, & savoit se garantir contre le jeu du ressort.

On peut avec les mêmes traits peindre les mœurs des Eskimaux & des Groenlandois. Nés dans un pays formé par des glaçons couverts de neige & de mousse, ils aiment leur patrie plus passionnément qu'aucune nation de la terre n'a jamais aimé la sienne sous le ciel le plus serein, & le plus fortuné : la cause qui attache ainsi les derniers habitants du nord à leur climat natal, paroît purement physique; ils se sentent plus mal par-tout ailleurs que chez eux : à Copenhague, à Amsterdam, l'athmosphere est déjà trop tiede, pour qu'ils puissent la respirer long-

---

moiselle le Blanc, a toujours assuré qu'elle avoit eu, dans les forêts de Songi, avec elle une autre fille également sauvage, dont on n'a jamais pu découvrir la retraite : on suppose qu'elle est morte des suites d'une blessure à la tête, qu'elle avoit reçue en se battant avec sa compagne, pour la propriété d'un chapelet de verre, que le hasard leur avoit fait trouver.

temps. Ils sont naturellement mélancoliques à cause du scorbut qui épaissit leur sang : la conscience de leur foiblesse les rend lâches & farouches ; ils feroient peut-être plus cruels, s'ils étoient plus forts. Il est vrai qu'on a exagéré, à bien des égards, l'atrocité de leur instinct. Sans loix, sans culte, sans chef, & avec très-peu d'idées morales, ils ne se conduisent pas si mal qu'on auroit dû s'y attendre. Le soin de se procurer la nourriture, dans un pays ingrat & affreux, les occupe sans cesse : les instants leur sont si précieux, qu'ils ont toujours prétendu qu'on devoit les payer pour le temps qu'ils employoient à assister aux sermons des missionnaires Danois : tant qu'on leur a fourni des vivres, ils ont paru d'excellents néophytes, brûlants de zele & de piété ; dès qu'on leur en a refusé, ils sont retournés dans leurs canots, harponner les baleines, se moquant des instructions & des catéchismes qu'ils ne comprenoient pas. Enfin, pour de l'eau de vie & des aiguilles d'acier, ils ont eu la patience d'écouter jusqu'aux prêches des freres Evangéliques ou des Zinzendorfiens, qui ont été porter dans le centre du Groenland leurs extravagances mystiques, & les excès de leur imagination échauffée : comme si la magie, à laquelle les nations Polaires sont très-adonnées, ne valoit pas à tous égards les délires d'un fanatique d'Allemagne.

En 1731, le fameux comte de Zinzendorf, sous prétexte d'assister au couronnement de Christiern VI, alla répandre en Dannemarck ses sentiments plus absurdes que dangereux. A la vue d'un Negre & d'un Groenlandois, qu'on venoit de baptiser dans la grande église de Copenhague, son enthousiasme parut redoubler : il conçut l'idée de travailler à ce qu'il nommoit

la conversion des Sauvages, en leur envoyant des missionnaires de sa secte naissante. Comme il est presque incroyable qu'un jeune homme, né en Silésie, auroit pu se persuader de bonne foi qu'il importoit au salut des Africains & des Lappons de connoître les sottises pieuses qui lui avoient passé par l'esprit depuis sa sortie du collège, on a supposé que des vues de fortune, adroitement cachées sous le voile du plus haut fanatisme, avoient dirigé les entreprises de ce novateur singulier : il commença apparemment, comme tous les chefs de secte, par être la dupe de sa vanité & de son imagination ardente, & finit par se désabuser aux dépens d'autrui. Il se désabusa sans doute, lorsqu'à force de prêcher le mépris des richesses, il vit neuf cent mille écus réunis dans la caisse commune de ses adhérents, dont il s'étoit réservé les clefs.

En 1733, des cathéchistes Zinzendorfiens partirent pour le Groenland ; & ce qu'il y eut de remarquable, c'est qu'un dévot de Venise fit les fraix de cette expédition, & fournit de l'argent à deux vagabonds, qui devoient aller, au nom du Seigneur, inculquer des impertinences à de malheureux sauvages au bout du monde. Ces Zinzendorfiens trouverent, à leur arrivée, le Groenland ravagé par le fléau de la petite vérole, que d'autres missionnaires y avoient apporté avant eux.

Les habitants échappés à cette contagion s'étoient retirés très-loin dans le nord, pour éviter les prédicateurs d'Europe, qu'ils regardoient comme des pestiférés, dont la vue avoit occasionné une épidémie si épouvantable, qu'on ne se souvenoit pas d'avoir essuyé un semblable malheur depuis l'époque de la *mort noire*, qui éteignit presque toutes les nations septentrionales au quatorzieme siecle.

Ce ne fut qu'en 1758 que les Groenlandois, s'étant un peu repeuplés & enhardis, commencerent à se rapprocher du canton où les nouveaux apôtres dépourvus de secours, se désespéroient sur des montagnes de glace : ils firent d'abord de petits présents à ces sauvages, afin de les fixer & d'en former des peuplades, comme celles que les Jésuites ont rassemblées au Paraguai & à la Californie : ils publierent des *Lettres édifiantes*, ou des relations, dans lesquelles ils assurent hardiment que la providence a opéré en leur faveur plus de miracles sur le détroit de Davis, qu'elle n'en opéra jamais sur les rivages de la petite mer de Tibériade. Cependant, depuis la mort du comte de Zinzendorf, la ferveur de ces saints a diminué par degrés, & l'on dit que leurs deux établissements du Groenland menacent ruine.

Le dogme de l'immortalité de l'ame avoit, selon Egede, déjà pénétré au-delà du cercle polaire avant l'arrivée des premiers Européens ; mais si les opinions métaphysiques des peuples policés sont si incertaines, si compliquées, si difficiles à éclaircir, il faut être en garde contre ces magnifiques systêmes que les voyageurs prêtent aux sauvages. Si l'homme avoit une idée innée de la spiritualité, je crois que la vie animale & agreste n'effaceroit jamais de son cœur cette notion primitive ; mais si ce n'est que par une gradation de raisonnements & un enchaînement d'idées réfléchies qu'on s'est élevé à cette hypothèse sublime, il ne faut pas la chercher parmi des barbares totalement abrutis, & qui ne raisonnent pas. En général, ce qu'on lit sur la religion des peuples ambulants & divisés par petits troupeaux, doit nous paroître suspect ; parce qu'on ne sauroit affirmer positive-

ment qu'on penſe dans une famille comme dans une autre], là où chacun ſe forge des Fétiches, des Manitous, des Pénates variés à l'infini.

Par-tout où il n'y a point de ſociété, il ne peut y avoir ni dogmes, ni préceptes, ni idoles communes ; comment donc veut-on définir le fond d'une religion, là où il n'y a point de ſociété.

Il reſteroit, à la vérité, un moyen pour s'aſſurer ſi une telle horde a eu de telles ou de telles idées ; ce ſeroit d'examiner ſi dans ſon langage on démêle des mots précis pour énoncer ces opinions abſtraites. Or, en ſuivant cette méthode, il s'enſuivroit que les Eskimaux & les Groenlandois n'ont jamais eu la moindre notion diſtincte, ni de la divinité, ni de l'immatérialité de l'ame ; puiſque leur idiome, borné aux ſeuls objets ſenſibles, aux ſeuls beſoins, ne contient pas des termes pour rendre le ſens que nous croyons attacher à ces expreſſions.

Un autre point, non moins conteſté, c'eſt de ſavoir ſi les habitants de la Zone glaciale ont réellement la coutume d'offrir leurs femmes aux étrangers : M. Surgy a recuſé le témoignage de tous les voyageurs, qui ſoutiennent que cet uſage exiſte de temps immémorial : il dit, pour ſes raiſons, que ce qui eſt indécent à nos yeux, ne ſauroit plaire à perſonne, & cite le journal de la Mothraye, le valet de chambre de M...., qui parcourut la Lapponie ſans que perſonne lui fît aucune politeſſe de cette nature ; mais l'autorité de la Mothraye ne paroît pas ſuffiſante pour rejeter le rapport preſque unanime de plus de vingt Européens de conſidération qui ont dépaſſé le cercle boréal, & qui n'ont pu tous ſe tromper ſur la façon dont ils ont été accueillis par les différentes peuplades de ces triſtes climats.

On voit dans Ellis, que les Eskimaux de la baye de Hudſon préſenterent, en 1747, leurs femmes aux Anglois, en faiſant toutes les démonſtrations poſſibles pour exprimer la joie qu'ils auroient de voir l'équipage s'en accommoder (1).

L'Evêque Egede, à qui quinze ans de ſéjour chez les Groenlandois ont acquis le droit de décrire leurs mœurs, dit que *l'on regarde parmi eux comme un homme du plus excellent caractere celui qui prête ſa femme à un autre, ſans en témoigner la moindre répugnance* (2).

Si la jalouſie outrée eſt le vice phyſique des pays chauds, on ne devroit pas s'étonner de voir un vice contraire dans des climats oppoſés, puiſqu'en cela les inclinations ne feroient que ſe plier aux influences; mais ce n'eſt ni un défaut, ni un abus aux yeux des nains du ſeptentrion d'offrir leurs épouſes à des étrangers d'une ſtature prévenante, robuſte & élevée; ils eſperent de fortifier, par ces mélanges fortuits, leur race abâtardie par l'inclémence de l'air; & ce ſentiment intime qu'ils ont de leur propre foibleſſe, eſt encore plus remarquable que le moyen même dont ils prétendent ſe ſervir pour embellir leur poſtérité. Il ne faut pas croire qu'ils faſſent cette civilité indiſtinctement à toute ſorte d'étrangers; ils doivent être très-perſuadés d'avance qu'on n'eſt venu chez eux

---

(1) *An account of voyage for the Diſcovery of a Northw eſt paſſage by Hudſons Streights, in the year 1746 and 1746.*

(2) *Hiſtoire naturelle du Groenland, pag.* 108. *Copenhague* 1763.

que dans des vues pacifiques, sans la moindre intention d'abuser de leur simplicité : les habitants de la Lapponie n'eurent garde de présenter leurs épouses aux enrôleurs Suédois qui voulurent, sous Gustave-Adolphe, lever un régiment Lappon, & qui employerent la ruse & la violence pour arracher de leurs cabanes de jeunes sauvages, qui moururent de frayeur avant que d'avoir mis l'uniforme; de sorte qu'on a dû renoncer pour jamais au projet de les faire servir dans les armées.

Comme les Eskimaux doivent tirer toute leur nourriture de la mer, la nécessité les a rendus téméraires sur ce seul élément : rien n'est plus leste, ni plus agile que leurs canots cousus de peau, & tellement construits que les vagues qui les renversent, ne sauroient les engloutir : exactement fermés autour du rameur, ils surnagent après avoir plongé. C'est dans ces barques qu'ils massacrent les chiens marins & les baleines, dont l'huile leur est d'un usage indispensable, c'est la seule drogue qui puisse entretenir la chaleur de leur estomac. Aussi observe-t-on que tous les animaux aquatiques, volatiles, & quadrupedes, confinés par la nature dans les regions les plus septentrionales, sont extrêmement pourvus de lard, & chargés d'une graisse huileuse qui empêche leur sang de se figer, & leurs muscles & leurs cartilages de se roidir : les arbres même qui se plaisent le plus avant vers le Pole, sont pour la plupart résineux; tels que les pins, les pesses, les sapins rouges & blancs, les genevriers, les melesses, & les cedres de Sibérie.

Le danger d'être aveuglés par la neige a encore enseigné aux Eskimaux à se servir d'une espece de lunettes qu'ils portent tout l'été sur

les

les yeux : ce ſont deux planches minces, percées en deux endroits avec une alêne ou une arête de poiſſon ; de ſorte qu'il n'y a qu'une très-petite ouverture pour le paſſage de la lumiere : cet inſtrument, qu'on attache derriere la tête avec un boyau de phocas, paroît plus propre que les crêpes dont on ſe ſert en Sibérie, pour empêcher l'éblouiſſement occaſionné par le reflet des rayons du ſoleil ſur la neige, qui y couvre la ſurface de la terre pendant neuf mois. Ces préſervatifs ne peuvent cependant prévenir entiérement la cécité, très-commune dans ce pays, mais point ſi univerſelle que le ſcorbut cauſé par l'excès du froid ; par la brume qui s'éleve de la mer au fort de la gelée, & l'inaction où doivent ſe tenir les Indigenes des plages boréales pendant leurs longues nuits & leurs longs hivers : tapis alors dans de chétives cabanes, ſi étroites qu'ils ne ſauroient s'y promener, & ſi exactement calfeutrées que l'air intérieur ne peut ſe renouveller par aucun ſoupirail, ils reſpirent dans un brouillard infect, qui en paſſant continuellement par leur poumons, altere la maſſe de leur ſang. Il eſt très-ſurprenant que les Groenlandois, ſitués ſous le ſoixante-huitieme degré, ne ſe ſervent pas contre les affections ſcorbutiques du *Cochlearia*, l'unique herbe qui ſe plaiſe dans leur climat, & que la providence ſemble avoir plantée tout exprès ſous leurs pieds, pour être le remede de leur mal endémique : ils uſent dans ces cas du gramen marin, des racines du *telephium* & de l'angélique ; mais ils témoignent, en tout temps, une répugnance ſinguliere à ſe nourrir d'herbages (1).

(1) *Cranz Hiſtorie von Groenland. T. 1. pag.* 129.

Je n'entrerai dans aucun détail ſur la forme de leurs habits fourrés, de leurs veſtes d'inteſtins de poiſſons, de leurs dards, de leurs harpons; ces objets ont été décrits & deſſinés par des voyageurs qui ne ſavoient deſſiner & décrire que de ſemblables minuties; car il s'en faut de beaucoup que l'on nous ait donné de la phyſionomie de ces nations des portraits gravés, auſſi vrais que le ſont les figures des Samoyédes, dont on eſt redevable au crayon du celebre Corneille de Bruin.

L'hiſtorien de la nouvelle France, qui fait un tableau ſi hideux & ſi extravagant des Eskimaux, qu'il connoiſſoit ſi ſuperficiellement, dit qu'ils ont la taille avantageuſe, les cheveux blonds, & qu'ils ſont les ſeuls d'entre les Américains qui aient de la barbe & le teint blanc; ce qui me perſuade, ajoute-t-il, qu'ils tirent leur origine du Groenland (1). Cet admirable écrivain ignoroit que les Groenlandois ſont eux-mêmes imberbes & baſanés.

Rien ne paroît, juſqu'à préſent, plus incertain que l'exiſtence de ces hommes barbus qu'on place dans le Labrador, & qu'on prétend être les grands Eskimaux: tous ceux que le miſſionnaire Danois rencontra en 1764, n'avoient point de poil au menton: ceux qui trafiquerent avec les Anglois en 1747, étoient également imberbes. Comme ils rabattent pendant l'été leurs cheveux ſur le viſage, pour ſe garantir de la piqure des mouſtiques, cela a pu tromper des voyageurs inattentifs, qui en ont vu

(1) *Hiſt. de la nouvelle France, T. V. p. 262. Paris*

quelques-uns de loin. Si cependant l'on découvre réellement, entre les Américains à menton ras, des sauvages qui ont de la barbe, ils sont sans doute originaires de la Norvege ou de l'Islande, dont les habitants, pressés par cette inquiétude singuliere qui agita toujours les Scandinaviens, ont jadis entrepris de longs voyages de mer ; & par leur seul établissement au Groenland en 770, ils pourroient disputer à Christophe Colomb la gloire d'avoir découvert le nouveau monde. Et pénétrant plus avant dans les ténebres historiques répandues sur les monuments du Nord, que Thordmod-Torfaus, Adam de Breme, Lyscandre, Jonas Arngrim, & la chronique de Sturlesen nous ont conservés, on croit entrevoir que ces Norvégiens navigateurs & conquérants ont, dans l'onzieme siecle, touché aux plages de l'Amérique septentrionale, vers le quarante-neuvieme degré de latitude : ils y découvrirent, dit-on, des provinces qu'ils nommerent le *Helleland*, le *Markland*, & le *Weinland* (1),

(1) M. Mallet auroit dû prendre un ton moins affirmatif en parlant de ces découvertes dans son *Introduction à l'Histoire du Danemarck* : il ne s'est pas apperçu qu'en voulant prouver ce qui est fort douteux, il s'est glissé dans son discours un anachronisme de plus de 100 ans. D'ailleurs où chercher aujourd'hui ce pays à vignes où les Norvégiens aborderent, & où il croissoit, au rapport d'Adam de Breme, de très-bons raisins, *quod ibi vites sponte nascantur optimum vinum ferentes*? Le Botaniste Calm, qui a voyagé tout exprès pour retrouver l'ancien *Weinland*, le place dans le Labrador, où il a découvert quelques pieds d'une vigne agreste, dont le fruit, toujours verd, rend un suc horriblement aigre ; on dit que les Islandois en rappor-

qu'on prend pour les cotes de Terre-Neuve & du Labrador : si ces aventuriers laisserent des colonies dans ces contrées ; il est possible qu'il y existe encore aujourd'hui des Sauvages barbus, parce qu'ils sont d'extraction Européenne, & aussi étrangers en Amérique que l'ont été les Maures en Espagne.

Les Groenlandois, qui habitent aux environs du Stadthouk, disent aussi qu'en avançant dans leur pays vers le Nord-est, on trouve une peuplade où les hommes ont de la barbe : ceux-ci tirent également leur origine d'une colonie Islandoise fondée au huitieme siecle, & dont on n'a jamais pu avoir des nouvelles certaines, parce qu'elle a été en partie dissipée, & en partie éteinte par la peste de 1350. Les foibles restes de cet établissement, abandonnés à leur destin par le Danemarck en proie à des malheurs plus grands, auront, avec le temps, perdu jusqu'à la mémoire de leur métropole, & la nécessité les aura réduits à la vie sauvage. Tous les efforts que l'on a faits de nos jours, pour aborder à leurs côtes, ont été infructueux, les glaces s'y étant tellement accumulées que l'abordage est devenu impraticable aux moindres bâtimens ; de sorte que l'on ignore l'état actuel de tout le rivage Oriental du Groenland, où il y a eu jadis une ville, un évêché, & plus de cent bourgades.

Nous terminerons cet article par une obser-

---

terent de quelques seps dans leur isle qui y moururent de froid. Il est certain que le penchant pour le vin a fait entreprendre plusieurs expéditions aux Septentrionaux, & qu'ils ont fait la guerre pour se mettre en possession des pays à vignobles.

vation sur les peuples septentrionaux en général. Ceux qui habitent l'extrémité de la zone tempérée en deçà du cercle polaire, ont, pour la plupart, la chevelure blonde, l'iris de l'œil bleu, le teint blanc, la complexion vigoureuse, la taille haute : ils sont hardis, courageux, guerriers & inquiets : un penchant secret les a toujours portés à s'expatrier, & à envahir le globe entier, qu'ils croient formé pour eux : on les a vus se déborder jusqu'en Afrique : toute l'Europe, & une grande partie de l'Asie sont peuplées par leurs descendants. Il n'y a pas de nation parmi nous qui ne tire son origine du Nord, ou qui ne soit mêlée avec des races Septentrionales.

Quand on parcourt aujourd'hui ces prétendues pépinieres de l'espece humaine, & ces contrées d'où sont sortis ces grands essaims d'hommes, on est surpris de les trouver désertes : le Danemarck n'a que deux millions d'habitants, la Suede n'en a que deux millions & demi (1) : l'Empire de Russie, respectivement à son étendue est une solitude. Cependant ces états n'ont jamais été ni plus défrichés, ni mieux policés qu'ils le sont de nos temps : la population y étoit-elle donc

(1) Suivant le calcul de Tempelmann, la Suede, la Finlande & la Lapponie Suédoise contiennent 228000 milles en quarré, à 60 milles sur le degré : il dit que ce pays, eu égard a cette surface, pourroit nourrir 45 millions d'hommes, si le froid, les neiges, les lacs, les montagnes n'y mettoient d'invincibles obstacles à l'Agriculture. Le Baron de Flemming croit que malgré ces obstacles, la Suede pourroit pousser sa population à 20 millions d'habitants ; mais il y a loin de la possibilité à l'effet.

plus conſidérable, lorſque le ſol n'y produiſoit que des forêts au lieu des moiſſons, lorſque l'on y ignoroit juſqu'au nom des arts, & qu'on n'y connoiſſoit que la vie ſauvage ? non ſans doute, car cette aſſertion ſeroit à la fois abſurde & contradictoire. L'on ne peut donc expliquer les anciennes émigrations des Septentrionaux, qu'en ſuppoſant que pluſieurs autres petites nations vagabondes qui occupoient une immenſe étendue de terrain, ſe ſoient tout-à-coup confédérées pour s'expatrier ; de façon que le pays reſtoit, après leur ſortie, abſolument vuide & dépeuplé pendant ſix à ſept générations : auſſi remarque-t-on que ces nuées d'émigrants du Nord, qui traînoient après eux leurs femmes, leurs enfants, & leurs beſtiaux dont ils ſubſiſtoient pendant la route, n'ont paru que de temps en temps, comme des orages, & qu'il y a toujours eu de grands intervalles entre une irruption & une autre. Depuis cent & quarante ans, les Tartares ne ſe ſont pas remués : on les prendroit pour les mortels les plus équitables & les plus pacifiques de l'univers ; mais ce calme & cette tranquillité ne viennent que de la foibleſſe de leur population, épuiſée par la derniere conquête de la Chine & de l'Aſie, qui ſera dorénavant d'autant plus expoſée à leurs invaſions, que l'Europe entiérement policée, & toujours en armes, leur oppoſe des barrieres inſurmontables.

Les Sauvages ſitués directement ſous le cercle Boréal, ou reculés au-delà, ſont bien différents de ceux dont nous venons de parler ; & cette différence eſt également ſenſible, ſoit qu'on conſidere leurs figures, ſoit qu'on faſſe le parallele de leurs mœurs & de leurs inclina-

tions. Petits, basanés, foibles, dégénérés du genre humain, ils paroissent constituer la race la plus chétive & la plus méprisable : on ne peut comparer leur lâcheté & leur poltronnerie qu'à celle des naturels de la Zone torride. L'excès du froid & la chaleur extrême agissent donc à-peu-près de même sur les facultés & la constitution de l'homme, & ces causes, si contradictoires en apparence, produisent des effets qui se ressemblent. Les habitants des terres Arctiques, au contraire des autres Septentrionaux n'ont jamais été tentés de l'envie de s'expatrier : s'ils vouloient chercher vers le Sud un séjour moins effroyable, les peuples vaillants & belliqueux, placés en deçà du cercle polaire, les extermineroient sur leur passage, ou les repousseroient sans combattre ; mais, heureusement pour eux, un singulier amour de la patrie qu'eux seuls peuvent aimer, les retient dans les limites que la nature leur a marquées ; & la modération de leurs desirs équivaut à toutes les richesses que les autres nations possedent, ou qu'elles osent souhaiter.

Tant que le climat restera le même à leur égard, on les verra persévérer dans l'abrutissement & la barbarie : s'ils se réunissoient en société, la faim les feroit périr ; parce que l'agriculture qui nourrit les villes, est impraticable dans leurs solitudes couvertes de neiges & de frimats.

Quant à leur population, elle n'a peut-être jamais été si foible, depuis *La peste noire*, qu'elle l'est de nos jours, & leur nombre a constamment & rapidement décru, depuis quarante ans que la petite vérole a étendu ses ravages dans la zone froide : leur commerce avec les Européens leur a porté un coup mortel, comme si

c'étoit la destinée de tous les peuples sauvages de s'éteindre, dès que les nations policées viennent se mêler & s'établir parmi eux.

On a déjà dit qu'en 1730 l'on comptoit, sur toute la côte Occidentale du Groenland, trente mille Indigenes : en 1746 il n'en restoit plus que dix-neuf mille ; & à peine en compte-t-on encore maintenant sept-mille. Les Eskimaux, qui ont eu moins de communication avec nous, & qui se sont moins ressentis de la petite vérole, ont maintenu leur nombre à-peu-près dans l'ancienne proportion, qui est de huit cent personnes, ou de deux cent familles, sur une lisiere de côtes de cinquante lieues de France : car, dans la profondeur des terres, on ne voit aucune habitation humaine. La pêche étant presque l'unique ressource de ces barbares, la disette détruiroit bientôt ceux d'entre eux qui prétendroient s'habituer & se cabaner fort avant dans le continent, où ils errent seulement pendant quelques mois. Au temps que les harengs émigrent du Pole, & que tous les monstrueux poissons du nord se mettent en mouvement, ils les suivent en canots, & en font de grosses provisions, qu'ils amenent au rivage où ils ont envie d'hiverner ; car ils changent presque tous les ans de demeure, & sont toujours chez eux : ils voyagent en pêchant & chassant, & rien ne leur coûte moins que de construire une misérable hutte par-tout où la mauvaise saison les surprend. Leur terre n'est à personne ; le gibier & le poisson sont à tous ; ils ignorent ce que c'est que la propriété, & la servitude qui en émane ; & cette avantage vaut bien les melons, les pistaches, les sorbets & les pilaux dont se nourrit l'esclave le plus titré de la Perse & de la Turquie.

SECTION II.

Des Patagons.

LEs ſavants de l'Europe ſe ſont long-temps amuſés avec les géants de l'Amérique ; ils ont parlé hardiment de la conſtruction de leurs cerveaux, de la groſſeur de leurs doigts, de la proportion de leurs pieds ; & perſonne d'entre eux n'a jamais été certain de l'exiſtence de leur corps.

Si pour faire connoître les Patagons, il a fallu raſſembler les rapports & les dépoſitions de tous les voyageurs qui ont abordé à leurs côtes ; on a eu la précaution de raccourcir, autant qu'il a été poſſible, ce tiſſu d'éternelles contradictions qui ont fait lutter la fable contre la vérité pendant deux ſiecles & demi. Si l'on avoit voulu ſe charger de diſcuter les moindres particularités, le loiſir eût manqué, quand le courage eût ſuffi. D'ailleurs rien ne décele plus, à mon avis, la ſtérilité d'un ſujet que l'abondance des détails : auſſi la prolixité & la diffuſion ſont-elles les communs défauts de toutes les relations de voyages : les vigoureux compilateurs qui les ont réunies en un corps, ont aigri le mal, & ont multiplié les volumes ſans avoir écrit un livre. Pour y démêler un fait intéreſſant, confondu & comme ſubmergé dans des circonſtances infiniment petites, on doit revoir mille pages vuides ou faſtidieuſes, qui impatientent & déſeſperent : on eſt dans le cas d'un botaniſte qui, pour trouver une plante

dont il veut connoître les caracteres, eſt quelquefois contraint de parcourir des forêts, des landes, des rochers, des précipices, & d'herboriſer dans toute une province avant que d'être ſatisfait.

La méthode des abrégés a également ſes inconvénients : en écartant les détails intermédiaires, en dépouillant les faits de leurs acceſſoires, elle reſſerre l'auteur dans un cercle ſi étroit qu'il y eſt comme en captivité ; ſa narration en devient aride, & cette aridité eſt un vice eſſentiel, qu'on ne peut racheter que par l'intérêt qu'on ſuppoſe que le lecteur prend aux matieres, qu'on traite ſommairement pour ménager ſon temps : ſi entre ces deux écueils il y avoit une route, il ne faudroit pas balancer à la ſuivre.

La patrie des Patagons eſt proprement cette plage, qui s'étend depuis la riviere des Sardines juſqu'à la bouque occidentale du détroit de Magellan, & qu'on nomme dans les cartes, *la côte déſerte des Patagons ;* parce que c'eſt un pays déſolé & preſque inhabitable, où les Européens n'ont aucun établiſſement, & où ils n'en auront vrai-ſemblablement jamais. Le ſol y eſt nu, pâle, mêlé de ſable, de gravier, de nitre, de talc & de coquillages foſſiles : toutes ces matieres hétérogenes, confuſément entaſſées par les vagues de la mer, ne forment que des collines en pic, dont des dépouilles marines tapiſſent le ſommet, & les vallées irrégulieres où aucun arbre ne végete : on n'y voit que des buiſſons rempants, quelques touffes d'herbes effilées, & peu de plantes alimentaires : l'eau douce y manque preſque entierement, au moins n'y a-t-on découvert que très-peu de bonnes ſources ; celle qu'on puiſe dans les fondrieres, eſt fau-

mâche & imprégnée de salpêtre, qui s'attache au penchant des Dunes sous la forme du verglas, & que les pluyes délaient & entraînent dans les bas-fonds.

Ce pays, quoique situé au centre de la zone tempérée australe, éprouve de longs hivers : la terre y est cachée alors sous des tas de neige, & le ciel voilé par des nuages noirs & affreux : les vents y dominent avec tant de véhémence qu'il n'y a point de parage dans l'Océan plus redouté des navigateurs.

C'est sur ce rivage enchanté que les premiers Espagnols crurent voir une race d'hommes gigantesques : d'autres voyageurs, qui n'ont pu rencontrer ces énormes mortels à la côte déserte, assurent qu'ils habitent sur les bords intérieurs du détroit de Magellan, où la nature du terrain est à la vérité, plus féconde, le gibier plus multiplié, & le regne végétal plus riche : une troisieme opinion place les prétendus géants à la côte occidentale du nouveau monde, depuis l'isle de Chiloë jusqu'au Cap Victoire : une quatrieme opinion les relegue dans la terre Del Fuego, qu'on devroit plutôt nommer un amas de différents bancs de sable, voituré par les flots contre la pointe de quelques volcans que les mouvements intestins du globe y ont allumé.

Il est très-probable que les Sauvages de ces contrées ne constituent plus une nation originelle ou indigene ; mais qu'ils se sont confondus avec d'autres peuplades de la Plata & du Chili, qui pour se soustraire à l'insupportable joug des Espagnols, auront cherché un refuge dans les solitudes qui bornent l'Amérique au sud. Ces mélanges & ces émigrations ont com-

mencé vrai-semblablement vers la fin du dix-septieme siecle ; car Mrs. Wood & Narborough, qui décrivirent les terres Magellaniques avec toute l'exactitude possible en 1670, n'y apperçurent encore qu'une seule & même espece d'hommes, exactement semblables par les linéaments de la physionomie & les mœurs farouches.

Leur taille égale celle des Européens ; & je ne sais pourquoi un géographe s'est étonné de ce que les Patagons n'étoient ni aussi petits, ni aussi rabougris que les habitants des terres polaires arctiques : c'est qu'ils n'essuyent point un degré de froid comparable à celui qui concentre l'organisation des Eskimaux & des Groenlandois. Du reste, il n'ont ni barbe ni poil sur tout le corps : leur chevelure, d'ailleurs très-noire, est beaucoup plus rude sur le front qu'à l'occiput, qu'ils ont tous aplati ; cette difformité vient de la structure grossiere de leurs berceaux, que la mere, toujours en voyage ou en course, emporte sur ses épaules ; ce qui fait beaucoup souffrir la tête de l'enfant cahoté sur une mauvaise planche.

Ces Sauvages ont la poitrine large, les doigts courts, les oreilles petites, les dents bien serrées : en parlant ils gloussent & râlent du gosier ; la voix des femmes est plus douce ou moins rauque : elles ont aussi plus de corporance, le visage plus plein, & la taille plus petite. Les uns & les autres se peignent la face avec de la sanguine ou de l'ocre détrempée dans de la terre glaise, & s'appliquent sur tous les membres une couche de graisse & de couleur ; mais les navigateurs qui ont communiqué avec eux, leur ont reconnu un goût décidé pour le rouge:

goût d'autant plus singulier qu'on le retrouve chez les Iroquois, les Lappons, les Samoyédes, les Tunguses & les Tartares indépendants.

Ce qui prouve que le climat de la Magellanique n'est ni si âpre, ni si rigoureux que celui de la terre de Labrador, c'est que les Eskimaux se tiennent, pendant toute l'année, enveloppés depuis les pieds jusqu'à la tête dans des fourures : les Patagons, au contraire, n'ont que des manteaux qui leur recouvrent les épaules, & des chaussons de dépouilles de vigognes & de peaux de loutres faufilées. Quand ils sont en action, ils se mettent tout nus, sans qu'ils paroissent trembler de froid.

La misere de leur vie ambulante, par des pays stériles, effraie l'imagination : ils ont très-souvent à combattre, comme tous les peuples chasseurs, contre la faim & la disette. Quand le gibier leur manque, ils pêchent, avec des filets de boyaux, des moules, des oursins, des crabes, des buccins, des huitres, & vivent de coquillages.

Ils ne connoissoient anciennement d'autres animaux domestiques que les chiens muets qui existoient dans toute l'étendue de l'Amérique, au temps de sa découverte; aujourd'hui ils se servent aussi de chevaux que les Chiliens, réfugiés parmi eux, leur ont sans doute appris à domter. Ces chevaux sont de race Européenne, transplantés au nouveau monde, & lâchés dans les forêts du côté de Buénos Ayres, ils ont éprouvé, comme la plupart de nos quadrupedes, une dégénération sensible, sont devenus moins puissants, plus petits, & très-peu propres à porter des géants, qui ne bougeroient jamais de leur place, s'ils vouloient se faire transporter sur de pareilles montures, quoiqu'en dise le com-

modor Biron, qui paroît avoir oublié qu'il écrivoit dans le dix-huitieme siecle.

Le caractere moral des Patagons n'a rien qui les distingue du reste des Indiens Occidentaux. Malgré leur foiblesse & leur lâcheté, ils s'irritent, ainsi que les animaux, contre quiconque les offense; & se laissent captiver par les caresses & les procédés généreux : on les a trouvés féroces ou traitables, suivant qu'on a bien ou mal agi à leur égard. La cruauté des premiers Espagnols est la grande époque dont ils ne perdront la mémoire en aucun âge ; quand ils se sont vus en nombre contre quelques Européens égarés qui leur paroissoient être Espagnols, ils les ont assaillis à coups de traits : quand leur faim a été dévorante, ils n'ont pas fait difficulté de les manger. Ceux qui viennent de mille lieues loin pour envahir leur terre natale & la liberté qu'ils tiennent du ciel, ne sont, disent-ils, ni leurs freres ni leurs semblables, & voilà pourquoi ils les mangent, selon le droit des gens adopté parmi eux.

Leurs mœurs & leur condition s'adoucissent à mesure que l'on avance vers le quarante-septieme degré, en tirant sur Buénos-Ayres : là ils composent des hordes plus nombreuses où l'on croit entrevoir quelque apparence de subordination. eu 1741, le *Pacha-Choui*, ou le chef d'une de ces troupes, demanda aux officiers Anglois du *Wager*, s'il étoit vrai qu'il y avoit en Europe des nations entieres de géants, comme quelques prisonniers Espagnols le lui avoient apparemment fait croire (1) Les Anglois con-

(1) *Voyage à la mer du Sud, fait par quelques*

firmerent ce cacique dans ſon erreur, en lui aſſurant que nos climats favoriſoient beaucoup la propagation des plus monſtrueux géants qu'on eût jamais vus ſous le ſoleil. N'eſt-il pas ſurprenant que les Patagons ſe trompent à l'égard des Européens, comme ceux-ci ſe ſont trompés à l'égard des Patagons, à qui l'on a donné une taille élevée de dix pieds, meſure d'Eſpagne, qui n'a jamais été la meſure du bon ſens ?

Si ces barbares avoient une religion, elle ſeroit aſſurément abſurde ; mais juſqu'à préſent on n'a remarqué parmi eux aucun veſtige de culte. Les cris & les hurlements qu'ils jettent à la pleine lune, ne ſont pas des actes religieux, puiſque M. l'abbé de la Caille a aſſiſté à de ſemblables cérémonies chez les Hottentos, qu'il aſſure être dépourvus de toute idée ſur l'exiſtence d'un être ſuprême. Je crois bien que des Sauvages qui n'ont d'autre moyen pour calculer le temps, que l'obſervation des phaſes de la lune, peuvent inſenſiblement s'accoutumer à faire quelques ſignaux au renouvellement de l'illumination, pour s'avertir les uns les autres de la ſaiſon propre à pêcher, ou à chaſſer de certains animaux de paſſage, ſans avoir la moindre envie de faire des oraiſons. Ceux-ci d'ailleurs ſont trop pauvres pour avoir des prêtres : on ne gagneroit ni à les tromper, ni à les inſtruire. Auſſi n'ont-ils jamais été viſités par ces aventuriers qu'on nomme des miſſionaires, & qui préferent, comme tout le monde fait,

officiers, commandants le vaiſſeau le wager, p. 127, in-4°. Lyon 1756.

les perles de la Californie, & l'or du Paraguai, aux sables Magellaniques, & au salut de leurs misérables habitants. Quelques auteurs disent qu'ils craignent si fort les spectres qu'ils n'osent marcher seuls dans les ténèbres, & qu'à force d'avoir toujours peur des fantômes, ils sont parvenus à en voir par-tout où leur imagination frappée les accompagne : les vapeurs & les feux-follets qui s'échappent de leur terre composée de substances sulfureuses, salines, métalliques, ont peut-être donné lieu à ces fréquentes apparitions qui les font évanouir ; ils ne sont pas les seuls, d'entre les Américains, où l'on ait observé cette terreur panique : les esprits nocturnes étoient un véritable fléau pour la plupart des sauvages du nouveau monde ; parce que l'homme est peureux à proportion qu'il est ignorant & abruti : les météores, les éclipses, les cometes le consternent, & les exhalaisons lumineuses qui paroissent pendant la nuit, font pour lui de redoutables farfadets.

Après cet exposé, qui suffit pour donner une notion des peuples Magellaniques, examinons, selon l'ordre des temps, les témoignages des voyageurs qui ont nié ou affirmé l'existence des géants Américains.

Le premier équipage qui répandit ce faux bruit en Europe, fut celui du vaisseau *la victoire*, arrivé au détroit de Magellan ou de Magalians en 1519. L'Italien Pigafetta, qui, sans fonction & sans caractere avoit fait la course sur ce navire, donna à son retour les plus grands détails sur les prétendus tyrans de ces contrées : il dit que son général les nomma *Patagons*, parce que ayant chaussé des peaux de bêtes en forme de bas & de pantoufles,

leurs pieds reſſembloient à des pattes d'animaux : il dit que ce fut principalement au *port ſaint Julien* qu'on vit ces hommes extraordinaires, exhauſſés de huit pieds. Une conſpiration tramée contre Magellan ne lui permit pas, dans cet inſtant, de ſe ſaiſir de quelques Patagons, comme il en avoit envie ; mais après avoir fait pendre l'évêque de Burga (1), auteur du trouble, après avoir fait décapiter l'aumônier du vaiſſeau, & écarteler Gaſpar Queſado, il calma l'équipage mutiné & ordonna à ſes ſoldats d'aller prendre quelques géants du pays, on en amena deux enchaînés à bord : dont le premier mourut au bout de quelques jours, parce qu'il s'obſtina à ne vouloir prendre aucune nourriture : le ſecond vécut juſqu'à ſon arrivée à la mer du Sud, où le ſcorbut le tua. Les Eſpagnols, qui n'avoient eu aucun droit d'enlever & de martyriſer ce malheureux, n'oublierent pas de le baptiſer par un zele de religion très-remarquable parmi des gens qui avoient pendu un évêque, & maſſacré leur confeſſeur.

Tel eſt à-peu-près en ſubſtance le rapport de Pigafetta ; car, ce qu'il ajoute des démons qui aſſiſtent réguliérement à la mort des Patagons, pour ravir leur ame, ce qu'il dit de leur prodigieux goſier, où ils s'enfonceent une

(1) Cet évêque de Burga, pendu en Amérique, s'étoit embarqué ſur le vaiſſeau de Magellan pour avoir part au butin qu'on alloit faire dans les iſles Philippines. Arrivé au port ſaint-Julien, il fit ſoulever l'équipage contre Magellan, dans la vue de favoriſer un de ſes parents, qu'il vouloit faire chef d'Eſcadres, comme il avoit fait des prêtres dans ſon dioceſe : il fut très-juſtement châtié.

flêche de la longueur d'une demi-coudée, & d'où ils vomiſſent une bile verte, mêlée de ſang, eſt trop puérilement imaginé pour que l'on ſoumette de pareils détails à l'examen d'un lecteur raiſonnable. Pourquoi le vaiſſeau *la victoire* n'apporta-t-il en Eſpagne aucune dépouille de ces deux ſauvages monſtrueux expirés à ſon bord ? Pourquoi ne ramena-t-il point leurs os, leur crâne, enfin tout un ſquelette ? Il ne faut pas croire qu'il en fut empêché par la ſuperſtition des matelots Eſpagnols, qui refuſent, dit-on, de manœuvrer ſur les bâtiments où il y a des cadavres humains ; puiſque l'on ſait que le corps de Chriſtophe Colomb fut après ſa mort embarqué à Cadix, & conduit à ſaint Domingue ſur un navire ſervi par des mariniers Eſpagnols.

Si on lit en entier la relation de ce Pigafetta dont il eſt ici queſtion, on ſe convaincra que l'on ne ſauroit être ni plus crédule, ni moins éclairé que l'a été cet Ultramontain ; & que ce ſeroit faire tort à ſes propres lumieres que d'accorder la moindre confiance à des fables ſi groſſieres.

Quiros, qui navigua aux terres Magellaniques en 1524, par ordre & aux fraix de Carjaval évêque de Plaiſance, n'y vit point de géants ; mais en revanche il eſſuya des tempêtes, des malheurs horribles, & amena, dans les caiſſes de ſon navire, les premiers rats qu'on eût vus au Pérou, où ces animaux, qui ſemblent ſuivre l'homme, firent dans la ſuite d'incroyables ravages ; & ce fut l'unique fruit que Carjaval retira de ſa coûteuſe entrepriſe.

Depuis l'an 1525 juſqu'en 1540, les Eſpagnols firent ſous la conduite de Garcie de Loaiſe, de Camargo, & d'Alcazova, trois

voyages fameux aux côtes des Patagons, & n'y trouverent point cette race colossale décrite par Pigafetta. Un vaisseau de Camargo, contraint d'hiverner dans le détroit de Magellan, au port de Las-Zorras, laissa à l'équipage assez de loisir pour se procurer des connoissances & des éclaircissements sur l'intérieur du pays; mais il ne put, malgré ses recherches, découvrir le moindre vestige d'un peuple extraordinaire.

Le routier original de la navigation de l'Amiral Drake, écrit en Anglois (1), nous apprend que cet intrépide marin, qui le premier de sa nation fit le tour du globe, & qui finit enfin par être mangé tout vivant par les Crabes, arriva aux terres Magellaniques en 1577, & qu'il y communiqua avec les Indigenes, en qui il ne vit que des hommes d'une taille commune.

Le capitaine Winter, qui commandoit un vaisseau de l'escadre de Drake, a publié un journal particulier de cette course, où il s'exprime en ces termes: » Le 22 de Juin 1578 » nous eumes, dit-il, un demêlé fort vif avec » les Patagons, qui tuerent un de nos matelots, » & un de nos officiers nommé M. Gunner. Ces

---

(1) *The famous voyage of Sir Francis Drake into the Southsea. and thence about whole globe of the earth.*

Ce navigateur étant descendu dans l'isle des Crabes en Amérique, il y fut à l'instant environné par ces animaux: quoiqu'il fût armé, & qu'il fit une longue resistance, il fallut succomber. Ces monstrueux crustacées, les plus grands qu'on connoisse dans le monde, lui couperent les jambes, les bras & la tête avec leurs serres & rongerent son cadavre jusqu'aux os.

» Sauvages ne sont pas de si grande taille que » les Espagnols le disent ; il y a des Anglois » plus grands que le plus haut d'entre eux : les » Espagnols ont sans doute abusé des termes » dans leurs relations, n'imaginant pas que nous » viendrions si-tôt ici pour les convaincre de » mensonge. »

Ce ne fut pas là le seul fruit que cet officier retira de son voyage ; il rapporta encore en Europe l'écorce aromatique, dépouillée d'un arbre fort commun dans l'intérieur du détroit de Magellan, & que l'on a nommé depuis le *Cannellier de Winter*, dont il paroît qu'on n'a pas tiré parti ; c'est une excellente épice, qui sans avoir le feu de la cannelle de Ceylan, en possède toutes les autres qualités (1).

Qui n'auroit cru qu'après le retour de cinq voyageurs dont aucun n'avoit retrouvé les géants de Pigafetta, cette fable ne se seroit évanouie d'elle-même ? Mais, tout au contraire, un corsaire Espagnol nommé Sarmiento, qui croisa en 1579 à la pointe méridionale de l'Amérique, y rencontra, au rapport de son historien Argensola, des sauvages hauts de douze pieds. Il faut remarquer qu'aucune relation n'a jamais depuis porté la taille des Patagons à une mesure si folle & si excessive : aussi convient-on généralement qu'Argensola étoit un écrivain romanesque, & l'héroïque Sarmiento un visionnaire qui crut voir, dans les dunes &

(1) Quelques botanistes définissent ce cannellier *Pereclymenum arborescens, erectum, foliis laurinis, cortice acri, aromatico.* On tire de cet arbre l'*écorce sans pareille* & la *gomme alouchi*, mais on en fait peu d'usage.

les ſables de la terre Del-Fuego des châteaux, des palais, & des édifices d'ordre Corinthien, & qui finit par faire le ridicule établiſſement de Philippeville.

Il perſuada au roi d'Eſpagne de bâtir entre les rochers du détroit Magellanique, une ville & une citadelle, ſous prétexte que les batteries des remparts interdiroient aux vaiſſeaux ennemis le paſſage à la mer du ſud : ce projet contenoit plus d'une abſurdité palpable, & on peut en inférer que Sarmiento doit avoir été l'homme de ſon temps le plus ignorant en géographie, puiſqu'il ne comprenoit pas qu'on pouvoit venir dans la mer Pacifique par deux chemins différents, ſans embouquer le canal de Magellan, où aucun vaiſſeau ne paſſe plus de nos jours. Cependant Philippe II ne dépenſa pas moins de quatre millions de piaſtres pour fonder cette ville, dont le deſtin fut déplorable : elle ne ſubſiſta que trois ans, & éprouva dans ce court eſpace tous les déſaſtres qui peuvent ſe réunir en un ſiecle. La flotte deſtinée à ſa fondation partit d'Eſpagne avec quatre mille hommes d'embarquement : une tempête en noya trois mille : les Anglois en enleverent cinq cent : le reſte découragé arriva à ſa deſtination ſans vivres, & eut à peine aſſez de forces pour jeter les fondements de cette malheureuſe bourgade : les graines d'Europe qu'on ſema dans une ſaiſon contraire, dans une terre ſauvage, ne germerent point : la famine augmenta : les Eſpagnols ſans reſſource voulurent ſe diſperſer dans le pays pour y vivre de chaſſe ; mais les Patagons, qu'ils avoient indignement traités à leur arrivée, ſaiſirent cette occaſion pour ſe venger ; ils défirent les colons faméliques en détail, & mangerent les moins malades & les moins

maigres. Sarmiento, en allant implorer du secours pour son établissement, fut fait prisonnier par le célebre Raleig, qui avoit fait de son côté la recherche de l'*El-Dorado*, & qu'on décapita ensuite à Londres pour avoir le premier appris aux Anglois à fumer du tabac : au moins les juges alléguerent-ils ce prétexte pour immoler un grand homme qu'ils avoient le malheur de haïr : s'il est vrai que l'Angleterre gagne aujourd'hui 20 millions par an sur cette plante Américaine, il est surprenant que Raleig n'ait pas encore une statue.

Le chevalier Pretty, qui accompagna en 1586 Thomas Candish, dans sa navigation aux terres des Patagons, en a donné une relation très-bien écrite : il y dit que l'on ne vit rien, dans ce pays de désolation, qui ressemblât le moins du monde à un géant ; mais il assure que les Sauvages de cette côte lui avoient paru féroces, brutaux ; & on les soupçonne, ajoute-t-il, d'avoir mangé plusieurs Espagnols, délaissés à Philipeville par l'inconsidéré Sarmiento.

En 1592, l'infatigable Candish retourna une seconde fois au détroit de Magellan : cette expédition a été décrite par deux auteurs différents ; par Jane secrétaire du contre-amiral, qui ne parle point de géants : & par Knivet : qui prétend avoir rencontré, au *Port desiré*, des Patagons dont la taille équivaloit à 16 palmes ; il mesura deux cadavres nouvellement enterrés sur le rivage, & les trouva de 14 empans de long : il observa un autre Patagon, pris au *port S. Julien*, qui lui parut élevé de 13 palmes. Quant aux sauvages des deux bords du détroit Magellanique, ils sont, dit-il, si vilains, si chétifs, si petits qu'ils n'ont pas cinq empans de taille.

Knivet, après avoir placé des pygmées sans proportion à côté d'une nation Colossale, abandonna le service de la Grande-Bretagne, & entra dans celui du Portugal, où il craignit trop les *auto-da-fé* pour ne pas favoriser l'opinion adoptée sur l'existence des géants. Le ton emphatique, une passion décidée pour le merveilleux, & les contradictions les moins ménagées caractérisent tellement la relation de ce transfuge, qu'il est impossible qu'elle puisse faire impression, même sur des lecteurs crédules.

Un gentilhomme Anglois du comté de Devon, nommé Chidley, entreprit en 1590, à ses propres frais, l'équipement de trois navires, avec lesquels il cingla vers l'extrémité australe de l'Amérique. Un seul de ces bâtiments territ aux côtes Magellaniques, où il ne trouva que des barbares d'une taille ordinaire, qui ayant pris Chidley pour un pirate Espagnol, s'attroupèrent sur le rivage, & assommerent sept de ses gens qui vouloient débarquer. Le reste de l'équipage, effrayé par les inclinations féroces des habitants de cette plage, & par le mauvais temps qu'on y essuya, retourna en Europe sur un navire dégarni de vivres, rempli de malades, qui alla s'entrouvrir contre un rocher sur les parages de la Bretagne.

Richard Hawkins, qui fit route pour le détroit de Magellan en 1593, a composé lui-même une relation confuse & traînante de ses malheurs : il dit qu'étant arrivé au *port S. Julien*, il s'y présenta un nombre d'Américains d'une si grande taille, que plusieurs voyageurs les ont qualifiés de géants ; façon de parler extrêmement vague, puisqu'il n'est pas si difficile de décider si un homme a cinq pieds de haut, ou s'il en a dix, lorsqu'on est à portée de le me-

ſurer. Pour prouver, au reſte, quel fond on peut faire ſur le témoignage de Hawkins, il ſuffit d'ajouter qu'il s'étoit entêté d'un ſyſtême fort ſingulier : il ſoutenoit qu'une colonie Angloiſe avoit, au douzieme ſiecle, peuplé tout le continent de l'Amérique, & que c'étoit à elle qu'on devoit l'obligation d'y retrouver des géants, puiſqu'ils deſcendoient en droite ligne d'*Owen Guineth*, prince de North-Galles, dont les enfants s'embarquerent un jour, ſans qu'on ait jamais pu avoir de leur nouvelles : donc, conclut Hawkins, ces enfants allerent en Amérique. Quelques ſavants de la grande-Bretagne n'ont pas manqué d'accueillir cette fable & de l'appuyer dans des *diſſertations philologiques*, où ils démontrent que la langue Cimraëque du pays de Galles, qui eſt un dialecte du Celtique, entre pour beaucoup dans la compoſition des langages Américains.

Les marins Hollandois, Simon de Cordes & Sebald de Wert, firent en 1598 le voyage de la Magellanique : un Allemand, qui ſe trouva ſur l'eſcadre, je ne ſais comment, en publia un journal très-mal raiſonné ; il raconte que le Vice-Amiral fit à la *Baye-Verte* rencontre de quelques canots navigués par des Sauvages de dix à onze pieds de haut : on en tua ſur le champ quelques-uns à coups de mouſquets ; & les autres gagnerent le rivage, où ils arracherent de gros arbres pour en faire un retranchement derriere lequel ils ſe cacherent, & où l'auteur auroit dû ſe cacher auſſi de honte d'avoir écrit des fables ſi inſipides. Cependant de Wert emmena en Hollande une petite fille Patagonne, qui a vécu quelques années à Amſterdam : la mere à qui on arracha cet enfant, étoit de petite taille, & l'enfant lui-même n'a jamais

jamais atteint quatre pieds & demi, après avoir achevé ſa croiſſance. Ainſi les faits dépoſent contre le récit du Germain Jantz-ſoon.

Trois ſemaines après le départ de Sébald de Wert pour l'Amérique Auſtrale, les Provinces-unies y envoyerent une ſeconde flotte, aux ordres du fameux Olivier du Nort, le Magellan de la Hollande.

La relation de ce voyage a été écrite par un anonyme, peut-être bon pilote, mais mauvais logicien : il aſſure que quelques gens de l'équipage apperçurent au *Port Deſiré* des Patagons de grande ſtature, qui tuerent trois matelots débarqués : les Hollandois, revenus de la frayeur que cette bruſque réception leur avoit inſpirée, pourſuivirent leurs ennemis à l'iſle Naſſau ; & pour trois de leurs matelots ils tuerent vingt-trois Patagons, dont les cadavres, lorſqu'on les examina, n'avoient rien de giganteſque, & n'excédoient pas la taille ordinaire de l'homme. En pénétrant plus avant dans la caverne où ces ſauvages avoient voulu ſe réfugier, on y découvrit ſix enfants, deux filles & quatre garçons, qu'on mena à bord, où l'on jugea par la proportion de leurs membres, qu'ils n'atteindroient jamais a la hauteur de cinq pieds. Un de ces enfants, dit le relateur, ayant appris la langue Hollandoiſe en trois jours, ſe mit à faire des contes à l'équipage pour le déſennuyer : il rapporta, entre autres choſes, que dans un pays nommé *Coin* il exiſtoit une engeance de géants nommés *Tiremenen*, hauts d'onze pieds. Ceux qui étudieront la géographie dans le judicieux dictionnaire de la Martiniere, y verront que rien n'eſt plus réel que ce pays de *Coin* & ces géants *Tiremenen* ; mais ceux qui réfléchiront, s'ap-

percevront combien il eſt ridicule de ſuppoſer qu'un enfant ſauvage puiſſe dans un inſtant apprendre le Hollandois, & être à la fois un excellent géographe, ſur l'autorité duquel on atteſte des faits qui contrediſent la nature autant qu'elle nous eſt connue.

Spilberg partit pour les terres Magellaniques en 1614 : Corneille de Maye, qui a rédigé le routier de cette navigation, crut diſtinguer de loin ſur les collines de la terre Del Fuego un ſeul homme coloſſal, occupé à ſauter d'une hauteur à l'autre avec une adreſſe inimitable. Le navire ayant enſuite touché à l'iſle *Pinguin*, on y découvrit deux ſépultures, qu'on fouilla avidement dans l'eſpérance d'en tirer les oſſements d'un géant ; mais les Hollandois ne furent pas médiocrement ſurpris de n'y voir que le corps d'un Patagon de la taille ordinaire d'un Européen, emmaillotté dans des peaux de Pinguins : l'étonnement augmenta, lorſqu'on ſortit le ſecond ſquelette, qui n'avoit que deux pieds & demi de long. On peut donc accuſer Corneille de Maye d'avoir eu une illuſion optique, en regardant les collines de la terre Del-Fuego : il aura pris la pointe d'un rocher, ou le tronc d'un arbre, pour un homme, fautede s'être muni de bonnes lunettes.

Les Argonautes le Maire & Schouten, dont les noms ne ſont pas ſi ſonores que ceux de Hylas & de Jaſon, découvrirent, en 1615, un nouveau paſſage pour entrer dans la mer du Sud, & doublerent l'affreux Cap Hoorn au cinquante-ſixieme dégré de latitude méridionale. Le commis de leur vaiſſeau, qui publia le journal de cette courſe mémorable, nous apprend que l'équipage n'eut pas le bonheur de voir un ſeul géant ſur les côtes Magellaniques ;

mais qu'en creusant vis-à-vis *l'isle du Roi* on déterra quelques ossements qui firent conjecturer que les habitants devoient avoir au moins onze pieds de haut.

Après la publication de ce journal, le vieux le Maire & Schouten eurent occasion de se brouiller, & s'accuserent mutuellement d'avoir fait insérer, dans la relation de leur commis Aris, des faits absolument controuvés : s'ils ne dirent rien de ces prétendus ossements exhumés par le travers de *l'isle du Roi*, c'est qu'ils eurent des mensonges si importants à se reprocher, qu'ils oublierent celui-là comme une minutie.

Il y a des hommes à qui il est plus facile de voyager au bout du monde que de dire la vérité ; & avec les meilleures intentions il est difficile d'écrire un bon voyage.

Garcie de Nodal, envoyé par la cour d'Espagne en 1518, avec deux caravelles, pour apprendre la route du nouveau détroit trouvé par le Maire deux ans auparavant, fit inutilement la recherche d'un peuple prodigieux sur les plages Magellaniques ; mais le pilote de son second navire rapporta qu'il avoit communiqué avec des Sauvages d'une taille immense, sans nommer la côte où il les avoit rencontrés ; omission qui peut donner une idée de la négligence avec laquelle on a composé le journal de cette flottille Espagnole.

L'Amiral Hollandois Jacques l'Hermite, qui partit en 1623 de Rotterdam avec une escadre d'onze vaisseaux, destinée à faire la conquête du Pérou, donna ordre au capitaine Decker de composer l'histoire de cette expédition, dont cet officier s'acquitta avec beaucoup d'intelligence : on trouve dans son ouvrage de très-

grands détails sur les habitants de l'extrémité de l'Amérique, qui sont, dit-il, d'une complexion assez vigoureuse, & d'une taille qui égale celle des Européens.

Jamais les côtes des Patagons n'ont été décrites plus exactement que par Mrs. Wood & Narborough : ces Anglois ont examiné ce pays plutôt en philosophes & en naturalistes qu'en navigateurs curieux, & ont possédé à la fois l'art difficile de faire des observations intéressantes, & le talent, plus difficile encore, de peindre naïvement les objets qu'ils avoient observés. Partis par ordre de la cour de Londres en 1670, ils employerent beaucoup de soins à reconnoître la pointe méridionale du nouveau continent, où ils entrerent en liaison avec les indigenes, qu'ils nous représentent tels qu'on les a vus décrits dans l'introduction de ce chapitre.

Les François qui ont de tout temps laissé faire aux autres nations les frais des grandes découvertes, attendirent la fin du dix-septieme siecle pour naviguer aux terres Magellaniques. Mrs. de Gennes & Beauchene-Gouin entrerent successivement au détroit de Magellan en 1699 : les deux historiens de leurs escadres s'accordent sur la posture des Patagons.

« Ce sont, disent-ils, des Sauvages de taille » ordinaire, qui se peignent le visage de rou» ge & se barbouillent tout le corps. Quelque » froid qu'il fasse, ils sont toujours nus à l'ex» ception des épaules, qu'ils couvrent de man» teaux fourrés : ils vivent sans religion, sans » aucun souci, sans demeure assurée ; leurs » cases consistent seulement en un demi-cer» cle de branchages, qu'ils plantent & entre» lacent pour se mettre à l'abri du vent. Ce

» sont-là ces Patagons que quelques auteurs » nous disent avoir dix pieds de haut, & dont » ils font tant d'exagérations, jusqu'à leur faire avaler des seaux de vin. Ils nous parurent » fort sobres, & le plus haut d'entre eux n'avoit pas six pieds. »

Pour donner le moins d'étendue possible à cet article, on a supprimé le rapport des voyageurs qui ont côtoyé le rivage des Patagons sans y relâcher. Tel est par exemple, le capitaine Roggers, qui para le Cap Hoorn en 1709, & délivra de l'isle de Juan Fernandez un solitaire dont les aventures méritent sans doute que l'on en dise un mot. C'étoit un Ecossois, nommé Alexandre Selkirk, né à Largo dans la province de Fife, qui avoit vécu seul, pendant quatre ans quatre mois, dans l'isle inhabitée de Fernandez, où le barbare capitaine Stradling l'avoit délaissé avec ses habits, son lit, un fusil, une livre de poudre, des balles, du tabac, une hache, un couteau, un chaudron, une Bible, quelques volumes qui traitoient de matieres de religion, ses instruments & ses livres de marine. Durant les huit premiers mois la mélancolie accabla ce malheureux au point qu'il médita de se détruire : il eut beaucoup de peine à soutenir son ame abattue contre l'horreur d'une si épouvantable solitude. Quand sa provision de poudre fut consommée, il s'exerça à la course pour prendre des chevres, & s'étoit rendu si agile qu'il couroit par les rochers avec une vîtesse incroyable.

La solitude & le soin de sa subsistance avoient tellement occupé son esprit, que toutes ses idées morales s'étoient effacées : aussi sauvage que les animaux & peut-être davantage, il avoit presque entiérement oublié le

secret d'articuler des sons intelligibles : & son libérateur Roggers observa avec étonnement qu'il ne prononçoit plus que les dernieres syllabes des mots : d'où l'on peut inférer que s'il n'eût eu des livres, ou si son exil eût duré encore deux ou trois ans, il feroit parvenu au point de ne plus parler du tout. L'homme n'est donc rien par lui-même ; il doit ce qu'il est à la société : le plus grand Métaphysicien, le plus grand philosophe, abandonné pendant dix ans dans l'isle de Fernandez, en reviendroit abruti, muet, imbécille, & ne connoîtroit rien dans la nature entiere. On peut assurer qu'il essuyeroit exactement les mêmes changements qu'avoit éprouvé Selkirk, qui fut infortuné dans son désert aussi long-temps qu'il conserva la faculté de faire des réflexions ; mais lorsque, distrait par les besoins physiques, il cessa de réfléchir sur son état, le poids de l'existence l'accabla beaucoup moins. L'histoire réelle de ce solitaire a fourni le sujet du roman de Robinson Crusoë, composé par Daniel de Foë, qui auroit pu tirer d'un fonds si riche une production plus achevée.

Mr. Fréfier, originaire de Savoie, & directeur des fortifications de la Bretagne, s'embarqua pour le Chili en 1711, sur un vaisseau commandé par Duchene-Battas : cinq ans après son retour en France il publia la relation de ce voyage. Il est le premier qui ait changé & transporté la patrie des Patagons, pour des raisons que j'ignore, de la côte Orientale de l'Amérique à la côte d'Occident : il veut qu'ils habitent dans les terres entre l'isle de Chiloé & l'embouchure du détroit, où il ne vit, à la vérité, aucune trace de géants ; mais un gouverneur Espagnol & deux matelots François

lui dirent qu'on en trouvoit un grand nombre; qu'on avoit souvent eu à faire avec eux, & qu'ils étoient élevés de neuf pieds. Il est surprenant que Mr. Frésier se soit laissé persuader par de tels témoins, qui ont voulu ou se jouer de sa crédulité, ou qui avoient été dupes de la leur. Il auroit dû savoir que s'il y avoit des peuples monstrueux au Sud de l'Amérique, leur existence auroit été démontrée depuis long-temps par les individus qu'on auroit saisis vifs ou morts, rien n'étant plus aisé que d'envoyer en Europe des squelettes de géants d'un pays, qui en seroit rempli, & où des navigateurs débarquent presque tous les ans avec des armes à feu, dans la ferme résolution d'égorger pour l'avancement de la physique le premier Patagon colossal qui viendroit à la portée du fusil ou du canon.

Ce n'est qu'à la vue même de plusieurs squelettes conservés & entiers qu'on doit se décider, & non sur des fragments postiches, detachés de quelque grand quadrupede, avec lesquels on a tant de fois trompé le vulgaire. Les os qu'on promena par toute l'Europe en 1613, & qu'on montra pour les restes du géant Teutobochus, furent reconnus par un naturaliste, qui prouva que c'étoient des débris d'un squelette éléphantin. M. Hans-Sloane dit qu'un charlatan lui fit voir un jour les os de la main d'un géant : il les examina & les reconnut pour les ossements du devant de la nageoire d'une baleine. On pourroit citer mille faits de cette nature, qui doivent inspirer de la défiance à quiconque n'a jamais fait la moindre étude de l'anatomie comparée. (1).

(1) En 1678, on envoya de Constantinople à Vien-

En 1741, le fameux chef d'Escadre George Anson relâcha aux côtes Magellaniques, tant à l'Orient qu'à l'Occident du détroit, sans y découvrir le moindre indice qui pût lui faire soupçonner que ce pays étoit peuplé par une race monstrueuse. Son Escadre, en voulant débouquer du détroit de le Maire, fut assaillie d'une tempête horrible qui démâta le vaisseau le *Wager*, qu'un autre coup de vent fit échouer contre une isle de la côte Occidentale des Patagons : les Anglois, jetés, sur ce rocher inhabité, se brouillerent entre eux ; &

---

ne un grand os, qu'on disoit être une dent canine d'un prétendu géant Hog, que Moyse massacra, selon une ancienne tradition orientale qui est fausse : quand on examina cette piece avec attention, on découvrit que c'étoit le débris d'un squelette éléphantin que la main d'un sculpteur avoit tant soit peu défiguré, afin de le masquer. Le Charlatan possesseur de cette relique, qu'il disoit avoir été enlevée par des Arabes qui avoient fouillé dans les tombeaux de la Terre sainte, en demandoit deux mille sequins ; mais l'empereur, assez raisonnable pour ne point s'accommoder de ce prix, renvoya cet os à Constantinople, & ne voulut point des dépouilles du géant Hog.

Les Turcs, qui connoissoient admirablement bien le penchant qu'avoient les chrétiens d'alors pour tout ce qui venoit de la Palestine sous le titre de relique, envoyoient tous les ans de ces grands os, tantôt en Autriche, tantôt en France, selon qu'ils supposoient de trouver plus de dupes dans l'un ou l'autre de ces pays ; mais M. de Peyresch, fatigué de voir arriver, par la voie de Marseille, toutes ces curiosités, s'appliqua plus que les autres savants, à en examiner la structure, & il parvint enfin à démontrer que ces os avoient appartenu à des éléphants, & conseilla à ses compatriotes d'aller acheter de l'ivoire en Afrique où les Negres le donnoient à meilleur marché que les Turcs.

cette division de sentiments, plus funeste que leur naufrage, les plongea dans un abyme de calamités : le plus grand nombre, sous la conduite du lieutenant, tira vers le Brésil, & abandonna huit de ses compagnons sur un rivage inculte, où ces malheureux furent pris par les Patagons qui les retinrent pendant huit mois parmi eux : ils eurent, par conséquent, assez de loisir pour étudier les mœurs, l'instinct, & la figure de ces Sauvages, qu'ils nous dépeignent de la taille ordinaire de l'homme. Quand on a eu le malheur d'habiter huit mois chez les Patagons, on a sans doute acquis le droit de décider s'ils sont ou s'ils ne sont pas des géants; & cette décision me paroît être d'une plus grande autorité que les témoignages réunis de tous les voyageurs qui n'ont fait qu'une apparition aux terres Magellaniques.

On peut juger, après cela, du crédit que mérite le journal du commodor Byron, qui, pour se prêter aux vues du ministere Anglois, a bien voulu se déclarer auteur d'une Relation que le moindre matelot de son escadre n'auroit osé publier. Byron dit que son vaisseau *le Dauphin* relâcha en 1764, le 22 décembre, à la terre Del-Fuego : il dit qu'il y rencontra des hommes horriblement gros, hauts de plus de neuf pieds, montés sur des chevaux défaits, décharnés, & qui n'avoient pas treize paumes de taille. Aussi-tôt que ces géants, montés sur des chevaux-nains, eurent apperçu le commodor & son escorte, ils mirent pied à terre, vinrent au devant de lui, l'enleverent dans leurs bras énormes, & le caresserent beaucoup, en lui donnant des baisers âcres : les femmes lui firent de leur côté essuyer des

politesses encore plus expressives : *elles badinerent si sérieusement avec moi*, dit-il, *que j'eus beaucoup de peine à m'en débarrasser.* (1) Elles firent aussi amitié au Lieutenant Cumins, & lui mirent la main sur l'épaule pour le flatter, ce qui le fit tellement souffrir qu'il ressentit, pendant huit jours, des douleurs aiguës dans cette partie blessée par le poids de la main robuste des Sauvagesses.

Ce conte de Gargantua fut débité à Londres en 1766. Le docteur Maty, si connu par sa petite taille & son journal Britannique, se hâta extrêmement d'y ajouter foi & de divulguer cette fable dans les pays étrangers. Voici comme il s'exprime dans sa lettre adressée à Mr. de la Lande.

« L'existence des géants est donc confirmée : » on en a vu & *manié* plusieurs centaines. Le » terroir de l'Amérique peut donc produire des » colosses ; & la puissance génératrice n'y est » point dans l'enfance. »

Ce trait est, sans doute, dirigé contre M. de Buffon, le seul naturaliste qui ait jamais soutenu que la matiere ne s'est organisée que depuis peu au nouveau monde, & que l'organisation n'y est point encore achevée de nos jours : mais comme M. de Buffon a déclaré ensuite, qu'il n'étendoit cette étrange hypothèse qu'aux plantes & aux animaux, sans y comprendre l'homme

---

(1) Cet extrait est tiré du *voyage autour du monde*, *dans le vaisseau du roi le Dauphin*, *commandé par M. Byron*, *chef d'escadre ; traduit de l'Anglois.*

Il faut observer que M. Byron n'a pas marqué la latitude du lieu où il dit avoir vu des géants.

Américain, qu'il ne croit pas originaire de l'Amérique comme le Quinquina & la Vigogne ; la réflexion du docteur Maty, n'eſt ni heureuſe ni bien adreſſée. D'ailleurs, en ſuppoſant pour un inſtant que l'Amérique poſſédât réellement une eſpece d'hommes giganteſques, s'enſuivroit-il que la nature n'y eſt plus dans l'adoleſcence ? Si la vieille nature ne produit, dans l'ancien continent, que des hommes ordinaires, ne devroit-on pas en conclure que les géants du nouveau monde doivent leur exiſtence à une puiſſance créatrice qui eſt encore dans ſa vigueur ou dans ſon enfance ? Mais c'eſt abuſer de ſa raiſon & de ſes lumieres que d'approfondir des ſyſtêmes ſi révoltants. Si la totalité de l'eſpece humaine eſt indubitablement affoiblie & dégénérée au nouveau continent, que pourroit-on inférer de la découverte d'une petite horde moins débile & moins altérée que le reſte, & qui eſt très-peu nombreuſe, au rapport même de ceux qui en aſſurent la réalité ? Au lieu de recourir à la puiſſance créatrice, que nous ne connoiſſons pas, ne vaudroit-il pas mieux dire que cette petite horde jouit d'un climat plus pur, d'un air plus ſain, d'une terre plus bénigne, qu'elle uſe d'aliments plus ſucculents que les autres races Américaines ? Mais le comble du ridicule eſt de vouloir expliquer des phénomenes inconteſtablement faux.

Depuis le voyage de commodor Byron, on nous a communiqué deux relations bien différentes ſur les Patagons, une de M. Guiot & l'autre de M. Chenard de la Giraudais. Le premier, commandant la frégate l'*Aigle*, fit voile des iſles Malouïnes en 1766, & arriva le 6 mai de la même année au détroit de Magellan, où il vit, dit-il, des ſauvages dont le plus petit

avoit cinq pieds & demi : ce n'étoient donc point des géants comparables à ceux du commodor Byron.

Dix charpentiers François mirent trente de de ces Patagons en fuite, & en hâcherent trois en pieces, qu'on enterra avec beaucoup de promptitude sur le champ du combat. *On plaça*, ajoute M. Guiot, *leurs peaux & leurs souliers sur la fosse, pour que les autres reconnussent l'endroit où ils étoient & ne s'imaginassent pas qu'on les avoit mangés.*

Si les François firent cet assassinat sans raison, de sang froid, & pour montrer leur bravoure, les Sauvages n'auroient pas eu si grand tort de prendre ces François pour des anthropophages.

M. de la Giraudais, montant la flûte du roi l'*Etoile*, parut le 31 mai 1766 dans le détroit Magellanique, où heureusement il ne fit massacrer personne ; s'étant acheminé à la baye Boucaut qui est à 307 degrés de longitude & à 53 degrés de latitude du sud, il y rencontra des habitants du pays dont plusieurs avoient environ six pieds de haut (1).

N'est-il pas surprenant que deux observateurs qui se trouvent, la même année, au même mois, dans le même lieu, varient d'un demi-pied sur la taille des Patagons ? cependant six pouces de plus ou de moins font dans cette dimension un objet de la derniere importance : un homme de quatre pieds & demi est déjà remarquable par sa petitesse : six pouces de moins en feroient un nain.

---

(1) Cette relation est tirée du *Journal des Savants* 1767, *T. XXV. p.* 33.

De tant de témoignages contradictoires, de tant de rapports démentis les uns par les autres, que peut-on conclure, ſinon que les Patagons ne ſont pas des géants? il peut y avoir parmi eux, comme parmi nous, quelques individus fortuitement plus grands, fortuitement plus robuſtes que d'autres. L'abbé de la Caille dit avoir meſuré, au cap de bonne Eſpérance, un Hottentot haut de ſix pieds, ſept pouces, dix lignes: on ne conclura pas de ce fait, je crois, que les Caffres conſtituent auſſi une famille coloſſale.

Si l'on excepte Mrs. Wood & Narborough, tous les autres voyageurs qui ont viſité les terres Magellaniques, n'étoient que de ſimples marins, ou de ſimples aventuriers, à qui on ne peut, en aucun ſens, accorder le titre de philoſophes ou de naturaliſtes: de quel poids peut donc être le témoignage de ceux d'entre eux qui, en atteſtant l'exiſtence des géants, ont rempli leurs relations de pluſieurs fauſſetés avérées relativement à des objets qui nous ſont aujourd'hui parfaitement connus? Les ſeuls phyſiciens qui aient cotoyé la pointe méridionale de l'Amérique ont été le pere Feuillé, Handyſide, & l'Eſpagnol Ulloa, qui ne diſent pas un mot de la poſture monſtrueuſe des Patagons.

Il eſt bien vrai qu'il régnoit chez les Américains, comme chez tous les anciens peuples de la terre, une tradition ſuivant laquelle il devoit y avoir aux Indes occidentales de véritables géants, qu'un Dieu foudroya, à cauſe de leur penchant à aimer des garçons, qui étoient probablement auſſi des géants; puiſque le judicieux Garcilaſſo obſerve que ces hommes énormes ayant écraſé par leur maſſe les femmes du Pérou en voulant s'en ſervir, ſe déterminerent

entre eux à la Sodomie comme moins périlleuse ; (1) mais Garcilasso & Torquemada, en prétendant débrouiller la mythologie Péruvienne, ont expliqué l'absurde par l'absurde, selon la méthode de leur siecle & les bornes de leur génie.

Cette engeance, si célebre par ses violences & ses crimes, avoit, au rapport des Indiens, séjourné dans ce quartier du Pérou que l'on nomme *la terre des brûlés*, & en Espagnol *Del Pueblo Quemado* : les laves, les pierres ponces, le soufre & les veines de bitume qu'on y rencontre, déposent que ce lieu a été le foyer d'un ancien volcan, éteint ou épuisé. En 1543, Jean de Holmos, lieutenant de Puerto-Vejio y fit fossoyer, & on y déterra des débris de squelettes d'une grandeur étonnante, & des crânes rompus, dont on tira des dents longues de quatre doigts, & larges de trois. M. le Gentil, qui y passa en 1715, y trouva encore une partie de ces ossements prodigieux. On en a exhumé de semblables au Mexique, à Tescuco, dans les isles de Ste Hélene & de Puna ; & l'on s'est convaincu aujourd'hui qu'on en découvre, dans toute la longueur de l'Amérique, depuis le Canada jusqu'aux terres Magellaniques.

Waffer dit que de son temps le duc d'Albuquerque, gouverneur de Mexico, fit assembler les médecins & les professeurs de la colonie Espagnole, afin de les consulter sur ces dépouilles : ils tomberent d'accord qu'elles avoient appartenu à des corps humains ; mais il auroit

---

(1) *Histoire du Pérou, L. IX, Chap. 8, Traduction de Baudouin.*

fallu convoquer des naturalistes plus habiles que ne l'étoient ces Espagnols, pour prouver cette opinion, que le pere Torrubia, franciscain de Madrid, vient de renouveller dans sa *gigantologie* (1). Cela n'empêche pas que tous les savants ne regardent ces ossements comme des restes indubitables de plusieurs grands animaux quadrupedes, que quelques-uns ont soutenu être des Mammouts qui, au calcul de M. de Buffon, ont excédé six fois en grandeur le plus grand des éléphants ; de sorte que leur machine atteignoit en longueur 133 pieds, & 105 en hauteur.

M. de Buffon a bien voulu convenir après coup, qu'il s'étoit trop hâté en établissant, avec tant d'exactitude, les proportions d'un être fabuleux, ces Mammouts n'ayant jamais existé, sinon dans l'imagination de Muller, & de quelques physiciens, entraînés comme lui, au malheur des sciences, par un amour aveugle du merveilleux.

Les quadrupedes qui fournissent les plus grands os, sont l'éléphant, le rhinoceros, la giraffe, l'hippopotame, le chameau, & le dromadaire. Or, en Amérique il n'y a ni dromadaires, ni

(1) Ce religieux fait mention d'une grande quantité d'ossements prodigieux, déterrés dans l'Amérique ; & pour prouver qu'ils ont appartenu à des géants, & non à des animaux terrestres ou marins, il fait la description d'un os fossile de la premiere grandeur, tellement configuré qu'on voyoit qu'il avoit servi à recevoir la tête de la cuisse, & que c'étoit l'*ischium* détaché de l'*ilium* & du *pubis* ; mais le pere Torrubia a pu se tromper en cela, comme en tant d'autres articles de son *Histoire naturelle d'Espagne*, remplie de préjugés, de crédulité, d'erreurs, & de suffisance.

chameaux, ni hippopotames, ni rhinoceros, ni éléphants, ni giraffes : quelle est donc l'origine des grands os fossiles qu'on y déterre? N'est-on pas forcé de conclure qu'il y a eu anciennement dans cette partie du monde des quadrupedes de la premiere grandeur, qui n'y existoient plus au moment de la découverte de cet hémisphere par Christophe Colomb en 1492?

Les causes qui ont détruit ces animaux, les especes auxquelles ils ont appartenu, forment les grandes difficultés, & en même temps les points les plus intéressants de la physique du globe & de l'histoire des êtres.

Les os qu'on tire de la terre en Sibérie, ont été reconnus pour de véritables débris d'éléphants, que l'ambassadeur Isbrand-Ydes (1), & son copiste Gmelin supposent s'être sauvés dans ce pays, pour se soustraire à un déluge survenu dans la zone torride. On leur a objecté qu'il n'étoit point raisonnable d'imaginer que ces animaux, en cherchant un asyle contre l'inondation, se seroient enfuis dans une région fort basse, pendant qu'ils avoient, plus près d'eux, les hauteurs de l'Afrique & l'immense élévation de la Tartarie Orientale, où un déluge ne peut pas si facilement atteindre. Quoique cette objection ne soit que spécieuse, & qu'elle ne porte pas la derniere atteinte au systême qu'elle com-

---

(1) *Voyage de la Chine*, pag. 31. Feu M Gmelin n'a fait d'autre changement au systême d'Isbrand, sinon qu'il suppose que les éléphants ont été poussés en Sibérie par une inondation particuliere survenue entre les tropiques : Isbrand au contraire admet un déluge général dans tout notre hémisphere.

bat, on n'en a pas moins rejeté ce système pour se procurer le plaisir d'en bâtir un autre, dont on sera aussi mécontent. Il y a des auteurs qui prétendent que les Chinois ont, dans leurs anciennes guerres contre les Tartares, traîné des éléphants armés vers les Geniska, où ces masses animées ont péri par les fleches de l'ennemi, ou les influences d'un climat trop opposé à leur naturel. D'un autre côté M. Surgy a tenté d'expliquer ce point d'histoire naturelle, en recourant à l'histoire politique des successeurs de Gengiskan : on trouve dans Abulgazi, que quelques princes Tartares de la race de Gengis, impliqués dans des guerres intestines, se virent contraints en 1366, d'abandonner la Bukarie supérieure, & le Tangut, pour se retirer en Sibérie, où ils fonderent un empire dont les ruines sont aujourd'hui cachées dans des solitudes, sous des monceaux de sable. N'est-il pas naturel de supposer, ajoute M. Surgy (1), que ces princes fugitifs ont fait mener avec eux des éléphants que Gengiskan avoit enlevés dans l'Asie méridionale, lorsqu'il la dévasta, selon l'horrible manie des conquérants ?

Je ne sais si l'une ou l'autre de ces opinions, ou toutes ensemble, peuvent expliquer l'origine de l'ivoire fossile, si incroyablement abondant en Sibérie ; mais en accordant que les éléphants ont été conduits par des Chinois ou par des Tartares, ou qu'ils se sont égarés d'eux mêmes au delà des plaines de Tobolks, il reste toujours à savoir comment, & par où ces animaux ont pénétré dans l'Amérique septentrionale,

(1) *Abrégé d'Histoire naturelle, &c. T. III. pag. 85. Paris 1764.*

où l'on a découvert en 1738, au rapport de Mrs. du Pratz & Lignery, quatre de leurs squelettes de la plus parfaite conservation. Comme il est démontré que l'Amérique ne touche, par aucun Isthme, par aucun point de terre, à l'ancien continent, les difficultés vont en augmentant, & les ténebres s'épaississent.

Quand même le détroit de mer qui sépare actuellement le nouveau monde d'avec l'ancien, au soixante-septieme dégré de latitude Nord, vers la pointe de Tchutzkoi, n'auroit point toujours été un détroit ; quand il y auroit eu une terre de communication dans le même endroit où est de nos jours l'Océan ; il est certain que ni les éléphants, ni la plupart des quadrupedes indigenes de la zone torride, n'auroient jamais pu se servir de ce passage pour traverser d'un hémisphere à l'autre, puisque le défaut absolu de subsistance & l'excès du froid les auroient infailliblement détruits à cette hauteur du Pole. D'ailleurs quelle démence, quel dérangement de leur instinct auroit pu les pousser à voyager au travers des glaçons, à douze ou treize cent lieues de leur terre natale ? Il n'y a que l'homme qui s'écarte à de telles distances de son séjour, par avarice, par ennui, par inquiétude, par curiosité.

Quelques physiciens ont attribué ces étonnantes découvertes de débris d'animaux aux vicissitudes qu'ils supposent que notre malheureuse planete a éprouvées par la variation de l'obliquité de l'écliptique : j'avoue que cette supposition, que l'on a tant de fois fait servir de fondement à la théorie de la terre, rend compte de plusieurs phénomenes ; mais il me paroît, d'un autre côté, que les supputations astronomiques les plus récentes, & les plus exactes

s'oppoſent à cette circonvolution générale & à ce tranſport ſucceſſif d'un même point terreſtre par différents climats. La variation de l'écliptique, en redreſſant vers l'équateur, ou en déclinant vers les Poles, ne peut jamais atteindre à neuf degrés, ſelon M. Euler, (1) ni même excéder l'eſpace de deux degrés & demi, ſelon d'autres aſtronomes qui ont ſoumis l'hypothèſe de M. Euler à de nouveaux calculs. Un troiſieme ſentiment ſoutient que l'obliquité de ce cercle eſt abſolument fixe & invariable, & que, ſi les obſervations des anciens ne s'accordent pas à cet égard avec celle des modernes, c'eſt que les aſtronomes de l'antiquité n'ont pas fait attention à la réfraction, & qu'ils ont pris ſouvent la pénombre pour l'ombre vraie, ce qui a dû alonger la projection du gnomon.

Je ne diſſimulerai pas qu'il y a encore une autre objection à faire contre ceux qui s'imaginent que les grands oſſements que l'on rencontre en tant d'endroits du globe terraquée, rendent témoignage que ces endroits ont été jadis ſitués dans la zone torride, à quelque diſtance qu'ils en ſoient éloignés de nos jours. Quelle énorme ſuite de ſiecles ne compteroit-on point depuis la date où le Canada ſe trouvoit entre les tropiques ? Il ſe ſeroit écoulé depuis cette époque plus de ſix cent trente mille ans : la durée de cette période n'a rien d'extraordinaire par elle-même : mais je ne ſais s'il eſt probable que des ſquelettes d'animaux, expoſés preſque à fleur de terre, pourroient ſe con-

(1) *Dans ſon mémoire ſur la variation des étoiles fixes, préſenté à l'académie de Paris.*

server pendant un tel laps de temps, qu'il suffiroit pour décomposer & dégrader des montagnes : les os ramassés près de l'Ohio dans le nord de l'Amérique, loin de se ressentir d'une telle vétusté, n'étoient pas notablement endommagés, quoiqu'ils fussent par leur situation exposés aux atteintes & au choc de l'air ambiant ; car il n'est pas vrai-semblable que les sauvages les avoient apportés dans cet endroit après les avoir déterrés dans un autre (1).

Quoiqu'il en soit, il faut toujours revenir au point d'où on est parti : il faut convenir, dis-je, que l'Amérique a jadis nourri différents genres d'animaux que des inondations, des révolutions physiques, & d'étonnants malheurs ont entierement éteints. Le plus grand quadrupede indigene qui existe aujourd'hui au nouveau monde entre les tropiques, est le tapir, qui n'a que la taille d'un veau, tandis qu'en y creusant sous l'équateur, on tire de la terre, à de petites profondeurs, des ossements qui ont constitué des animaux six à sept fois plus massifs & plus volu-

(1) La majeure partie de ces os fossiles, trouvés dans le Nord de l'Amérique, a été déposée dans le cabinet d'histoire naturelle de Paris. On peut lire tous les détails concernant cette découverte dans la *Relation de la Louisiane par M. le Page du Pratz* ; & dans le Tome XI de l'*Histoire des animaux par Mrs. de Buffon & d'Aubenton, in-4°. 1754. au Louvre.*

M. l'abbé de Brancas, dans un mémoire particulier sur les os fossiles, répete à chaque page qu'on n'en a jamais trouvé & qu'on n'en trouvera jamais en Amérique ; il ignoroit donc tous les faits dont on vient de parler ; il ne connoissoit donc pas le sujet sur lequel il écrivoit, & ne s'étoit pas donné la moindre peine pour s'instruire : il auroit pu faire un roman ou un conte, & on le lui auroit pardonné.

mineux que le tapir ; & cependant on n'en a vu aucun analogue vivant au temps de l'arrivée des premiers Européens.

Il s'ensuit de cette observation que le nouveau continent a souffert des vicissitudes beaucoup plus violentes, beaucoup plus terribles que l'ancien monde, où tous les animaux de la premiere grandeur ont trouvé le moyen de se garantir des eaux, & de se propager jusqu'au temps présent : dans l'Amérique, au contraire, ils ont péri faute de ressource, faute de pouvoir découvrir un asyle contre les secousses de la nature ébranlée. Si cette conséquence est incontestable, il ne s'agit plus d'examiner comment cette portion du globe, malgré l'élévation de ses montagnes, a pu éprouver des inondations si destructives pour le regne animal. On ignore si ces catastrophes ont été uniquement causées par les eaux, on ignore quel étoit l'état local de ce pays avant que d'avoir été bouleversé par les éléments : s'il a toujours été, comme il l'est de nos jours, un groupe continu de rochers & de montagnes, cela n'empêche pas que le bas-fonds & les vallées n'aient été submergés. Les animaux de la taille de l'éléphant n'ont pas grimpé sur le mont Chimboraço du Pérou, qui étant élevé de 3220 toises, (1) est par sa hauteur même innaccessible

---

(1) Ulloa, dans ses *Observations astronomiques & physiques*, p. 114, donne au Chimboraço 3380 toises de hauteur : je crois qu'on ne varie sur l'élévation de cette montagne qu'à cause de la façon dont on l'a mesurée au barometre, cette méthode étant défectueuse en bien des points.

Suivant les expériences de M. Cassini, aucun animal ne sauroit vivre à la hauteur de 2446 toises au-dessus du niveau de la mer ; parce qu'il suppose que l'athmos-

& inhabitable. Pour se sauver au temps d'un cataclysme, les hommes & les animaux doivent se retirer, non pas sur des pointes de rochers nus & incultes, mais sur des élévations convexes qui aient assez de surface pour fournir à leur nourriture, & assez de hauteur pour être au-dessus du niveau de la plus forte inondation que notre planete essuie alors. Or il est certain que l'ancien continent possede un plus grand nombre de semblables endroits que l'Amérique.

Quant aux classes génériques auxquelles se doivent rapporter les grands quadrupedes anéantis dans les Indes Occidentales, on n'en peut rien dire de positif; on sait seulement que les ossements recueillis dans le Canada, & trans-

---

phere est à ce point une fois plus dilatée qu'à la superficie de la terre; & l'air une fois plus dilaté que l'air ordinaire tue, dans la pompe pneumatique, tous les animaux qu'on y condamne : cependant les Espagnols ont grimpé au Pérou sur le sommet d'un mont qui est élevé de 2935 toises, & la subtilité ou la dilatation de l'air ne les a point incommodés, quoiqu'ils fussent à 489 toises plus haut que le point indiqué par les expériences de M. Cassini, sur lesquelles il ne faut donc pas trop tabler.

Les observateurs envoyés pour la mesure de la terre sous l'équateur, ont long temps vécu sur la crête du Pichincha, qui a 2471 toises de hauteur au-dessus du niveau de la mer; ils étoient par conséquent à 25½ au-dessus du point indiqué par les mêmes expériences de M. Cassini : ce n'est pas tout, ces observateurs campés sur le Pichincha voyoient souvent voler des vautours qui se soutenoient à deux cent toises au-dessus du sommet de la montagne : ces animaux vivoient dans un air où le mercure du barometre ne se feroit soutenu qu'à 14 pouces.

portés en France par M. de Longueil, ont appartenu à des squelettes éléphantins, & que les dents molaires que ce même officier a aussi rapportées des bords de l'Ochio, ont paru être de véritables dents mâchelieres d'hippopotames qu'on ne trouve non plus en Amérique que les éléphants.

Les dépouilles déterrées dans les provinces méridionales n'ont point été assez exactement observées & décrites pour qu'on puisse les rapporter à une espece connue : il est d'ailleurs très-possible que cette moitié du monde ait possédé plusieurs races animales de la premiere grandeur, très-différentes de celles qui subsistent maintenant. Le globe a souffert assez de crises & de révolutions pour justifier cette conjecture : il ne faut pourtant pas l'outrer, comme ont fait quelques savants d'Italie, qui prétendent qu'il y a eu anciennement des éléphants sauvages en Toscane & au royaume de Naples, de même qu'on en voit de nos jours dans l'Afrique & le Sud de l'Asie : ils citent, pour leurs raisons, plusieurs découvertes de dents éléphantines dont les Romains faisoient trop de cas, disent-ils, pour les avoir jetées ou enfouïes. Quoique Mrs. Gori & Tozzeti (1) aient saisi toutes les probabilités possibles pour venir au secours de cette opinion s'il est permis de parler ainsi, leurs efforts ne l'ont pas affermie : pour que la Toscane ait pu nourrir des éléphants sauvages, il faut que son climat ait été alors aussi brûlant que celui de la zone torri-

(1) Voyez *Relationi d'alcuni viaggi del S. J. Tozzeti.*

de ; ce qui n'a pu arriver que par le changement de l'obliquité de l'écliptique : il falloit donc, avant tout, démontrer la réalité de ce changement, ſans quoi les conſéquences déduites d'un principe conteſté prouvent moins que rien. On ſait que les éléphants apprivoiſés peuvent vivre pendant quelque temps en Italie, en France, & même en Suede, lorſqu'on les habille de peliſſes, & qu'on les tient dans des étuves chaudes, comme on y tient les végétaux exotiques ; mais il y a une différence totale entre un animal tranſplanté auquel l'homme prête ſon induſtrie & ſes ſervices pour le garantir contre l'âpreté du froid, & lui préparer ſa nourriture, & un autre animal tranſplanté qu'on voudroit abandonner à ſes propres reſſources, à ſon propre deſtin dans nos forêts ; les éléphants ainſi délaiſſés ne ſauroient réſiſter ni en Toſcane, ni en Portugal, ni en Perſe.

L'ivoire foſſile d'Italie paroît donc provenir uniquement des éléphants domtés, & amenés au delà de la mer par les Romains, les Carthaginois, les Epirotes, & d'autres peuples, amis ou ennemis, qui ont pu ſe rendre dans ce pays avant les temps dont l'hiſtoire a conſervé le ſouvenir.

Je me ſuis ſouvent imaginé que l'idée des Européens qui ont voulu découvrir des géants autour du détroit de Magellan, a eu ſa ſource dans la tradition des Américains ſur l'exiſtence de ces énormes humains dans des temps fabuleux. Il eſt étonnant que les annales de toutes les anciennes nations de la terre ſoient enrichies de cette tradition, & que l'origine commune d'un préjugé ſi univerſellement répandu ſoit voilée de ténebres ſi épaiſſes : entre les différentes

différentes conjectures qu'on a hazardées pour percer cette obscurité, il n'y en a pas de plus singuliere que celle d'un théologien moderne, qui ayant cité tour à tour la *genese*, les *métamorphoses d'Ovide* & la *bibliotheque orientale* de *d'Herbelot*, assure sérieusement que notre globe n'est qu'un amas de décombres & de ruines d'un globe plus beau & plus parfait, où les anges ont habité avant nous, & où ils habiteroient encore s'ils ne s'étoient, par leur inconduite, attiré le courroux du Ciel, qui jugea à propos de les foudroyer; c'est à cette premiere race, dit-il, (1) qu'on doit attribuer les grands ossements fossiles parsemés dans les deux continents, & la fable des Titans si accréditée dans les mythologies. Après la destruction des anges, on vit naître l'espece humaine, qui fait tout ce qu'elle peut pour être foudroyée a son tour.

Si on lisoit dans une relation de l'Indostan, qu'un Falkir ravi en extase avoit fait ce rêve au bord du Gange en invoquant Brama, à peine le croiroit-on.

L'abbé Pluche pensoit que la fable des géants n'étoit que l'histoire allégorique des anciennes révolutions de notre planete, & que tous les peuples avoient personnifié les phénomenes occasionnés par les déluges & les grands incendies du globe. En examinant & en analysant les noms de la plupart des géants qui ont combattu, tant qu'ils ont pu, contre les dieux, on voit en effet qu'ils ne signifient que des dé-

(1) Voyez *Essai sur l'origine de la population de l'Amérique parir E... T. II. p.* 298. *Amsterdam* 1767.

rangements survenus à la terre, à l'athmosphere, & aux éléments : le nom de l'épouvantable *Briarée* désigne l'obscurité ou la lumiere éclipsée, celui d'*Othus* le renversement du temps & des saisons, celui d'*Arges* l'éclair, celui de *Mimas* les eaux tombantes, celui de *Porphyrion* les fentes & les crevasses de la terre : celui de *Typhée* signifie un tourbillon de vapeurs enflammées, celui de *Brontes*, le tonnerre, celui d'*Encelade* le roulement des torrents, celui d'*Ephialtes* les songes effrayants ou les nuages noirs. On ne sauroit nier qu'il n'y ait dans cette foule d'étymologies rapprochées un sens très-clair ; mais ce qui n'est pas également clair, c'est ce prétendu consentement de tous les peuples du monde à personifier de la même façon, sous les mêmes emblêmes, des météores & des catastrophes physiques : que les Egyptiens, les Indous, les Japonois, les Péruviens, les Norvégiens, les Mexicains, & les Bretons, se soient exactement rencontrés dans leurs allégories, & aient conspiré à métamorphoser les phenomenes terrestres & aëriens en géants ; cela, dis-je, est toujours remarquable. En admettant que les Grecs & les Hébreux aient puisé cette tradition dans l'Egypte, il n'en est pas moins vrai que l'on ne sauroit supposer que les Norvégiens qui ont composé l'*Edda* des Islandois, aient eu quelque connoissance des livres Egyptiens : l'on ne sauroit supposer que les Péruviens, qui n'ont jamais su ni lire ni écrire, aient extrait cette fable des anciens livres Japonnois, des Védams Indous, ou des écritures hébraïques, dont aucun exemplaire n'avoit pénétré au nouveau monde avant l'an 1492 : d'ailleurs on n'en a jamais fait aucune traduction en aucune langue Américaine, & il n'y a

pas d'apparence que quelqu'un s'en avise à l'avenir.

Comme les Théogonies de tous ces peuples s'accordent à nous représenter les prétendus géants comme des êtres malfaisants & redoutables, qui renverserent des montagnes, qui déracinerent des isles, qui émurent l'Océan, qui s'armerent contre le Ciel, & dont le Ciel put à peine réprimer les attentats; il faut convenir que l'on ne sauroit distinguer un sens raisonnable dans ces peintures qui le sont si peu, qu'en supposant qu'elles cachent quelque rapport allégorique avec les grandes vicissitudes physiques, qui, en soulevant la nature contre elle même, qui, en combinant la puissance du feu & de l'eau, ont mis notre globe dans le dernier danger & au penchant de sa ruine. Les hommes de tous les climats ont dû être également effrayés par cette combustion, & la frayeur a dû faire la même impression sur l'esprit de ceux qui, échappés aux inondations & aux volcans, ont repeuplé la terre désolée, & couverte de fange, de laves, & des débris des sociétés anéanties; le souvenir de ce malheur, en passant de génération en génération, aura pris insensiblement la forme d'une histoire fabuleuse, & incroyable pour ceux qui n'ayant vu que l'harmonie des éléments & la marche uniforme de la nature calmée, n'auront pu croire aux révolutions dont ils n'avoient pas été témoins.

L'exagérateur Garcilasso de la Vega place dans une province du Pérou des statues colossales, & des bâtiments d'une fabrique & d'une grandeur démesurée, qu'il est tenté de prendre pour l'ouvrage des anciens géants du pays. Comme il convient qu'il n'a jamais vu ces monu-

ments, qu'il décrit sur la foi de Ciéca de Léon, & de Diégo d'Alcobasa, deux auteurs si obscurs qu'on connoît à peine le titre de leurs ouvrages, & qu'aucun voyageur moderne n'a pu découvrir ces constructions merveilleuses : je suis très-porté à croire qu'elles n'ont jamais existé, ou du moins que ce ne sont que des tas de pierres monstrueuses & figurées, ainsi que celle qu'on nomme en Angleterre *la chaussée des géants*, & que tout le monde sait être une production naturelle du regne minéral ; il n'y a gueres de provinces en Europe où l'on ne voie de ces pierres que la crédulité du vulgaire suppose avoir été taillées & transportées par des bras gigantesques. Mrs. Bouguer, de la Condamine, & Ulloa, qui ont pris la peine de mesurer la hauteur des portes d'une vieille masure Péruvienne, presque la seule que l'on connoisse, ont trouvé ces ouvertures si basses & si étroites qu'un homme de cinq pieds & demi ne peut y passer à son aise (1).

Si les géants du Pérou avoient bâti des maisons à leur usage, où il leur eût été impossible d'entrer, j'avoue volontiers que cela seroit plus admirable que les géants mêmes. Que des hommes d'une taille commune aient grossiérement façonné des blocs de pierre en figures co-

---

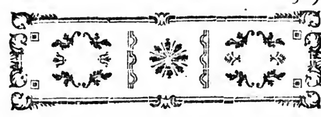
(1) Voyez *la Déscription d'un ancien Edifice du Pérou nommé Cagnar.* Les portes ont trois pieds de large, & à-peu-près une toise de haut ; mais les jambages n'étant pas paralleles, & se rapprochant par leurs sommets, cela étrangle l'ouverture à-peu-près d'un demi-pied. Nous aurons encore occasion de parler de cet édifice dans la suite de cet ouvrage, où nous marquerons la différence qui se trouve entre la description de M. de la Condamine & celle d'Ulloa.

lossales avec des haches de cuivre trempé, cela n'est ni fort surprenant, ni fort admirable : & ce n'a été que pour dire quelque chose de neuf sur l'Architecture antique, que le comte de Caylus range entre les chef-d'œuvres de cet art les ruines de Persépolis, & les grands édifices du Pérou, dont il admire sur tout les sculptures saillantes ; pendant que les académiciens François n'ont pas observé une seule pierre sculptée dans la masure dont nous venons de parler, & qui paroît néanmoins avoir été un logis des Incas. M. le Gentil n'a vu que des éclats de rochers calcinés & foudroyés dans ces mêmes endroits, où suivant la tradition des Péruviens, on doit rencontrer ces bâtiments majestueux que le comte de Caylus préfere à tout ce que la Grece & l'Italie ont produit de plus achevé ; mais si cet illustre écrivain a été à cet égard induit en erreur par les relations mensongeres de Garcilasso & de ses semblables, on se seroit au moins attendu à un jugement plus équitable de sa part sur les ruines de la prétendue Persépolis : les desseins & les plans fideles que nous en ont donné Chardin & de Bruin prouveront à jamais que ce sont des restes d'une construction désordonnée, irréguliere, élevée par la magnificence barbare des despotes Asiatiques, en qui la corruption du goût est le premier fruit du pouvoir absolu.

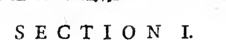
Nous n'ajouterons point, à ce traité sur les Patagons, les raisons qu'on pourroit tirer de l'uniformité de l'espece humaine dans les quatre parties du monde, pour démontrer qu'il ne peut y avoir une famille gigantesque dans une petite province de la Magellanique : on s'est uniquement borné à considérer les faits, & à calculer le dégré de probabilité des différentes

relations, publiées depuis l'an 1520 juſqu'à nos jours, d'où il ne réſulte aucune preuve déciſive : puiſque le témoignage des voyageurs qui nient le fait, contrebalance celui des voyageurs qui l'affirment. S'il y avoit un peuple de géants en Amérique, on en auroit montré des individus vivants, ou des ſquelettes, en Europe. Cet argument eſt ſans replique pour les perſonnes raiſonnables ; & s'il ne l'eſt pas pour les partiſans aveugles du merveilleux, ce n'eſt pas notre faute ; s'ils veulent croire à l'exiſtence des géants du nouveau monde, il ne tient qu'à eux. Si le pere Baltus veut croire que c'eſt le démon qui a rendu les oracles, il ne tient qu'à lui, diſoit M. de Fontenelle.

Fin de la troiſieme Partie.



QUATRIEME PARTIE.



SECTION I.

Des Blafards & des Negres blancs.

--- --- --- *Color deterrimus albo.*

Virgil. Geor.

LES hommes les plus remarquables qu'on ait vus en Amérique sont, sans doute, les Blafards de l'isthme Darien. Les naturalistes n'ont commencé à les connoître que vers l'an 1680, quoique plus d'un siecle avant cette époque Fernand Cortez en eût parlé fort au long dans ses lettres à l'empereur Charles-Quint; mais Cortez fut traité, de son temps, d'exagérateur & d'insensé; & tous les scolastiques d'Espagne rejeterent alors un fait exactement vrai, avec cette aveugle opiniâtreté qui leur fait défendre aujourd'hui des faits exactement faux.

Nous allons, à cette occasion, entrer dans

une discussion très-importante, où nous rapprocherons les différents objets qui intéressent cette partie de l'histoire de l'homme. Une étude réfléchie de toutes les relations qui méritent d'être étudiées, nous a procuré sur cette matiere des éclaircissements qui ont manqué aux auteurs qui nous ont dévancés dans cette carriere : quelques-uns n'ont qu'effleuré la difficulté : d'autres ont bâti des systêmes plus élevés que la difficulté même. En profitant de leurs fautes & de leurs lumieres, nous leur rendons la justice qui leur est due.

Les Blafards du Darien ont tant de ressemblance, tant d'analogie, avec les Negres blancs de l'Afrique & de l'Asie, qu'on est obligé de les réunir, d'expliquer les phénomenes des uns par ceux des autres, & de leur assigner à tous une cause générale, commune & constante.

Les Negres sont sujets à de certaines indispositions qui leur font perdre en partie leur noirceur naturelle, & cette métamorphose est accompagnée de symptomes hideux : il leur reste encore quelques traces d'un noir jauni à la naissance des ongles : leur corps se gonfle, & l'on distingue des taches livides sur leur peau lavée : leur iris devient brouillé & nébuleux, & tous les objets leur apparoissent ternes, comme ils semblent jaunes aux Européens atteints de l'ictere. Ces noirs ainsi dénaturés ont pour l'ordinaire, un dérangement dans les sucs nerveux, qui est plus ou moins mêlé d'hydropisie : quand ce mal n'est pas invétéré, ils en guérissent souvent en mangeant des serpents & des couleuvres, dont la chair recele abondamment du sel alkali, qui a la propriété singuliere de dissoudre le sang grumelé, & d'at-

ténuer les fluides épaissis : alors leur corps se repeint en noir : sinon, la violence du mal les emporte vers la trentieme année ; & l'on a observé plus d'une fois que leur teint devient plus foncé après leur mort, qu'il ne l'étoit pendant le cours de leur maladie.

Ces Africains décolorés & languissants sont très-différents des vrais Blafards, qui n'ont jamais été noirs, quoiqu'ils soient nés de parents negres ou basanés : on les rencontre principalement vers le centre de l'Afrique & à l'extrémité de l'Asie méridionale. Les Portugais établis sur les rives de Zaire leur ont donné le nom d'*Albinos*, quoiqu'il eût mieux valu conserver le nom Africain de *Dondos* : dans les Indes orientales on les appelle *Kackerlakes* ; cette dénomination tirée de l'idiome Malay a paru si expressive, si énergique aux voyageurs Hollandois, qu'ils l'ont consacrée dans le style de leurs mémoires & de leurs relations : peut-être aussi leur a-t-il semblé contradictoire de nommer, comme nous, *negres blancs* des hommes dont le teint n'a rien de commun, ni avec notre blancheur, ni avec la couleur des noirs.

Les Dondos de l'Afrique & les Kackerlakes de l'Asie, sont premierement remarquables par leur taille qui excede rarement quatre pieds & cinq pouces : leur teint est d'un blanc fade, comme celui du papier ou de la mousseline, sans la moindre nuance d'incarnat ou de rouge ; mais on y distingue quelquefois de petites taches lenticulaires grises. Leur épiderme n'est point oléagineux ; & quand on le considere avec une loupe, on n'y apperçoit pas cette poussiere dont est parsemée la peau des negres, en qui ce sédiment grenu est de temps en temps si sensible

qu'on le voit à l'œil nu. Ces blafards n'ont pas le moindre vestige de noir sur toute la surface du corps : ils naissent blancs, & ne noircissent, ne changent en aucun âge : ils manquent de barbe & de poils sur les parties naturelles ; leurs cheveux sont laineux & frisés en Afrique, longs & traînants en Asie, ou d'une blancheur de neige, ou d'un roux tirant sur le jaune : leurs cils & leurs sourcils ressemblent aux plumes de l'édredon, ou au plus fin duvet qui revêt la gorge des cignes. Leur iris est quelquefois d'un bleu mourant & singuliérement pâle : d'autrefois, & dans d'autres individus de la même espece, cet iris est d'un jaune vif, rougeâtre & comme sanguinolent ; ce qui a fait soupçonner à quelques observateurs, qu'ils n'avoient point, comme les autres hommes, la prunelle percée ; mais en cela on s'est trompé, & cette erreur vient de l'épaisseur de la cornée & de la contraction que la lumiere directe & vive occasionne sur leur prunelle, qui se ferme presque entiérement pendant le jour, mais au crépuscule elle s'ouvre ; & quand on examine alors ces monstres du genre humain, on découvre qu'ils ont une très-grande ouverture à l'iris, & que c'est par ce moyen qu'ils rassemblent beaucoup de rayons ou de lumiere ; d'où il résulte qu'ils voient moins bien que les autres hommes en plein jour, & beaucoup mieux que nous dans les endroits sombres : je tiens cette observation de M. B... qui a bien voulu me communiquer le résultat des expériences qu'il a faites sur un Kackerlake, ou un Blafard Asiatique, en 1762, à Batavia, qui paroissoit avoir, pendant le jour, des yeux postiches. Comme ces créatures dégénérées n'ont que peu d'idées & de conceptions, on n'a jamais pu les faire expliquer sur la cou-

leur dont les objets leur semblent peints, lorsqu'ils les voient le mieux ; mais on présume, & avec raison, qu'ils les apperçoivent tous indistinctement de la même nuance terne : leur vue est si débile que leur moindre éclat leur tire des larmes de l'œil, & la moindre lumiere les fait clignoter : ils serrent alors tellement leur prunelle, pour intercepter les rayons, qu'ils semblent, comme on l'a dit, n'avoir pas de passages sous la cornée, aussi ne discernent ils presque rien en plein jour. Cette habitude de clignoter fait qu'ils regardent de travers, & louchent comme les chats & les hiboux : mais on n'a pu, par aucun moyen, s'assurer s'ils ont deux axes de vision, ou s'ils ne voient qu'un seul point à la fois, en simplifiant les objets par la force du jugement. Une erreur essentielle, & qu'il est nécessaire de détruire, c'est qu'on a prétendu que ces Albanois avoient une *membrane clignotante* comme les animaux : la vérité est, qu'ils n'ont pas la moindre apparence de cette membrane ; mais que le diaphragme des paupieres est dans la plupart fort épanché, qu'il couvre sans cesse une partie de l'iris & qu'on le croit destitué du muscle élévateur, ce qui ne leur laisse appercevoir qu'une petite section de l'horizon ; ils ne distingueroient pas un arbre planté a trente pas d'eux, s'ils n'inclinoient la tête en arriere pour aggrandir l'angle visuel.

Tout leur maintien annonce la foiblesse & le dérangement de leur constitution extrêmement viciée : leurs mains sont si mal dessinées qu'on devroit les nommer des pattes, si l'on vouloit parler proprement : les articulations des doigts sont comme noués, au moins le mouvement en est-il lent & pénible. Le jeu des muscles de la mâchoire inférieure ne s'exécute aussi qu'avec

O 6

difficulté ; d'où il arrive qu'ils ont beaucoup de peine à mâcher, & qu'ils mangent d'une façon fort dégoûtante. Leurs oreilles sont autrement configurées que les nôtres : le tissu en est plus mince & plus membraneux : la conque manque de capacité, & le lobe est alongé & pendant.

Quoique la physionomie des Dondos ne ressemble pas exactement à celle des Negres, on reconnoît néanmoins à leurs traits à demi effacés, & aux linéaments de leur visage, qu'ils sont d'origine Africaine : ils ont de grands restes de l'air national. On distingue également dans les Kackerlakes, le sang Asiatique.

Leur extérieur révolte, & effraie, même ceux qui les voient pour la premiere fois, car leur teint qui est encore plus blanc & plus blême que celui des personnes les plus pâles d'entre les Européens, en qui le sang des grandes veines & des capillaires transparoît toujours plus ou moins, & diminue le blanc insipide de l'épiderme, en y mêlant une teinte de bleu ou de pourpre. Ces individus singuliers ne vivent exactement que la moitié de ce que vivent les autres Negres ; c'est-à-dire, qu'ils ne passent jamais la trentieme année, & les Negres n'atteignent gueres à la soixantieme, quand ils ne s'expatrient pas.

Tels sont les Blafards de l'ancien continent : ceux qu'on a trouvés au nouveau monde, en different à de certains égards. Ils ont la taille un peu plus haute, quoique leurs membres soient également frêles & délicats : leur tête n'est pas garnie de laine ; mais de cheveux longs de sept à huit pouces, peu frisés & d'une blancheur éblouissante : au lieu d'avoir l'épiderme uni & ras, comme les Albinos d'Afrique, ils l'ont tout chargé de poils follets, depuis les pieds

jusqu'à la naissance des cheveux : ce poil n'est pas si touffu qu'on ne puisse voir au travers la superficie de leur peau. Leur visage est velu, & Waffer (1) croit qu'ils auroient même de la barbe, s'ils ne se l'arrachoient ; mais ce duvet court, qui leur croît aux levres & au menton est fort différent de la barbe des hommes blancs. Ils ont les yeux si mauvais qu'ils ne voient presque pas en plein jour, & que l'eau en découle aussi-tôt que le soleil vient à les frapper : ils n'aiment pas à sortir, hormis que le ciel ne soit voilé par des nuages noirs, car la lumiere est pour eux douloureuse : elle leur occasionne des vertiges & des éblouissements, parce que leurs organes optiques ne sauroient soutenir le choc des rayons directs, à cause de leur relâchement & de leur désordre.

On n'a rencontré de ces monstres qu'à l'isthme de Panama, & à la côte Riche, où on les nomme les *yeux de lune*, soit parce qu'ils voient mieux à la lune qu'au soleil, soit à cause de la forme de leurs paupieres, qui, étant retirées par les côtés, & alongées par le milieu, contrefont un croissant. Leur peau est d'un blanc de linge lavé ; leurs fourcils, leurs cils & leurs oreilles ressemblent à la description qu'on a faite de ces parties en parlant des Negres blancs : le mécanisme de la vision est aussi de même dans les uns & les autres.

Ces blafards Américains se tiennent, autant

(1) *Lionel Waffers New Voyage and description of the Isthmus of Amerioa. London* 1704. On a une traduction Françoise fort foible, & assez incorrecte de l'ouvrage de Waffer, qui se trouve insérée dans le Tome des *voyages du Cap. Dampiere.*

qu'ils peuvent, coi pendant le jour, & ne ſortent qu'au crépuſcule ou au clair de la lune : alors ils parcourent les forêts les plus épaiſſes & les plus entrelacées avec beaucoup de vivacité, & y chaſſent même le gros gibier. Ils meurent tous jeunes, & ordinairement entre la vingt-cinquieme & la trentieme année.

Ces hommes couleur de craie, avec des yeux de chat ou de hibou, n'exiſtent que dans la Zone Torride juſqu'au dixieme degré de chaque côté de l'équateur, ou à-peu-près ; à Loango, à Congo, à Angola, en Afrique, à Ceylon, à Borneo, à Java, en Aſie, à la nouvelle Guinée dans les terres Auſtrales, & au Darien en Amérique. Il eſt vrai qu'on pourroit encore prendre pour des Blafards ces hommes que Pline & Solin placent entre le quarante-cinquieme & cinquantieme degrés de latitude nord, dans l'ancienne Albanie, & qu'ils nous diſent avoir eu les ſourcils & les cheveux blancs, & les yeux remarquables par la couleur *glauque*, qui eſt un vert mélangé d'un bleu foible : ces Albanois voyoient, au témoignage de ces deux auteurs, mieux dans le crépuſcule qu'au ſoleil : & leurs inclinations avoient beaucoup de rapport avec celles des Blafards connus de nos jours (1) : ils étoient peut-être

(1) Saumaiſe, dans ſes *Exercitations ſur Solin*, prouve que cet auteur s'eſt trompé lorſqu'il aſſure que tous les habitants de l'ancienne Albanie étoient blafards : la vérité eſt, qu'on en trouvoit ſeulement quelques-uns parmi les autres, atteints de cette maladie, comme Pline le dit.

Saumaiſe ne paroît pas également heureux dans ſes raiſonnements, lorſqu'il ne veut point admettre qu'on avoit donné le nom d'*Albanie* à cette province à cauſe de ces hommes blancs qu'on y rencontroit. Que ce pays

atteints de la même maladie, ce qui me paroît d'autant plus probable que Chardin, ce voyageur philosophe, assure que les peuples qui occupent maintenant l'anciennne Albanie, à l'ouest de la mer Caspienne, sont naturellement basanés, mais très-sujets à une certaine maladie des yeux, & à la jaunisse, ou au débordement de la bile. C'est donc le climat qui a produit, du temps de Pline, comme aujourd'hui, par une immutabilité étonnante, cette défaillance dans le sang & dans les humeurs des Indigenes.

Quelques savants ont pensé que plusieurs cantons de l'ancienne Europe ont aussi contenu de ces troglodytes & de ces noctambules à face blême, & qu'ils ont donné lieu aux fables populaires sur l'existence des *Gobelins* & des *Drusions* en France, des *Gobalis* en Italie, des *Keilkraefs* en Allemagne, des *Trools* en Suede, & des *Klabauters* en Hollande ; mais est-il permis d'ignorer que tous ces farfadets risibles sont nés, comme les démons métalliques, de l'effet que font sur la foible imagination du vulgaire les feux follets, les vapeurs & les exhalaisons sensibles qui sortent des bouches des mines & des cavernes pendant la nuit ? D'ailleurs, la terreur qui regne, ou qu'on suppose régner dans les souterrains, bouleverse l'esprit des enfants & des hommes peureux, & les joue par de semblables illusions, qui ne méritent pas qu'on en parle, ou qu'on en parle long-temps.

Ceux d'entre les naturalistes qui ont le moins

---

ait eu un autre nom, cela est possible ; mais celui que les Romains lui ont donné, a indubitablement du rapport aux blafards, comme Solin nous l'apprend.

approfondi le phénomene des Negres blancs & des Blafards, ont ſoutenu qu'ils conſtituoient une eſpece diſtincte, auſſi ancienne que le monde, permanente, immuable, & non dégénérée, par des cauſes fortuites, de la race des hommes noirs ou bruns : on a ajouté qu'ils vivoient réunis en corps de nation tant en Afrique qu'en Amérique, qu'ils ſe gouvernoient par des loix particulieres & bizarres, que leurs mœurs & leur inſtinct étoient en ſens contraire de l'inſtinct & des mœurs des autres hommes, que les peuples qui les environnent, les maltraitent & les mépriſent ; mais qu'eux ſe flattoient que la fortune, qui s'eſt plue à les tenir dans l'obſcurité & dans l'aviliſſement, leur rendroit un jour juſtice, & qu'on les verroit alors ſortir triomphants de leurs tanieres & de leurs forêts, exterminer les habitants des deux continents, & ſe mettre eux-mêmes en poſſeſſion de tout le globe.

Ce conte a été accueilli par quelques philoſophes, à qui on ne reprocheroit pas d'avoir fondé des ſyſtêmes abſurdes ſur des fables ſi incroyables, s'ils avoient pris la peine de s'aſſurer avant tout de la vérité des faits qui auroient dû au moins leur paroître ſuſpects, à cauſe de l'excès de leurs merveilles. Nous ſommes bien éloignés, & auſſi éloignés qu'on peut l'être, de preſcrire, ou de fixer des bornes au pouvoir de la nature créatrice : nous ne diſons pas qu'il a été au-deſſus de ſes forces de former une ſorte d'hommes différente de la nôtre, deſtinée à vivre dans des cavernes, & à ſubjuguer un jour la terre ; mais il ne s'agit point d'exercer nos ſtériles ſpéculations ſur ce que la nature auroit pu faire ſi elle avoit voulu : il ne nous convient que de conſidérer ce qu'elle a fait en effet ; &

si l'on ne trouve nulle part, dans l'univers entier, ce peuple extraordinaire, il faut convenir que les Blafards ne sont ni une race, ni une espece, mais de simples individus, nés de parents bruns ou noirs, par des causes accidentelles, qui ont pour un instant dérogé au plan primitif, & à la loi commune.

Ancun voyageur n'a jamais rencontré dix Negres blancs rassemblés, & Battel en a vu quatre à Loango, qui est cependant l'endroit où ils sont moins rares qu'ailleurs : ces naissances monstrueuses, sont aussi extraordinaires en Amérique que dans notre hémisphere ; puisqu'on a compté que sur trois cent Dariens bronzés on ne voit pas un Blafard. M. l'abbé de Manet, qui a fait depuis peu en Afrique, toutes les recherches imaginables, pour savoir s'il y existoit, entre les tropiques, une peuplade d'Albinos, s'est convaincu, ainsi que tous ceux qui l'ont précédé dans cet examen, qu'il n'en a jamais été question, & que tous les Blafards qu'on y connoît, sont issus de parents negres ou olivâtres, qu'ils ne constituent point & n'ont jamais constitué une espece particuliere. On les regarde, dans leurs pays, comme des animaux sacrés & rares, & les souverains de l'Afrique & des Indes croient qu'il y a de la magnificence & du mérite à nourrir quelques-uns de ces avortons dans l'enceinte de leurs palais : les rois de Congo & de Loango en ont toujours quatre à cinq à leur cour, où ils sont sans comparaison plus respectés que les nains dans le sérail de Constantinople ; trop foibles pour qu'on les redoute, assez malheureux pour qu'on les plaigne, assez rares pour qu'on les recherche, ils ont plus à se louer du traitement que leur font les hommes, que de l'état où la nature les a réduits.

Rien ne m'a plus surpris, pendant le cours de mes recherches, que de trouver dans les lettres de Fernand Cortez, (1) qu'on avoit précisément la même idée de ces Blafards en Amérique, & que tous les empereurs du Mexique en entretenoient quelques-uns : aussi Montezuma avoit-il trois ou quatre de ces créatures à sa cour, lorsque les Espagnols y arriverent : & Cortez qui les avoit vues, les décrit aussi exactement qu'elles l'ont été ensuite par Waffer.

En 1703, on montra au voyageur de Bruin une Kackerlake dans le palais du roi de Bantam, qui l'avoit fait venir exprès d'une isle située au sud-est de Ternate, où ces personnes sont moins rares que dans les autres Moluques : de Bruin dit que sa majesté Bantamienne prenoit de temps en temps le plaisir de coucher avec cette Kakerlake : quoiqu'elle eût les yeux louches, à demi-fermés, & le visage si gonflé qu'on avoit de la difficulté à en distinguer les traits. (2) Ce prince fit asseoir cette femme à sa table, & ordonna au voyageur Hollandois de la bien consi-

(1) Voyez *Las Cartas de Dom Hernando Cortez, Marques del Valle; de la Conquista de Mexico al Emperador.*

On trouvera une traduction Latine de cet ouvrage Espagnol dans la collection de Hervagio, sous le titre de *F. Cortesii de insulis nuper repertis narratio ad Carolum V.*

(2) *De Bruins Reizem*, pag. 380. *in-fol. Amsterdam* 1714. Il y a toute apparence que cet écrivain s'est trompé, lorsqu'il s'est imaginé que cette femme blafarde étoit au nombre des concubines du roi de Bantam : c'est comme s'il eût dit que les deux nains que ce prince avoit à sa cour, étoient ses ministres d'état.

dérer, à cause de sa singularité; & il est surprenant qu'il ne nous en ait pas conservé un portrait, lui qui a dessiné, avec tant d'élégance & de vérité, des objets d'une bien moindre importance.

L'empereur de Java, que les Hollandois tiennent en tutele à Jucatra, où ils le laissent jouir de toutes les décorations d'un pouvoir qu'ils lui ont ôté, possédoit en 1761 trois Blafards; mais il fit tant d'instances auprès de son maître, le gouverneur de Batavia, pour en avoir encore quelques-uns, qu'on les lui acheta à tout prix dans les isles voisines; & en 1763 on en avoit déjà fourni quatre autres, qui ne s'occupoient qu'à bourrer le tabac dans la pipe de ce prince, à y mettre le feu, à porter des jattes de pilau, à réciter des oraisons, & à rendre tous les petits services qui ne sont pas au-dessus de leurs forces: mais leurs fonctions se bornent à bien peu de chose, ou plutôt à rien; car leur débilité est telle qu'ils sont impropres à tout travail. Rien n'est plus ridicule que d'entendre dire à de certains écrivains de voyage, que ces Negres blancs font la garde au palais des souverains de Loango, qui seroient bien mal défendus s'ils n'avoient d'autres satellites que de tels monstres, incapables de commander & d'obéir, incapables de se battre, incapables enfin de discerner en plein midi les objets qui les environnent à la distance de dix pas. Il est également faux que les Portugais aient acheté de ces Albanois en Afrique, afin de les employer aux plantations & aux mines du Brésil: ils se connoissoient trop bien en esclaves pour faire de tels marchés. La vérité est que les vaisseaux Négriers en ont transporté quelques-uns, par curiosité, & qu'on les a montrés pour de l'argent dans les colonies Portu-

gaiſes, comme on les montre en Europe. Le Blafard qui a paru en France, en 1747, étoit ſi défait, ſi petit, ſi délicat, ſi myope, qu'il lui eût été impoſſible de ſoulever le moindre fardeau, ou de marcher en plein jour ſans guide.

Quand on a intérrogé l'empereur de Java ſur les motifs qui lui faiſoient deſirer ſi ardemment de voir à ſa cour des Kackerlakes, ce jeune prince a répondu que c'étoit une étiquette immémoriale, que ſes prédéceſſeurs en avoient eus, que tous les ſouverains des iſles en poſſédoient, & que leur religion promettoit une récompenſe à ceux qui ſe chargeroient de l'entretien de quelques-uns de ces malheureux. Le peuple les regarde du même œil, & les traite de la même façon que les Turcs & les Orientaux traitent les perſonnes tombées en démence, ou nées imbécilles, c'eſt-à-dire, qu'on a pour elles les plus grands égards; on va même juſqu'à les canoniſer de leur vivant.

On ne ſauroit mieux comparer les Blafards, quant à leurs facultés, à leur dégénération, & à leur état, qu'aux *Cretins* qu'on voit en aſſez grand nombre dans le Valais, & principalement à Sion capitale de ce pays, ils ſont ſourds, muets, idiots, preſque inſenſibles aux coups, & portent des goîtres prodigieux qui leur deſcendent juſqu'à la ceinture: ils ne ſont ni furieux ni malfaiſants, quoique abſolument ineptes & incapables de penſer: ils n'ont qu'une ſorte d'attrait aſſez violent pour leurs beſoins phyſiques, & s'abandonnent aux plaiſirs des ſens de toute eſpece, ſans y ſoupçonner aucun crime, aucune indécence. Les habitants du Valais regardent ces *Cretins* comme les anges tutélaires des familles, comme des Saints; & ceux qui ont le malheur de n'en avoir pas dans leur parenté,

se croient sérieusement brouillés avec le ciel; (1) on ne les contrarie jamais, on les soigne avec assiduité, on n'oublie rien pour les amuser, & pour satisfaire leurs goûts & leurs appétits : les enfants n'osent les insulter, & les viellards même les respectent. Ils ont la peau très-livide, & naissent *Cretins*, c'est a-dire, aussi stupides, aussi simples qu'il est possible de l'être : les années n'apportent aucun changement à leur état d'abrutissement : ils y persistent jusqu'à la mort, & on ne connoît point de remede capable de les tirer de cet assoupissement de la raison, & de cette défaillance du corps & de l'esprit : il y en a de deux sexes, & on les honore également, soit qu'ils soient hommes ou femmes. Le respect qu'on porte à ces personnes atteintes du *Cretinege*, est fondé sur leur innocence & leur foiblesse : ils ne sauroient pécher, parce qu'ils ne distinguent pas le vice de la vertu : ils ne sauroient nuire, parce qu'ils manquent de force, de vaillance, ou d'envie ; & c'est justement le cas des Blafards, dont la stupidité est aussi grande que celle des *Cretins* ; & si la violence de leur altération ne les a pas entiérement privés du don de la parole ; ils ont d'autant plus souffert dans le sens de la vue, & peut-être autant dans celui de l'ouïe : car tous les Negres blancs ont l'oreille dure, & la surdité les surprend quelque temps avant leur mort. Battel dit qu'à Loango ces Albinos sont la priere devant le roi : on les place immédiatement autour de son dais, où ils se tiennent accroupis sur des nattes ou des tapis,

---

(1) La plupart des ces détails sur les *Cretins* sont tirés d'un mémoire de M. le comte de Maugiron, lu à la société royale de Lyon.

Cette mode, si choquante à nos yeux, de faire réciter les prieres par des imbécilles, vient de l'opinion qu'on a de leur sainteté : les Valaisains feroient, sans doute, aussi prier Dieu pour eux par leurs *Cretins*, s'ils n'étoient muets. Ce préjugé n'est pas moderne : on en rencontre des traces très-marquées dans la plus haute antiquité, où l'on croyoit que le ciel inspiroit souvent les fous par préférence aux dévots : tous les prophetes avoient la réputation de n'être pas sages, & cependant on les écoutoit & on les croyoit, ou dans leur pays ou ailleurs : les prêtresses d'Apollon, en distribuant les oracles, imitoient, par leurs gestes violents, les personnes frénétiques, & elles n'avoient jamais plus de crédit que quand elles paroissent avoir perdu le sens commun. Quoique les Chrétiens n'aient pas, comme les Mahométans, la charité de bien traiter les imbécilles dans ce monde, ils ne doutent pas qu'ils ne seront très à leur aise dans l'autre. Tous ces différents préjugés se rapprochent donc, & se tiennent comme par la main, parce que le peuple est le même d'une extrémité de la terre à l'autre : ses opinions sont immuables.

Il étoit nécessaire de rendre compte de ce que les Américains, les Africains & les Indiens pensent de ceux qui naissent blafards parmi eux ; & cette connoissance, qui a manqué à la plupart des écrivains, servira à développer les causes de ce phénomene. S'il est avéré qu'il n'y a pas de peuple entier de Negres blancs ; s'il est avéré qu'ils proviennent tous de parents noirs ou basanés, sans constituer une race ou une variété dans le genre humain, non plus que ceux qui ont la jaunisse ne forment une variété parmi les Européens, ou les *Cretins* & les goîtreux parmi les Suisses, il sera moins difficile de dé-

couvrir la ſource de cette ſingularité. Quoique l'explication que nous allons en donner, n'appartienne à aucun des naturaliſtes qui nous ont précédé, les principes ſur leſquels elle eſt fondée, ne ſauroient être ni plus clairs, ni plus inconteſtables.

Comme le ſperme des Negres & des baſanés eſt plus ou moins teint, plus ou moins noirâtre, il eſt par là même plus ſujet à s'altérer que celui des autres hommes, en perdant ſa couleur propre & naturelle, ou en en prenant une autre par la décompoſition de la ſubſtance colorante qu'on nomme *Æthiops animal*, ou par la diſſipation totale de cet *Æthiops.* Cet accident ſurvenu à la liqueur ſéminale produit un enfant dont le teint ne peut reſſembler à celui de ſes parents : cet enfant, ſoit mâle ſoit femelle, eſt ordinairement d'un blanc de lait : il peut auſſi être couleur de garance, d'un rouge ſombre & orné de cheveux qui tirent ſur le jaune. Margrave dit avoir vu une Africaine rouge, qu'on avoit amenée par curioſité au Bréſil (1) : on ne put lui apprendre de quel canton cette femme extraordinaire avoit été tirée ; mais il eſt probable qu'elle étoit originaire d'une province du royaume de Congo, où l'on rencontre plus qu'ailleurs des individus à criniere rouſſe, & dont la peau eſt bronzée, au lieu d'être couleur de ſuie.

Le même pere & la même mere qui ont eu un tel enfant rougeâtre, en engendrent quelquefois après lui un tout blanc, de la ſtature

(1) Voyez *les Commentaires de Margrave ſur l'hiſtoire Naturelle du Bréſil*, imprimés à la ſuite des Œuvres de Piſon. Amſterdam 1658.

du nain, avec des yeux de perdrix : ces deux altérations semblent donc se rapprocher : la derniere n'est que la conséquence ou la suite de l'autre. Elles pourroient se combiner dans le même sujet, & produire un Negre blanc à cheveux rouges : voilà exactement ce qui arrive de temps en temps parmi les Kackerlakes de l'Asie, & les Dondos d'Afrique, entre lesquels on en a vu dont l'épiderme étoit d'un blanc de neige, & la chevelure couleur aurore, ou de garance, ou de safran ; & ce phénomene est si peu nouveau que Pline, en parlant des Maures blancs, ajoute qu'il s'y en trouvoit à cheveux roux.

En 1738, une Négresse mit au monde, à Carthagene dans les Indes, à différentes couches, quatre enfants blafards, qui avoient tous quatre les cheveux d'un jaune d'orange vif, & la peau d'un blanc de papier fin, sans le moindre mélange d'incarnat ou de pourpre; un de ces Albinos a été montré à Madrid, où le marquis de Villa Hermosa, exgouverneur de Carthagene, l'avoit conduit : un second a passé au service de Dom Dionysio de Alcedoy Herrera, & ils sont morts tous deux jeunes ; on ignore le destin des autres.

Quelque multipliés que soient les systêmes sur la génération, quelque prodigieux que soit le nombre des hypotheses, des rêves, des paradoxes proposés à ce sujet ; il résulte de toutes les expériences faites, sans partialité, sans prévention, par des observateurs dont l'esprit & les yeux étoient encore libres de préjugés, & capables de voir ; il résulte, dis-je, de ces expériences que la semence des deux sexes concourt également à l'ouvrage de la génération, quoique dans une proportion peut-être inégale :

inégale : il résulte encore de l'analogie, & de la couleur des métifs, que la liqueur prolifique est noirâtre dans la Négresse comme dans le Negre, & que la décomposition qui pourroit survenir plus dans un sexe que dans l'autre, produiroit un enfant pie ou tacheté de bandes blanches & noires, comme celui dont il est fait mention dans les *Transactions philosophiques* de la société de Londres à l'an 1766 (1). Ce prodige, observé par un physicien très-éclairé, doit nous rendre moins suspecte la peintu e que Gumilla fait d'une fille qu'il avoit vue à la nouvelle Grenade en 1738. Née d'un pere noir, sain, vigoureux, & d'une Négresse infirme, elle avoit la peau, depuis les pieds jusqu'à la tête, fouettée & mouchetée de grandes taches parfaitement noires & parfaitement blanches comme la robe du zébre : ses cheveux étoient aussi de ces deux couleurs : vers la partie supérieure de l'occiput, on remarquoit un bouquet de poils crépus d'une blancheur éblouissante, pendant que le reste de la chevelure étoit simplement frisé & d'un noir obscur : on n'admira pas long-temps cette créature si remarquable : la dépravation des humeurs, qui avoit produit en elle tant de singularités, l'emporta, & elle mourut encore à la mamelle.

On voit en Sibérie, dit Strahenberg, & particuliérement près de Crasnoyar sur le fleuve Jenesci, quelques hommes restés d'une horde ancienne de Tartares, jadis fort nombreuse ; on l'appelloit *Piegaga* ou *Pieſtra Horda*, qui veut dire

(1) Dans une lettre de M. Parson à M. le Comte de Morton, Président de la société royale.

la horde bigarrée ou tigrée : aujourd'hui elle est éteinte, & on n'en voit plus que quelques hommes dispersés de côté & d'autre sans demeure fixe. J'ai vu, continue-t-il, un de ces Tartares bigarrés à Tobolsk, qui auroit fait fortune à se montrer dans les grandes villes de l'Europe : ces cheveux étoient coupés à un doigt près de la tête, qui étoit marquée de taches parfaitement blanches de la largeur d'une petite piece de monnoie : il étoit tacheté de même sur le corps ; mais les taches y étoient d'un brun noirâtre & moins régulieres que sur la tête. En avançant dans la Sibérie, cet officier trouva plusieurs autres hommes bigarrés, mais différemment du premier, en ce que leur tête n'étoit pas marquetée comme la peau des tigres (il vouloit dire apparemment comme celle des léopards ou des pantheres) les taches formoient des marques irrégulieres, comme on en voit aux chiens & aux chevaux : il s'y en rencontra un qui avoit la moitié de la tête blanche, & l'autre moitié noire. Quand on a demandé à ces Tartares, si ces taches leur venoient de naissance, ils ont répondu qu'il y en avoit qui les apportoient en venant au monde, & que chez d'autres c'étoient des suites de maladies.

Ce n'est point dans les faits attestés par Strahlenberg qu'il y a de l'exagération ou de l'erreur ; mais la tradition sur l'existence de la horde bigarrée est indubitablement fausse : l'auteur très-exact & très-instruit des *Notes sur l'Histoire généalogique des Tartares*, dit que le résultat des informations qu'il a faites dans le pays, & qu'il y a fait faire par d'autres, est que cette tribu n'a jamais existé, & qu'on en a, à cet égard, imposé au prisonnier Suédois. M. Gmélin qui a parcouru la Sibérie avec de bons interprêtes, & tous les

secours qu'un savant peut exiger pour voyager utilement, a aussi entrepris des recherches sur la *Piestra-Horda*; & quoiqu'il soit constaté qu'il y a eu une nation vagabonde de Sibérie qui a porté ce nom (1), il n'est point vrai que les hommes qui la composoient, aient été tous tachetés de noir & de blanc. Il faut donc réduire ce phénomene à ses justes bornes, & en séparer le faux qui y est confondu avec la vérité. Comme les Tunguses & les habitants des environs de Crasnoyar sont naturellement basanés, ainsi que les Kamscharkadales, il n'est pas

(1) Dans la plus ancienne carte de la Sibérie que nous ayons pu découvrir, & qui se trouve dans l'Atlas de Hondius & de Mercator, la *Piestra-Orda* ou *Horda* est déjà indiquée & placée au-delà de l'Oby. Ce n'est donc pas dans la *Description de l'Empire de Russie par Strahlenberg*, qu'il est fait mention pour la premiere fois de cette Horde; M. Gmélin qui a pris à tâche de contredire Strahlenberg à chaque page, est contraint néanmoins d'avouer que cet officier a pu voir des hommes bigarrés par les suites de quelque maladie. Quant à l'auteur des notes sur l'Histoire généalogique des Tartares ou des Tartars, il emploie, page 494, un argument qui ne paroît pas absolument concluant : s'il y avoit, dit-il, des hommes pies ou tachetés de blanc & de noir en Sibérie, le Czar Pierre I. n'auroit pas manqué d'en voir quelques-uns à sa cour; puisque c'étoit le Prince le plus curieux de son siecle & qui avoit un goût décidé pour l'Histoire naturelle; mais du temps de Pierre I. on ne connoissoit pas encore toutes les singularités de la Sibérie, & ce n'a été que par le moyen des officiers Suédois qui y ont été envoyés prisonniers, qu'on a reçu les premiers éclaircissements sur l'intérieur de ce vaste pays; c'est aussi à eux, & sur-tout à M. P. D. qu'on est redevable de l'Histoire d'Abulgazi, qui seroit peut-être restée à jamais inconnue, si un officier Suédois n'en avoit acheté une copie manuscrite à Tobols, d'un marchand Bukarois.

impossible qu'ils soient sujets à la même indisposition qui trouble les sources de la génération, & décolore la liqueur fécondante parmi les Africains ; de sorte qu'il pourroit leur naître des enfants qui porteroient l'empreinte de cette altération. Quant à ceux qui deviennent bigarrés par la suite d'une maladie, cela n'est pas plus surprenant que de voir des Negres blanchir pendant une fievre chaude.

Si l'on vouloit révoquer en doute que la substance qui sert à la réproduction, puisse ou se changer, ou entraîner avec elle un levain venimeux qui agiroit sur le fœtus dans le moment même qu'il se forme, & que son corps & son ame commencent, pour ainsi dire, à se réunir ; on n'auroit qu'à citer cette longue & affligeante liste de maladies héréditaires qui se perpétuent plus opiniâtrément dans les familles, qu'il ne seroit à souhaiter pour le bien de l'humanité : les vertus sont passageres, le mérite est personnel ; mais les vices, les excès, les débauches qui ont détruit le tempérament des parents, produisent des individus dégradés, pusillanimes, & d'autant plus à plaindre que la nature, toujours inexorable, les châtie pour les fautes d'autrui, qu'eux-mêmes ne sauroient commettre. Enfin, on ne niera point que des germes corrompus ou corrupteurs ne pénetrent quelquefois l'essence de la liqueur prolifique, si l'on se rappelle qu'on voit des enfants qui, au sortir du sein de la mere, sont atteints & tourmentés du mal vénérien provenu du pere.

La couleur de la matiere séminale dans les Negres n'est pas une hypothese susceptible de doutes ou de contradictions ; c'est une vérité de fait, que les anciens connoissoient & que

les mordernes se seroient peut-être obstinés à méconnoître, si les dernieres expériences de M. le Cat de Rouen n'avoient démontré que cette liqueur est noirâtre, dès qu'on la compare à celle des hommes blancs (1). Si la nuance du teint n'étoit préexistante & inhérente dans la substance spermatique, comment expliqueroit-on l'affoiblissement de la couleur dans les métifs ? comment concevroit-on que d'un Européen & d'une femme du Congo il provient un mulâtre, qui, en se mariant avec une fille blanche, engendre un Quarteron basané ? en ce cas, la matiere colorante se délaie & se perd par le mélange continuel des spermes : le contraire arrive lorsqu'on admet, pendant quatre générations suivies, quatre peres noirs avec trois meres basanées & une mere blanche : le dernier produit de cette filiation est, comme on l'a fait voir, un Negre véritable. On peut contempler ce même effet dans les animaux de différents poils qu'on croise ; mais ce qu'il y a de bien surprenant, c'est que dans ces animaux le noir & le blanc forment

(1) Voyez son *Traité sur la couleur de la peau.*

S'il falloit prouver que les anciens avoient fait cette observation sur la couleur du sperme des Negres, il n'y auroit qu'à citer le passage d'Hérodote : *Genitura, quam in mulieres emittunt, non alba, quemadmodum cæterorum hominum, sed atra color corporis ; quale virus Æthiopes quoque emittunt. Thal. N.* 101. *in-fol. Amster.* 1763.

Aristote, qui avoit lu ce passage, nie la vérité du fait ; parce que cette noirceur ne lui avoit peut-être pas paru aussi sensible qu'Hérodote l'insinue : peut-être aussi avoit-il manqué d'occasions pour faire des expériences.

sur la peau & dans le poil des taches décidées, & comme circonscrites par un contour; au lieu que dans l'homme tout le corps se peint exactement de la même nuance, sans distinction de clair & d'obscur : le métif, issu de l'Africain & de l'Européenne, n'a pas une seule tache sur tout son épiderme qui est, dans un endroit comme dans un autre, de la même teinte (1). Le poulain de la jument blanche & de l'étalon noir, bai, ou alezan, n'est pas un mulâtre; comme sont les mulâtres de l'espece humaine; mais il est pie, ou sa robe est bigarrée de marques qui tranchent les uns sur les autres. J'ignore les causes de cette différence; car si l'on vouloit l'attribuer au poil qui est fort touffu, fort épais dans les bêtes, & infiniment plus rare dans l'homme; il faudroit avoir oublié qu'il naît aussi des enfants pies ou tachetés sans qu'ils aient le poil plus dense que les mulâtres parfaits.

Si la couleur naturelle du sperme se perd par des vices de la complexion, on conçoit aisément que l'enfant procréé pendant cette défaillance doit s'en ressentir, & paroître d'un autre teint, & être d'un tempérament inférieur à celui des enfants nés de parents sains & vigoureux. Sans insister plus long-temps sur des conséquences si sensibles, il suffit de dire que cette façon d'expliquer l'origine des blafards

(1) Les Negres & les mulâtres ont la peau de l'intérieur des mains, & de la plante des pieds, moins foncée que le reste du corps; mais on ne peut nommer cela des taches, puisque la couleur va toujours en s'éclaircissant depuis les coudes jusqu'aux paumes, & ne forme pas des marques ou des bigarrures.

l'emporte sur l'explication proposée par M. le Cat de Rouen, qui admet la force active de l'imagination, par laquelle il prétend qu'une Négresse peut changer le teint du fœtus végétant dans son sein, & accoucher, par caprice, d'un de ces animaux Albinos.

Quel que soit le respect que nous ayons pour les vastes connoissances de ce savant, nous osons dire qu'il est impossible que *les yeux de lune Dondos* & les *Kakerlakes* de notre continent tiennent leur dégénération des fantaisies de leurs meres ou de leurs nourrices. Qui auroit cru que l'envie peu louable de ressusciter d'anciens paradoxes, ou d'en soutenir de nouveaux, eût renouvellé, dans ce siecle, la puissance de l'imagination des meres sur l'existence de l'embryon ? Qui auroit cru que des anatomistes, si accoutumés à ne voir par-tout que des ressorts qui en font mouvoir d'autres, eussent embrassé opiniâtrément un systême contraire à leurs principes ? Il ne faut pas s'arrêter à démontrer l'absurdité de ce pouvoir des meres, puisque M. de Buffon a détruit jusqu'aux fondements de ce préjugé populaire, digne des sauvages de l'Amérique (1). On demande s'il n'est pas plus raisonnable d'affirmer que les blafards sont redevables de leur abâtardissement à des

(1) Waffer rapporte que se trouvant au Darien en 1679, il demanda aux Sauvages ce qu'ils pensoient de la cause qui faisoit naître parmi eux des enfants blafards : ils lui répondirent qu'ils attribuoient généralement cet effet à l'imagination de la mere, lorsqu'elle regardoit la pleine lune pendant sa grossesse. Il est surprenant que Waffer se soit contenté d'une si mauvaise raison.

causes réelles ; à des accidents physiques qui ont dérangé & corrompu les humeurs, le sang & la liqueur séminale de leurs parents. La débilité de leur organisation, la petitesse de leur taille dégradée de sept à huit pouces, la perte totale de leurs facultés intellectuelles, le relâchement de leurs nerfs optiques, l'obstruction de leur ouïe, la briéveté de leur vie qui n'atteint pas à la moitié du terme commun, le concours de ces symptômes dénote assez que le fluide nerveux a défailli dans ces hommes manqués. Or, c'est de ce fluide que se forme le corps muqueux, d'où résulte la teinte apparente de l'épiderme & du poil : la couleur des yeux est pour l'ordinaire analogue à celle des cheveux : les yeux rouges des Negres blancs feroient une exception difficile à expliquer, si l'on n'observoit la même chose dans de certains oiseaux & de certains quadrupedes : plus les lapins sont blancs dans leur fourure, & les poulets dans leur plumage ; & plus leurs yeux sont rouges & foibles à proportion. D'ailleurs il y a aussi des Albinos dont l'iris & la chevelure sont également rouges ; de sorte qu'ils se rapprochent par là de la regle générale : cette singuliere nuance des yeux est le caractere le plus infaillible d'une vue lâche & peu propre à résister au grand éclat. Les sucs nerveux, essentiellement viciés dans ces avortons, ont entraîné, par une conséquence nécessaire, le défaut des organes optiques, qui ne sont que des nervéoles. Quant à leur chevelure rousse, elle ne paroît être qu'une suite de leur altération ; on peut même soupçonner que cette couleur de poil est une sorte de maladie dans les blancs, qui ne sont point roux sans être pâles, & sans répandre une odeur désagréable ; on leur remarque, entre l'épiderme & la peau,

des souillures & des taches lenticulaires, occasionnées par des matieres crasses & impures qui se déposent & s'accumulent à l'orifice des vaisseaux exhalants, d'où le teint contracte une bigarrure qui se manifeste davantage en été, lorsque la transpiration est sensible.

L'alongement des paupieres, qui caractérise également les Negres blancs de l'ancien continent, & les Dariens de l'Amérique, provient d'un dérangement dans le corps muqueux : la membrane des paupieres est un tissu de la même substance que la pellicule du prépuce ; & Malpighi avoit déjà découvert de son temps, que l'épaisseur du corps muqueux produisoit la longueur du prépuce ; d'où l'on infere qu'elle cause aussi l'excroissance du diaphragme des paupieres. Malpighi avoit, à la vérité, une notion fausse de cette vicosité, placé entre la peau & l'épiderme, qu'il prenoit pour un réseau organisé ; mais son erreur à cet égard ne nuit point à la justesse de l'observation.

Je viens maintenant à la plus intéressante question qu'on forme sur les Albinos : on demande s'ils engendrent, ou s'ils sont impuissants dans l'un & l'autre sexe.

La force de la maladie nerveuse dont ces hommes sont attaqués, est susceptible de différents degrés : les uns sont plus dangereusement altérés que les autres : & de là sont venues les incertitudes & les rapports contradictoires des voyageurs sur la propagation de ces individus. A l'Isthme de Panama, un blafard & une blafarde peuvent engendrer ; mais leur progéniture est, au témoignage de Lionel Waffer, basanée, couleur de cuivre jaune, ainsi que le reste de la nation ; de sorte que la cause qui avoit corrompu le sang & le sperme des parents, dis-

paroît à la seconde ou à la troisieme génération : il faut avouer cependant que cela n'arrive qu'aux blafards dont la constitution n'a pas tant souffert que celle des autres ; car ceux qui ont éprouvé une forte métamorphose, une défaillance essentielle, sont à jamais condamnés à l'infécondité.

Ogilby dit, dans sa description de l'Afrique, qu'il est très-certain que les Negres blancs des deux sexes ne peuvent y procréer entre eux, & qu'ils sont respectivement stériles à tout âge ; & il insiste tant de fois là dessus, qu'on ne sauroit se dispenser de croire qu'il étoit bien instruit, lorsqu'il a fait cette déposition, qui se trouve conforme avec celle de Merola & de Battel.

M. de Maupertuis cite, dans sa *Vénus physique*, M. du Mas, qui lui avoit conté qu'ayant été aux Indes Orientales il s'y étoit informé si les Albinos propageoient entre eux, qu'on lui avoit répondu qu'ils multiplioient extrêmement, & se transmettoient de pere en fils leur blancheur fade, leurs yeux rouges, leur imbécillité & toutes les singularités monstrueuses de leur tempérament ; mais le témoignage de ce voyageur, qui n'étoit qu'un négociant riche, & non un naturaliste éclairé, n'est pas d'un grand poids dans une discussion sérieuse, où il ne s'agit pas de rassembler ce que les gens du peuple disent des Negres blancs dans les cafés de Pondichery ou de Madras. Ces contradictions perpétuelles m'ayant engagé à faire de plus en plus des recherches exactes, j'ai appris qu'on n'a jamais voulu permettre aux chirurgiens Européens d'ouvrir quelque-uns de ces blafards, ni en Afrique ni à Java ; non plus que les habitants du Valais ne voulurent permettre à M. le comte de Maugiron

de faire anatomifer un de leurs *Cretins*, mort à Sion, il y a quelques années (1). On ignore par là fi ces créatures font viciées dans l'intérieur des vaiffeaux fpermatiques ; car il eft sûr qu'au dehors leurs parties génitales ne préfentent rien d'extraordinaire, & l'organifation en femble fort correcte. Nous aurions de grandes obligations à Guillaume Pifon, qui a difféqué un Negre blanc au Brefil, s'il avoit entrepris la defcription de fon corps interne ; mais s'étant uniquement borné à approfondir les caufes de fa blancheur dans le tiffu de la peau ; fon travail eft devenu inutile relativement à la difficulté qui nous occupe.

Il y a de grandes lacunes, de grands vuides dans toutes les parties de l'hiftoire naturelle, qu'il n'eft point permis de franchir par des conjectures téméraires : on manque abfolument, & on manquera encore long-temps de connoiffances anatomiques fur cette forte d'hommes fi remarquables à mille égards. Ce que l'on peut favoir de leur propagation fe réduit à ceci : en Afrique, un Negre blanc & une Négreffe blanche ne produifent jamais enfemble; mais il eft arrivé dans l'ifle de Biffao, à onze degrés de l'équateur, qu'un homme noir ayant eu affaire avec une blafarde, elle accoucha, en 1700, d'un enfant femblable à fon pere, c'eft-à-dire, d'un Né-

(1) M. de Maugiron attribue les caufes du *Cretinage* des Valaifains à la mal-propreté, à l'éducation, & aux goitres qui font communs à tous les enfants de ce pays : mais il y exifte probablement une autre caufe plus fpécifique, que l'on fera plus à portée de connoitre quand on fera parvenu à obtenir la permiffion de difféquer un de ces *Cretins*.

grillon achevé (1). Entre les Kakerlakes de l'Asie, on en trouve quelques-uns moins blancs, moins défaits que les autres ; & ceux-là passent pour être féconds. Au reste on n'a jamais vu d'Albinos qui n'eussent eu des Negres ou des basanés pour peres : s'ils procréoient entre eux, s'ils formoient des filiations régulieres & suivies, ils ne seroient ni si chers, ni rares au point que les souverains mêmes ne peuvent en acquérir autant qu'ils en souhaitent. Battel, qui avoit long-temps résidé à la cour du roi de Loango, ne cesse de répéter que rien n'est moins commun que de voir naître des Dondos ; & qu'on est obligé de les offrir tous indistinctement au prince, qui les retient dans son palais & à son service.

On comprend que les vrais Negres doivent éprouver une plus violente révolution d'humeurs pour blanchir que les basanés ; & de-là il s'ensuit que leurs blafards sont plus impuissants & d'une complexion plus lâche que ceux qui ont été engendrés par des olivâtres : il ne faut donc pas s'étonner s'ils sont constamment stériles en Afrique, quoiqu'ils ne le soient pas toujours ailleurs. En vain, tenteroit-on de décrire la maladie qui décolore la substance prolifique : on n'a pas formé un assez grand recueil d'observations faites de suite & sur un même plan, pour déterminer la cause premiere de ce phénomene : toutes les maladies dangereuses font blanchir les Negres ; mais cette lividité est passagere, & se dissipe par la convalescence, ou finit

(1) *Relation du sieur André de Brue. Histoire des Voyages, Tome III. page 380. in-4°.*

par la mort ; mais les Negres des deux sexes à qui il est arrivé de procréer des Albinos, n'ont pas paru plus blêmes, ni plus pâles que les autres Africains. Quoi qu'il en soit, on ne sauroit révoquer en doute que les aliments, les eaux, le terroir & le climat de certains cantons ne contribuent beaucoup à cette incommodité : pourquoi ne naît-il des blafards parmi les Américains, qu'à Panama & à la côte Riche, & jamais dans la Guiane, où les habitants sont aussi bronzés que les Dariens ? L'air est très-pernicieux dans toute l'étendue de l'Isthme du nouveau monde ; & ce qui prouve que cette insalubrité a quelque influence sur le changement du teint, c'est qu'on a remarqué que les Négresses d'Afrique, qu'on transporte à Carthagene & à Panama, y accouchent plus souvent qu'ailleurs d'enfants blafards : le territoire de ces deux villes passe pour être le lieu le plus mal-sain des Indes Occidentales ; la lepre, le mal vénérien, le le *pasme*, la *culebrilla*, le *Vomito prieto*, ou la chapetonade, y sont endémiques : la transpiration des corps y est très-considérable, jusques-là que les habitants y ont tous une couleur plombée : leurs actions répondent à leur physionomie ; leurs mouvements sont mous & paresseux ; cela passe jusqu'à leur ton de voix ; ils parlent lentement & bas, & leurs paroles sont entrecoupées. Ceux qui y arrivent d'Europe, ne conservent leur coloris & leur vigueur que pendant trois mois : au bout de ce temps leur teint se flétrit, l'incarnat de leurs joues disparoît à jamais, leurs forces se perdent, & ils n'ont plus rien qui les distingue extérieurement d'avec les Indigenes. On peut juger quelle doit être la malignité de l'athmosphere, dans ce déplorable séjour, par les symptômes qui s'y ma-

nifestent dans les habitants, que l'avarice seule peut soutenir contre la fureur de tant de fléaux combinés.

D'un autre côté, on a observé en Asie que de certaines petites isles, situées au tour de Java, fournissent plus souvent des Kakerlakes que Java même : les Dondos sont moins rares à Congo, à Angola, à Loango, que dans les états de Benin & de Muyac, placés de ce côté-ci de l'équateur. Ces faits rapprochés forment une preuve qui deviendra plus convaincante encore, si l'on veut se ressouvenir de ce que l'on a dit du climat de l'Albanie, & du Valais, le seul canton de l'Europe ou l'on connoisse les *Cretins*, qui ne naissent ni dans les montagnes du Tirol, ni dans les autres endroits de la Suisse, quoiqu'on y boive également des eaux de neige. Il faut supposer que ces causes générales n'agissent que sur de certaines personnes, déjà disposées & comme préparées par le vice secret de leurs humeurs, & dont le tempérament recele le principe de l'altération, qui attaque de plus en plus leur progéniture.

Ce seroit s'imposer à soi-même une tâche trop pénible, que de réfuter toutes les hypotheses erronées, & tous les raisonnements sublimes & faux de tant de savants qui ont écrit sur les Albinos, qu'ils n'ont su définir, faute de les connoître ; parce qu'ils ont pressenti l'ennui que leur feroit essuyer la lecture d'une infinité de relations de voyages, ils n'ont pas eu le courage de puiser dans des sources si éloignées qu'on désespere d'y parvenir, quand on commence à les chercher. Un écrivain célebre avoit de son temps traité ce sujet : il supposoit que la couleur blanche étoit la couleur favorite de la nature, & qu'elle y revenoit quelquefois, par prédilec-

tion au milieu de l'Afrique ; cette explication peu fondée renfermoit encore une pétition de principe ; car c'étoit dire, en d'autres termes, qu'il naît de temps en temps chez les peuples noirs, des enfants blancs ; ce que perſonne ne conteſte.

Il eſt dit dans le dictionnaire encyclopédique, à l'article *Negres*, qu'on a ſoupçonné que les Albinos étoient des animaux mulets ou métifs, iſſus d'une femme & d'un Pongo, ou d'un Orang-Outang ; mais ce n'eſt pas à des perſonnes inſtruites, ſans doute, que ce ſoupçon eſt venu ; & ſi l'on vouloit, en un ſeul mot, démontrer que ce ſentiment eſt deſtitué, même de vraiſemblance, l'on n'auroit qu'à répéter qu'il y a des blafards à l'Iſthme Darien, quoiqu'il n'y ait ni Pongo, ni Orang-Outang, ni Jocko, ni Barris, ni enfin aucun ſinge de la taille de dix-ſept pouces ſur toute cette langue de terre qui réunit les deux portions du nouveau continent : il eſt donc bien avéré que tous les Albinos nés en Amérique ſous l'équateur n'ont pas eu des magots pour peres. Quant aux Dondos & aux Kackerlakes de notre hémiſphere, ils ſont également engendrés par des hommes, & il n'y a jamais eu le moindre doute ſur leur origine dans leur pays natal. On verra, dans la ſection ſuivante, que le métif de l'Orang & de la femelle humaine n'a jamais été obſervé, & que l'on na que des conjectures très-vagues, très-éloignées, ſur la poſſibilité de ſon exiſtence : & quand il exiſteroit en effet, la difficulté reparoîtroit ſous la même forme ; puiſqu'il faudroit encore expliquer pourquoi cette créature ſeroit blafardée avec des yeux de hibou.

En réſumant tous les faits dont on vient de rendre compte, on peut établir les points ſui-

vants, comme autant de notions acquiſes, ou comme autant de conſéquences qui découlent d'un principe connu.

Les Albinos n'ont pas, comme l'a cru Voſſius le jeune, une maladie cutanée, mais leur ſyſtême nerveux, & toute leur conſtitution ont reſſenti une défaillance ſi eſſentielle, ſi efficace, qu'il n'eſt pas poſſible qu'ils puiſſent jamais en guérir, ni devenir noirs.

Ils ne forment, dans la totalité du genre humain, ni une eſpece, ni une race, ni une variété, parce que ce ſont des individus iſolés, abſolument privés de la puiſſance génératrice, ou qui n'engendrent pas des enfants qui leur reſſemblent.

M. le Cat de Rouen ſoutient que le lapin blanc eſt le negre blanc de ſon eſpece : il n'y a aucune juſteſſe, ni même aucun ſens dans cette fauſſe comparaiſon ; puiſque ces lapins ne ſont ni malades, ni aveugles, ni ſtériles : au contraire ils produiſent avec des femelles de leur couleur une infinité de petits du même poil, & ces petits reproduiſent à leur tour des générations ſuivies & toujours ſemblables à elles-mêmes. Si M. le Cat a ſuppoſé qu'il en étoit ainſi parmi les Dondos de l'Afrique, il ſe dépouillera certainement de ce préjugé, en liſant les obſervations & les recherches que M. de Manet a faites entre les Tropiques.

Les petites gelées, dit M. de Buffon, décolorent quelquefois, en automne, les giroflées & les roſes rouges, & leurs pétales deviennent alors d'un blanc fade : il auroit pu ajouter que les gelées beaucoup plus âpres font, dans les régions boréales, un effet encore plus ſurprenant ſur les animaux fauves, qui y acquierent un poil blanc ; mais ces deux faits ne peuvent ſervir de terme de comparaiſon reſ-

pectivement aux Negres blancs, qui ne perdent pas leur teint naturel par des causes qui agissent immédiatement sur eux, puisqu'ils n'ont jamais été noirs. Il est bien vrai qu'on a observé, depuis plus de dix-huit cent ans, que les quadrupedes dont la robe est blanche, sans bigarrure & sans mélange, sont moins vigoureux, moins robustes que leurs analogues d'un poil peint ou bariolé ; il n'y a pas tant de force vive, ni tant de résistance dans les muscles & les nerfs d'un cheval né blanc, que dans ceux d'un cheval noir ou bai. Il en est de même du reste des animaux soumis aux travaux, ou à la domesticité, que leurs talents & leur utilité ont fait étudier avec soin par ceux qui les emploient ou qui les achetent (1).

La surdité, ou du moins l'affoiblissement de l'ouïe, n'est, dans les blafards & les Albinos, qu'une suite de leur maladie, ou plutôt de leur couleur ; car on a encore remarqué que les chiens blancs, sans taches, sont ordinairement si sourds qu'il faut les appeller par un son beaucoup plus aigu que les autres : indépendamment de plusieurs animaux sur lesquels nous avons fait des expériences, nous avons trouvé que la plupart de ces chats blancs, si recherchés, qu'on nous amene d'Angola en Syrie, n'entendent presque point ; aussi ne leur distingue-t-on pas un seul poil noir ou coloré

(1) En Hollande on a reconnu, par une longue suite d'observations, que les vaches rouges sont d'un tempérament inférieur, & moins fécondes que les vaches noires ou tachetées de noir & de blanc : aussi l'espece rouge a-t-elle été entiérement bannie des pâturages de ce pays.

dans toute leur fourrure, qui eſt ſoyeuſe & d'une blancheur éclatante. Il eſt probable que les naturaliſtes du Nord s'appercevront un jour que l'ouïe diminue dans les animaux de leurs climats, pendant la métamorphoſe de leur couleur au fort de l'hyver ; & peut-être cet effet s'étend-il juſqu'aux hommes qui, par des cauſes fortuites, griſonnent à la fleur de leur âge.

La cauſe de la dégénération des blafards, des Kackerlakes, & des Dondos réſide dans la liqueur ſpermatique de leurs parents, en qui elle s'eſt corrompue, & a perdu, par une décompoſition quelconque, cette ſubſtance noirâtre qu'on a nommé *Æthiops animal*, faute de pouvoir lui aſſigner un terme plus propre, ou un nom plus clair : on ne connoit pas l'eſſence de cet *Æthiops ;* on ſait ſeulement qu'il eſt le même dans le cerveau, & dans la ſemence des Negres ; & que plus on l'examine au microſcope, plus il ſemble compoſé de globules ou de petits grains noirs, qui ſont diſtincts de la matiere qui les tient comme en infuſion, ces globules étant plutôt mêlés que confondus dans les humeurs & les liquides où on les découvre. L'entiere diſſipation de cette ſubſtance colorante ne peut être occaſionnée que par un dérangement univerſel de toutes les parties animales : cependant pluſieurs raiſons, qu'il ſeroit trop long de déduire, me font croire que la défaillance provient bien plus ſouvent de la mere que du pere, & qu'elle peut même provenir de la mere ſeule.

Cette maladie eſt plus commune autour de l'Equateur que par-tout ailleurs, puiſque les endroits où on voit le plus d'Albinos ſont ou directement ſous cette ligne, ou ſeulement à quelques degrés de diſtance : elle n'eſt néan-

moins pas tellement renfermée entre ces limites qu'elle ne se manifeste, de temps en temps, dans des lieux voisins des Tropiques. Non-seulement les véritables Negres simes, coîffés de laine, mais les Maures à cheveux flottants, & les basanés couleur de cuivre, procréent quelquefois des blafards.

La nuance des cheveux ou de la laine marque le degré de l'altération que ces créatures ont soufferte : ceux qui ont des cheveux orangins ou roux, sont moins viciés que les autres, dont la criniere est blanche sans mélange ; Dapper rapporte qu'on rencontre des Dondos Africains qui sont blonds, & qui semblent intermédiaires entre les blafards & les roux. On peut encore juger du plus ou moins d'affoiblissement de leurs organes par leur taille, par leurs facultés morales, par la forme de leurs mains, par les bornes de leur vue & la sagacité de leur ouie.

Ceux qui pensent qu'il est permis d'interroger la nature sur ce qu'elle n'a point fait, demandent pourquoi elle n'a pas compensé les phénomenes, en faisant, par un prodige contraire, naître des enfants noirs de parents blancs. Pour répondre à cette question en peu de mots, il suffit de dire que cet *Æthiops*, cette substance colorante, nécessaire à la formation des Négrillons, ne sauroit ou s'introduire, ou croître subitement dans la liqueur séminale des blancs : il ne peut donc pas naître un enfant olivâtre ou Negre d'une mere & d'un pere parfaitement blancs : une femme qui met un tel individu au monde, a eu quelque foiblesse pour des amants venus de la côte de Mélinde ou de Sierra-Leona ; elle a donné un héritier à son époux que son époux ne de-

vroit jamais voir en plein jour, *decolor hæres, nunquam tibi mane videndus.* Mais, dira-t-on, faudroit-il soupçonner la fidélité d'une femme à qui un tel accident arriveroit, quoiqu'on fût d'ailleurs suffisamment convaincu de la régularité, la sainteté de ses mœurs? Il n'y a point de milieu : si elle accouche d'un mulâtre, elle a aimé un Negre : en vain allégueroit-on le pouvoir de son imagination, & les suites de la frayeur qu'ont produit sur son esprit des Maures qu'elle a vus de loin ; ces excuses seroient rejetées par des Physiciens éclairés ; quoiqu'un juge indulgent fît bien de s'en contenter.

Il y a une maladie rare, singuliere, longtemps inconnue, & qui commence à devenir plus fréquente dans ce siecle : les Médecins la nomment tantôt l'*Ictere atre* & tantôt l'*Hydropisie noire*, parce qu'elle tient à la fois de la jaunisse & de l'eau intercutanée : cette incommodité peut, dans son plus haut période, colorer la peau jusqu'au point de la faire paroître d'un noir de suie. On a vu des hommes affligés de ce mal, engendrer des enfants qui n'en portoient aucune marque : & tous les journaux de l'Europe ont parlé de Madame la Comtesse de * * * qui est devenue deux fois, avant ses couches, aussi noire qu'une Mulâtresse, sans qu'on ait observé dans les enfants dont elle s'est délivrée, un changement notable de couleur.

S'il y a une indisposition capable d'altérer, dans les hommes blancs, la matiere spermatique, & de lui donner une nuance, en y mêlant des atômes hétérogenes, noirs, ou noirâtres ; c'est indubitablement cette sorte d'ictere ; mais s'il provenoit de l'union de deux personnes ainsi viciées, un enfant dont l'épiderme seroit plus

ou moins obscur : on ne sauroit dire qu'il est né de parents parfaitement blancs, puisqu'ils avoient avant l'instant de la conception, perdu leur teint naturel par des causes réelles. Au reste, en accordant que cette jaunisse renforcée pourroit avoir quelque influence sur la liqueur prolifique, il ne faut pas se hâter de conclure de la possibilité à l'effet ; tous les faits connus, loin de prouver cette influence : semblent indiquer exactement le contraire.

On dit que la lepre, ce fléau amené d'Afrique en Europe, par ces scélérats qui prirent le nom de croisés, s'étoit dans nos climats subdivisés en différentes branches, & que celle qu'on nommoit la *ladrerie blanche*, *lepra alba*, se transmettoit aux enfants dans le sein de la mere : ils naissoient livides, blêmes, quoique moins blafards que les Kakerlakes Asiatiques, on leur distinguoit sur le corps de certaines taches dont la pellicule étoit comme poudrée d'une matiere crétacée ; mais loin d'être énervés dans les organes de la vue & de la génération, leur lubricité étoit excessive, & même plus dangereuse que leur mal (1).

Ainsi cette lepre épidémique qui survient aux hommes blancs, n'a pas le moindre rapport avec la défaillance des Dariens & des Kakerlakes, & des Dondos, dont la maladie n'est point contagieuse, sans quoi les rois des Indes & de l'Afrique ne les admettroient pas autour de leurs personnes, & ne les toléreroient cer-

(1) La lepre que les Européens ont transportée en Amérique, y produit les mêmes effets, & les mêmes symptômes qu'on lui a reconnus dans nos climats.

tainement point dans leurs appartements à coucher ; car ce seroit un goût étrange que de choisir des pestiférés pour pages, ou pour aumôniers.

Comme dans une matiere si intéressante & si difficile que celle qu'on vient de traiter, il étoit possible, après tout, d'abonder en son sens, de se complaire en ses idées, de voir les objets sous un faux jour, & d'imaginer des rapports chimériques pour ramener tous les effets à une seule cause ; j'ai consulté en 1767, sur ce fragment de mes écrits & de mes recherches, M. Meckel, un des plus habiles anatomistes de l'Europe, & le seul qui ait disséqué, avec les yeux d'un physicien, plusieurs cadavres de Negres, pour reconnoître la source de leur noirceur : les grandes découvertes qu'il a faites dans cette partie de l'histoire naturelle, le mettoient en état de juger de la solidité de mes observations sur les Albinos.

Il me répondit *qu'il avoit vu avec plaisir que ses deux mémoires, publiés en 1753 & en 1757, avoient un rapport décidé avec le mien, qu'ils se prêtoient une lumiere mutuelle & acquéroient une force nouvelle. Vous observez*, dit-il, *la couleur*

« Quoique les lépreux des environs de Carthagene, » dit Ulloa, souffrent les incommodités inséparables » de cétte maladie, ils ne laissent pas que de vivre » long-temps ; de sorte qu'on en voit qui meurent » dans un âge avancé. Il est étonnant combien ce mal » excite le feu de la concupiscence, & combien il est » difficile à ceux qui en sont atteints de réprimer cette » passion déréglée : aussi leur permet-on de se marier » pour prévenir les désordres qui ne manqueroient » pas d'en résulter » *Voyage au Pérou, Tome* 1. *liv.* 5. *page* 42.

du sperme des Negres différente de celui des hommes blancs ; vous attribuez au changement de ce sperme leur métamorphose de noir en blanc ; si l'on ajoute à cela la couleur également différente de leur cerveau, de leur sang, & de la liqueur qui forme leur épiderme, l'on verra que l'effet qui blanchit les Negres est, ainsi que vous le dites, fondé dans un changement des humeurs les plus essentielles du corps : les causes que vous assignez, sont donc vraies & vos recherches exactes (1).

Il seroit à souhaiter que tous ceux qui écrivent sur les différentes parties de la physique, eussent toujours eu l'occasion ou la modestie de consulter sur leurs écrits les grands maîtres & les savants les plus distingués : leurs ouvrages acquérroient par là plus d'autorité, sans risquer de rien perdre de leur mérite ; mais la précipitation avec laquelle la plupart des auteurs composent, ne leur laisse pas le temps de s'instruire : ils abusent étrangement de leur propre facilité : en vain protestent-ils qu'ils ont épuisé leur sujet, qu'ils se sont préparés, avant que d'écrire, par de longues lectures & de longues méditations, qu'ils ont pensé & réfléchi en écrivant : leurs livres, qui se multiplient à l'infini d'un jour à l'autre, sans que nos connoissances fassent un progrès sensible, prouvent assez quel cas l'on doit faire de ces promesses si solemnelles & si vaines : l'empressement à publier rapidement plusieurs volumes sous des titres fastueux, les oblige à faire un usage outré de leur imagination : on voudroit des recherches, des faits,

(1) Extrait de la lettre de M. Meckel, datée de Berlin, du 10 juillet 1767.

des autorités, des obſervations ; mais le temps leur a manqué : ils ne nous donnent que des peintures infidelles, froides, & des raiſonnements vagues, qui s'étendent ſous leur plume. Cependant ce n'eſt rien dire que de raiſonner beaucoup dans des matieres où il faut inſtruire par des faits ceux qu'on croit aſſez habiles pour pouvoir ſe paſſer des ſyllogiſmes d'autrui.

Fin du Tome premier.



TABLE

DES

MATIÉRES

Contenues dans le Texte & dans les Notes du premier Volume.

A

*A*Bo (évêque d') réfute l'hypothese de la retraite des eaux de la mer. 99
Abrégés, leurs inconvénients. 274
Abulgazi, son histoire des Tartares, comment découverte. 339
Abus, il ne faut pas en tirer des inductions. 121
Abyssinie, son élévation au-dessus du niveau de la mer. 97
Academiciens, François, martyrisent deux Lapons. 250
Acadie, abattis qu'on y a faits. 26
Accoucheuses de l'Europe, on condamne leur procédé. 143
Acéphales fabuleux, ce qui y a donné lieu. *ibid.*

Acosta, son ouvrage *de situ novi orbis*. 97
Adanson) M. d'), ses travaux en Afrique. 176
Æthiops animal, ce que c'est. 179. Examine au microscope. 354
Afrique, conquise par les Arabes, qui y changent de couleur. 178
Afrique, les Princes y nourrissent des Negres blancs. 329
Agriculture, a policé l'homme. 94.
Ahuitzol, accusé par les Espagnols d'avoir égorgé 64000 hommes dans un temple. 201
Ahouai, arbre, ses propriétés. 89
Akansans, la plus belle race Américaine. 126
Albanie, ce que Pline & Solon disent de ses habitants. 326
Albinos, nom donné par les Portugais aux Negres blancs. 321 V. *Negres blancs*.
Albuquerque (le Duc de) fait assembler à Mexico les Médecins Espagnols. 302
Alexandre VI. (Pape) veut faire son bâtard Empereur d'Allemagne. 75 Ses idées romanesque. Ses bassesses. *ibid*.
Alexis, médecins des sauvages, leurs secrets. 42
Almagre, son origne & son caractere. 79
Alongement des paupieres, sa cause. 345
Alphonse V. demande la possession de l'Afrique à Rome. 88
Améric-Vespuce voit des femmes nues. 57 Ce qu'il dit du gonflement du membre viril. 58 Ce qu'il dit de la prostitution des Américaines. 65
Américaines, voyez *Femmes*
Américains abrutis. 2. Ce qu'ils pensent de l'origine du mal vénérien. 17 Sont énervés. 32 Leur taille, leur foiblesse. *ibid*. Pris pour de Orang-Outangs. *ibid*. N'approchent pas les

femmes pendant leur écoulement. 55 Les maltraitent. 56 Les premiers Américains amenés en Europe enragent. 69 Ne tirent point leur origine de la Scythie. 108. Ils sont moins laids que les Kalmouques. 127 En quoi ils ressemblent aux Tunguses. 131 Ce qui empêche leur peau de noircir. 185 Leur teint n'a pas changé depuis l'arrivée des Espagnols. 188 Leur tradition sur l'existence des géants. 301

Amérique, ne nourrit pas de grands animaux quadrupedes. 9 Ce qu'elle contient en lieues quarrées. 91 Elle a nourri des quadrupedes de la premiere grandeur, qui n'existent plus. 304

Amour, liens de la société. 127 Manquoit aux Américains. *ibid.* L'amour de la liberté n'est pas plus fort dans les Américains que dans les autres hommes. 128

Anacarde, les médecins varient sur ses propriétés. 140

Anderson, Bourgue-mestre de Hambourg, son Histoire du Groënland remplie de fables. 243

Anglois, leurs relations satyriques induisent en erreur. 117

Animaux, défectueux en Amérique. 9 Ceux de l'Asie & de l'Europe dégénerent en Amérique, hormis les cochons. 10 Animaux qui meurent de faim. 119 Ingratitude de leurs petits. 120 Ceux des régions boréales sont chargés de graisse. 264 Quels animaux fournissent les plus grands os. 303

Animaux mulâtres, en quoi ils different des hommes mulâtres. 442

Anson (le Lord) découvre les progrés des jésuites en Californie. 150 Ne découvre point des géants Patagons. 296 Aventure de huit hommes de son équipage. 297

Antermony (M.), ce qu'il dit des Tunguses. 128

Anthropophages Américains, leur nombre exagéré. 210 Trois especes d'Anthropophages en Amérique. 211 Leurs différents goûts. 215
Anthropophagie, son origine. 202 210
Antiquités anti-diluviennes, on n'en connoît point. 99 Antiquités Péruviennes décrites par les académiciens François. 316
Aplattissement du globe, moins considérable qu'on ne l'a cru. 236
Anville (M. d') réfuté. 30
Arabes, divisés en tribus. 109
Arbres Américains, n'enfoncent pas leurs racines. 7 Arbres à noyaux ne prosperent pas en Amérique. 11 Arbres fruitiers de l'Europe sont pour la plupart exotiques. 106 Arbres flottants dans la mer du Nord, d'où ils viennent & leurs différentes especes. 321 *n.*
Arras de la Guiane. 253
Artillerie inutile en Amérique. 73
Aristote critique mal à propos Hérodote. 341
Arum, plante, ses propriétés. 4
Astruc (M.) ses expériences sur la nutrition. 222
Atabaliba pris. 71 Sa réponse au moine de la Vallé-viridi. 78 Sa rançon. 81
Atac-apas, Anthropophages de la Louisiane. 211
Atkins, ses erreurs sur les différentes especes d'hommes. 180
Augustin (Saint), ses visions extraordinaires en Ethiopie. 143 Ses propres paroles citées. *ibid.*
Aurores boréales, non occasionnées par des vapeurs terrestres. 235 Leur lueur ne fait pas d'impression sur les thermometres. 236 Depuis quand devenues frequentes. 237
Auteurs vendus à la cour de Madrid, imposteurs. 61 Auteur de *l'origine des Arts* (l'Ab.

bé Goujet) réfuté. 96
Auteurs, ceux de nos jours composent trop precipitamment. 359
Auto-da-fé, moins excusables que les repas des Cannibales. 201
Axe terrestre, ses extrémités ne vomissent point de feux. 234

B

Bacon (le Chancelier), son opinion sur l'origine du mal Vénérien. 220 Son sentiment réfuté. 222
Baffins, le navigateur, trouve des Esquimaux sous le soixante treizieme degré de lat. N. 234
Bagues de la Chine, ce que c'est. 61
Baleines, surpassent en grandeur toutes les productions de la nature. 241
Barbe, manque à tous les Américains. 34 Raison de ce défaut. 35
Barcelone, premiere ville de l'Europe où le mal Vénérien se déclare. 226 227
Barque des Canaries portée par des vents contraires en Amérique. 198
Bataille de Breme. 111
Battel, combien de Negres blancs il avoit vus à Loango. 329
Baumgarten, son histoire de l'Amérique est puérile. 144
Baye de Baffins, n'est point percée à son extrémité. 149
Beauchene-Gouin. (Mr.) ne trouve pas des géants aux terres magellaniques. 292
Bedas de Ceilan, sont sauvages & ont le teint blanc. 183
Beering, ses navigations malheureuses. 162
Bellin, sa carte cylindrique, ce qu'elle dit des Russes échoués. 164

Benjamin (le Juif), les observations qu'il fit en 1173 dans l'Abyssinie. 178
Bentink, ses relations. 128
Berecillo, gros chien, ses services signalés & récompensés. 74
Bergeron, sa collection de voyage citée. 123
Bible, inconnue en Amérique avant l'an 1492, n'a point été & ne sera jamais traduite en Américain. 314
Bissadoa, riviere en Espagne, les habitants de ses bords ont les oreilles longues. 145
Bissao, une Négresse blanche y accouche d'un Négrillon. 347
Blafards (hommes), en quoi ils different des Negres blancs. 325 Ont le visage velu. *ibid.* On les compare aux Cretins. 334.
Blafards du Darien engendrent. 345 Il n'en naît en Amérique qu'à Panama, & à la côte riche. 349 Ne sont pas engendrés par des singes. 351
Blafards du Darien, quand on a commencé à les connoître. 319
Blessures faites à la tête entraînent la stupidité. 139
Boerhaave (Mr.), en quoi il s'est mépris. 236
Bœufs & bufles, n'existoient pas en Amérique. 106
Bonheur, s'il y en a plus dans la société que dans la vie sauvage. 122.
Bonzes, n'ont jamais été en Amérique. 29
Botanique, unique étude sauvage. 53
Bouebe (le Sr.), sa poudre nutritive copiée sur celle des sauvages. 105
Bouquet (le Colonel), son expédition sur l'Ohio. 111
Boussole, où elle cesse de se diriger. 236
Brancas (Mr. l'Abbé de), son mémoire sur les os fossiles. 308

Braſſavole, ſon indiſcrétion envers le pape Pie II. 204
Bréſil, calculs ſur l'or qu'il produit. 81
Brüe (le ſieur de) on cite ſa relation. 348
Brutus gros chien, ſes exploits, ſa mort. 74
Bruyn (Corneille de) deſſine des Samoyedes près d'Archangel. 266 Deſſine fidelement les antiquités de Perſépolis. 317 Voit une Kackerlake à *Bantam*. 330 En quoi il ſe trompe. *ibid.*
Buache (Mr. de) marque les limites de la Californie ſans la connoître. 151
Buellio (le moine) eſt un des premiers qui apporte le mal Vénérien en Europe 16 Excommunie Chriſtophe Colomb. 17
Buffon (Mr. de) réfuté. 20 Ce qui dit de l'antiquité des Américains. 188 Son hypotheſe ſur l'organiſation de la matiere en Amérique. 398 Ne croit point les Américains originaires de l'Amérique. *ibid.*
Bulle originale qui déclare les Américains hommes. 32 Bulle de Clément XI. déclare la race quarteronne blanche en Amérique. 190 Bulle d'Alexandre VI. par laquelle il donne l'Amérique à l'Eſpagne. 75 Texte original de cette Bulle. 76 Réflexion à ce ſujet. *ibid.* Bulle qui autoriſe le commerce des Negres. 89
Byron (le Commodor) publie une relation abſurde ſur les Patagons. 297

C

Caamini arbuſte, ſes propriétés. 44
Caille (Mr. l'abbé de la) réfute Kolbe. 114 Ce qu'il dit de la religion des Hottentots. 279 Meſure un Hottentot au Cap de bonne eſpérance. 305

Calculs sur les Negres transplantés en Amérique. 261 Sur la population en Amérique. 53 Sur le produit des mines du nouveau monde. 81 Sur les finances de l'Espagne. 84 Sur sa population. *ibid* Sur la destruction des Américains. 89 Sur la population du Groënland, & du pays des esquimaux. 271
Californie, restée long-temps inconnue. 150 Sa description. 151
Californiens, peuples, leur portrait & caractere. 159 160
Calm (Mr.), ses découvertes botaniques dans le Nord de l'Amérique. 44 Ce qu'il dit des coquillages du nouveau monde. 98 De la mer du Nord. *ibid*.
Canada, quand il a pu se trouver dans la Zone torride par le changement de l'ecliptique. 307
Candish, son voyage, écrit par le chevalier Pretty, il ne trouve pas des géants aux terres Magellaniques. 286 Il y retourne pour la seconde fois. *ibid*
Cannellier de Winter, sa définition. 283 *n*.
Canots des Groënlandois, ne coulent jamais à fond. 264
Cantharides, excitent le Priapisme. 60
Capitaine Hollandois, s'éleve à un degré du Pole. 236
Caractere des Sauvages du Nord de l'Amérique différemment dépeint. 116
Caraïbes, leurs fleches empoisonnées. 71 Mangent 6000 hommes. 211
Caribanes, sauvages singuliers qu'on y rencontre. 143
Carpi, découvre le mercure. 20
Carthagene, affligée par des serpents. 5
Carthaginois, violent la parole qu'ils avoient donnée de ne plus sacrifier des enfants, 215

Castration, son origine. 138
Cat (Mr. le) place des Negres dans le Nord. 170
Compare mal à propos les Negres blancs aux lapins. 352
Cataclisme, les prêtres égyptiens en reçoivent la tradition des abyssins. 97
Causes de la dégénération des Américains. 96 De leurs guerres nationales. 111 112 Causes qui refroidissent l'air en Amérique. 183 184
Cavazzi, auteur ridicule. 218 *n.*
Cartier (Jacques), ses relations mensongeres. 124
Caylus (Comte de), son sentiment sur les antiquités Péruviennes. 317
Cécité, maladie particuliere aux nations polaires. 265
Celastrus plante, décrite. 44
Célibataires en Espagne, leur nombre. 84
Cendres de bois caustiques en Amérique. 4
Césalpin fait un conte ridicule sur le mal Vénérien. 225
César Borgia, monstre, 87
Cétacés, poissons carnassiers. 241 Leur instinct grossier, leurs organes obtus. 242
Chair humaine, un auteur prétend que son usage n'est pas contraire à la loi naturelle. 205 Si elle engendre la maladie vénérienne dans ceux qui en mangent. 220
Chaleur, ses effets sur la constitution de l'homme. 170
Chameaux, ne peuvent propager au nouveau monde. 11
Chapetonade, ou *Vomito-prieto*, maladie endémique dans quelques endroits des Indes Occidentales. 349
Chardin (Mr.), ses plans de persépolis exacts. 318 Ce qu'il dit d'une maladie qui regne à

l'Oueſt de la mer Caſpienne. 327
Charles-Quint abandonne le bois de Gayac, pour ſe ſervir de la racine de la Chine. 231
Charleville (Mr. de), mangé par les Américains. 210 211.
Charlevoix réfuté. 35
Chaſſe, entretient la guerre parmi les peuples chaſſeurs. 113 Elle ne fournit qu'une ſubſiſtance précaire : & familiariſe l'homme avec le carnage. 213
Chaſſeurs (peuples), leurs mœurs. 96
Chats blancs d'Angola, l'auteur a obſervé qu'ils ſont pour la plupart ſourds. 353
Chenard de la Giraudais, ſa relation ſur les Patagons. 300
Chevaux nés blancs plus foibles que les autres. 353
Cheveux longs, permanents & non friſés des Américains. 49
Cheveux, leur couleur indique le degré de l'altération que les Negres blancs ont eſſuyée. 355
Cheveux roux, l'auteur ſoupçonne que c'eſt une maladie. 344
Chidley trouve les Patagons de taille ordinaire. 387 A un démêlé avec eux. *ibid.*
Chiens Européens, perdent leur inſtinct au nouveau monde. 11 Sont employés à la conquête de l'Amérique 73 74. Reçoivent une paye comme les ſoldats. 74 Forment la premiere ligne au combat de Caxamalca. *ibid.* Leur animoſité contre les Américains dure encore. Chiens attelés à des traîneaux en Siberie. 135 Chiens Eſpagnols préferent la chair des hommes à celle de femmes en Amérique. 218
Chiliens, ſe défendent contre les Eſpagnols. 73

Chinois, ont les dents autrement arrangées que nous. 207 S'ils se sont servi d'éléphants dans leurs guerres contre les Tartares. 305 A quoi l'on attribue leur population. 256
Chinoises, leurs petits pieds feroient croire que les Chinois n'ont pas le sens commun. 145
Chiriguai, sa dépopulation. 52
Chrétiens, leurs excès. 73 Traitent moins bien les fous que ne font les Mahométans. 334
Christophe Colomb, aidé par une fille. 66 Son étonnement en arrivant en Amérique. 167 On embarque son corps pour l'enterrer à St. Domingue. 282
Cimraëque (la langue) est un dialecte du celtique. 288
Climat de l'Amérique, contraire aux animaux & plus encore aux hommes. 2 Plus froid que celui des parties correspondantes de l'ancien continent. 9 Moyen pour juger de sa nature. 12 Le climat du nouveau monde se corrige. 20
Climats contraires au Christianisme. 158
Cluvier, son sentiment sur l'origine de l'Anthropophagie, réfuté. 202
Coca, ses propriétés. 44
Cochlearia plante, les Groëlandois ne s'en servent pas contre le scorbut. 265
Cochons, changent de forme en Amérique. 11
Colonies en Amérique, leur sort. 86 Leur commerce interlope. *ibid.*
Commerce pernicieux entre l'Amérique & la Chine, supprimé par le roi Espagne. 158
Communauté de biens, excite des guerres civiles. 109
Comparaison des deux hémispheres de notre globe. 89 90
Compilateurs de voyages, les maux qu'ils ont faits. 273

Concile de Lima, refuse les sacrements aux Américains. 33
Condamine (Mr. de la), ses expériences. 8 Ce qu'il dit du teint des Américains. 187 Ce qu'il dit des l'Antropophages du sud de l'Amérique. 215 216
Congo, les personnes à cheveux roux y sont communes. 335
Conquérants de l'Amérique, éprouvent l'horreur de la famine. 2. Ils sont attaqués de différentes maladies. 23 24
Conquête de l'Amérique, de qu'elle façon elle s'exécute. 71 Conquêtes où elles ont été rapides. 72
Constantin fait une loi singuliere. 197
Continent (le nouveau) a souffert des vicissitudes plus destructives que l'ancien. 309
Contre-poison tiré de l'absinthe & du rocou. 4
Coquillages, on n'en trouve point sur les plus hautes montagnes de l'Amérique & de l'Europe. 20 Les plus beaux se trouvent à la côte de la Californie. 152
Cordillieres, couvertes de neiges éternelles. 184
Cordes (Simon de) son voyage aux terres Magellaniques écrit par Jantzsoon. 288
Corps muqueux, ce que c'est. 171 178 Sa couleur dans les basanés & les blancs. *ibid.* Colorie l'épiderme. 344
Cortez (Fernand), le nombre de ses troupes. 53 & 70 Les Scholastiques d'Espagne se moquent de lui. 319 On cite ses *las car tas al Emperador.* 330
Couleur des Américains. 138 Cause de la couleur des Negres. 174 Elle ne constitue point les especes ni dans le regne animal ni dans le végétal. 180 Couleur rougeâtre des Américains, inhérente dans leur liqueur spermatique,

ainsi que celle des Negres. 190 191

Cour de Rome, ses excès honteux. 87 88

Courage, la vie sauvage ne l'éteint pas, 102

Crâne, sa flexibilité dans les enfants. 142 143

Cranz (David), le premier volume de son histoire du Groënland est intéressant, le second pitoyable. 245

Critinage, ce que M. de Maugiron dit de son origine, est incertain. 347

Cretins du Valais, description de ces créatures. 333 On les regarde comme des Saints, parce qu'ils sont foibles. 334 Il n'y en a que dans le Valais. 350

Crocodiles, abâtardis en Amérique. 67

Cultivateurs en Amérique, n'ont pu domter le terrain. 2

D

D*Anois*, état de leurs colonies au Groënland en 1764. 237 239 Ils n'ont pas les premiers peuplé le Groënland. 248

Dapper réfuté. 55 56 Ce qu'il dit des *Dondos* blonds. 355

Decker (le Capitaine) écrit le voyage de Jacques l'Hermite. 327 Dit que les Patagons ne sont point des géants, *ibid.* Auteur estimé. *ibid.*

Découverte du nouveau monde accompagnée de circonstances ridicules. 75 Malheurs qui en eussent résulté si elle s'étoit faite plutôt. 230

Dégénération, commence par les femelles. 50

Déluge particulier de l'Amérique. 97 Preuve de cet événement. 99

Démon métallique, être ridicule. 327

Dents, il en manque deux à quelques nations, cause de ce défaut. 147 Dents canines, n'ex-

cedent point le nombre de quatre dans l'espece humaine. 207 Dents molaires fossiles trouvées en Amérique. 310
Dépopulation de l'Amérique, ses causes. 54 Des terres Arctiques. 256
Députés des sauvages, leur déclaration. 112
Despotes, comparés à Tibere. 121
Détroit de Forbisher bouché par la glace. 249
Dias le Jésuite, les sauvages veulent le manger. 217
Dictionnaire Encyclopédique l'article *Jagas* y est double & exagéré. 214 *n.* Ce qu'il dit des Negres blancs. 351
Différences des deux Hémispheres de notre globe. 91 Réflexions à ce sujet. *ibid.*
Diodore de Sicile parle d'Antiquité anti-diluviennes. 100
Donation du Pape, sert de titre aux Espagnols. 75
Dondos, signification de ce mot. 321 *V. Negres blancs.*
Dorado (El) cherché par les Jésuites; & ce qu'en dit Gumilla. 156
Drake (l'Amiral) fait le tour du monde. 283 Mangé vivant par les crabes *ibid.* Trouve les Patagons de la taille ordinaire de l'homme. *ibid.*
Droits sacrés de l'homme mal défendus. 89
Drusias, être chimérique 327
Duclos (Mr. l'abbé), son mémoire sur les Druides excite des querelles. 199
Dumont (Mr.) cité. 6 Ce qu'il dit de la façon de guérir la folie. 93

E

Eaux stagnantes, mortelles en Amérique. 3 Exhalent des brouillards chargés de sel. *ibid.*
Ecliptique, si son obliquité est constante. 306
Ecoulement du Sexe, peu abondant dans les pays froids & chauds. 52
Edda, ancien livre sur les Islandois. 314
Edit singulier du parlement de Paris touchant le mal vénérien. 17
Egede, Evêque de Groënland, manquoit de connoissances physiologiques. 245
Eléphantiase Egyptienne, attaque les gens de qualité. 230
Eléphants, jamais transplantés en Amérique. 11 *&c.* S'il est vrai qu'ils se sont sauvés en Sibérie. 305 Transplantés où ils peuvent vivre. 312
Ellis, où il fixe les bornes des Habitations Américaines. 239 Son voyage à la baye de Hudson auroit pu être plus intéressant. 244 Se fonde mal à propos sur le témoignage de Charlevoix. 245
Embonpoint des Américaines, leur sert de tablier. 50
Emigrations des Septentrionaux, comment il faut les expliquer. 270
Empire Romain, causes de sa décadence. 85
Enfants Européens, meurent en Amérique. 25. Ceux des Américains méridionaux naissent, dit-on, avec une tache brune sur le dos. 192
Enfants d'un teint rougeâtre, engendrés par des Negres. 335
Enfants noirs, pourquoi il n'en naît pas de parents blancs. 356

Epiceries, leur commerce entre les mains des Vénitiens. 85 86
Epiderme de l'homme, n'est point composé d'écailles. 172 *m.*
Erreurs vraisemblables, peuvent conduire à la vérité. 175
Eskimaux, variété remarquable dans l'espece humaine. 123 Ils habitent les parties les plus septentrionales de l'Amérique. 233 Ils ne different en rien d'avec les Groënlandois. 246 Leur nom propre. 247 Ce qu'ils disent à un missionnaire Danois. *ibid.* S'établissent au Groënland. 248 Par quel chemin ils y sont venus. 249 N'habitent point à Terre Neuve. *ibid.* Quand les premiers ont été montrés en Europe. Faux Eskimau montré à Amsterdam. 251 Portrait des Eskimaux. 251 Si l'on en trouve qui ont de la barbe. 254
Espagnols; se mangent les uns les autres. 2 Huit millions passent en Amérique. 73 Leur population exagérée. 72 Leurs finances épuisées. 80 Sont frappés de vertiges 84 Sont sujets aux écrouelles, & comment ils cachent ce défaut. 147 Leurs infames actions en Amérique. 219 Martyrisent un Patagon & le baptisent 282
Esprit de vin, dissout les résines. 61 Où il se gele. 237
Etablissements des Européens au nouveau monde, infectés de bêtes venimeuses 4 5.
Euler (Mr.); ce qu'il dit du changement de l'Ecliptique. 307
Europe, si elle a gagné à connoître l'Amérique. 85 Le prix des denrées y hausse huit fois. 86 Quand elle a cessé d'être sauvage. 106
Européens, leur mauvaise conduite envers les Américains. 113 Ils n'auroient pas dû les détruire. 115 Pourquoi ils ont voulu trouver

des géants aux terres Magellaniques. 312
Expériences sur le climat du nouveau monde faites au thermometre. 8 9 Pour blanchir les Negres. 179

F

FAble des géants, adoptée par tous les peuples 313
Fallope fait un conte ridicule sur l'origine du mal vénérien. 226
Fanatiques de la ville de Tentire, mangent un fanatique de la ville d'Ombe. 209
Femmes Américaines, & leur laideur. 50 accouchent sans douleur. *ibid.* Abondance de leur lait. *ibid.* Se font tetter par des chiens. 51 Leur écoulement irrégulier. *ibid.*
Femmes blanches qui accouchent d'un enfant mulâtre, ont aimé des Negres. 355
Fer, on en trouve dans le sang humain. 220 *n.* Inconnu chez les sauvages 108
Ferdinand (Roi d'Espagne) emprunte de l'argent d'un domestique, pour conquérir l'Amérique. 88
Fiel, défectueux dans les Américains. 41
Figures différentes imprimées aux têtes des enfants Américains. 142
Fille sauvage, trouvée dans les bois de la Champagne, n'étoit pas née au pays des Eskimaux. 178 179 Ses aventures. *ibid.*
Fille singuliere, née à la nouvelle Grenade. 337
Fieravanti (*Sigr.*) ses *caprices médicinaux.* cités. 221 Ses expériences. 222
Foë (Daniel) auteur du Roman de Robinson. 294
Folie guérie par l'Anacarde. 141

Forêts, les plus grandes sont en Amérique. 184 Elles contribuent à refroidir l'air. *ibid.* Envahissent les terrains dépeuplés 241
Formation spontanée, pourquoi elle a occupé les anciens Philosophes. 92
Fourmis, ravagent le Brésil. 6 Piquent les femmes qui ont eu leur écoulement. 56
Fous, respectés en Orient, en Turquie, en Suisse, & chez les Sauvages. 139 Idée qu'on en a eue dans l'antiquité. 333 334
François, se mangent les uns les autres. 3 Font un traité singulier & glorieux avec les Atacapas. Laissent faire aux autres nations les grandes découvertes. 292
François I. meurt du mal Vénérien. 17 A reçu des frictions mercurielles par Maître le Coq. 230
Francois d'Assise fait l'espion. 80
Fréret (Mr.) ses calculs chronologiques. 100
Frésie (Mr.) on voyage aux terres Magellaniques. 294 Change la patrie des Patagons. *ibid.* Se laisse induire en erreur par de faux témoins. 139
Froid, augmente par degrés jusqu'aux poles. 234

G

Galion d'Acapulco chargé par les Jésuites, pris par les Anglois. 157
Garcilasso, ce qu'il dit de la Sodomie des Péruviens. 63 Réfuté. 64 Ce qu'il dit des anciens bâtiments Péruviens est exagéré. 315 316
Géants Patagons, on auroit apporté de leurs squelettes s'ils existoient. 295 Etymologie de leurs noms. 313
Gelées, font blanchir les pétales des giroflées & des roses rouges. 352

Gengiskan dévaste l'Asie. 306 Ses successeurs se font la guerre, & fondent un Empire en Sibérie. 305
Gennes (Mr. de) ne trouve point de géants aux Terres Magellaniques. 292
Genre humain, s'il n'a qu'une tige ou plusieurs, question inutile. 188
Gentil la Barbinai (Mr. de) voir de grands ossements au Pérou 302
Gibier, peu nombreux dans les pays peuplés. 241
Giraffes, n'existent pas en Amérique. 304
Glands de chêne, on en fait du pain. 96
Glaces, on n'en trouve point dans la haute mer, & pourquoi. 234
Gutelin (Mr.) sa description de la Sibérie. 134 Ses recherches sur la *Piestra-Horda* en Sibérie. 337 Contredit mal à propos. Strahlenberg. 338
Gobali, farfadets risibles d'Italie & d'Allemagne. 327
Gobelins, farfadets de France. 327
Goîtres, ce qui les occasionne. 147
Groîtreux, hommes en Amérique. 146
Gonflement énorme du membre viril. 34 Occasionné par des Insectes. 59
Grenouilles d'un poids énorme. 6
Groënland, les Européens y ont un établissement sous le 71ieme degré 6 minutes de latitude. 339 Ses anciennes traditions recueillies. 248 249 Fait partie du continent de l'Amérique. 249 Son rivage oriental devenu inabordable. 250
Groëlandois, originaires de l'Amérique. 28 248 Ce qu'ils disent des dernieres habitations dans le détroit de Davis. 239 Parlent le même langage que les Eskimaux. 246 Leur langage differe de celui des Lappons. 249 Leur portrait. 326 252 Ne font jamais du feu dans leurs huttes. 252 Portrait de leurs femmes. 255 Ils doivent être payés pour assister au sermon. 259

Guerres perpétuelles entre les Sauvages. 109 Raison de ces guerres. *ibid.*
Guiane, sa dépopulation. 53 Singuliere occupation de ses Roitelets. 56
Guiot, sa relation sur les Patagons. 300
Gumilla le Jésuite, ses extravagances 89 Ce qu'il rapporte d'une fille née à la nouvelle Grenade. 337

H

HAller (Mr.), son observation sur les coquillages. 22 23
Hans-Sloane (Mr.) confond un charlatan. 295
Hawkins (Richard) s'explique vaguement sur la taille des Patagons 210 Prétend que les Anglois ont les premiers peuplé l'Amérique. *ibid.* Son opinion absurde défendue par des Savants. 211
Hecla, ses tourbillons de feu ne sauroient fondre la glace. 236
Hémispheres de notre grobe, séparés par un détroit. 306
Herbe Paraguaise, ses propriétés. 49
Hermite (Jacques l'), son voyage aux terres Magellaniques 291
Hérodote, ce qu'il dit de la couleur du sperme dans les Negres. 341
Herrera, peinture qu'il fait du Temple de Mexico. 200
Hippopotames, n'existent pas en Amérique. 304
Histoire de la traite des Negres. 15. 16 *Histoire*, elle est en défaut sur l'origine des nations. 92 *Histoire universelle*, ouvagre ridicule. 129 Ce qu'elle dit des *Jugas*. 214
Histoire généalogique des Tartares : l'auteur de

notes sur cet ouvrage contredit Strahlenberg. 36 En quoi il raisonne mal. 339
Histoire naturelle & civile de la Californie, ouvrage très-singulier & plein d'impostures. 150
Histoire naturelle a de grands vuides. 347
Historien de la nouvelle France, fait un portrait absurde des Eskimaux. 266
Hoffmann (Mr.) se déclare vivement contre l'usage de l'Anacarde. 141
Hog, prétendu géant dont on veut vendre une dent pour 2000 sequins. 295
Hollandois, apprivoisent les Hottentots. 113 leur payent leur terrain. 114 Hivernent au Spitzberg. 239 240 Mangent le cœur de Wit. 209 Mesurent deux cadavres de Patagons à l'isle Pinguin. 293
Holmos (Juan de) fait fossoyer près de Puerto-Vejio. 302
Hommes à une jambe, ce qu'en disent les émissaires du Pape. 124 125 Hommes marins fabuleux. 126 Hommes ruminants, opinion sur cette maladie 147 Hommes ventriloques. *ibid.* Hommes noirs, on n'en a pas trouvé en Amérique. 183 Plus les hommes sont basanés, plus leur liqueur spermatique est colorée. 192 Leur aveuglement. 202 Ne sauroient vivre au delà du 80ieme degré de latitude Nord. 234 A quelle hauteur au dessus du niveau de la mer ils peuvent vivre. 310 *n.*
Homme sauvage trouvé dans le Hannovre devenu quadrupede. 258
Hommes tigres, s'il y en a en Siberie. 338
Hôpitaux de lépreux, leur nombre dans la Chrétienté. 231
Horde bigarrée en Tartarie, fabuleuse. 339
Horn (Georges de) son livre *de Originibus Ame-*

rican. Ouvrage ridicule. 128
Horrebow (Niel), son Histoire d'Islande estimée. 244
Hostie, origine de ce mot. 204 *n.*
Hottentots, se connoissent en plantes. 48 Demandent un miracle. 114 Leurs discours aux Hollandois. *ibid.*
Humidité de l'athmosphere en Amérique. 19
Huns, leurs expéditions. 129
Hydropisie noire, maladie rare. 356
Hypothese singuliere sur le teint des Negres. 160

I

Jalofes cabanés au Sénégal. 104 105
Jamaïque, maladies qui y regnent. 25
Java (l'Empereur de) tenu en tutelle par les Hollandois. 33 Avoit, en 1761, trois Kackerlakes à sa Cour. *ibid.* Ce qu'il demande au Gouverneur de Batavia. *ibid.*
Jaunisse des enfants. 42
Ictereâtre, maladie singuliere. 356
Idées relatives d'amitié, manquent aux Américains sauvages. 108
Idiomes différents multipliés en Amérique & en Tartarie 130
Jérome (St.) se fait limer les dents mal à propos. 207
Jésuites, font souvent communier les Paraguais, & pourquoi. 33 Ne sont jamais véridiques. 57 Exécutent le projet de Las Casas. 115 Quand ils se sont introduits en Californie. 151 Etat de leurs missions dans cette province. 152 Ils fascinent l'esprit du roi d'Espagne. 154 Commandent les troupes en Californie, & y vo-

lent des perles. 155 Leurs recherches inutiles sur l'origine des Américains. 161
Iguans, leur chair aigrit le germe variolique. 12 Elle n'est pas si pernicieuse en Asie. *ibid.* Description de l'Iguan. 13
Imagination des meres sur l'Embryon, 343 L'auteur la rejette. 343 344
Immortalité de l'ame, si les Sauvages en ont quelque idée. 261 262
Incas, font des loix contre les Sodomites. 64
Inceste commun chez les Sauvages. 57
Innocent IV (le pape), envoie une ambassade ridicule au Kan des Tartares. 124 125
Inoculation de la petite vérole, ses différentes manieres. 47 48 Mémoire à ce sujet. 48 Inoculation à la Chinoise mortelle en Angleterre. 47
Insalubrité du climat. où elle est la plus grande au N. M. 349
Inscription lapidaires fausses. 165
Insectes, excessivement multipliés dans les pays incultes 193 L'huile & la fumée les tuent. *ibid.*
Insensiblilité des Américains. 67 Leur fait mépriser la mort. 68
Jongleurs (médecins) entreprennent de guérir la folie de leurs compatriotes à la Louisiane. 140
Jonston (le Naturaliste), sa *Thaumathographie* citée. 38 *n.*
Joppé (la ville de), ce qu'en disent Mela, Pline, & Solon. 100
Iris rouge, preuve d'une vue foible. 344
Irlande, on doit y goudronner les bestiaux qui paissent dans les près jour & nuit. 195
Iroquoises (femmes), craignent l'enfantement. 64

Isla, (Dias de) son ouvrage intitulé *Contre las Bubas* cité. 126
Islande, jusqu'à quel degré le thermometres y descendent. 236
Isle de la Croyere (Mr. de l'), ses observations astronomiques faites sur la mer du Nord. 163 164
Isle (Mr. Nicolas de l'), a oublié des positions intéressantes dans ses cartes géographiques. 163 164
Isles de l'Archipélague Indien, leurs habitants ne sont pas negres. 183
Isles situées près de Java, fournissent plus de Kackerlakes que Java même. 350
Juifs, ne se mésallient pas par fanatisme. 225
Ivoire fossile de Sibérie, ce qu'en dit Mr. Surgy. 304 Ivoire fossile d'Italie, ce qu'on en dit. 312 313

K

Kamtzchatka, on y parle un langage différent de l'Américain. 165
Kamtzchatkadales, amenés en Amérique. 163
Karalit, nom que se donnent les Eskimaux & les Groënlandois. 246 *Skreling* en est une corruption. *ibid. n.*
Keilkraefs, lutins d'Allemagne, êtres très-ridicules. 327
Klabauters, êtres chimériques. *ibid.*
Knivet, exagere la taille des Patagons. 287 Passe au service de Portugal, & craint un *Auto-da-Fé.* *ibid.*
Kolbe (Pierre), ses impostures. 114
Kraft, son livre moins impertinent que celui de Lafiteau. 119

L

Laps leur grand nombre en Amérique. 98 Restes d'une inondation. *ibid.*
Ladrerie blanche, se transmettoit aux Enfants, dans le sein de la mere. 357 Description de cette maladie. *ibid.*
Lait des hommes en Amérique. 38
Lama (le grand), son culte expliqué. 30 On mange ses excréments 31 On lui fait faire diete. *ibid.* Son pouvoir comparé à celui du Pape. 77
Langueur des Américains en amour. 58
Lapins, ravagent l'Espagne. 8
Lapins blancs, ont les yeux rouges. 345
Lappons, on ignore leur antiquité. 27 Font de la fumée avec des éponges pour chasser les insectes. 195 Ne peuvent servir dans les armées. 264
Lappones (femmes) éprouvent l'écoulement menstruel. 52
Las Casas (Barthelemi), ses calculs sur la destruction des Indiens 89 Son projet pour policer les Américains. 115 Offre un mémoire à la Cour d'Espagne sur la traite des Negres. *ibid.* Esprit intriguant. *ibid.*
Lepre, excite à la lubricité en Europe & en Amérique. 358
Lépreux, vivent long-temps. 44
Leontopodion, plante, ses propriétés. 61
Lettres Edifiantes, source impure. 55
Leuwenhoek, illusions optiques de ses microscopes. 173
Liberté, elle a à se plaindre des despotes & des esclaves. 121

Lieue quarrée (une) peut nourrir 800 personnes. 53
Linneus (Mr.), sa *Flora Lapponica* citée. 51
Lions Américains abâtardis. 6
Lister, réfuté. 60
Lobélia, plante antivérolique, décrite. 45
Loix Saliques, défendent de manger de la chair humaine. 209
Longueur du prépuce, produite par l'épaisseur du cops muqueux. 344
Lopez d'Azevedo, sa harangue ridicule. 88
Louisiane, les femmes y sauvent les François. 68
Loup ou *Lupus*, Commentateur de St. Augustin, tâche d'excuser les visions de ce Pere de l'Eglise. 143
Loups, quand ils se sont introduits dans la Californie. 152
Lunettes des Eskimaux & des Groënlandois, leur usage. 264 265

M

MAcoco (le grand), ce qu'on dit de ses repas. 214 215 *n.*
Magellan, fait pendre l'Evêque de Burga, & décapiter l'aumônier de son vaisseau. 281 Fait prendre deux Patagons. 282
Maillet (Mr. de), son *Telliamed* cité. 124
Mairon (Mr.), son Traité sur les Aurores boréales, estimé. 235
Maire (le), double le Cap Hoorn. 290 Trouve un nouveau détroit. *ibid.* Déterre de grands ossements *ibid.* Se brouille avec son compagnon Schouten. 391
Mal de Siam. 48
Mal Vénérien, donné en échange de l'Evangile.

17 Les François le reçoivent des Espagnols, & pourquoi appelé *mal de Naples*, 228 227
Avoit fait le tour du monde en l'an 1700. 230
Mal pédiculaire, où il est endémique. 230
Maladie Vénérienne, sa véritable cause. 43
Moins violente en Amérique qu'ailleurs. 45
Maladies différentes du Nord de l'Amérique. 48
Maladies héréditaires prouvent que le sperme peut se corrompre. 341
Malheur commun des hommes. 109
Mallet, (Mr.) ce qu'il dit des découvertes des Norvégiens dans son *Introduction à l'histoire de Danemarck*. 268 n.
Mamelles des Animaux mâles. 42 Leur usage 49 Pourquoi alongées dans les femmes sauvages. 254 Leur aréole est noirâtre dans les Eskimaues & les Samoyedes. *ibid.*
Mammout, animal fabuleux, cru réel par Mr. de Buffon. 303
Man desilo, ce qu'il dit des hommes blancs établis dans la Zone torride. 176
Manet, (Mr. l'Abbé de) baptise des enfants Portugais métamorphosés en Afrique 177 Son histoire de l'Afrique Françoise citée. *ibid.* Ses recherches en Afrique sur les Negres blancs. 329
Manihot, ses qualités. 4
Maranes, chassés d'Espagne, basanés comme les Calabrois 179 Le Pape Alexandre VI leur vend un asyle. *ibid.*
Margraff, ses observations. 7 Voit une femme Africaine rouge. 335
Maricus se dit Dieu incarné. 196 n. Les Lions refusent de le mordre. *ibid.*
Marina maîtresse de Fernand Cortez, le seconde durant ses conquêtes. 68
Martiniere, son Dictionnaire géographique peu judicieux en bien des points. 291

Mas (Mr. du), ce qu'il dit des Negres blancs. 345
Maty (le Docteur) croit à la fable des géants Américains, & la divulgue mal à propos 298 Comment il veut réfuter l'hypothese de Mr. de Buffon. 299
Maugiron (le Comte de), on cite son mémoire sur les Crétins. 333
Maures, chassés d'Espagne portent le mal Vénérien en Afrique. 17 Ils sont moins noirs que les Negres. 170 Nombre de leurs générations en Espagne. 179 N'y ont pas changé de couleur. *ibid.*
Mays, auroit dû policer les sauvages de l'Amérique. 105
Mead, (Mr.) sa Méchanique des venins citée. 220
Mekel (Mr.) ses recherches anatomiques citées. 171 *n.* Lettre qu'il écrit à l'auteur sur les Negres blancs. 358
Médailles, elles n'ont aucune antiquité respectivement à la durée du monde. 100 *Voyez* Phidon.
Médecins du XV & XVI siecle; de quoi on les accuse. 230 Médecins Espagnols, ce qu'ils disent des os fossiles trouvés au Mexique. 302
Mer du Nord, se retire, dit-on, de quarante-cinq pouces en un siecle. 98
Mercure, où il se fige. 237
Merian (Mademoiselle de), ses insectes dessinés, les figures en sont frappantes 5 La meilleure édition de son ouvrage est celle de 1719, à Amsterdam. *ibid.*
Mesanges (le moine), sa description du Groënland est puérile. 244
Métifs, nés d'un Américain & d'une Européenne ont de la barbe. 189 Métifs du Pérou, leur portrait. 192
Mexicains, payoient un tribut en pucerons. 5. D'où ils paroissent être venus. 188 189

Mexique, sa population exagérée. 55
Mines du N. monde, les hommes de notre continent n'y résistent pas. 49
Miracle fait par A. Van der Steel. 114
Missionnaires, mangés par les Anthropophages. 217 N'ont jamais été chez les Patagons, & pourquoi. 202
Mississipi, les rivages de son embouchure submergés. 189
Mœbius, ses extravagances. 28
Monde (le nouveau) les peuples de l'Afrique n'y avoient pas passé avant l'arrivée des Européens. 186
Monnier (Mr. le) son sentiment sur les lueurs boréales & australes. 235
Montagnes, c'est à leur penchant, ou sur leur sommet, qu'on a découvert les nations les plus anciennement rassemblées en Amérique 188 189 Si l'on peut vivre sur une montagne haute de 2446 toises 309 310
Montesquieu (Mr. de) en quoi il s'est mépris. 102 Ce qu'il dit de la propagation des peuples Ichtyophages semble très-suspect 254 255
Montezuma accusé par les Espagnols d'avoir égorgé 20000 enfants en un an. 200
Montezuma (frere de l'Empereur) premier Amécain, mort de la petite-vérole. 17
Montezuma II. avoit des blafards à sa Cour. 330
Morera, ses aventures. 165
Morts, pourquoi respectables. 206
Mutilations, ne peuvent asservir la nature. 36

N

Nains du serrail de Constantinople, moins respectés que ne le sont les Negres blancs par

les Princes d'Asie & d'Afrique. 330

Nains de Calicut, ont des jambes monstrueuses. 122

Narborough, décrit les terres Magellaniques avec beaucoup d'exactitude. 291

Nature, elle n'est morte qu'en apparence dans les terres Arctiques. 240 Donne à l'Océan ce qu'elle refuse à la terre. 241 Si elle est encore en enfance au N. Monde. 298

Naufrage (droit de), & *Strandrecth*, brigandages difficiles à extirper. 163

Negres, préferent la chair des serpents & des lésards à toute autre. 16 Ne se policeront jamais. 94 N'existent que dans la Zone torride. 172 Ne font pas la douzieme partie du genre humain, comme on l'a cru, *ibid.* La substance de leur cerveau, de leur moëlle, de leur glande pinéale, de leur sang, de leur sperme, est noirâtre. 170 171 Leur épiderme vu au Mikcroscope. 172 173 Leur sueur noircit le linge blanc. *ibid.* Leur peau paroît échauffée. *ibid.* Pourquoi on ne fait de bons esclaves. 174 Cause de leur stupidité. *ibid.* Pourquoi ils se découpent la peau du visage 197

Negres dont les pieds sont faits en queu d'écreville, ce qui a donné lieu à cette fable. 126

Negres à physionomie de tigre fabuleux 208

Negres, blanchissent pendant les maladies. 320 Ont les paumes des mains plus blanches que le reste de la peau. 343

Negres blancs, nuance de leur teint, 321 N'ont ni barbe ni poil aux parties génitales. *ibid.* Couleur de leur iris. 322 Comment ils voient les objets. *ibid.* N'ont pas de membrane clignotante. 323 Leurs doigts sont mal formés. 323 Mangent fort difficilement. *ibid.* Meurent jeunes. 324 Ce qu'en ont dit quelques naturalistes. 328 Idée qu'on a d'eux en Asie & en Afrique.

319 A quoi on les emploie dans les Cours des Princes. 331 Sont incapables de travailler. 331 Leur origine. 335 Il y en a qui ont les cheveux roux. 336 Sont inféconds. 345 On ne permet pas à nos Chirurgiens de les anatomiser. 346
Négresse qui accouche de quatre enfants blafards. 336
Négrillons & Négrittes, naissent blancs, & n'ont du noir qu'aux ongles & aux parties génitales. 175 Explication de ces phénomenes. *ibid.*
Nodal (Garcie de) son voyage aux terres Magellaniques. 290
Noé, où sa chaloupe s'arrêta suivant un Théologien. 27
Nord Câpre, destructeur des harengs. 241
Nort (Olivier du), part pour les terres Magellaniques 189 Son voyage écrit par un anonyme mauvais Logicien, qui fait des contes absurdes sur les Patagons. 289 290
Norvégiens, inquiets comme tous les peuples septentrionaux. 267 Découvrent le Groënland en 770. *ibid.*
Nannez (Vasco), fait dévorer par ses chiens le Cacique de Quarequa & ses courtisans. Est surnommé Hercule. *ibid.* Est sauvé par les Américaines 66 Ce qu'il rapporte de la Cour de Quarequa. 185
Nourriture des Américains tirée d'une plante empoisonnée. 4

O

Odeur forte qu'exhale le corps des Américains, & pourquoi. 196
Ogilbi, ce qu'il dit des Negres blancs. 346
Oiseaux aquatiques, incroyablement multipliés aux Terres polaires. 240

Olearius, en quoi il s'est trompé. 255
Ollum-Lengri (détroit de), bouché par les glaces. 249
Or, regardé comme marchandise. 86
Oreilles alongées, à la mode en Amérique. 145 Les sucs nourriciers de la tête favorisent l'alongement factice des oreilles. *ibid.*
Orientaux, adonnés de tout temps à la magie astrologique. 133
Orénoque, pourquoi les Jésuites s'y cantonnent. 156
Os fossiles exhumés en Amérique. 99 Ce que les savants en disent. 301 Os fossiles de la Sibérie, ce qu'on dit de leur origine. 304 306 Os fossiles déterrés au Canada. 302 306 Apportés à Paris. 308 l'Auteur sur ces découvertes. 309 Opinion ridicule d'un Théologien sur l'origine des grands os fossiles. 313
Os du prétendu géant *Tentobochus* promené en Europe, ce que c'étoit. 295 296 Os de baleines montrés pour ceux d'un géant. 295
Oviedo apprend la vertu du Gayac. 19. 20
Owen Guineth, Prince de North Galles, ses enfants s'embarquent, on ne sait pour où. 288

P

Pacha-Choui, chef des Patagons, ce qu'il demande aux Anglois & comme on le trompe. 278
Page de Pratz (le Sr.); son histoire de la Louisiane citée. 211 *n*. Donne la relation de la découverte des grands os fossiles sur l'Ohio. 307 308 *n*.
Panama affligé par des serpents. 5
Papin, son Digesteur par le moyen duquel on

peut tirer une nourriture saine des os, 224
Paraguai, ses productions & sa situation défavorable au commerce interlope. 149
Pareſſe, exceſſive dans les Américains. 118
Pariſiens, mangent du pain fait d'os humain. 224
Parole remarquable de Tibere. 121
Paſteurs (peuples), leurs mœurs. 94
Pâtes alimentaires, leur compoſition & leur uſage chez les Sauvages. 104
Pattagons ou *Patagons*, comme on doit s'y prendre pour les connoître. 273 274 Deſcription de leur pays. 175 Comment les voyageurs varient ſur leur patrie. *ibid.* Ils ne forment plus une nation originelle. 276 Pourquoi ils ne ſont pas ſi petits que les Eskimaux *ibid.* Leur portrait Leur caractere moral. 278 Etymologie de leur nom. 281 Pourquoi les Eſpagnols n'ont jamais rapporté de leurs oſſements. *ibid.* Ne ſont point des géants. 300
Pays inconnu qu'on ſoupçonne être au Nord-Eſt de la Californie. 157 Pays le plus chaud en Amérique. 189
Païſans du Palatinat, payent un tribut en têtes de moineaux. 6
Peaux de bêtes adorées chez les peuples chaſſeurs. 134
Pêche des perles, abondante en Californie. 152
Pêche de la baleine, ſa meilleure ſtation. 243
Pédéraſtie, en vogue au N. Monde & pourquoi. 59
Perles dérobées par les Jéſuites, & ce que le roi d'Eſpagne penſe de ce vol. 153
Perſépolis jugement ſur ſon architecture. 318
Péruviens, payent un tribut en pucerons. 5 Leur population exagérée. 51 Leur taille & leur phyſionomie. 136 Beaucoup d'hommes

défectueux parmi eux. *ibid.* Ils arrosent de sang humain leur pain sacré. 205

Peste Egyptienne, sa marche. 43 Peste noire, ravage les terres Arctiques & le Groënland au quatorzieme siecle. 268

Peuples chasseurs, allaitent long-temps leurs enfants. 50 Peuples laboureurs, les premiers dans l'ordre moral parmi les Sauvages. 94 Peuples pêcheurs, leurs mœurs. 95 Peuples habitants entre le Tropique du Cancer & la côte des Patagons décrits. 137 Tous les peuples ont sacrifié des hommes dans leurs cérémonies religieuses. 203 Peuples qui se liment les dents. 208

Peuple qui perfectionne ses mœurs est à plaindre quand il ne peut perfectionner sa religion. 205

Peyrere (le Sr la) place des Negres dans le Groënland. 245 Pourquoi il s'applique à l'histoire du Nord 170 Jugement sur ses relations. 245

Peyresch (Mr. de) reconnoît la nature des grands os fossiles envoyés du Levant. 295 *n.*

Phidon, sa médaille passe pour la plus ancienne. 100 L'auteur l'examine & la croit fausse. *ibid.*

Philippe II, ruiné. 83

Philippeville, bâtie dans le détroit de Magellan. 285 Elle éprouve des désastres terribles. *ibid.*

Philosophie rurale citée. 87

Physiciens du quinzieme siecle, ce qui les désespere. 167

Pica, maladie. 207

Pic Adam, son sommet est froid. 185

Pic de Ténériffe, les voyageurs gelent sur son sommet, d'où l'on voit l'Afrique occidentale. *ibid.*

Pie II, Pape, attaqué du mal Vénérien. 239

Piegaga-Horda. 337
Pierre I. (Czar), sa loi singuliere par rapport aux prophetes de Sibérie. 133
Piestra-Horda. 338
Pigafetta, ce qu'il dit des Anthropophages de l'Amérique. 209 Répand le premier le faux bruit en Europe sur l'existence des géants Américains. 281 Ses relations sont absurdes, 281
Pison cité. 7 Disseque un Negre blanc. 347
Pizarre, dénombrement de ses troupes. 70 Son origine, son caractere. 79
Plantes tendres de nos climats, ligneuses en Amérique, 4 Plantes parasites très-multipliées au nouveau monde 7 Plantes potageres, sont pour la plupart exotiques en Europe. 106
Poëme épique sur une expédition de voleurs. 75
Poëte qui compose le premier des vers sur le mal Vénérien. 18
Poil singulier qui croît aux enfants sauvages en Amérique. 36 Sa végération. *ibid.* Pourquoi laineux dans les Negres. 173 des Groënlandoises n'en ont pas hormis à la tête. 255 256
Poissons, extrêmement multipliés dans la mer du Nord. 240
Pole Arctique, sa nature. 234
Polygamie des Américains. 56 Preuve de leur tiédeur en amour. *ibid.*
Potoppidam (l'Evêque) son hypothese sur les autores boréales est fausse. 235 Jugement sur son histoire naturelle de la Norvege. 243
Porto belo, affligé par des crapauds. 45
Portugais demandent à Rome la permission de doubler le Cap de bonne Espérance. 88 Leur métamorphose en Afrique. 177 178

Portugal, ses finances. 83 Son agriculture & sa population. *ibid.*
Potosi, son produit. 81
Pouls accéléré & vif des Negres. 174
Préjugés, excusent les vices, & ne pardonnent aucun ridicule. 140
Présomption des Sauvages. 119
Prise de possession ridicule. 78
Prisonniers, traités de différentes façons chez différents peuples. 210
Progression de la vie sociale. 107
Pronostic sur la durée du mal vénérien. 19
Propriété, excite des guerres. 109
Pyrrhonisme historique, doit avoir des bornes. 224

Q

Quadrupedes de la Zone torride de l'ancien continent, n'ont pu passer par le Nord pour aller en Amérique. 307
Quadrupedes d'un poil blanc sont foibles. 352 Blanchissent par le froid dans le Nord. *ibid.* S'ils deviennent sourds pendant cette espece de métamorphose. 353
Querelles théologiques sur l'incarnation de la Divinité. 209
Quinte-Curce, ne savoit ni le Persan ni le Scythe. 117
Quiola, ses habitants ne sont pas Negres, quoique situés près de l'Equateur, & pourquoi. 261
Quivira (Pays de chimérique). 162
Quiros, apporte le premier les rats & les souris au Pérou. 282

R

Raleig, ce qu'il dit des peuples de la Guiane. 185 Cherche l'El-Dorado. *ibid.* Est décapité à Londres pour avoir appris à fumer le tabac aux Anglois. 286 Devroit avoir une statue. *ibid.*
Ramusio, sa collection, faite sans goût. 60
Rapidité surprenante du mal vénérien. 19
Rats & souris portés en Amérique. 282
Recette des Sauvages de l'Amérique contre la folie. 139 140
Recherches, pour connoître jusqu'à quel degré de latitude le globe est habité 233
Religions, idées affreuses sur lesquelles elles sont fondées 203 Religion des Sauvages, ce que les voyageurs en disent est suspect. 261 Elle est difficile à définir. 262 Les Patagons n'en ont pas. 279
Renaudot, (Mr. l'Abbé) on cite sa relation de la Chine. 204
Réproduction est très-rapide dans la mer du Nord. 242
Résine élastique, usage extraordinaire qu'en font les Sauvages. 61
Riccioli, ses erreurs 54
Riz, si son usage favorise la multiplication de l'espece humaine. 249
Rhennes, sauvages en Amérique, domtés en Lapponie. 98
Rhinoceros, n'existent point en Amérique. 305
Robinson Crusoë, ce qui a donné sujet à ce Roman. 294
Rœmer (Mr.) ce qu'il dit dans sa description de la Guiane. 206
Roggers le navigateur, en quoi il se trompe.

187 Il délivre un solitaire de l'isle de Fernandez. 293
Romains, comment ils conquirent l'Espagne. 90
Rome, cause de son insalubrité. 25 26
Roupies Indiennes, on ignore leur antiquité. 99 100
Ruitz (le Jésuite), pourquoi les Sauvages du Paraguai veulent le manger. 217
Russie, quand le mal vénérien s'y est déclaré. 229

S

Sacrifice humain fait à Rome. 281 &c.
Salvaterra, Provincial des Jésuites, son caractere. 152 Ses friponneries. 153 Son Factum. *ibid.*
Salsepreille, son usage. 43
Samoyedes naviguent annuellement à la nouvelle Zemble. 250
Sang des Américains mêlangé. 37 Mal-élaboré. 39 Visqueux. 42
Sarmiento, croise sur les côtes des Patagons. 284 Il a des visions dans la terre Del-Fuego. *ibid.* Conseil ridicule qu'il donne au roi d'Espagne. 285 Est enfin pris par les Anglois. 286
Sauvages du Nord, tourmentent leurs prisonniers. 67 Ne perfectionnent rien. 118 Sont toujours enfants. *ibid.* Ils se ressemblent tous. 108 Maltraitent leurs vieillards. 120 Sauvages à queue, les auteurs qui en parlent. 123 Sauvages vivants dans les bois, moins basanés que ceux des plaines. 189 Se frottent le corps de graisse. 193 Craignent les spectres. 280
Savants de la Suede, leur opinion sur la retraite de la mer du Nord. 98 Sur l'origine des Groënlandois. 280

Savanois, on exagere leur barbarie. 211
Schouten, ſon voyage aux terres Magelaniques. 299
Scorbut, peu dangereux. 43 Endémique chez les nations polaires, & ſa cauſe. 265
Scorpions, leur morſure excite le priapiſme. 60
Scroton, ſa longueur dans quelques ſauvages de l'Amérique. 34
Scultet, ce qu'il dit de la chair humaine. 223
Scythes, leurs mœurs. 108
Seba, ſon *Theſaurus R. N.* cité. 2
Sel marin, propre à la propagation. 36 Les Sauvages n'en uſent point. *ibid.* contre-poiſon contre les fleches envenimées. 71 Le ſel abonde dans le ſang humain. 220
Selkirk (Alexandre), vit ſeul pendant 4 ans & 4 mois dans l'iſle de Fernandez. 293 Ses aventures *ibid.* Oublie à parler. *ibid.* Devient ſauvage. *ibid.*
Septentrionaux, adonnés à la Magie, par inſpiration. 133 Leur portrait & leur caractere. 268
Sépulture, ſi elle ſe reſſent du climat. 131 132
Sepulveda, ennemi de Las Caſas, ne lui objecte pas ſon Mémoire ſur la traite des Negres. 115 116
Serpents, très-multipliés en Amérique. 4 Ceux du Paraguai violent les filles, à ce que dit le P. Charlevoix. 149 Leur chair recele beaucoup de ſel alkali. 320
Siamois, ont naturellement les oreilles longues. 145
Sibérie peu connue au Czar Pierre I. 339
Sicile, laiſſée en friche. 84
Soldats Eſpagnols, mécontents des Jéſuites. 155
Solis (Antonio), ſes exagérations. 200
Sotto (Ferdinand) conquiert la Floride par le

moyen d'une fille. 66
Spectacle de la nature, l'Abbé Pluche y insulte Nevvton & Descartes. 167 168 Son sentiment sur l'origine des Negres. *ibid.* Ce qu'il dit dans son *Histoire du Ciel* sur les géants. 313
Sperme des Negres & des basanés, est plus sujet à se corrompre que celui des autres hommes & pourquoi. 335
Spilberg, son voyage aux terres Magellaniques. 290
Spitzberg, il y a là des animaux quadrupedes. 290
Squelettes éléphantins, montrés pour des squelettes de géants. 295
St. Domingue, dévasté. 71 Ses habitants empoisonnent l'air. *ibid.*
Strabon cité. 35
Stralhenberg, ce qu'il dit des hommes tigrés de la Sibérie. 337
Suc nerveux, effets que son dérangement produit dans les Negres. 320
Sucre, contre-poison contre les fleches envenimées. 36
Suede, sa population & son étendue. *269 n.*
Suicide, commun parmi les Américains. 70
Suppression des regles, n'empêche pas la génération. 52
Surdité, commune aux Negres blancs & aux chiens blancs. 353
Surgy (Mr. de) rejette mal à propos le rapport des voyageurs 262
Susmilch (Mr.), sa *Table des Vivants* vicieuse. 54

T

Tabac sauvage, croît dans tout le nouveau Monde. 161
Table généalogique des métifs & des Negres de générations mêlées. 171 *n.* & 190
Tablier des Hottentotes exagéré. 49
Tacite cité sur l'incarnation de la Divinité chez les Germains. 29
Tapir, le plus grand quadrupede de l'Amérique méridionale. 308
Tartares, divisés en tribus. 109 Leur réponse aux Ambassadeurs du Pape. 125
Tartares (les petits), porterent des chemises enduites de suif. 194
Telephium, plante, les Groënlandois s'en servent contre le scorbut. 265
Tempelman, ses calculs sur l'Asie. 55
Temples de Mexico, leur nombre exagéré. 209
Terrain fétide de l'Amérique, produit plus d'arbres venimeux que les autres parties du Monde. 4 Il est froid sous l'Equateur. 7 Terrain stérile, cause, de la vie sauvage. 104 Son élévation contribue beaucoup à refroidir l'athmosphere. 182 Terrains sablonneux, les plus grands sont en Afrique. 184 Sont plus exhaussés en Amérique qu'en Afrique. 185
Terres, éternellement gelées dans la Zone glaciale. 254
Terres Magellaniques, les Espagnols y font plusieurs voyages. 282 bien décrites par Narborough & Wood. 292
Terres des brûlés, ce que c'est. 302
Têtes pyramidales. 128 Coniques. *ibid.* Têtes de boules, peuples de l'Amérique. *ibid.* Têtes plattes. *ibid.* Têtes cubiques. *ibid.*

Théologiens, injustes envers leurs prédécesseurs. 167 Ce qu'ils disent du teint des Negres. *ibid.*

Thermometre, dans les climats où il monte à 38 degrés, on rencontre des Negres parfaits. 181

Théorie des loix civiles par Mr. Linguet, pleine de paradoxes. 113

Tigres Américains, poltrons. 6

Timberlacke, compare les harangues des Sauvages à celles de Démosthenes. 117 Réfuté. *ibid.*

Tite-Live, accuse les Carthaginois d'être Antropophages. 201

Torquemada, veut débrouiller la mythologie des Péruviens. 302

Torrubia (le moine), sa Gigantologie. 303

Toscane, si elle a nourri des Eléphants. 311

Toynard (Mr.), fait un conte à Mr. l'Abbé de Longuerue. 214 *n.*

Tozzetti (Sigr), son opinion sur les éléphants. 311

Transactions philosophiques, ce qu'elles disent d'un Enfant né bariolé. 337

Tribus, tirent leur institution de la vie sauvage. 109 Sont ennemies les unes des autres. *ibid.*

Trools, êtres chimériques. 327

Tschirisow, sa navigation. 156

Tunguses, adonnés à la sorcellerie. 132 Leurs Schames, ce que c'est. 133 Leurs mœurs. 130 Pourquoi ils portent un petit réchaud suspendu au bras. 194 Ont le teint basané. 340

Turcs, ont connu la foiblesse des Chrétiens. 296 *n.*

U

Ukraine, son climat favorable aux sauterelles. 193 *n.*
Ulloa (*Dom Juan de*) cité, 68 Ce qu'il dit du mont Chimboraço. 309 *n.*
Usage des septentrionaux d'offrir leurs femmes aux étrangers, son origine. 262 264
Usages bizarres, leur énumération. 211 212
Utilité, elle a déifié différents objets. 134

V

Vaches rouges, on ne les estime pas en Hollande. 353
Vaisseaux envoyés à la pêche de la baleine, leur nombre. 242
Valais, ses habitants ne veulent pas permettre qu'on anatomise leurs Cretins. 347 V. *Cretins.*
Valle-Viridi, (le Moine de la) son discours impertinent. 78 Sa friponnerie. 79
Vapeurs de la mer, refroidissent l'air. 181
Variétés dans l'espece humaine en Amérique. 123 Elles ne sont pas circonscrites par une ligne réelle. 181
Variété, des races croisées prouvent que le sperme est coloré. 343
Végétaux aquatiques, réussissent au nouveau Monde. 11
Velleda, déifiée. 30 Son pouvoir. *ibid.*
Vengeance, vice commun aux Sauvages. 118
Vénitiens, leur demande extravagante à Rome. 88
Vent d'Est, ne rafraîchit pas tant l'air en Amérique qu'on l'a cru. 184
Verole (la petite), donnée en échange de la

grande. 17 A son foyer au Paraguai. 45 Portée par les Hollandois chez les Hottentots. *ibid.* Chez les Groënlandois par les missionnaires Danois. *ibid.* Y occasionne des ravages terribles. 46 Portée par les Suédois chez les Lappons, par les Russes chez les Tungufes. *ibid.* Par les Tungufes chez les Tartares. 46 47 Fait le tour du globe. *ibid.* Se desseche lentement sur le corps des Negres. 173

Vers rongeurs des Vaisseaux, apportés de l'Amérique. 8

Vers Ascarides & cylindriques, tourmentent les Américains. 41

Vice secret qui arrête la population au nouveau Monde. 25

Victime, étymologie de ce mot. 203

Victimes humaines, combien on en avoit immolées sous le Regne de Montezuma. 204

Vie sauvage, peut rendre l'amour périodique. 57

Vignes, ne réussissent pas au nouveau Monde. 158 159

Vin de la Californie, sa qualité. 159

Virginie, sa dépopulation. 53

Volcans, ne sauroient échauffer les terres polaires. 236

Vossius (le fils) en quoi il se trompe. 352

W

WAffer (Lionel) ce que les femmes du Darien lui dirent sur la naissance des enfants blafards. 343

Walfischaas, ce que c'est. 241 242 *n.*

Weinland, trouvé par les Norvégiens. 267

Wert, (Sebald de), voyage aux terres Magellaniques. 288 Ramene une fille Patagone en

Hollande 288 289
Winter (le Capitaine), contredit les Espagnols sur la taille des Patagons. 283 porte une écorce aromatique en Europe. 284
Witsen, sa relation de la Tartarie. 128
Wood, bon observateur, décrit les terres Magellaniques avec exactitude. 291
Woodwart, réfuté. 21
Wormius, son sentiment sur l'origine des Groënlandois se trouve vérifié. 246

X

X*Anten* défendu par deux légions romaines, & pris par Claudius-Civilis. 29 30
Ximenes (le Cardinal) rejette le projet de la traite des Negres. 15

Y

Y*Aws* & *Erabyaws*, maladie des Negres. 19
Yeux de lune. 326
Ysbrands Ides, sa relation citée. 133 Il visite les sorciers en Sibérie. *ibid.*

Z

Z*Acharie*, Pape, déclare que l'Amérique n'existe pas. 87
Zarate, bon historien, cité. 24
Zinzendorf (le Comte de), son projet sur la conversion des Sauvages. 259
Zinzendorfiens, vont prêcher leurs extravagances au Groënland. 259 Se désesperent à leur arrivée. 261 Publient des relations mensongeres. *ibid.* Disent que Dieu a fait plus de miracles

sur les bords du détroit de Davis, que sur les rivages de la mer de Tibériade. *ibid.*
Zone glaciale, ses habitants aiment extrêmement leur patrie 259 S'il est vrai qu'ils offrent leurs femmes aux étrangers. 262 Ils sont poltrons, & ne s'expatrient jamais. 271 En quoi consiste leur bonheur. *ibid.*
Zone torride, comment les Européens y vivent. 175 Symptomes que les étrangers y éprouvent. 177 Son étendue & sa largeur. 181 N'est pas toute habitée par des peuples Negres. *ibid.*

Fin de la Table du Tome premier.

